Digitized by the Internet Archive
in 2020 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/s3id13655170

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Son Alteſſe Royale

MONSIEUR,
FRERE DU ROI.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat. CIC. *de Natur. Deor.*

JUILLET 1780.

TOME LIV.

A PARIS.
Chez la Ve THIBOUST, Imprimeur, place de Cambrai.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

JOURNAL
DE MÉDECINE, CHIRURGIE, *PHARMACIE, &c.*

JUILLET 1780.

EXTRAIT.

JOSEPHI QUARIN, Sacræ, Cæſ. Reg. apoſt. maj. inf. auſtr. regim. conſil. ſociet. & in noſocom. fratr. miſeric. phyſici, methodus medendarum febrium. Francofurti, ſumptibus ſocietatis, 1779. *Petit* in-8° *de* 142 *pages, non compris* 16 *pages de formules, & précédé d'un autre ouvrage intitulé :* Tentamina de cicuta, *par le même auteur.*

IL n'eſt point de jeune médecin, qui, loux de remplir les devoirs de ſon état,

ne s'occupe ſérieuſement, pendant les loiſirs que lui laiſſent les premieres années de ſon établiſſement, à faire, des connoiſſances qu'il a acquiſes pendant le cours de ſes études, une application utile à ſes concitoyens. Dénué d'expérience, il cherche à y ſuppléer en empruntant des grands maîtres qui l'ont précédé, le tableau fidéle des maladies auxquelles l'humanité eſt expoſée, celui des cauſes qui les produiſent, de celles qui en changent la marche & les effets; & enfin la liſte des moyens que l'expérience a conſacrés pour la guériſon de ces maladies, & les regles qui doivent en diriger l'adminiſtration. Si, après s'être ainſi dreſſé une eſpece de code, il s'attache à en comparer chaque article avec les faits que lui préſente la nature; ſi, obſervateur exempt de tout préjugé, & faiſant abſtraction de ce qu'il a appris de ſes maîtres, il apprécie & note tout ce qui eſt, tout ce dont un examen réfléchi lui conſtate l'exiſtence, & le rapproche de ce qu'il a lu dans ces livres; ſi, ſe tenant en garde contre les preſtiges de l'amour-propre, il ne ſe permet de croire qu'il a bien vu, qu'après avoir vu pluſieurs fois, pendant une ſuite d'années, & toujours d'une maniere uniforme, on doit, avec reconnoiſſance, recevoir les réſultats de ſes obſervations, parce qu'ils peuvent

contribuer au progrès de l'art; on doit les distinguer de ces abrégés, de ces dictionnaires de médecine théorique & pratique, &c. qui n'offrent au lecteur qu'une nomenclature de maladies, de symptômes sans ordre, sans aucun égard à leur marche, à leurs rapports, à leurs différences, & le catalogue sec & aride des remedes que différens auteurs ont employés, sans spécifier les cas, où étant nécessaires, ils ont réussi, & ceux où, dans la même maladie, ils auroient produit des effets funestes. De pareilles productions, qui malheureusement ne sont que trop multipliées & répandues dans le public, sont inutiles aux vrais médecins, & deviennent des sources de maux pires que la maladie dans les mains de ceux qui n'ont pas étudié l'art long & difficile de la médecine.

Il semble que m. *Quarin* a été frappé des défauts qui rendent ces compilations ou inutiles, ou dangereuses. Pressé de rendre publique la méthode qu'il a suivie avec succès tant auprès des malades de la ville, qu'auprès de ceux de l'hôpital qui lui est confié, il a rassemblé les préceptes donnés par les meilleurs maîtres, & qu'il a vus confirmés par sa propre expérience pendant vingt ans. Tel est le fonds de sa pratique & de son ouvrage exécuté en

forme aphoriſtique, ſans cependant en avoir affecté la diſtribution.

Dans ce premier volume, dont nous allons rendre compte, il traite des fievres, & comprend ſous ce nom, les fievres éphémere, ſynoche non putride, ardente, putride, maligne, éruptives, telles que les miliaires, les pétéchiales, la petite-vérole, la rougeole, l'éryſipele, la ſcarlatine, enfin les fievres intermittentes: ces différentes eſpeces fourniſſent douze chapitres, dont le premier eſt rempli par des notions préliminaires ſur les fievres en général, ſur leur cauſe & leur terminaiſon, ſur leurs effets, ſur le diagnoſtic, le prognoſtic, & ſur les indications générales qu'elles préſentent. L'auteur rejette, avec raiſon, ces diviſions monſtrueuſement multipliées que quelques auteurs ont données en faiſant une fievre particuliere de chaque ſymptôme, en rangeant ſous des claſſes diſtinctes des accidens qui ne ſe trouvent que trop ſouvent réunis, & dès-lors n'appartiennent plus réellement à la claſſe où ils avoient été placés: diviſions étrangeres à la nature, comme l'a remarqué *Freind*, & plus propres à jetter de la confuſion dans la pratique, qu'à l'éclairer.

Dans les détails de ſa méthode curative pour chaque eſpece particuliere, ſa mar-

che eſt uniforme. Il décrit le caractere diſtinctif de la fievre d'après ſes ſymptômes, ce qui forme le diagnoſtic; il ſpécifie les cauſes les plus ordinaires, & déſigne les ſujets qui y ſont le plus expoſés; ſuit le prognoſtic; les indications que la maladie préſente dans ſes différens temps, & les moyens d'y ſatisfaire, ſont les objets ſur leſquels il s'étend d'une maniere plus particuliere; & il termine ſon procédé curatif par l'expoſé du régime que les malades doivent ſuivre dans leur convaleſcence, pour la rendre prompte & certaine, L'extrait d'un chapitre donnera mieux l'idée de la maniere dont l'auteur remplit ce plan: nous choiſirons le IVe, où il traite de la fievre putride.

Quelquefois, avant que la fievre putride ſe déclare, le malade éprouve pendant quelques jours de la langueur, un mal-aiſe marqué, perte d'appétit, douleur de tête & des lombes; l'haleine & les urines ont une mauvaiſe odeur: la fievre s'allume enſuite, elle diminue & redouble ſans aucun type. Dans le commencement le pouls eſt fréquent & petit, il devient enſuite plus fort, & même plus dur, s'il ſe joint de l'inflammation à la fievre; la langue eſt blanche, la reſpiration puante, la bouche amere, il y a de fréquentes

nauſées, des efforts pour vomir, & même des vomiſſemens fatigans; l'urine ne coule qu'en petite quantité, quelquefois la peau eſt ſéche, le ventre conſtipé, & quelquefois le malade eſt inondé de ſueur, & a des déjections fréquentes, mais ſans en éprouver aucun ſoulagement.

L'abus de la viande & du poiſſon, ſurtout lorſqu'il n'eſt pas frais, la contagion, une conſtitution épidémique, la putridité qui ſuit les inondations & la ſtagnation des eaux, la ſuppreſſion de tranſpiration, ſont les cauſes ordinaires de cette fievre, parce que toutes tendent à produire la putridité, qui, le plus ſouvent, reflue & s'amaſſe dans les inteſtins.... La mauvaiſe nourriture ſeule, peut cauſer une épidémie putride.... La garniſon de Bréda, en proie à la famine & ne pouvant ſe procurer que des alimens corrompus, fut dévaſtée par la peſte, tandis que les aſſiégeans qui ne manquoient de rien, furent à l'abri de ſes atteintes. Un air qui n'eſt point renouvellé, & dans lequel ſe trouve renfermée une multitude de perſonnes, eſt ſouvent la ſource d'une véritable peſte.

Le caractere des fievres putrides n'eſt pas toujours le même; il arrive aſſez fréquemment qu'il s'y joint de l'inflammation : la dureté du pouls, la rougeur du

viſage, & le gonflement des veines en ſont les ſignes... Il n'eſt pas rare que la matiere putride n'exiſte que dans les premieres voies, ſur-tout au commencement de la maladie, ou lorſqu'elle eſt occaſionnée par une trop grande réplétion de l'eſtomac gorgé de viandes ou de poiſſons à demi-pourris. Alors le pouls n'eſt pas ſi foible, les forces ne ſont pas ſi abattues, la couleur du viſage eſt moins enflammée, mais la bouche eſt amere, le malade ſe plaint d'une oppreſſion à la région épigaſtrique, & de rots fétides. Si le principe putride reſte trop long-temps dans les premieres voies, il peut paſſer dans la maſſe du ſang; & quand cette réſorbtion a lieu, le pouls eſt fréquent, inégal, foible, il y a oppreſſion du côté de l'eſtomac, la ſueur & les urines exhalent une odeur putride.

La fievre putride, produite par la contagion, par une conſtitution épidémique, par les mauvaiſes eaux, dépend aſſez ſouvent du ſang qui eſt le premier infecté; mais bientôt le levain putride ſe dépoſe dans les premieres voies... Dans le commencement le pouls eſt très-foible & très-fréquent, la proſtration des forces eſt ſenſible, la ſueur eſt abondante, les digeſtions fréquentes & ſéreuſes, la peau ſe couvre de pétéchies ſans aucun ſou-

lagement pour le malade, la langue ſe charge d'une couleur plombée, le viſage s'enflamme, le délire ſurvient, &c....

Si dès le principe on n'a pas évacué les matieres putrides amaſſées dans les premieres voies, la bile devient bientôt putride; &, rendue plus âcre par la chaleur & le mouvement fébrile, elle corrode & enflamme les parties. Dans cet état, le pouls eſt fréquent, petit, un peu dur, la langue eſt très-aride, les joues ſe teignent d'un rouge vif, & ſuivent bientôt le délire, le météoriſme, le hoquet, les convulſions, les malades refuſent les boiſſons, ou ſouffrent davantage après en avoir pris; il en eſt de même des médicamens, ils vomiſſent les uns & les autres, & le plus ſouvent périſſent exténués par un dévoiement ichoreux.

Ces différens états dans leſquels ſe trouve un malade attaqué d'une fievre putride, doivent néceſſairement faire varier le prognoſtic. Quand leur foyer exiſte encore dans les premieres voies, un émétique, placé à propos, termine tout d'un coup la maladie, d'après l'obſervation de m. *Tiſſot*. Si cet à-propos a été omis, la maladie dure quelquefois ſix ſemaines. Lorſqu'elle n'eſt point guérie radicalement, on l'a vue dégénérer en fievres intermittentes, en obſtructions, en jau-

niſſe... M. *Quarin* donne ici les ſignes qui annoncent la guériſon ou une autre terminaiſon ; & paſſe enſuite aux regles de pratique.

Lorſque, dès le début de la fievre putride, il y a des ſignes d'inflammation, que le pouls eſt plein & dur, il faut tirer du ſang ; mais moins cependant que dans une fievre ardente. Ce remede ne convient point du tout quand l'inflammation n'exiſte pas, ou il rendroit la maladie mortelle, ou il la prolongeroit & précipiteroit le malade dans la langueur & la cachexie (1).

Les véritables indications ſont de corriger & d'évacuer la matiere putride : on prépare cette évacuation par des délayans, des inciſifs, &c... Si les envies de vomir tourmentent le malade, on lui donne un léger vomitif, ſoit l'ipécacuanha, ſoit le tartre ſtibié ; on le réitere ſi les ſymptômes ſubſiſtent, & que la matiere ſoit trop épaiſſe, trop gluante : l'auteur préfere le tartre ſtibié, & motive ſa méthode. Dans la

(1) L'auteur a raſſemblé, dans le ſecond chapitre, les préceptes les plus vrais & les plus lumineux ſur les ſignes qui indiquent la ſaignée, la néceſſité de la répéter, & ſur la quantité de ſang que l'on doit tirer à raiſon de l'âge, du ſexe, du tempérament, du temps de la maladie, & de la conſtitution régnante.

crainte que le jeune médecin ne ſoit trompé par le précepte trop général de donner un vomitif quand il y a envie de vomir, il rappelle l'obſervation de *van Swieten*, (confirmée par un grand nombre de praticiens) que ce remede jette le malade dans un très-grand danger, lorſqu'on l'adminiſtre au milieu de la maladie, & lorſque les nauſées, les efforts de vomir ſont excités par la préſence, & où l'action de l'humeur morbifique qui, après avoir paſſé dans le torrent de la circulation, ſe dépoſe dans les premieres voies. Il faut alors étudier avec la plus grande attention les ſignes qui caractériſent l'inflammation : l'auteur les indique.

Il expoſe également ceux qui diſtinguent la toux ſtomachale dont le malade eſt quelquefois tourmenté, de celle qui vient de l'inflammation de poitrine, afin qu'une fauſſe terreur n'empêche pas d'avoir recours à l'émétique, dont les effets ſont ſupérieurs à ceux de tout autre remede. Des faits empruntés de *Galien*, de *Van Swieten*, de *Boerhaave*, & une ſaine théorie, confirment cet éloge de l'émétique. D'autres autorités, entr'autres celles de feu m. *Geoffroi*, membre de l'académie des ſciences, de *Pringle* & de *Tralles*, ne laiſſent aucun doute ſur la légitimité de la proſcription qu'il prononce contre l'em-

ploi de l'opium après l'uſage de l'émétique, & dans le cours de cette maladie.

Après avoir débarraſſé les premieres voies, les délayans, les anti-putrides, les laxatifs ſont les remedes qu'il faut donner abondamment. Lorſque les déjections ſont trop fréquentes, il faut s'abſtenir des ſels neutres, parce que, s'il eſt néceſſaire d'une part de ne pas empêcher la ſortie de l'humeur morbifique, de l'autre il ne l'eſt pas moins d'empêcher la ruine totale des forces de la nature : les lavemens ſont d'un grand ſecours contre la conſtipation & la tenſion du ventre.

M. *Quarin* ajoute à la déſignation de la qualité des boiſſons qu'il recommande, le nom & la préparation de celles qui méritent la préférence dans deux cas aſſez ordinaires, lorſque l'affection putride eſt accompagnée d'inflammation ou de jauniſſe.

Ces remedes généraux ſouvent ne ſuffiſent pas, & l'on voit preſcrit dans pluſieurs auteurs, l'uſage du kinkina, des acides minéraux, des véſicatoires, du camphre & des autres anti-ſpaſmodiques. M. *Quarin*, toujours guidé par les plus grands maîtres, examine ſévérement la nature de chacun de ces remedes, leurs effets ſur les différentes conſtitutions & dans les différens temps de la maladie, la

maniere dont ils doivent être préparés, enfin quels autres remedes doivent leur être associés, soit à titre d'adjudans, soit à titre de correctifs. Cet examen contient toujours des observations & des préceptes de la plus grande importance.

La fievre putride n'est jamais plus rapide dans sa marche, plus effrayante par ses symptômes, & plus dangereuse, que quand elle est allumée par un principe putride qui pénétre tout-à-coup dans la masse des humeurs, comme cela arrive par la contagion, & les exhalaisons des fluides & des corps en putréfaction. Les instans sont précieux, heureusement les signes ne sont pas équivoques : cette fievre débute par une prostration subite & extrême des forces, l'assoupissement ; le pouls est fréquent, petit, bientôt inégal, onduleux, intermittent ; les yeux se troublent ; le malade est agité de tremblemens, de convulsions, &c.... Faut-il saigner dans cette circonstance ? faut-il donner l'émétique ? faut-il avoir recours aux purgatifs ? Quel doit être le traitement ? Toutes ces questions que le médecin ne manque pas de se faire, sont résoutes en peu de mots, & conformément à l'expérience journaliere (1).

(1) En comparant ce chapitre avec le cinquieme,

Mais comme le médecin doit toujours avoir la nature pour guide, l'auteur expoſe les différentes voies qu'elle tente & qu'elle emploie ſouvent avec ſuccès pour ſe débarraſſer : telles ſont les hémorrhagies, les ſueurs, la diarrhée, les urines, les parotides. *Hippocrate* eſt de tous les auteurs celui qui a le mieux obſervé ces mouvemens de la nature, & qui a fixé d'une maniere plus certaine, l'eſpoir que l'on doit en concevoir, & m. *Quarin* paroît avoir emprunté de ce pere de la médecine les préceptes qu'il donne à ce ſujet. Il indique auſſi les moyens auxquels on doit avoir recours lorſqu'il y a lieu de craindre que ces évacuations ne ſoient incomplettes ou exceſſives, & dès-lors préjudiciables : mais il inſiſte particuliérement ſur la diarrhée, qui eſt en effet l'accident le plus commun & le plus funeſte.

Quoique le foyer de la maladie ſoit entiérement détruit par les efforts ſalutaires de la nature, ou par les effets du traitement, il reſte ſouvent des ſymptômes qui

---

qui traite de la fievre maligne, on verra que l'auteur n'a pas confondu ces deux fievres, comme font la plûpart de ceux qui s'ingerent à traiter les malades, ſans avoir acquis les connoiſſances & le diſcernement qui garantiſſent de l'erreur.

demandent des ſoins particuliers; les plus ordinaires ſont une ſueur qui affoiblit les convaleſcens, une enflure œdémateuſe des pieds, des obſtructions dans le ventre, le défaut d'appétit. On ne peut qu'applaudir aux moyens que preſcrit m. *Quarin* pour achever de rétablir l'économie animale, à la diéte & au régime qu'il recommande: il étend ſes préceptes juſques ſur ceux qui aſſiſtent les malades & les ſervent.

C'eſt avec regret que nous avons abrégé les détails que contient ce chapitre. Nous regrettons également de ne pouvoir tranſcrire les autres chapitres où l'on reconnoît par-tout le praticien attentif & zélé, à qui rien n'échappe, & qui combine avec ſagacité les effets de la maladie & ceux des remedes. En un mot m. *Quarin* paroît n'avoir écrit qu'au lit des malades, & en travaillant de fait à leur guériſon. Cette méthode eſt aſſurément la plus sûre & la plus utile; diſons mieux, c'eſt la ſeule qui puiſſe véritablement inſtruire. Le ſtyle de l'auteur eſt clair, quoique très-concis, & les médecins de tous les pays lui ſauront gré de leur avoir communiqué non-ſeulement ſa méthode de traiter les fievres, mais encore les motifs qui dirigent le choix des médicamens, & l'ordre, que l'expérience lui a fait connoître le plus efficace dans leur adminiſtration; ils y verront

avec

avec plaiſir les réflexions qu'il a faites ſur certaines pratiques, ſur certains remedes adoptés ſans un fondement aſſez ſolide.

Par exemple, dans le chapitre IIIe, ſur la fievre ardente, il met dans le plus grand jour le danger qu'il y a d'employer l'opium que quelques auteurs conſeillent pour calmer la violence de la fievre, & remédier à l'inſomnie opiniâtre qui fatigue les malades. Dans le même chapitre, en recommandant l'uſage du kinkina, il recherche quelle eſt la meilleure forme ſous laquelle on peut l'adminiſtrer. Il examine ſucceſſivement l'extrait ou la teinture, la décoction, le ſel eſſentiel; il fixe les avantages des uns & des autres; &, déterminé par des expériences faites avec ſoin, il rejette l'infuſion à froid imaginée par m. *Baumé*, apothicaire de Paris & membre de l'académie des ſciences, pour éviter aux malades le déſagrément de boire une liqueur trouble, telle qu'eſt la décoction ordinaire. Cette méthode ne vaut rien, dit-il; l'eau froide ne ſe charge pas aſſez des principes vraiment médicamenteux du kinkina, puiſque la portion de cette écorce qui, dans trois infuſions ſucceſſives avoit fourni une teinture, étant ſoumiſe à la décoction dans une nouvelle & pareille quantité d'eau, a donné une

liqueur trouble d'une ſaveur légérement aſtringente & très-amere ; mais bien ſupérieure même à la premiere infuſion. La différence des effets que produit l'une & l'autre préparation, vient à l'appui des expériences faites par m. *Quarin*, & m. *Well*, célebre apothicaire de Vienne. Dans le chapitre IXe, il critique avec raiſon la compoſition du ſyrop diacode, inſérée dans la pharmacopée de Vienne, & fait voir que l'on doit moins compter ſur ſa vertu calmante narcotique, que ſur ſa vertu adouciſſante. Dans le chapitre VIe, il fait voir le danger égal de tenir dans une trop grande chaleur & d'expoſer à un air froid les malades attaqués de la miliaire, &c....

Si cet ouvrage, où l'on peut dire que les répétitions même que l'on y remarque ſont indiſpenſables parce qu'elles ſont autant de traits de lumiere placés à propos, contient peu de vues neuves, la pratique de l'auteur étant celle de tous les praticiens les plus eſtimés, celle qui convient véritablement aux maladies qui y ſont traitées, il a au moins l'avantage de renfermer dans un quadre très-étroit les faits les plus conſtatés, les deſcriptions les plus exactes & les préceptes les plus certains. Mais les médecins ſeuls ſont en état d'en profiter ; ce n'eſt que pour eux que

m. *Quarin* a écrit, & ce n'eſt que pour eux en effet que l'on doit écrire ſur la médecine, & ſur-tout ſur la médecine pratique.

L'auteur a mis à la fin de ce volume des formules qui toutes nous ont paru bien appropriées aux indications des maladies ou ſymptômes pour leſquels elles ſont rédigées. Ce premier volume a été ſuivi d'un ſecond dans lequel il expoſe ſa méthode de traiter les inflammations : nous en rendrons compte inceſſamment.

LES *eſſais ſur la ciguë*, qui précedent cette méthode curative des fievres, ſont diviſés en deux chapitres : le premier contient la deſcription de la plante ; le ſecond, ſon uſage & les différens cas dans leſquels m. *Quarin* l'a employée avec ſuccès.

Le premier chapitre eſt deſtiné à bien faire connoître la ciguë dont m. *Storck* & m. *Quarin* ſe ſont ſervis, & à empêcher qu'on ne la confonde avec d'autres qui, au premier coup d'œil, lui reſſemblent, mais dont on ne doit pas attendre les mêmes effets. Cette plante que *Beaulieu* déſigne ſous le nom de *grande ciguë*, *Tournefort*, ſous celui de *ciguë*, & *Linnée* ſous celui de *conium*, *caule maculato ſe-*

mine, *ſubgloboſo*, *quinqueſtriato utrinque crenato*; Syſt. nat. *tom.* 2, *pag.* 956, croît indifféremment dans les lieux ſecs & arides. Quoique la même, quant à ſa forme, elle n'a cependant pas les mêmes vertus. Semblable aux autres umbelliferes, elle a plus de ſaveur dans les lieux ſecs, le ſol trop humide la donne plus ſucculente à la vérité, mais la rend ſouvent corroſive. La différence du terrein où elle a été élevée eſt la vraie raiſon de la différence des effets qu'elle produit. A la deſcription de la plante l'auteur a joint l'analyſe qu'en a faite m. *Well*, apothicaire de Vienne, qui en a retiré une très-grande quantité d'alkali volatil, d'où il conclut que cette plante ne contient point d'acide, & eſt toute entiere animale.

Dans le ſecond chapitre l'auteur expoſe les cas dans leſquels il a employé ce remede, ſoit en extrait à la méthode de *Storck*, ſoit appliqué intérieurement.

Le premier cas nous préſente un homme de 32 ans, qui avoit les parotides & les glandes du col dures comme la pierre, & ſi gonflées qu'elles le rendoient ſourd, & que la reſpiration & la déglutition étoient très-difficiles; dès le ſixieme jour de l'uſage tant interne qu'externe de la ciguë, il entendoit, avaloit & reſpiroit mieux, & en quinze ſemaines il fut parfaitement guéri.

La femme, qui fournit le ſecond exemple, a été guérie en 14 ſemaines; elle étoit âgée de 28 ans, & avoit les parotides & les glandes ſous-maxillaires très-groſſes.

Le troiſieme cas eſt celui d'une femme âgée de 44 ans, qui, depuis pluſieurs mois, portoit des ſquirres dans l'un & l'autre ſein, ſans y rien faire. Forcée enfin par les douleurs aiguës, elle vint trouver m. *Quarin*, & dans l'eſpace de ſept ſemaines, ſes ſquirres diſparurent tout-à-fait. Quatre mois après il lui ſurvint des parotides ſi conſidérables, qu'elle ne reſpiroit plus qu'avec peine; elle répugnoit encore à tous remedes; mais les douleurs devinrent très-aiguës: menacée de ſuffocation, elle conſentit à avoir de nouveau recours à la ciguë. M. *Quarin* lui fit prendre, toutes les heures, une cuillerée de la mixture ſuivante: Extrait de ciguë, un gros & demi; étendez dans deux onces & demie d'eau de fontaine; ajoutez oxymel ſcillitique une demi-once, & ſyrop diacode une once (1). Il fit appliquer des fomentations de ciguë ſur les parties ſouffrantes; le troiſieme jour tout

(1) Le ſyrop diacode de la pharmacopée de Vienne eſt très-peu narcotique; une once équivaut tout au plus à une demi-once de celui de la pharmacopée de Paris.

commençoit à aller mieux, & il ne donna plus que toutes les trois heures une cuillerée de la mixture. Le neuvieme jour la malade fut guérie.

4e *observation.* Un homme de 50 ans portoit un cancer affreux qui lui rongeoit le côté gauche du visage & l'œil; déjà même le mal gagnoit le côté droit : il étoit épuisé, & déliroit. Dans un cas aussi désespéré, m. *Quarin* lui fit prendre tous les jours deux gros de kinkina, & de la ciguë intérieurement; il en appliqua aussi à l'extérieur. Sa boisson étoit composée de deux parties d'eau sur une partie de lait. En peu de temps tous les accidens se calmerent, il ne prit plus que de la ciguë. Après deux mois la chair étoit devenue très-belle; il ne ressentoit plus de douleurs, & le pus étoit de bonne qualité, les forces revenoient, & tout promettoit une heureuse guérison, lorsque cet infortuné succomba à l'épidémie dysentérique qui régnoit alors.

5e. Une femme de 31 ans, dont depuis sept mois le nez étoit rongé par un cancer, a été parfaitement guérie par l'usage de la ciguë pendant seize semaines. En quatorze jours cette plante a nettoyé un ulcere cancéreux sur un jeune homme : il étoit déjà d'une couleur plus belle, & ne répandoit plus de mauvaise odeur.

Ce remede produit auſſi des effets merveilleux dans le ſpina-ventoſa, dans la phthiſie ſcrophuleuſe; mais, pour ces derniers malades, il faut l'adminiſtrer à moindre doſe, & ne donner par jour que quatre pilules. Chaque pilule eſt compoſée de trois grains d'extrait. Quand l'effet n'eſt pas aſſez marqué, l'auteur donne toutes les trois heures deux onces d'un mélange fait axec une forte décoction de véronique, de verge d'or, de chaque une poignée, de ciguë deux gros, que l'on fait bouillir pendant huit heures dans de l'eau, juſqu'à la réduction d'une livre & demie, à laquelle on ajoute une once & demie de ſyrop diacode.

6e. Un homme de 40 ans, ayant beaucoup d'ulceres & de tumeurs ſcrophuleuſes en ſuppuration, fut attaqué de la phthiſie, dans l'eſpace de trois mois la ciguë priſe intérieurement & appliquée en fomentation, jointe à une infuſion de véronique édulcorée avec le miel, conſolida les petits ulceres, détruiſit la fétidité des autres, & les rendit plus beaux. La reſpiration fut plus facile, les crachats qui étoient purulens devinrent blancs, les forces croiſſoient de jour en jour; il y avoit tout lieu d'eſpérer une guériſon parfaite, lorſque le malade impatient ſortit de l'hôpi-

tal, ſe livra à ſon appétit, & périt de la dyſenterie épidémique.

7e. Un ſoldat adonné à la boiſſon, ſouffroit depuis long-temps des douleurs vagues de goutte. Réduit à une extrême maigreur, il fut pris d'une toux ſéche; les crachats devinrent dans la ſuite purulens. Il ſouffroit une douleur aſſez grande dans toute la poitrine, le pouls étoit foible, un peu plus fréquent que dans l'état naturel, les ſueurs nocturnes épuiſoient le malade. Ce fut dans cet état qu'il fut amené à l'hôpital, & il n'a dû ſa guériſon qu'au ſeul extrait de ciguë; ſa boiſſon étoit du lait coupé avec les deux tiers d'eau. Au ſoulagement de la poitrine ſuccéderent des douleurs aux jambes, mais elles furent bientôt diſſipées par la ciguë.

L'infuſion de véronique & de ciguë eſt un moyen de calmer la toux ſéche, dont on ne peut aſſigner une cauſe manifeſte, & toutes les fois qu'on peut ſoupçonner quelqu'engorgement ſquirreux au poumon. Cette aſſertion eſt prouvé par l'obſervation 8e.

L'extrait ſeul de la ciguë guérit très-ſouvent la goutte récente; il a guéri même les gouttes anciennes qui avoient réſiſté à tous les remedes. Il produit des effets plus prompts dans cette maladie,

donné ſous forme de mixture, délayé dans de l'eau, que donné en pilules.

Les fomentations, faites avec cette plante, calment les douleurs aiguës des enflures arthritiques. L'immerſion de la partie affectée, dans une décoction de ciguë, procure le même ſoulagement. Si on lave avec ſa décoction la tête des enfans qui ont les gales ordinaires à cet âge, la teigne, ils ſont promptement délivrés de ces maux; mais il faut les purger de temps en temps. L'hiſtoire d'un jeune homme de vingt ans, en fournit la preuve dans l'obſervation 9e.

10e. Deux ſoldats avoient, l'un toute la partie droite de la poitrine & le bras du même côté, & l'autre les deux pieds couverts d'une dartre ſi affreuſe, qu'elle reſſembloit beaucoup à la lepre. Le dernier fut guéri en quatorze jours, & le premier en quatre ſemaines, par la ſeule lotion avec la ciguë : ils furent ſeulement purgés tous les huit jours avec la ſcammonée.

11e. La ciguë, priſe intérieurement, a guéri un tailleur âgé de 24 ans, qui, ayant fait diſparoître une gale en la frottant avec l'onguent préparé contre cette maladie, fut attaqué d'une oppreſſion de poitrine & grande difficulté de reſpirer, de ſueurs nocturnes fatigantes, & avoit rendu des crachats purulens fétides.

12e. J'ai, dit m. *Quarin*, plusieurs fois éprouvé l'efficacité de la ciguë dans des ulceres rongeans qui avoient résisté à tous les remedes. Je l'ai donnée alors en extrait, en fomentation, & quelquefois j'ai trempé, dans la décoction, de la charpie dont je couvrois les ulceres.

Elle est également utile dans les vieux ulceres vénériens qui n'ont pas cédé au sublimé corrosif, dans les fleurs blanches malignes, dans les gonorrhées invétérées, dans la gale vénérienne, dans les ulceres scorbutiques. Il ne faut pas croire cependant, ajoute notre auteur, que je regarde la ciguë comme un remede universel dans les ulceres : j'ai vu quelques malades qui ne peuvent supporter son usage, d'autres à qui il n'a été d'aucune utilité. Tout ce que je prétends, c'est que je ne connois pas de remede plus général & plus certain, & qu'il a très-souvent produit des effets très-salutaires dans ces maladies, lorsque les remedes les plus appropriés avoient échoués.

L'observation 13e présente l'exemple d'une femme de 42 ans, qui, depuis plus de six ans qu'elle étoit accouchée pour la derniere fois, avoit un écoulement utérin d'une matiere âcre qui en rongeoit les parties voisines, & répandoit une odeur fétide. Elle avoit pris, mais inutilement,

beaucoup de remedes. En ſe lavant ces parties avec une décoction de ciguë, & une infuſion d'aigremoine, & prenant de l'extrait en pilules, elle a été parfaitement guérie en dix-neuf ſemaines : pendant ce traitement, elle a été purgée quatre fois avec du ſéné.

14e. Un homme de 45 ans a été guéri d'une fiſtule à l'anus qui le faiſoit horriblement ſouffrir, rendoit une matiere ichoreuſe, l'avoit prodigieuſement maigri, & lui avoit donné la fievre. Après avoir calmé la fievre par l'uſage du kina, on eſſaya de donner des lavemens avec la décoction de ciguë, mais ils ne purent reſter. On adminiſtra les pilules qui, en deux mois, conſommerent la guériſon. Le malade étoit reſté ſtupide & mélancolique ; mais m. *Quarin* annonce qu'au moment où il écrivoit cette obſervation, le malade qu'il avoit fait reſter à l'hôpital, ſans lui donner aucun remede, ſe rétabliſſoit de jour en jour.

15e. Des lavemens avec du lait & du ſyrop diacode, les parégoriques, ne procuroient aucun ſoulagement à un homme de 50 ans, qui étoit ſouvent tourmenté d'hémorrhoïdes vagues, & qui fluoient rarement. Il étoit déchiré par les douleurs les plus aiguës dans les gros inteſtins, éprouvoit un teneſme inſupportable, ne

rendoit que des matieres liquides, & avoit des accès de ſtrangurie. Un gros d'extrait de ciguë, étendu dans de l'eau & pris dans l'eſpace de douze heures, calma les douleurs, rétablit le cours des urines. Le ſeul teneſme ſubſiſtoit après chaque déjection; mais la continuation de la mixture, & des lavemens avec une décoction de ciguë & du lait, ont tout diſſipé en ſix jours de temps.

M. *Quarin* a employé la ciguë dans les cataractes, & il a reconnu que ſi elle ne guérit pas, elle en empêche au moins les progrès. Il a reconnu auſſi que mal-à-propos on lui avoit attribué une vertu anti-aphrodiſiaque: il l'a employé à grande doſe ſur un homme de 30 ans qui, célibataire par état, étoit tourmenté juſqu'au délire d'idées & du deſir de ſe marier, & il n'a obſervé en lui aucun changement.

16e. Un jeune homme de 17 ans, qui depuis long-temps n'avoit plus d'appétit, qui ſouffroit de grandes anxiétés pour peu qu'il prît de nourriture, vomiſſoit fréquemment, & portoit dans la région épigaſtrique une tumeur dure & aſſez étendue, a trouvé ſa guériſon dans l'uſage de la ciguë, continué pendant deux mois.

Deux malades attaqués de la jauniſſe, & ayant une tumeur dure dans l'hypochondre droit, ont eu le même bonheur.

L'obſervation 17e offre une guériſon non moins ſurprenante; auſſi l'auteur avertit qu'il s'eſt ſervi de ce remede avec beaucoup d'avantage dans la colique de Poitou.

Si nous faiſons la récapitulation des maladies annoncées dans ces obſervations, ou comme parfaitement guéries, ou comme ſinguliérement diminuées par l'uſage, ſoit interne, ſoit externe de la ciguë, nous ne pouvons nous empêcher de regarder cette plante, réléguée pendant long-temps dans la claſſe des poiſons, comme le plus beau préſent que la Providence nous ait fait. En effet, il en eſt peu qui opere autant de merveilles, & dans des maladies où les médecins auroient la douleur de voir ſouvent tous les remedes inutiles.

A peine la diſſertation de m. *Storck* fut-elle rendue publique, qu'on s'empreſſa d'employer la ciguë préparée ſuivant ſa méthode, & conformément aux préceptes qu'il avoit donnés. Le journal de médecine fut bientôt rempli d'obſervations dont la plûpart confirmoient celles du célebre médecin de Vienne. Si l'on conſulte les volumes 13, 14, 15, 16, 17, 18, 20, 22, 23, 24, 27, 28, 29 & 30, on trouvera des faits qui atteſtent l'efficacité de l'extrait, des fomentations, cataplaſmes & emplâtres de ciguë dans les tumeurs ſquirreuſes, carcinomateuſes à l'extérieur, &

dans la capacité de l'abdomen. Il y a peu d'exemples de cancers, & ſur-tout de cancers ulcérés vraiment guéris ; mais la plûpart des médecins qui ont le plus conſtamment employé ce remede, & ont ſuivi ſes effets avec une attention plus rigoureuſe, ſe ſont réunis à le regarder comme un excellent fondant de la lymphe, & ſurtout dans cette eſpece d'épaiſſiſſement que produit le vice ſcrophuleux, ſoit dans les glandes du col & des autres parties extérieures, ſoit dans les viſceres, comme le foie, le méſentere, le poumon. Le ſilence que l'on garde depuis quelques années ſur ſes effets, ſembleroit annoncer qu'on en a abſolument abandonné l'uſage ; cependant nous connoiſſons des praticiens ſages qui l'emploient fréquemment. A la vérité ils n'ont pas eu la ſatisfaction de voir des guériſons auſſi parfaites que celles dont m. *Quarin* nous a fait part ; mais ils ont remarqué que la ciguë adminiſtrée ſous différentes formes, & unie à l'uſage du lait pour toute nourriture, retardoit les progrès des cancers, qu'elle diſſipoit des tumeurs ſcrophuleuſes, donnoit une meilleure qualité à la ſuppuration des ulceres rongeans, & facilitoit leur guériſon. Appliquée extérieurement elle a quelquefois calmé de vives douleurs de goutte : ces propriétés ſont preſque les ſeules qu'on

lui reconnoît aujourd'hui, & à raiſon deſquelles nous la voyons employée.

Les expériences & les obſervations de m. *Quarin* ſont bien propres à réveiller l'attention des médecins, & leur zele pour le ſoulagement des malades. Plus hardi que ſon maître m. *Storck*, il en a étendu l'uſage à preſque toutes les maladies qu'il a trouvées rebelles aux autres remedes, & il aura la gloire d'avoir rendu le plus grand ſervice à l'humanité, ſi, à ſon exemple & en ſuivant ſa méthode que nous nous ſommes fait un devoir de copier dans chaque obſervation, les autres médecins peuvent, avec la ciguë ſeule, guérir non-ſeulement les glandes du col, du ſein, les parotides, les ſous-maxillaires, les ulceres ſcrophuleux, mais les cancers ouverts, les ſpina-ventoſa, les toux & phthiſies ſcrophuleuſes, les toux cauſées par la métaſtaſe de la goutte, de l'humeur pſorique, la goutte nouvelle & invétérée, la teigne, la gale, les ulceres vénériens anciens, les fleurs blanches & gonorrhées anciennes, les ulceres ſcorbutiques, les fiſtules, les hémorrhoïdes ulcérées, la cardialgie, les vomiſſemens opiniâtres.

RÉPONSE

EN FORME DE LETTRE,

Au mémoire à consulter de m. DESCRANGES, inséré dans le journal de médecine du mois d'avril 1780.

MONSIEUR,

Il est question, dans votre mémoire, d'une de ces maladies dont le diagnostic, le prognostic & la curation sont également difficiles. Elle exerce, depuis le mois de juillet 1779, la patience de la malade, & sans doute votre constance à vous-même, puisque malgré vos soins, vos lumieres, & celles des médecins & chirurgiens habiles dont vous avez pris les avis, le mal est encore assez peu diminué d'intensité pour vous faire craindre un *spina ventosa*. Vous croyez en outre y reconnoître la marche & les progrès de cette terrible maladie survenue, il y a peu d'années, à une autre de vos malades.

Les accidens sont opiniâtres. Le genouil affecté est roide, les douleurs internes y sont déchirantes, selon l'expression de la malade ; elles augmentent par la chaleur du lit, le mouvement les rend insupportables,

insupportables, elles sont accompagnées d'un sentiment d'ardeur & d'élancemens, qui tantôt semblent descendre vers la jambe, tantôt se propager le long de la cuisse en remontant jusqu'au-delà de la partie moyenne du *fémur*. Ces douleurs ne sont cependant pas continuelles; les tégumens sont assez dans l'état naturel, sans empâtement ni engorgement inflammatoire; mais les extrémités du *fémur* & du *tibia* paroissent élargies, évasées, le gonflement est sur-tout sensible à la face interne du genouil, & ce côté est douloureux au tact.

La malade est âgée de vingt-six ans, bien constituée, d'un tempérament sanguin; vous ne reconnoissez aucun vice antécédent des humeurs, ni scorbutique, ni scrophuleux, ni enfin d'aucune autre nature, & c'est après un simple retard du flux périodique, que les désordres ont pris leur origine. A ce début les genouils ont été affectés d'inflammation accompagnée de tous ses caracteres, douleur, rougeur, chaleur âcre; dès-lors la chaleur du lit, les mouvemens, les applications échauffantes augmentoient les accidens. Je crois reconnoître à tous ces signes combinés un rhumatisme inflammatoire, dont quelque dérangement dans la transpiration & dans la lymphe doit être la

cauſe éloignée, mais que l'état plétorique de la malade étoit bien propre à produire.

Depuis ce temps, l'irritation continuelle & la chaleur ont dû diſſiper la partie la plus fluide de la ſinovie & du ſuc médullaire oſſeux, & en conſéquence ces liqueurs ſe ſont épaiſſies & ont pris une dégénéreſcence acrimonieuſe : c'eſt à cette cauſe qu'il faut attribuer la tenſion des ſolides, la ſéchereſſe de l'intérieur de l'articulation, les craquemens que la malade y éprouve. Mais quelle eſt cette acrimonie ? M. *Duvernay*, par des expériences répétées, a bien montré la facilité avec laquelle les ſucs oſſeux médullaires s'alterent : cependant nous ignorons la nature de l'altération & le degré du mal. Ces ſucs n'ont-ils encore que de l'épaiſſiſſement, & les ſolides de la rigidité ? ou bien y a-t-il déjà une diſſolution ſanieuſe & putride ? Ce point eſt auſſi difficile à éclaircir que cette pourriture ſeroit elle-même difficile à traiter avec ſuccès, ſi malheureuſement elle exiſtoit déjà. Les changemens, peu conſidérables encore dans les parties externes, & la rémiſſion des douleurs, me donnent l'eſpérance que, quelque voiſin que ſoit le mal de ce degré, cependant il n'exiſte pas encore abſolument.

D'après un diagnoſtic auſſi difficile &

auſſi incertain, mon avis eſt de mettre en uſage les remedes internes & externes qui conviendroient à cet état dégénéré, & ne pourroient nuire, ſi heureuſement il n'exiſte pas encore; mais toutefois après avoir employé & éprouvé les ſecours convenables à un rhumatiſme opiniâtre, chronique, de la nature de celui-ci, en ſuppoſant qu'il en conſerve encore le caractere.

Les indications actuelles, différentes à quelques égards de celles de l'état primitif de la partie malade, me paroiſſent exiger qu'on inſiſte ſur les applications aqueuſes, émollientes, ſoit en forme de cataplaſmes, ſoit ſous celle de vapeurs. Les douleurs avec chaleur & élancement, ainſi que la ſéchereſſe & la tenſion, me rendent ſuſpectes toutes les applications irritantes, ſtimulantes & échauffantes, même les frictions avec la pommade mercurielle. En effet, on a déjà retiré peu de fruit des fondans échauffans externes; je voudrois même tenter ſi l'abſtinence de toute application, pendant quelque temps, ne ſeroit pas avantageuſe.

Je ferois conſiſter les remedes internes très-eſſentiels, dans l'uſage habituel, pendant quinze jours, d'une ſimple émulſion nitrée, & du petit-lait, alternativement. La malade prendroit chaque jour quelques verres d'un apozême avec la racine

de bardane, les plantes nitreuſes, inciſives & légérement ameres, telles que la pariétaire, la bugloſe, la bourrache & la chicorée, édulcoré avec le ſyrop violet. Avant le premier verre, le matin elle prendroit quinze grains ſeulement de poudre tempérante du codex de Paris; & ſi l'on remarquoit trop de chaleur ou de l'irritation dans le pouls, les bains tiédes iroient à merveille au-devant de cet accident, & de ceux même de l'articulation affectée.

Ces premiers remedes dirigés contre la chaleur & la ſéchereſſe, l'épaiſſiſſement & l'acrimonie, doivent être accompagnés de purgatifs minoratifs, où je ferois entrer principalement les follicules de ſéné, le ſel de *Glauber*, la manne & le ſyrop de noirprun, & je les réitérerois tous les quatre ou cinq jours, pour tâcher de procurer l'iſſue & la révulſion de l'humeur morbifique.

Si, après un temps ſuffiſant de cette pratique, les accidens ne paroiſſoient nullement diminuer, & s'il reſtoit toujours une crainte fondée de voir ſuccéder l'altération putride, ſanieuſe des parties internes, j'en viendrois aux remedes ci-après. Je ferois envelopper continuellement les parties affectées d'une décoction d'écorce du Pérou, dont on imbiberoit des linges,

& qu'on auroit ſoin d'humecter de temps en temps avec cette même décoction tiéde, & je ferois également uſer intérieurement de cette écorce, ſoit en ſubſtance, ſoit en décoction, ſeule ou coupée avec l'émulſion ci-deſſus; de façon toutefois que la malade prît chaque jour trois ou quatre gros de kinkina, dont elle continueroit l'uſage aſſez long-temps. M. *de Haen* en a éprouvé les meilleurs effets en ſemblable cas; & voici comme il s'en exprime : *Spina-ventoſa hiſce in regionibus frequentiſſimus morbus, ſæpè reperitur communi methodo decocti liquorum, anti-ſcorbuticorum, purgantis mercurio aculeati, aliquoties repetiti planè immorigera. Cortex Peruvianus pueris* 8, 10 *annorum ad* 2, 3, 4 *dracmas die datus, nonnunquam etiam, in pertinacioribus, fomentum ſimile parti affectæ adpoſitum mox bonum pus generarunt, curaruntque plures.* Ratio med. *tom.* 1, *pag.* 374. A la ſuite de cet article il cite encore d'autres guériſons preſque entieres de *ſpina-ventoſa*, & d'une très-mauvaiſe ſuppuration de toute la cuiſſe, par l'uſage long-temps continué de l'écorce du Pérou & du lait.

Vous-même, monſieur, êtes trop verſé dans votre art pour n'en avoir pas obtenu de bons effets en des cas à-peu-près

ſemblables. Pour moi, j'ai vu une femme d'un certain âge, marchant & rétablie à-peu-près comme à ſon ordinaire, d'une hernie inguinale qui avoit tourné en pourriture, & s'étoit ouverte d'elle-même. Il en ſortit, avec les matieres purulentes, un ver & de petites herbes que la malade avoit mangées précédemment; j'ai vu, dis-je, cette femme rétablie par le bienfait de la nature curatrice ſans doute, mais toutefois après l'uſage que j'avois ordonné de cette écorce en décoction, intérieurement, & auſſi en injections & lotions, en y ajoutant, pour le dernier cas, le miel roſat & l'eau-de-vie camphrée, ſans parler des autres acceſſoires au panſement & au traitement. Si donc cette écorce, dont les propriétés ſont très-étendues, a opéré ou contribué à tous ces heureux effets, pourquoi n'auroit-on pas lieu d'en attendre de ſemblables dans le cas de votre malade? Si pourtant il en arrivoit autrement, je prendrois le parti d'établir une ſuppuration aſſez profonde dans le lieu même affecté, pour tâcher d'obtenir une iſſue des humeurs viciées.

Quant au régime auquel je paſſe, il doit exclure toute liqueur vineuſe, & tous alimens échauffans & de difficile digeſtion. Je mets, avec m. *de Haen*, à la tête de ceux à preſcrire, le lait, & même pour

ſeule nourriture ; au moins la diette purement végétale.

J'ai l'honneur d'être, &c.

16 mai 1780.

EXTRAIT de la réponſe au même mémoire à conſulter de m. DESGRANGES ; *par m. ESNUE DELAVALLÉE, D. M. à Craon en Anjou.*

M. *Eſnue, après avoir dit que* m. Deſgranges, par la multiplicité de ſes mémoires, & des obſervations qu'il rend publiques, donne des preuves trop touchantes de ſon zele, de ſon honnêteté & de ſa bienfaiſance, pour ne pas s'empreſſer de concourir avec lui à jetter quelque jour ſur une maladie obſcure, épineuſe, & qui n'a déjà fait que trop de progrès, *ſuit pour le fonds à-peu-près les mêmes idées que celles qui ont déterminé l'opinion de* m. de Langavan, *auteur de la réponſe précédente. Nous eſpérons qu'il nous pardonnera de n'avoir préſenté ici que ſon plan curatif. C'eſt lui qui va parler juſqu'à la fin.*

Les vues d'abord me paroiſſent encore devoir être de tenter la réſolution de cet

engorgement inflammatoire, d'y éteindre le feu, de calmer les douleurs.

Les moyens ſuivans ſont eſtimés les plus propres à les remplir, ſelon les circonſtances que je vais indiquer.

S'il y a chaleur, tenſion, douleur, &c. au moindre mouvement de l'articulation affectée, ſi les forces vitales le permettent, ſi le pouls n'eſt pas déprimé, je propoſe une ou deux ſaignées de bras dans le même jour, à deux heures de diſtance, & le lendemain matin, l'application de dix ſangſues autour du genouil affligé.

Les fumigations de plantes émollientes répétées trois à quatre fois par jour.

Les embrocations avec la décoction des mêmes plantes & de fleurs de ſureau, & y tenir conſtamment appliquée une piece de flanelle qui en ſera chaudement imprégnée.

L'uſage encore réitéré des bains, du petit-lait coupé avec l'infuſion de fleurs de ſureau.

Le régime humectant, quelques anodyns, quelques calmans le ſoir, ſi le ſommeil étoit écarté par les douleurs.

Enfin le repos.

Si, d'après ces moyens continués, on étoit aſſez heureux pour obtenir quelque détente, quelque calme dans les douleurs, on paſſeroit à de doux réſolutifs, topi-

ques, rendus, degré par degré, plus efficaces ; & aux inciſifs internes, comme la tiſane d'eſquine, mêlée avec le petit-lait, puis adminiſtrés purs, & on feroit faire, peu à peu, à la malade, quelques mouvemens, quelques *démarches*.

Enfin, on l'envoyeroit à des bains d'eaux thermales, on y employeroit les douches, & on feroit l'application des boues chaudes, pour parer aux progrès de l'induration, & éviter l'enchyloſe.

Si la malade en étoit quitte pour avoir ſeulement les os des extrémités du fémur & du tibia plus gros, & qu'elle pût recouvrer le mouvement dans l'articulation, & marcher librement, je me ſaurois le meilleur gré d'y avoir contribué.

Si m. *Deſgranges* penſe que les mercuriaux ſoient indiqués aux fins de détruire une altération de la lymphe, quelle qu'elle ſoit, ou d'inciſer, d'affiner les ſucs oſſeux, & de fondre l'exoſtoſe, l'eau de *van Swieten*, adminiſtrée avec précaution, me paroîtroit préférable aux frictions ſur la partie, qui ne manqueroient sûrement pas d'y porter du déſordre, eu égard à la ſenſibilité des articles phlogoſés.

Si m. *Deſgranges* a découvert que la répercuſſion de quelques humeurs étrangeres a été la cauſe du dépôt, après tous les moyens d'eſſentielle préparation notés

ci-dessus, il faut en venir aux cauteres sur l'une & l'autre jambe.

Enfin, si malgré tous ces secours administrés relativement aux circonstances, & mis consécutivement dans leur place, Mlle *Berth*.... étoit assez malheureuse, non-seulement pour n'en obtenir aucun soulagement, mais encore que le mal fît son progrès avec des signes apparens de suppuration dans l'article, accompagnée de fievre hectique, l'amputation ne devroit pas être différée.

RÉFLEXIONS

SUR l'emploi de la saignée dans les différens temps de la pleurésie; par m. BAUMES, docteur en médecine, établi à Saint-Gilles en Languedoc.

CÆLIUS dit que *Thémison* saignoit dans tous les temps des maladies; avoit-il tort? on le croit. Le plus grand nombre des théoriciens & des praticiens, depuis ce chef de la secte méthodique jusqu'à nous, se sont assez accordés sur ce point: mais ont-ils raison eux-mêmes?

Le 27 juillet 1778, je visitai à 9 heures du soir m. *Mairargues*, âgé d'environ 40 ans. Il avoit le pouls assez fort, développé,

ſouple ; je lui trouvai une chaleur âcre : il ſe plaignoit d'une douleur pongitive ſtable ſous la mamelle gauche, laquelle étoit augmentée par les ſecouſſes d'une toux ſéche incommode, de même que lorſqu'il vouloit ſe coucher ſur le côté malade, ou retenir ſa reſpiration qui étoit un peu difficile, & légérement douloureuſe. Sa bouche n'étoit point mauvaiſe, quoiqu'un peu pâteuſe, & la langue blanchâtre ; les hypochondres n'étoient point tendus ; il reſſentoit une douleur obtuſe & vague dans les membres. Sa maladie avoit commencé (diſoit-il) depuis trois jours, par un friſſon ſuivi d'une chaleur conſidérable, après avoir bu, tout ſuant, du vin bien frais, & beaucoup de limonade fraîche pendant le chaud de la fievre.

Quoique le pouls ne fût pas celui que les auteurs s'accordent à donner à la pleuréſie, c'eſt-à-dire, qu'il n'eût pas cette plénitude, cette tenſion & cette dureté (1) qui

(1) *Galien* a dit que dans la pleuréſie le pouls étoit dur ; & depuis *Galien*, tous nos auteurs ont aſſuré la même choſe : & il faut pour cela qu'ils aient renoncé à des obſervations qu'ils étoient, pour ainſi dire, à portée de faire chaque jour. Il y a des pleuréſies où, dès le commencement, le pouls eſt mou, petit, foible loin d'être dur ; telles ſont les pleuréſies malignes. Dans les pleuréſies inflammatoires le pouls eſt quelquefois dur, quel-

en fait le caractere preſqu'infaillible; quoiqu'il n'eût pas auſſi le rithme de la péripneumonie, je veux dire qu'il ne fût pas mou, vîte, ondulent (1), la totalité des autres ſymptômes n'en indiquoit pas moins une inflammation de poitrine : étoit-ce une pleuréſie, étoit-ce une péripneumonie ? Tout praticien n'ignore pas que les limites de ces deux maladies ſont moins diſtinctes dans la nature qu'elles ne le ſont dans les livres.

Si la recherche des cauſes eſt toujours un objet important pour déduire une méthode curative sûre & raiſonnée, c'eſt ſur-tout dans les inflammations pneumoniques qu'il ſeroit dangereux de ſe méprendre ſur leur caractere eſſentiel, ou ſur leur dangereuſe reſſemblance avec une inflammation ſymptômatique, puiſque les ſaignées ſont autant funeſtes dans ce dernier cas, qu'elles ſont ſalutaires dans

---

quefois ſouple & développé ; dans certains cas on le trouve petit, dans d'autres très-étendu. On a donc eu tort de faire entrer la dureté du pouls dans la définition de cette maladie. *Leroy*, du prognoſtic dans les maladies, *pag.* 228.

(1) Les obſervations de *de Haen* contrediſent formellement cette aſſertion générale, puiſqu'il a trouvé aſſez conſtamment le pouls dur dans la péripneumonie. *Ratio med.* tom. V, pars quarta, cap. II, p. 58.

le premier : lequel exclut les évacuans si nécessaires dans le second.

Un homme de 40 ans, robuste, nerveux, occupé journellement à présider aux travaux pénibles de la campagne, supportant les inclémences rigoureuses d'une saison ardente, baigné par une sueur générale, tourmenté par la soif qu'il se hâte d'étancher avec un verre de vin bien frais, me parurent & sont en effet des causes capables de former une inflammation de poitrine légitime, indépendante de l'altération morbifique que les humeurs peuvent contracter pendant un été sec & chaud (comme celui de 1778), & qui, lorsqu'elle existe, ne peut former qu'une complication désavantageuse.

En réfléchissant sur cette cause formatrice de l'inflammation, je crus qu'elle annonçoit une maladie violente, par analogie aux observations de *van Swieten* & de *Tissot:* le premier ayant vu un jeune gentilhomme mourir pleurétique en trois heures de temps, pour avoir bu de la limonade très-froide, après s'être extraordinairement échauffé en jouant à la paume; le second rapportant qu'un jeune homme mourut au pied de la fontaine où il se désaltéroit. D'ailleurs le défaut d'expectoration & l'affection du côté gauche semblant rendre le prognostic plus grave :

Siccæ pleuritides, dit Hippocrate, *& ſputi expertes graviſſimæ. Pleuritis*, rapporte Lommius, *in ſiniſtro latere plus periculi habet quàm in dextro.*

Comme les maladies inflammatoires parcourent leurs périodes avec rapidité, ce ſeroit une erreur capitale de perdre les momens, lorſque le caractere du mal eſt connu. Pour réprimer l'urgence des ſymptômes, la médecine n'offre point dans ces cas de plus puiſſans ſecours que la ſaignée : elle n'étoit, à la vérité, nullement indiquée par le pouls; mais la toux ſéche, la reſpiration pénible & douloureuſe (1) dirigent toujours, dans la pleuréſie, vers l'effuſion de ſang; & ſi quelque choſe invite à le répandre promptement, c'eſt la léſion des fonctions vitales qui eſt de l'eſſence de la pleuréſie.

Perſuadé, avec mm. *Triller* & *van Swieten*, qu'il ne ſe fait d'évacuations critiques qu'après avoir modéré par des ſaignées la violence de la maladie, je me hâtai, à ma premiere viſite, de faire ouvrir la veine du côté affecté. Je ne puis m'empêcher de dire ici, que ſi l'univerſité de Salamanque, qui traita *Briſſot* d'innovateur, & condamna ſa pratique de ſai-

(1) *Ex reſpiratione certius præſagium quam ex pulſu.* Klein, *interp. clin.* p.

gner du côté de la douleur ; ſi les Arabes qui ont abandonné & critiqué la méthode d'*Hippocrate* & de *Galien*, qui faiſoient ouvrir la veine du côté malade, avoient eu les connoiſſances théoriques & pratiques que le flambeau de l'anatomie & les obſervations des médecins ont porté depuis dans toutes les branches de l'art de guérir, ils auroient clairement apperçu les raiſons qui prohibent l'ouverture de la veine en d'autres lieux que du côté de la douleur, fondées ſur la plus grande intimité de correſpondance entre les organes & les parties placées dans les départemens d'une même région (1).

Plus timide qu'*Heurnius* (2) qui oſa verſer quatre livres de ſang à la premiere ſaignée chez un pleurétique, & dont l'imitation, ſuivant m. *Paul* (3), ſeroit peut-être ſuivie de ſuccès, ou ſerviroit du moins à tenter s'il ne ſeroit pas poſſible d'emporter d'emblée l'inflammation de la

---

(1) Conſultez, ſur cette matiere, l'article de m. *Portal* ſur le tiſſu cellulaire dans l'anatomie de m. *Lieutaud* ; les ouvrages de m. *Bordeu* ; le traité de médecine de m. *Robert* ; une thèſe de m. *Thiéry*, ſoutenue en 1757 aux écoles de Paris.

(2) Dans *Fernel*, pathologie, *pag.* 463, *en note.*

(3) Diſcours préliminaire de la traduction du traité de la pleuréſie de *van Swieten*, p. XXVII.

plevre ou du poumon ; mais convaincu, avec *Sydenham*, qu'on guérit rarement une pleuréſie vraie ſans qu'on ait verſé environ 40 onces de ſang, je fis tirer d'abord 14 onces de ce fluide, d'après les conſeils de *Triller*, *van Swieten*, *Tiſſot*, &c. ; ce qui fut ſecondé par les ſecours auxiliaires généraux.

Le 28 au matin je trouvai, contre mon attente, le malade fort tranquille, ſa peau moite & fraîche ; la douleur latérale diſſipée ſe faiſoit ſeulement tant ſoit peu reſſentir pendant les foibles ſecouſſes d'une toux aſſez rare ; la nuit avoit été paiſible & bonne ; la bouche étoit humide, le pouls étoit petit, mais égal & point foible : tout à coup je crus, d'après l'idée de *Sydenham*, que par le moyen de la ſaignée j'avois évacué toute la matiere morbifique, & que l'ouverture de la veine m'avoit tenu lieu de la trachée-artere. Je m'imaginai auſſi que ce cas étoit un de ceux auxquels on ne pouvoit pas appliquer ce que dit m. *Paul*, que les maladies inflammatoires de la poitrine ne cédent preſque jamais aux ſaignées les plus abondantes avant le terme de la réſolution purulente. Cependant peu s'en fallut qu'à l'inſpection du ſang, & après un aveu que je ſurpris au malade, je ne ſoupçonnaſſe un commencement d'affaiſſement mortel. Le ſang avoit

avoit beaucoup de séroſité, la croûte pleurétique conſiſtoit en une pellicule molle, & le caillot étoit d'un tiſſu preſque lâche. Quant au malade, il m'avoua qu'il étoit au onzieme jour de ſa maladie; que ſes affaires demandant ſa préſence, il étoit fâcheux pour lui d'être détenu tant de temps au lit; & que lorſqu'on m'avoit caché ce qu'il m'apprenoit, c'étoit de crainte que je ne refuſaſſe de venir le voir, puiſqu'il avoit fait la faute de ne pas m'appeller au commencement. Je ſçus que dans le cours de ſon mal, il avoit ſué, qu'on l'avoit ſaigné & purgé deux fois. Je fus néanmoins raſſuré par la bonté du pouls, & par la légere douleur obtuſe qui, comme j'ai dit, ſe faiſoit encore légérement ſentir.

Preſſé par le malade de ne pas reſter dans l'inaction, je cherchai quelles indications j'avois à remplir. La langue pâteuſe & blanche, le murmure des inteſtins me déterminerent à purger : le remede fit pouſſer peu de ſelles, mais qui ſoulagerent conſidérablement. *Hippocrate* a donc eu raiſon de dire : *Quæ prodeunt, non copiâ ſunt æſtimanda, ſed ſi prodeunt, qualia oportet & facilè ferat.* A l'heure du ſommeil le malade prit un hipnotique; le 29, tranquillité parfaite : je ſoutins les déjections par une tiſane minérale. Le 30, il ſe trouvoit mieux, il prit

le matin 30 grains de rhubarbe, & autant de crême de tartre. Le 31, il reprit la médecine du 28, & ſon calmant le ſoir. L'appétit étoit revenu, il reprit ſes forces, & jouit d'une bonne ſanté.

Non quærit æger, dit Séneque, *medicum eloquentem ſed ſanantem*; mais après la guériſon on peut raiſonner. Je me fis cette demande : Si, inſtruit que m. *Mairargues* étoit au onzieme jour de ſa maladie, j'euſſe fait tirer 14 onces de ſang? je me répondis que non. Mais aurois-je fait ſaigner ce malade? Qu'on me permette d'expoſer mes réflexions.

En examinant ce que divers médecins ont penſé de la ſaignée depuis le ſiécle d'*Hippocrate*, on voit que les uns, avec *Chryſippe* & *van Helmont*, ont entiérement banni ce genre de remede; d'autres, avec une partie de l'école d'*Eraſiſtrate*, l'ont admis avec réſerve; d'autres, avec *Celſe* & *Aretée*, ont limité l'étendue de ſon uſage au quatrieme jour; d'autres enfin, avec *Galien* & ſon maître *Hippocrate*, ont mépriſé le nombre des jours pour s'attacher aux indications (1). Heureuſement les preſtiges de la doctrine hémophobite du médecin de Cnide & du chy-

(1) *Voyez* Kloekof, *opuſcula medica ; de venæ ſectionis termino in acutis.*

miſte Flamand, ont été ſucceſſivement diſſipés. Les fauſſes craintes des aſclépiadiens ont été détruites. Les raiſonnemens du médecin Romain, qui ſut allier les bons préceptes des empiriques à ceux des méthodiques, n'ont pas pu prévaloir ſur les obſervations heureuſes d'*Hippocrate* & de ſes émules.

Celſe eſt bien eſtimable lorſqu'il annonce qu'il faut tirer les indications de la ſaignée moins de l'âge que des forces du malade ; mais l'eſt-il autant lorſqu'il donne des préceptes pour circonſcrire la phlébotomie au quatrieme jour, & ne conſidérer par-là que le temps de la maladie ?

Je ſais que la pratique ſanguinaire de *Botal* & de ſes imitateurs, qui employoient la ſaignée, & même la ſaignée abondante, dans toute ſorte de cas & de temps, eſt auſſi mauvaiſe que celle de *van Helmont* qui la bannit entiérement de l'exercice de la médecine, & ſe fait gloire de crier : *Ego ſanè nemini pleuritico ſanguinem mitto.* Mais je crois être fondé à penſer que ce ſecours ne doit point être admis ou rejetté parce qu'une maladie commence ou a paſſé le quatrieme jour. C'eſt alors mériter le reproche que fait le docteur *Hoadley* à ceux des médecins qui, n'étant habiles qu'en recettes, ordonnent

aiſément pour le nom de la maladie, & non pour la maladie elle-même (1). Les meilleurs praticiens ſont d'avis qu'on doit toujours meſurer la férocité des ſymptômes, & ſur-tout ſavoir eſtimer au juſte les forces du malade, & le degré de fievre néceſſaire pour opérer la coction des cauſes morbifiques.

Ce n'eſt point que dans le plus grand nombre des cas on n'apperçoive l'utilité, que dis-je, la néceſſité de ne pas s'écarter des regles données par ceux qui circonſcrivent la ſaignée aux premiers jours; mais auſſi qui ne voit pas le danger de ne pas ſuivre à la lettre ce précepte de Galien: *Quocumque enim die mittendi ſanguinis ſcopos in laborante inveneris, in eo auxilium illud adhibeto, etiamſi vel vigeſimus is ab initio extiterit. At quinam fuerint hi ſcopi? Morbus ingens roburque virium excepta puerili ætate & aere ambiente valdè calido* (2): reſtriction qui même ne doit pas toujours arrêter.

Mais s'il eſt bon quelquefois de s'écarter des voies ordinaires, les jeunes médecins doivent bien ſe prémunir contre l'en-

---

(1) *Hoadley*, leçons ſur les organes de la reſpiration, *pag.* 106.

(1) *De curand. rat. per ſanguinis miſſionem*, cap. 20.

vie d'imiter les grands maîtres, dans les faits extraordinaires. C'eſt ainſi que je me demandois ſi l'hiſtoire d'*Anaxion*, ou celle du ſeptieme malade de m. *Triller* auroit dû m'engager à ſaigner m. *Mairargues* ? non ſans doute : mais j'y aurois été déterminé, fût-ce au trentieme jour, les forces étant bonnes, par la reſpiration difficile & douloureuſe (1), par le point de côté aigu, & par la toux unie aux autres ſymptômes.

Car enfin, où aurois-je vu de la contr'indication pour la ſaignée ? Je ne craignois point de troubler l'expectoration ſi déciſive dans les maladies de poitrine, il n'y en avoit point ; & quand il y en auroit eu, le précepte de m. *Bianchi* eût été ma regle : *In genere*, dit-il, *concocta integrè anacatharſis cruoris miſſionem prohibet, inconcocta aut imperfectè concocta jubet aut tolerat* (2). Auroit-ce été parce que le malade avoit été ſaigné & avoit ſué dans le cours du mal ? Mais, comme dit encore très-bien le même auteur (3) : *Si ſudor accedit, ad ſeptimam vel etiam poſt ſeptimam & mox recedit morbo non*

(1) *Voyez* l'ouvrage cité de m. *Leroy*, aphoriſme 435.

(2) *Hiſtoria hepatica*, tom. I, p. 240.

(3) *Idem*, page 239.

ſoluto, ſputoque non facili, jam vel eſt à ſpaſmodicâ diatheſi aut vaſorum plenitudine generali aut particulari, cutis ſpiracula, aut tracheas & bronchia, aut ſimul coarctante & iterato mittendus (ſanguis).

Auroit-ce été parce que le malade avoit déjà été purgé deux fois, & qu'*Hippocrate*, au rapport de m. *Glaſſ* (1), n'a jamais employé la ſaignée après la purgation, crainte que l'abattement des forces qui ſuivroit l'opération de la médecine, ne contr'indiquât enſuite la phlébotomie qui, ſelon ce pere de la médecine, eſt l'unique remede des inflammations? Erreur frivole! Que nous devons (aujourd'hui que la ſomme de nos connoiſſances s'eſt tellement accrue) laiſſer à ces médecins routiniers qui ne ſavent que verſer des flots de ſang dans le commencement des maladies, & deviennent hémophobes dans leur état & ſur leur fin, pour purger à toute outrance. Telle ne fut pas la conduite d'un célebre praticien, m. *Medicus*, qui aſſure poſitivement que quand l'état inflammatoire des fievres bilieuſes péripneumoniques qui régnerent épidémiquement à Manheim, ne cédoient pas à l'uſage des purgatifs & du kina, on devoit prendre de-là ſon indication pour

(1) *Commentaria de febribus*, pag. 63.

ſaigner. D'ailleurs la ſaignée peut ſouvent ſervir à calmer l'éréthiſme cauſé par les purgatifs qu'on place quelquefois mal-à-propos dans les vraies maladies inflammatoires; car, comme dit très-bien m. Bianchi : *Viſcerum ſiquidem inflammatorias tenſiones, intendunt ulterius, laceſſunt criſpantque irritamenta catharticorum.* Hiſt. hépat. *pag.* 241.

Auroit-ce été parce que ſes déſordres pouvoient être un appareil critique, *perturbatio critica ?* Le pouls développé, qui, ſelon *Bordeu*, eſt l'indice des mouvemens ſupérieurs, ſembloit l'annoncer; on auroit pu de même le croire en voyant la pellicule qui couvroit le ſang dans la palette. M. *Kloekof* s'explique ſur ce ſigne : *Lentorem inflammatorium*, dit-il, *affecto morbo tenuari, pellis demonſtrat quæ ſanguini ſerius & imminente criſi aliquandò miſſo, & multò minus craſſa ſæpius deprehenditur* (1). En outre l'exacerbation des ſymptômes auroit pu faire porter le même jugement : *Criſis tempore*, dit Houlier, *vehementer pleuritis exacerbatur, ſymptomata omnia increſcunt, tum nihil movendum, ſed omnia naturæ commit-*

(1) Kloekof, *opuſcula medica diſſertatio de criſibus*, pag. 199.

tenda ſunt. Ces paroles ſont trop remarquables pour ne pas mériter attention.

Avant de dire autre choſe, fixons la valeur du terme *criſe.* On ſait combien *Hippocrate* a généraliſé ce mot. J'appelle, avec m. le profeſſeur *Leroy*, une criſe le jugement ſalutaire d'une maladie, précédé & accompagné de ſymptômes allarmans ; & conſacre le terme λυσις ou ſolution, à la terminaiſon ſucceſſive d'une maladie qui s'opere ſans que les ſymptômes paroiſſent s'aggraver (1).

Conſultez les praticiens obſervateurs, ils vous diront que la pleuréſie & la péripneumonie ſe terminent ordinairement par une expectoration louable, facile, abondante, qui, durant pluſieurs jours, ſoulage par degrés le malade, juſqu'à ce qu'il ſoit entiérement guéri. On a donc lieu de croire que la ſolution ſeule eſt du reſſort de ces affections inflammatoires.

Soit cependant que ces maladies puiſſent ſe terminer par une criſe, j'entends criſe d'expectoration ; le onzieme jour, ſacré chez les anciens, devoit-il l'être pour moi ? Je réponds que, quoique les criſes exiſtent réellement, je penſe que l'ordre des jours critiques eſt une pure

(1) Ouvrage cité, *digreſſion ſur les criſes*, pag. 76.

chimere enfantée par la doctrine numérique de *Pythagore*, qu'il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de concilier avec la vérité.

La crise, étant un être réel, peut tomber le onzieme jour : la saignée convient-elle alors dans l'appareil critique ? non. Donc pour l'administrer à cette époque, il faut connoître parfaitement les signes propres à la crise. Les auteurs que j'ai consultés n'offrent que des signes équivoques, ou se taisent là-dessus. *Bordeu* dit que les narines humides annoncent quelquefois l'expectoration dans les maladies aigues (1) : ce n'est pas dire grand chose. *Hoffman* assure que lorsqu'il y a toux séche, difficulté de respirer, & oppression douloureuse à la poitrine, ces accidens sont plutôt l'effet de la congestion du sang dans cette partie, que celle d'une matiere à expectorer (2) : ce précepte est plus lumineux. On peut soupçonner une crise lorsque la maladie est sur son déclin, que l'inflammation est résolue pour la plus grande partie, & qu'il a paru des signes d'amendement & de coction ; mais

(1) Recherches sur les maladies chroniques, *pag.* 179.

(2) Dans le *diction. univ. de médec.* de James, au mot *expectorantia.*

ſur-tout lorſque le pouls préſente des modifications étrangeres à l'état de crudité. *Febribus acutis*, dit Kloekof, *quarum comes inflammatio, illud eſt ſingulare, quòd cruditas morbi à rigiditate, quâ vaſa inflammatæ partis humoribus tranſmittendis renituntur, principe etiam loco pendeat & deſumatur; ut viciſſim coctio à cæptâ horum relaxatione, quâ liquidis nunc ea cedunt* (1).

Appliquons ce que j'ai dit à l'hiſtoire de m. *Mairargues*, & nous verrons que la ſaignée ne pouvoit que lui être utile: les ſymptômes qu'il éprouva le onzieme, annonçoient que le temps d'irritation, ſelon les modernes, ou celui de crudité, ſelon les anciens, avoit été extraordinairement prolongé, peut-être faute d'une bonne méthode. Le manque d'expectoration en étoit la preuve la plus évidente: *In pulmonum inflammationibus*, dit encore ce dernier, *remiſſa vaſorum rigiditate, ſputa facilius prodire intelliguntur* (2). En outre, rien ne confirme mieux cette idée, que, ſi c'eût été un appareil critique, le malade n'auroit pas été ſur pied quatre jours après, & les purgatifs,

(1) *Diſſertatio de criſibus*, dans ſon opuſcule de médecine, *pag.* 217.

(2) *Ibid.* p. 218.

juſqu'alors nuiſibles ou inutiles, n'auroient pas évacué une matiere critique ; car une expectoration arrêtée, une métaſtaſe manquée, n'auroient pu que produire une rechûte ou des accidens plus graves, puiſqu'il eſt sûr que la nature n'eſt jamais troublée avec impunité.

Cependant n'y a-t-il pas des cas où le travail forcé des organes, qui doit amener la criſe, demande que le médecin prenne part à la ſcene ? J'avoue que dans ces cas extrêmes, l'application de l'art eſt un coup de maître. Tout conſiſte à ſavoir calculer au juſte le péril qui réſulte de laiſſer la maladie aux ſoins de la nature, avec le degré d'utilité que peut avoir la conduite active du médecin, & à ſe conduire enſuite en honnête-homme, mépriſant les propos & les vains jugemens.

Pour conclure, je penſe que le noyau inflammatoire fut parfaitement détruit par cette forte ſaignée le onzieme ; que ce ne fut qu'en conſéquence de cet effet, que la voie des ſelles termina la maladie par ſolution. On peut inférer de-là, ſans adhérer au boerhaavianiſme & au chiraciſme, que ſouvent les ſecours de l'art (1) ter-

(1) Quand je dis *les ſecours de l'art*, je ne parle point d'une légere ſaignée, d'un peu de caſſe, &c., ſecours qui ne font rien, ou peu de

mineroient promptement &, pour ainſi dire, tout-à-coup des maladies lentes & pénibles dans leur cours, ſi l'on ne s'attachoit pas trop ſtrictement au nombre des jours. Ceci ſemble porter atteinte à l'*expecta* des Sthaliens, & au *quo natura vergit* des anciens; mais qui ignore qu'une obſervation rare ne peut tout au plus former qu'une exception foible à la pluralité des faits qui ont rendu ſacrée cette loi générale qui eſt adoptée par tant de modernes.

OBSERVATION

SUR une maladie vermineuſe; par m. MAUREL, maître en chirurgie à Bain en Bretagne.

LES obſervations de m. *Sumeire*, médecin à Marignane en Provence, ſur des douleurs pleurétiques dépendantes des vers, inſérées dans le journal de médecine du mois d'octobre 1779, m'engagent à en préſenter une à-peu-près analogue. Ces obſervations confirment une vérité trop généraliſée, ſans doute, par les empiri-

choſe; j'entends parler des remedes énergiques capables de décider promptement l'opération tardive du principe vital.

ques & les charlatans; mais auſſi, peut-être trop négligée par une partie des praticiens de nos jours: c'eſt qu'une bonne partie des maladies des enfans, & même des adultes, dépend de la préſence des vers & du mélange de la matiere vermineuſe dans le ſang.

Le fils du ſieur *Jean Lebel*, marchand à Pipriac, âgé d'environ onze à douze ans, étoit, depuis long-temps, attaqué de ſymptômes qui paroiſſoient annoncer une vraie phthiſie pulmonaire. Les parens employerent les remedes qui leur furent enſeignés par les premieres perſonnes qui ſe préſenterent. La maladie faiſoit des progrès immenſes: enfin on ſe détermina à m'envoyer chercher. A mon arrivée, je trouvai le malade dans un état qui me parut déſeſpéré: ce jeune homme étoit, pour ainſi dire, dans le dernier degré d'épuiſement & de maraſme; ſa reſpiration étoit gênée, il étoit même très-ſouvent dans ce degré de l'aſthme que les ſcholaſtiques nomment orthopnée, accablé de ſueurs nocturnes qui ne faiſoient que l'affoiblir; de temps en temps il étoit ſujet à des friſſons irréguliers, ſuivis de chaleur, de rougeur dans les joues, de chaleur dans la paume des mains; il expectoroit abondamment une matiere tenace, gluante, & quelquefois purulente (du moins les con-

noiſſeurs l'auroient cru telle, car elle étoit fétide & alloit au fond de l'eau); mais on n'a pas encore, ſur la purulence des crachats, des connoiſſances abſolument déciſives. Il ne pouvoit pas ſe ſoutenir une minute ſur ſes jambes; ſon pouls étoit petit, ſerré, inégal & irrégulier; depuis pluſieurs jours ſa tête étoit portée, involontairement, vers le côté droit, & l'on ſentoit, d'un côté, une véritable contraction ſpaſmodique des muſcles de la tête & du col : ce dernier ſymptôme me parut extraordinaire, & me fit ſoupçonner que la matiere vermineuſe, introduite dans le ſang, avoit pu ſe porter au poumon, & occaſionner les ſymptômes ci-deſſus; ſymptômes qui caractériſoient une eſpece de phthiſie dépendante des vers, de même que l'agacement & l'irritation du ſyſtême nerveux, annoncés par le ſpaſme des muſcles de la tête & du col. Il étoit en effet difficile de ſoupçonner une phthiſie eſſentielle chez un jeune homme de 11 à 12 ans : *Tabes fiunt præcipuè ætatibus à decimo octavo uſque ad trigeſimum quintum.* HIPP. *lib.* 5, *aph.* 9. D'ailleurs les parens m'aſſurerent qu'il rendoit très-ſouvent des vers; ſon haleine étoit douceâtre, il ſe frottoit très-ſouvent le nez; ce qui acheva d'établir mon diagnoſtic, & confirma l'æthiologie que j'avois ſoupçon-

née. Partant de ce principe, je tournai mes vues vers les vermifuges; mais j'avouerai que l'état de foibleſſe où étoit mon malade, ne me laiſſoit que de légeres eſpérances. J'en prévins les parens, & je les déterminai néanmoins à adopter les remedes que j'avois deſſein d'employer. Je lui fis prendre le ſoir même une légere décoction de deux gros de mouſſe de Corſe, dans laquelle je fis fondre une demi-cuillerée de ſucre; malgré ſa foibleſſe, je lui paſſai le lendemain une médecine faite avec deux gros de mouſſe de Corſe, un gros de rhubarbe, deux gros de ſel d'epſom, & deux onces ſyrop de fleurs de pêcher: ces premiers remedes, aidés d'une décoction de pourpier, lui firent évacuer une aſſez grande quantité de vers. Deux jours après, je les réitérai encore avec le même ſuccès: la reſpiration devint moins gênée. Malgré les évacuations le malade étoit plus fort; les crachats n'étoient plus ſi fréquens, les ſueurs nocturnes diminuées: mais le ſpaſme du col ſubſiſtoit toujours. Comme il étoit eſſentiel d'évacuer non-ſeulement les vers & la matiere vermineuſe des premiere & ſeconde voies, mais de pourſuivre & d'attaquer celle qui, en paſſant dans le ſang, avoit occaſionné la léſion du poumon & des nerfs, de deux jours l'un je faiſois prendre à mon

malade la décoction édulcorée de deux gros de mouſſe de Corſe, & tous les jours un paquet de poudre compoſée de huit grains de diagrède, ſix grains mercure doux, & douze grains poudre de mouſſe de Corſe, le tout aidé d'une tiſane de pourpier, & d'un régime analogue.

Cette poudre purgeoit mon malade, & faiſoit rendre tantôt des vers, mais le plus ſouvent une eſpece de matiere glaireuſe, que je ſoupçonnois être des vers hâchés, & même en diſſolution. Il n'eut pas continué ſept à huit jours ces remedes, que ſon état changea abſolument en mieux, & même au point de me cauſer de l'étonnement: il ſe levoit, ne crachoit preſque plus, ne ſuoit plus la nuit, reſpiroit librement, avoit plus de force, mangeoit avec appétit; ce qu'il ne pouvoit faire auparavant: le ſpaſme des muſcles du col étoit de beaucoup diminué. J'accordai quelques jours de répit à mon malade, après leſquels il continua, pendant douze à quinze jours les mêmes remedes qui l'ont enfin conduit à la plus heureuſe convaleſcence. Il faut avouer qu'elle a été longue, que ſes forces ſont revenues très-lentement; mais au bout de ſix mois, il s'eſt trouvé avec toute la force des enfans de ſon âge. Je ſuis donc obligé, comme m. *Sumeire*, de regarder le lemithochorton comme le

plus

plus assuré vermifuge que la médecine possede. Les purgatifs résineux, combinés avec le mercure doux, ont, sans doute, beaucoup aidé dans cette cure. Je me sers avec le plus grand succès de la poudre ci-dessus, mise entre deux soupes, ou dans une feuille de choux, &c. lorsqu'il s'agit de purger des enfans auxquels on ne peut rien faire avaler de liquide. Les purgatifs résineux conviennent très-bien à leur tempérament, & je n'ai point encore vu qu'ils leur aient causé de super-purgations.

OBSERVATION

Sur un accouchement des plus laborieux, terminé par l'opération Césarienne; par m. Juppin, bachelier en médecine, ancien éleve de l'école pratique de chirurgie, & de l'hôtel-dieu de Paris, maître en chirurgie à Hauteville, près Réthel-Mazarin.

Naturâ repugnante, irrita omnia fiunt.
HIPPOCR. *Jus jurand.*

Le dimanche 19 juillet dernier, vers les cinq heures du matin, on vint me chercher de Son, village distant d'un quart de lieue d'Hauteville, pour *Marie-Anne*

Buffet, femme de *Jean Charlier*, dit *Donois*, ſoldat invalide retiré. Cette femme étoit ſur le point d'accoucher; les membranes étoient rompues & les eaux s'écouloient depuis environ une heure. Elle ſentoit des douleurs légeres dans les reins, douleurs qui l'avoient obligée de ſe lever. Je m'inſtruiſis de ſon état en la touchant: j'eus beaucoup de peine à trouver l'orifice de la matrice. Sa dilatation étoit celle d'une piece de douze ſols: je ſentis le cuir chevelu. Les douleurs étoient ſi peu actives, qu'après avoir attendu quelques heures en vain, j'ordonnai le repos à la malade, & revins chez moi.

Cette femme, âgée de 35 ans, étoit petite, toute contrefaite, avoit les pieds, les jambes & les cuiſſes mal conformés; elle boîtoit; étoit d'un tempérament ſanguin, enfin d'une bonne conſtitution. Elle ſe portoit bien d'ailleurs, & attribuoit ſa mauvaiſe conformation à une peur qu'elle avoit eue dans ſa jeuneſſe. Cependant le rachitis y avoit eu plus de part que toute autre cauſe.

Le mardi 21, à ſix heures du ſoir, on vint me chercher de nouveau. Les douleurs, vives par intervalle, étoient de durée; mais l'orifice de la matrice, encore plus remonté que la premiere fois, empêchoit preſqu'entiérement de la toucher.

Le pubis étoit applati, rejetté conſidérablement en-dedans, & la ſymphyſe en étoit plus longue que de coutume. La réunion de la derniere vertebre lombaire avec l'os ſacrum faiſoit une ſaillie conſidérable en-devant : la face interne du ſacrum étoit platte. L'ouverture ſupérieure du petit baſſin en préſentoit, pour ainſi dire, deux, coupées & ſéparées par la ſaillie du ſacrum, & celle du pubis; de maniere cependant que le paſſage du côté droit étoit plus ouvert ; la tête de l'enfant étoit appuyée ſur ce côté de l'ouverture ſupérieure du petit baſſin. Le ventre de cette femme, quand je la touchois, portoit ſur mes mains; j'en trouvai la cauſe dans la courbure en-devant de la colonne épiniere, qui étoit ſi conſidérable qu'elle pouſſoit entiérement l'abdomen hors du grand baſſin : il portoit à faux, par conſéquent l'enfant auſſi. Le ventre, en faiſant un pli conſidérable, formoit un angle très-aigu avec le pubis.

Ces vices de conformation rendirent infructueuſes vingt-ſept heures de travail. La malade étoit fatiguée, je m'aſſurai de nouveau de l'état des parties. Je demandai aux parens un chirurgien avec moi. La réputation méritée dont jouit m. *Murguet*, maître en chirurgie à Château-Portien, me détermina à l'envoyer cher-

cher. Je lui fis part, à ſon arrivée, de mon travail ; je lui expoſai ce qui ſe préſentoit, & je tirai un prognoſtic malheureux ſur ce qu'il nous reſtoit à faire. Nous fûmes bientôt déterminés à amener un pied s'il étoit poſſible : après des efforts incroyables, j'amenai le gauche ; l'enfant fut ondoyé, & mourut peu de temps après. Alors nous ſéparâmes la jambe de la cuiſſe ; ce qui nous mit dans l'embarras, parce que le fémur paſſoit les chairs, & pouvoit déchirer. L'enfant reſta, & nos tentatives ſe bornerent là, ne voulant pas nous en rapporter à nous-mêmes. Nous cherchâmes un troiſieme conſeil, & m. *Murguet* fit tomber le choix ſur mon pere, réſident à Sévigny diſtant de trois lieues & demie de Son ; il ne fut pas plus heureux que nous, ſeulement il parvint à extraire le fémur qui nous gênoit conſidérablement.

Le jeudi 23, à trois heures après midi, à la ſollicitation des parens & de la malade, nous nous décidâmes pour l'opération céſarienne : je fis la ſection. Il n'y eut aucune hémorrhagie, aucun accident. Mon pere fit l'extraction de l'enfant, après avoir examiné ſommairement ſa ſituation dans la matrice ; m. *Murguet* fit la gaſtroraphie, le tout avec le plus de célérité poſſible. Un tremblement univerſel

des plus violens fut un des accidens conſécutifs qui nous effraya le plus ; mais il dura peu, & la malade reprit de la tranquillité : vers minuit il ſurvint un hoquet. Comme elle étoit très-foible, je ne la ſaignai point ; je fis ſeulement renouveller ſouvent les fomentations émollientes. Elle urina trois fois dans la journée ; cependant le hoquet augmenta, les vomiſſemens ſuivirent de près, la malade s'affoiblit : elle rendit involontairement des excrémens. Le vendredi, à quatre heures & demie du ſoir, lorſque j'allois lever le premier appareil, les ſymptômes s'aggraverent, & elle expira, en peu de temps, dans un calme apparent. Cette pauvre femme a conſervé un courage & une fermeté ſans exemple juſqu'à ſa mort.

Etoit-il prudent de faire l'opération céſarienne dès le premier abord ? La ſection de la ſymphyſe eût-elle été ſuffiſante pour terminer cet accouchement ?

La réponſe à la premiere queſtion eſt qu'avant d'entreprendre une pareille opération, il falloit perſuader toute une famille dont l'opiniâtreté ne céda que lorſqu'il n'y eut plus que de foibles eſpérances. Les gens de campagne ont plus de préjugés que les autres ; ils y tiennent fortement, & crient au meurtre dans les circonſtances pareilles à celles où nous nous

trouvions. Notre eſpérance étoit de nous ſervir de crochets; la preſſion, occaſionnée par la matrice, loin d'en faciliter l'uſage, en ôta toute poſſibilité : car dans la ſituation de ce viſcere la ligne de gravité répondoit abſolument hors du baſſin. L'enfant, dans la matrice, étoit replié de maniere que ſon jarret répondoit à la nuque; ſa jambe tournoit autour de ſon col, & deſcendoit ſur ſa poitrine. Il eſt aiſé de voir que l'inſtrument ne pouvoit que très-difficilement parvenir dans la matrice. Auſſi, quoique nous euſſions pénétré dans le crâne, cela ne fut d'aucune utilité, parce que la contraction de la matrice preſſoit le corps de l'enfant ſans vuider la tête. Alors, quoique tard, (*melius eſt remedium incertum experiri quàm nullum*). Nos prieres déterminerent les parens à permettre que nous ſuiviſſions les regles de l'art.

Il reſte à prouver que la ſection de la ſymphyſe du pubis n'eût pu ſuffire pour terminer l'accouchement. Je le répete : toutes les contractions de la matrice portoient à faux. Combien l'écartement des pubis nous auroit-il alors produit de paſſage ? bien peu. Ils décrivoient une courbure dont la convexité rentroit en-dedans. La derniere vertebre lombaire, & la partie ſupérieure du ſacrum, formoient

une autre ſaillie conſidérable dans le baſſin : je conçois que cet écartement ne pouvoit être que très-petit. Quand nous aurions eu trois pouces d'ouverture ſur la circonférence, ils ne nous auroient rien fait, ſix pouces même n'euſſent pas ſuff. Dans tous les cas, les cartilages ſe gonflent, ſe tuméfient, deviennent lâches, & les pieces oſſeuſes jouent ſouvent les unes ſur les autres. M. *Portal*, en 1775, nous montra un baſſin dans cet état. *Morgagni*, epiſt. anat. med. XLVIII, *art.* 45, cite pluſieurs faits ſemblables d'après différens auteurs ; ils entrevoyoient donc la ſection de la ſymphyſe, puiſqu'ils en connoiſſoient l'écartement, écartement inſuffiſant dans bien des cas. La découverte de m. *Sigault* a beſoin d'être miſe dans tout ſon jour. Quant à nous, nous diſons avec m. *Bonard*, journal de médecine, *mai* 1778, *pag.* 433 : *Ne pourroit-il pas arriver que dans un premier enfantement les pieces oſſeuſes demeuraſſent dans une intime & forte connexion, ſur-tout lorſque la tête de l'enfant reſte au-deſſus du pubis ?*

L'opération céſarienne fut, pour cette femme, ſa derniere reſſource ; elle n'y conſentit que lorſqu'il ne fut plus temps : mais, faite dès le mardi, elle eût pu avoir

un ſuccès complet, puiſque la malade a ſurvécu 25 heures, malgré qu'elle eût été bien maltraitée.

C'eſt du temps & de l'expérience qu'il faut attendre des éclairciſſemens ſur de pareils faits : les auteurs donnent des principes, mais la pratique.... quel champ vaſte à défricher !

NOUS croyons cette piece trop intéreſſante pour que la plûpart de nos lecteurs ne nous ſachent pas le plus grand gré de l'avoir inſérée ici. Elle eſt une preuve des ſoins attentifs du Miniſtre pour conſerver cette claſſe d'hommes que la philoſophie du jour nous préſente toujours comme un ſimple objet de calcul politique.

RÉGLEMENT

CONCERNANT la propreté des vaiſſeaux, & la conſervation des équipages.

ARTICLE PREMIER.

Tous les parois de l'entrepont & de la cale des vaiſſeaux & autres bâtimens du roi en armement, ſeront enduits de deux

ou trois couches d'eau de chaux très-liquide, pour détruire tous insectes & miasmes putrides qui pourroient s'y être arrêtés dans les armemens précédens. L'intérieur des vaisseaux sera ensuite bien aéré, & séché autant qu'il sera possible. Le lest en pierre ne sera embarqué qu'après avoir été lavé à l'eau douce.

II. Les équipages ne seront composés, autant qu'il sera possible, que d'hommes sains & bien organisés; on n'y admettra aucun sujet scorbutique, vérolé, herniaire, pulmonique, ou autre dont la convalescence ne seroit pas bien assurée, & feroit craindre des rechûtes à bord. Pour cet effet, chacun des matelots & soldats, sera visité par les médecins & chirurgiens-majors, qui veilleront en même temps à ce que de prétendues maladies ne servent pas de prétexte pour être dispensé du service. Les matelots & soldats sortant des hôpitaux, passeront huit jours, ou au moins quatre, dans un lieu bien aéré avant d'être embarqués, & leurs hardes seront lavées & parfumées.

III. Les matelots & soldats ne seront pas embarqués sans être pourvus des hardes nécessaires pour les garantir des impressions dangereuses du froid & de l'humidité; & chaque homme de l'équipage sera pourvu d'un hamac.

IV. L'équipage de chaque vaiſſeau ou autre bâtiment, ſera diviſé en eſcouades, ſuivant les ordres qui ſeront donnés par le capitaine : chaque officier ſera particuliérement chargé d'une de ces eſcouades, veillera à la bonne tenue & à la conſervation des hommes qui la compoſeront, & rendra compte journellement au capitaine de tout ce qui concernera la police de ſon eſcouade.

V. Tous les hommes de l'équipage ſe feront raſer une fois par ſemaine, & même plus ſouvent s'il eſt néceſſaire ; ils ſe peigneront fréquemment, pour détruire la vermine, & changeront de chemiſe le dimanche & le jeudi.

VI. Les officiers-mariniers, matelots, ſoldats, mouſſes, domeſtiques & gens du munitionnaire, qui auront les jambes & les pieds ſales, ſeront obligés de ſe laver avec de l'eau tiéde en hiver : en été, ils prendront deux bains par ſemaine dans des baignoires qui ſeront établies tribord & babord de la poulaine.

VII. Les officiers chargés des eſcouades, ſeront tenus de faire l'inſpection de propreté des hommes, & celle de leurs hardes.

VIII. Quand le temps ſera beau, les hardes ſeront miſes dans les filets de baſtingage ; lorſqu'il ſera humide, elles ſeront

miſes dans les filets qui ſont établis à l'entrepont, ſous le gaillard, à chaque entre-deux de canon contre le bord.

IX. Le linge & les hardes ſales ſeront mis dans des bailles à tremper, ou à la traîne, & ne ſeront renfermés dans les ſacs qu'après avoir été lavés & bien ſéchés. Les hamacs ſeront mis à la traîne tous les mois, & en relâche ils ſeront lavés à terre.

X. Le chirurgien-major embarqué viſitera ſouvent la bouche des gens de l'équipage, pour qu'il ne puiſſe venir à leurs gencives aucun mal qu'il auroit été poſſible de prévenir.

XI. Les coffres de médicamens ſeront aſſortis pour tous les beſoins poſſibles, afin que les chirurgiens ſoient à portée de traiter avec ſuccès les malades. Ces coffres renfermeront ſur-tout les anti-ſcorbutiques les plus recommandables.

XII. Les officiers commandant les vaiſſeaux & autres bâtimens, feront deſtiner, pour être employés à garder les malades, ceux des gens de l'équipage qui paroîtront le moins propres au ſervice de la manœuvre, & régleront les récompenſes en alimens qu'il conviendra d'accorder à ces infirmiers.

XIII. Leſdits infirmiers feront les lits des malades matin & ſoir, & auront le plus grand ſoin à ne point laiſſer dans

les ſeaux & bailles, les ordures & urines des malades, ſoit de jour, ſoit de nuit : ils les jetteront ſur-le-champ à la mer.

XIV. Les chirurgiens-majors ſeront ſoigneux & vigilans auprès des malades ; ils feront faire exactement le ſervice par les ſeconds & aides-chirurgiens. Ils auront ſoin qu'aucun malade ne reſte couché trop long-temps, quand l'exercice modéré & le grand air pourront contribuer à diſſiper l'eſpece d'indolence qui conſtitue la premiere atteinte des affections ſcorbutiques.

XV. Le chirurgien-major de chaque vaiſſeau remettra aux autres chirurgiens qui accompagneront les malades que l'on tranſportera dans les hôpitaux à la ſuite des armées, ou dans ceux établis à terre, une note de l'état de ces malades, & des premiers remedes qui leur auront été adminiſtrés.

XVI. Il ſera embarqué du ris, de la dreche & de l'oſeille confite, pour les différentes ſoupes ou panades qui, en général, conviennent mieux aux malades à la mer, que les nourritures animales. On embarquera, pour le temps de la convaleſcence ſeulement, une certaine quantité de poules, & on y ajoutera des carotes, des oignons, & de la moutarde broyée, dont l'uſage eſt ſpécialement recommandé aux marins.

XVII. On embarquera auſſi en ſupplément de rafraîchiſſemens, outre ce qui compoſe les coffres de médicamens, du vinaigre, de l'eau-de-vie, de la caſſonnade, & de l'extrait de citron, tant pour la compoſition du breuvage de *Colbert*, que pour celle du punch anti-ſcorbutique indiqué dans les formules. Le chirurgien-major, après avoir prévenu l'officier chargé du détail, ſera autoriſé à en demander ſur ſes bons au commis, & à en régler les quantités dont il jugera l'emploi néceſſaire, ainſi que de tout ce qui aura un rapport immédiat à la conſervation ou à la reſtauration des équipages.

XVIII. Il ſera donné au chirurgien-major embarqué, une copie de l'état des rafraîchiſſemens, afin qu'il puiſſe connoître la conſommation qui pourra en être faite relativement à leur quantité & à la durée de la campagne; & il ſera tenu d'en juſtifier la conſommation ſur le même regiſtre par lequel il lui eſt ordonné de rendre compte de toutes les maladies qui régneront à bord, & des remedes qu'il mettra en uſage.

XIX. Les aides-chirurgiens aſſiſteront aux diſtributions de rafraîchiſſemens, faites par le commis des vivres, afin de s'aſſurer ſi elles ſe font conformément aux ordonnances du chirurgien-major.

XX. L'officier chargé du détail, & le chirurgien-major, arrêteront journellement l'état de la quantité de pain & de vin qui reſtera des rations des malades, afin que le pain ſoit employé à la compoſition des cataplaſmes, & le vin aux fomentations & autres uſages médicinaux, ſans qu'il ſoit néceſſaire d'en demander particuliérement pour ces deſtinations.

XXI. La bonne qualité des alimens & boiſſons étant un des moyens les plus efficaces pour entretenir la ſanté des équipages, les commandans & les officiers chargés du détail à bord des bâtimens de ſa majeſté, veilleront avec le plus grand ſoin à ce que les vivres, le vin & l'eau ſoient conſervés de maniere à ne ſouffrir que le moins d'altération poſſible pendant les campagnes de long cours.

XXII. Pour rendre la viande ſalée ſuffiſamment digeſte, en ſortant de la baille où elle doit être miſe à deſſaler dès la veille, elle ſera jettée dans une chaudiere remplie d'eau de mer, pour achever de ſe deſſaler par une ébullition d'environ trois heures.

XXIII. On ne laiſſera jamais ſéjourner dans les bailles le vin reſtant des diſtributions, parce qu'alors il s'aigrit pendant la nuit, & gâte celui qu'on verſe deſſus pour la diſtribution du lendemain.

XXIV. Lorſque les pieces à eau auront été nettoyées ſoigneuſement, & qu'elles auront été remplies, on jettera dans chacune un morceau de chaux vive du poids d'une demi-livre pour les pieces de deux, & d'une livre pour celles de quatre, ce procédé étant reconnu ſuffiſant pour garantir l'eau douce de la plus grande partie de la putridité qu'elle contracte lorſqu'elle n'eſt point employée.

XXV. Pour corriger la putridité que l'eau contracte plus ou moins promptement, malgré les précautions miſes en uſage pour la prévenir, il ſera mêlé deux pintes de bon vinaigre dans chaque barique d'eau dépoſée dans les bailles pour la boiſſon des équipages. Il ſera embarqué en conſéquence, une quantité de vinaigre ſuffiſante pour remplir cet objet.

XXVI. L'eau ne ſera diſtribuée pour la boiſſon, qu'après l'avoir fait filtrer trois fois à travers des ſerviettes.

XXVII. Il ne ſera embarqué que la quantité de bœufs, moutons & volailles ſtrictement indiſpenſable, tant pour la nourriture des états-majors que pour les rafraîchiſſemens des équipages, afin de diminuer l'embarras & la malpropreté, autant qu'il ſera poſſible, à bord des vaiſſeaux. Sa majeſté rend les commandans de ſes vaiſſeaux & autres bâtimens, per-

ſonnellement reſponſables de l'exécution de cet article.

XXVIII. Il ſera ſcrupuleuſement obſervé de ne jamais garder, dans la cale ou dans d'autres endroits du vaiſſeau, aucune dépouille d'animaux, ou autres matieres qui ſoient ſuſceptibles d'une prompte putréfaction.

XXIX. Il ne ſera jamais laiſſé, d'un jour à l'autre dans les bailles de combat, de l'eau de mer, qui, par ſa prompte corruption, donne, ſur-tout en été, une odeur infecte & très-nuiſible.

XXX. Il ſera embarqué ſur tous les bâtimens de ſa majeſté, des ventilateurs, dont il ſera fait le plus d'uſage poſſible.

XXXI. Il ſera pratiqué de petits ſabords pour renouveller l'air de l'entrepont dans le plus mauvais temps. Si l'on peut ouvrir des houblots dans le bord à chaque poſte de canon, ils y ſeront pratiqués; s'ils ne peuvent pas l'être ſans compromettre la coque du vaiſſeau, on les remplacera par de petits ſabords faits dans les grands.

Il ſera fait, entre chaque poſte de canon, des cheminées de taule, plaquées contre le bord du vaiſſeau, qui partant de la premiere batterie, s'éleveront juſqu'à la hauteur des chandeliers de baſtingage.

XXXII. Quand le fond de la cale aura beſoin qu'on y jette une certaine quantité

d'eau

d'eau de mer pour le laver, le contre-maître de la cale en préviendra le lieutenant en pied. L'eau introduite dans la cale, ne ſera pompée qu'après y avoir reſté pendant huit heures.

XXXIII. L'uſage de la manche étant un des moyens les plus propres à chaſſer l'air infect du fond des vaiſſeaux, ſera fréquemment employé; mais alors on obſervera ſoigneuſement de faire paſſer tout l'équipage ſur le pont, de faire évacuer par les ſabords l'air de la cale refoulé dans l'entrepont, & de garantir de cet air infect le poſte des malades par des toiles. On ouvrira en même temps tous les houblots ſous le vent.

XXXIV. Les mêmes précautions ſeront priſes en faiſant jouer les pompes; & à l'égard des vaiſſeaux neufs, où la petite quantité d'eau qui pénetre n'en devient que plus infecte, il ſera obſervé d'y jetter ſouvent quelques tonneaux d'eau dans la ſentine, pour la laver & donner priſe à la pompe.

XXXV. Tous les jours, de grand matin les gaillards, dunette, paſſavans, courſive, cages, & les dehors du vaiſſeau, ſeront lavés avec de l'eau de mer, faubertés & ſablés.

XXXVI. Le branle-bas étant fait, les poſtes ſeront nettoyés par ceux qui les

occupent, les ponts ſeront gratés, balayés & ſablés.

XXXVII. Les affuts, les canons & tous les uſtenſiles d'artillerie, ſeront auſſi nettoyés. Le maître canonnier nommera un rondier parmi les aides-canonniers, qui veillera pendant le jour, ou par quart, à ce que la propreté ſoit exactement entretenue dans cette partie.

XXXVIII. Lorſque tous les ponts ſeront bien nettoyés, le ſecond maître de manœuvre, celui de canonnage, & le ſecond ſergent, iront prévenir les maîtres en chef, pour qu'ils voient ſi la propreté de chaque poſte n'eſt point négligée, & ils rendront compte au lieutenant en pied qui ira lui-même, accompagné des maîtres en chef, faire ſon inſpection.

XXXIX. Tous les matins auſſi, la cale, l'entrepont ſous les gaillards, & le faux pont ſeront parfumés. Les poſtes des malades le ſeront deux fois par jour, & même plus ſouvent, ſur-tout dans le temps où les malades auront été purgés. L'officier qui ſe trouvera de quart lors du parfum, veillera, ou fera veiller par l'officier en ſecond, à ce que cette opération ſoit faite avec les ſoins qu'elle exige, & il en rendra compte au capitaine.

XL. Après les repas, les ponts ſeront balayés par ceux qui les occupent. Il y

aura à chaque entre-deux un petit faubert & un balai, pour entretenir la propreté des poſtes, & tous les jours il ſera nommé tour-à-tour un homme pour en avoir ſoin.

XLI. L'officier de garde fera faire, par ſon ſecond, une ronde à dix heures du matin, une à quatre heures après midi, & une troiſieme à dix heures du ſoir. Les maîtres de manœuvre, de canonnage, & le capitaine d'armes, feront également trois rondes à différentes heures, & rendront compte au lieutenant en pied.

XLII. Sa majeſté recommande à tous commandans de ſes vaiſſeaux & autres bâtimens, d'apporter la plus grande vigilance à l'exécution du préſent réglement, & d'entretenir l'exercice, l'activité & la gaieté parmi les équipages confiés à leurs ſoins, enfin d'employer tous les moyens qui peuvent contribuer à leur ſanté & à leur conſervation.

Fait à Verſailles le 15 janvier 1780.

Signé, DE SARTINE.

EXTRAIT des prima menſis *de la faculté de médecine de Paris, tenus les* 1er *&* 17 *mai* 1780.

LES maladies catarrhales diminuerent dans les derniers jours du mois précédent;

mais bientôt elles reparurent auſſi vives, auſſi multipliées, & elles forment le caractere épidémique qui a régné pendant tout le cours de ce mois, pendant lequel on a obſervé beaucoup de pleuréſies, des péripneumonies, des rhumatiſmes, des toux quinteuſes & de véritables coqueluches chez les enfans, & même chez quelques adultes.

La fievre s'annonçoit le plus ſouvent avec un appareil inflammatoire : le point de côté étoit preſſant, & la douleur aiguë. D'autres malades éprouvoient des douleurs rhumatiſantes dans toutes les parties environnantes de la poitrine. Le pouls étoit dur, l'expectoration difficile & teinte de ſang. Le troiſieme ou quatrieme jour la ſcène changeoit, & les premiers ſymptômes diſparoiſſoient; le point de côté ou les douleurs devenoient vagues, & s'effaçoient quelquefois entiérement; le pouls demeuroit flottant & miſérable, les crachats ſe teignoient de bile verte ou jaune, ou ſe ſupprimoient même; en même temps le feu dévoroit les entrailles des malades, la langue ſe ſéchoit & noirciſſoit, la ſoif tourmentoit, & l'oppreſſion devenoit extrême. Pluſieurs malades ont péri dans ces premiers jours; quelques-uns, dès le troiſieme jour, ont eu des crachats purulens : chez tous, on a pu remarquer la

complication de la péripneumonie, avec une fievre bilieuſe ardente, qui a été très-meurtriere. Ceux qui ont échappé à la violence de la maladie, ont preſque tous eu, vers la fin, une expectoration qui marquoit que l'humeur portée d'abord ſur la poitrine, y avoit ſubi ſa coction.

Vers le milieu du mois, les maux de gorge devinrent très-communs; ils exigeoient des ſaignées répétées avant de paſſer à l'uſage du tartre ſtibié: la réſolution avoit de la peine à ſe faire. Cependant ils n'ont point eu de ſuites fâcheuſes, & ont cédé à la méthode ordinaire.

A cette même époque il y a eu pluſieurs fievres putrides, dyſentériques, pétéchiales & pourprées; des éryſipeles accompagnées d'une fievre qui appartenoit au caractere épidémique. Pluſieurs malades ont eu, dans leur convaleſcence, des ſignes évidens d'un ſcorbut porté au plus haut degré, & très-rebelle aux remedes accoutumés.

Cette derniere maladie (le ſcorbut) a été ſinguliérement multipliée, dans le même temps, ſur les enfans de l'un & l'autre ſexe parmi le peuple, & ſur-tout chez ceux entretenus dans la maiſon de la Pitié. En moins de huit jours quatre cens cinquante enfans, garçons ou filles, attaqués de ſcorbut, ont été envoyés à l'hô-

pital de Saint-Louis; les ſymptômes les plus graves étoient à la bouche, & en général les filles n'ont point eu d'autres accidens: pour les garçons, preſque tous avoient les jambes malades. Le mal toutefois n'a pas été juſqu'à préſent rebelle chez ces ſortes de ſujets. Quinze jours de l'uſage des anti-ſcorbutiques, avec un régime convenable, ont ſuffi pour opérer la guériſon.

On a remarqué comme une particularité rare, que la petite-vérole étoit en ce moment ſi rare, que pas un des docteurs préſens n'en connoiſſoit dans Paris; & qu'à l'hôtel-dieu même il n'y en avoit pas une ſeule. Cependant elle a régné à Villeneuve-Saint-George près Paris, & y a été très-bénigne.

Les fievres intermittentes ont été très-rares, particuliérement les fievres quartes: elles ont eu de l'anomalie, & preſque tous les malades les éprouvoient, pour ainſi dire, en rechûte, en ayant été attaqués autrefois, & portant des obſtructions très-ſenſibles, quelquefois très-conſidérables à la rate ou au foie. Le retour des accès étoit ſans type, affectant chez les uns la marche de la fievre quotidienne, chez d'autres celle de la tierce. Parmi ces fievres il en a été obſervé de locales occupant la tête; il étoit utile alors de ſaigner du pied pour modérer l'irruption

du ſang vers le cerveau : du reſte elles n'exigeoient que le traitement ordinaire.

Les perſonnes convaleſcentes ont en général exigé des ſoins ſuivis pendant long-temps ; pluſieurs ont été priſes alors de rhumatiſmes goutteux. M. *Morizot* en a cité deux exemples, dans l'un deſquels la fievre, jointe aux autres accidens, exigea que la ſaignée fût réitérée.

M. *Boſquillon* a cité des faits, dont l'un eſt de ſon obſervation perſonnelle, d'après leſquels il croit pouvoir conjecturer que la maladie vénérienne peut détruire le levain artritique, & guérir en conſéquence réellement la goutte (1).

M. le Doyen a communiqué à la compagnie un mémoire de m. l'abbé *Sans*, ſur le traitement avec ſuccès d'une paralitique, par l'électricité.

M. *Dumangin* a fait part de quelques réflexions ſur les précautions à prendre lorſqu'on ſe détermine à opérer des perſonnes qui portent depuis quelque temps une fiſtule à l'anus, attendu que très-ſouvent la poitrine de ces ſortes de malades opérés, s'engage même pendant le traitement, & qu'il y a une diſpoſition étonnante à ce qu'ils périſſent phthiſiques en crachant le pus tout pur.

(1) Nous ne croyons pas que cette méthode curative faſſe fortune.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
MAI 1780.

Jo. du M.	Thermometre. Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Barometre. Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	8, 0	17, 0	12, 2	27 9, 8	27 8, 2	27 7, 4
2	9, 1	13, 8	10, 0	27 8, 7	27 10, 8	28 0, 0
3	7, 8	12, 4	9, 0	28 1, 0	28 1, 4	28 1, 3
4	8, 0	13, 1	11, 0	28 1, 2	28 1, 4	28 1, 2
5	8, 5	16, 3	13, 0	28 0, 1	27 11, 6	27 11, 4
6	8, 5	12, 5	9, 4	27 11, 2	28 0, 0	28 0, 2
7	7, 8	12, 5	11, 7	28 0, 4	28 0, 2	28 0, 0
8	9 3,	15, 7	10, 2	27 10,10	27 8,10	27 9, 2
9	8, 9	14, 0	12, 7	27 9,10	27 9, 4	27 8, 0
10	9, 5	15, 0	11, 9	27 7, 7	27 8, 4	27 9, 2
11	8, 0	12, 0	11, 9	27 10, 2	27 11, 0	27 11, 6
12	7, 8	14, 8	11, 4	28 0, 0	27 11,11	27 11,11
13	8, 8	12, 9	9, 0	27 11, 1	27 10, 1	27 10, 5
14	7, 5	12, 4	8, 0	27 10, 4	27 9, 8	27 7, 5
15	7, 0	10, 3	9, 0	27 4, 4	27 9, 7	27 11, 9
16	5, 0	14, 8	10, 8	28 0, 7	28 1, 2	28 1,10
17	6, 5	14, 9	11, 5	28 1, 8	28 1, 6	28 1, 2
18	9, 4	17, 4	11, 3	28 0,10	28 0,11	28 1, 2
19	8, 8	17, 3	11, 5	28 0, 4	27 11, 6	27 11,11
20	7, 5	13, 7	10, 8	28 0, 8	28 2, 0	28 1, 8
21	7, 1	17, 0	12, 8	28 1, 1	28 0, 0	27 11, 0
22	8, 7	18, 6	10, 0	27 9, 8	27 8, 5	27 9, 4
23	6, 8	14, 0	8, 9	27 10, 2	27 10, 6	27 11, 0
24	8, 5	14, 4	10, 3	28 0, 6	28 1, 4	28 2, 1
25	8, 8	15, 7	13, 5	28 2, 2	28 2, 2	28 2, 2
26	11, 2	20, 2	15, 4	28 2, 2	28 0,10	28 1, 8
27	11, 0	18, 8	15, 0	28 1, 8	28 1,10	28 2, 2
28	11, 5	21, 3	15, 5	28 1,11	28 1, 0	28 0, 8
29	13, 7	24, 0	19, 1	28 0, 2	27 11,10	27 11, 4
30	16, 0	24, 4	19, 8	27 11, 0	27 11, 0	27 11, 0
31	17, 1	24, 0	18, 5	27 11, 0	27 11 6	27 11,11

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

J. du mois.	*La Matinée.*	*L'Après-midi.*	*Le Soir à 9h.*
1	N-E. & S-E. nuages, pluie.	E. nuages, ch. pl. *tonn. élect.*	N-E. nuages, *éclairs.*
2	S-O. couvert.	N. couvert.	N-E. couvert.
3	N-E. *id.* froid.	N-E. *idem.* pluie.	N. *idem.* pluie.
4	O. nuages, pluie.	O. beau.	N. beau.
5	N. beau, chaud.	S-O. nuag. pluie, *électricité.*	S-O. couv. pluie, *électricité.*
6	N-O. couv. v. fr.	N-O. nua. froid.	N-O. nua. froid.
7	N-O. couv. pluie.	S-O. cou. pet. pl.	O. couvert.
8	S-O. couv. doux.	S. nuag. pl. vent.	O. nuages.
9	S. couvert, frais.	S couv. vent.	S. couvert.
10	S-O. nua. v. pluie.	S-O. be. vent fr.	S-O. beau, froid.
11	S-O. beau.	S O. nuag. chaud.	N-O. nuages.
12	N-O. *idem.*	S-O. *idem.*	S-O. *idem.*
13	S. couv. pluie.	S-O. couv. pluie.	N-O. couvert.
14	O. *idem.* froid.	S-O. *idem.*	S *idem.* pluie.
15	N-E. *id.* brouill.	N. n. pl. v. froid.	N. beau, froid.
16	N-E. nua. *gelée blanche*, brouil.	N. nuages.	N. beau.
17	N. nuag. froid.	N-O. couvert.	N-O. couvert.
18	N-O. nuages.	N. beau, chaud.	N. beau.
19	N. beau, v. frais.	S.O. nuag. vent.	N-O. couvert.
20	N. nua. v. froid.	N. nuages.	N-E. nuages.
21	E. nuages.	O. beau.	S-E. beau.
22	S-E. *idem.*	S-O n. pl. v. fr.	N-O. c. froid, pl.
23	S-O. be. v. froid.	O. c. pl. v. *tonn.*	S-O. couvert.
24	S-O. n. pl. v. fr.	S-O. beau.	N. beau.
25	N. couvert.	N-O. *idem.*	N-O. *idem.*
26	N. nuag. chaud.	N-O. nua. chaud.	N. beau, chaud.
27	N. *idem.*	N-O. be. chaud.	N-E. beau, frais.
28	N-E. be. cuaud.	E. *idem.*	E. beau, chaud.
29	E. *idem.*	E. be. tr. chaud.	E. be. très-chaud.
30	E. *id.* vapeurs.	S. *idem.*	O. & S. *idem.*
31	O. & S. b. tr. chau.	O. *idem.*	N-E. *idem.*

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur . . . . 24, 4 deg. le 30
Moindre degré de chaleur . . . . . 5,0 le 16

Chaleur moyenne . . . . . 12, 9 deg.

Plus grande élévation du Mercure . . . . . *pou. lig.* 28, 2, 2 le 25
Moindre élévat. du Mercure . . . 27, 4, 4 le 15

Elévation moyenne . . . . . 27 p. 11, 7

Nombre de jours de Beau 7
de Couvert . . . 11
de Nuages . . . 13
de Vent 7
de Tonnerre . . . 2
de Brouillard. . . 1
de Pluie 12

Quantité de Pluie . . . . . 14, 8 *lignes.*
D'Evaporation 65, 0
Différence 50, 2

Le vent a soufflé du N. . . . . 7 fois.
N.-E. 3
N.-O. 5
S. 3
S.-E. 1
S.-O. 7
E. 3
O. 3

TEMPÉRATURE : Froide & humide d'abord, & à la fin du mois séche & très-chaude. Les productions de la terre ont fait des progrès étonnans pendant les huit derniers jours.

MALADIES : Aucune.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 1er juin 1780.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois de mai 1780, par m. BOUCHER, médecin.

LES pluies ont continué jusqu'au 15 de ce mois. il n'y en a guere eu après, que le 30. Ce jour, le tonnerre a grondé vivement : l'orage s'est terminé par une grosse pluie mêlée de grêle,

La liqueur du thermometre ne s'est guere élevée, jusqu'au 26, au-dessus du terme de 13 degrés. Le 28, elle s'est portée à celui de 19 degrés; le 29 & le 30, à 20 degrés; & à 23, le 30.

Le vent a varié.

Le mercure, dans le barometre, ne s'est guere éloigné du terme de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 23 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 7 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 16 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 1 $\frac{1}{2}$ ligne, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 7 $\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 6 lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du nord.	9 fois du sud vers l'ouest.
3 fois du nord vers l'est.	7 fois de l'ouest.
4 fois du sud vers l'est.	5 fois du nord vers l'ouest.
8 fois du sud.	

Il y a eu 23 jours de temps couvert ou nuageux.

15 jours de pluie.	2 jours d'éclairs.
1 jour de tonnerre.	1 jour de grêle.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de mai 1780.

LA fievre continue inflammatoire-bilieuſe a perſiſté ce mois parmi les gens du peuple. Dans pluſieurs elle s'eſt annoncée avec les ſymptômes de la pleuro-pneumonie.

En certains quartiers de la ville on a vu quelques familles infeſtées de la fievre putride maligne, à laquelle pluſieurs ont ſuccombé. De ce nombre ont été ſur-tout ceux à qui l'on n'avoit pas évacué les premieres voies dans le premier période de la maladie.

Nombre de perſonnes ont encore eſſuyé, dans le cours de ce mois, le rhumatiſme inflammatoire-goutteux. Après l'emploi des remedes généraux, & ſur-tout des ſaignées ſuffiſantes, on s'eſt très-bien trouvé des bains, employés même deux fois le jour, & ſecondés d'un lavage abondant de petit-lait, d'hidrogala, fait avec les décoctions d'orge & de gruau, de tiſanes de chiendent & d'avoine, & de minoratifs anti-phlogiſtiques, tels que la marmelade de *Tronchin*, &c.

Il y a eu, ſur-tout à la fin du mois, des diarrhées bilieuſes.

Nous avions encore, dans nos hôpitaux, nombre de phthiſiques & pulmoniques, ſuite des rhumes négligés.

La petite-vérole étoit tout-à-fait diſſipée.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Mémoire ſur les moyens à employer pour pour s'oppoſer aux ravages de la variole, adreſſé à ſes concitoyens, par m. MARET, *docteur en médecine de l'univerſité de Montpellier, aggrégé au college des médecins de Dijon, médecin en ſurvivance de l'hôpital-général, & ſecrétaire perpétuel de l'académie de la méme ville; médecin déſigné pour le traitement des épidémies, cenſeur royal, correſpondant de l'académie royale des ſciences de Paris, aſſocié regnicole de la ſociété royale de la méme ville, aſſocié honoraire du college des médecins de Nancy; des académies de Beſançon, de Bordeaux, de Caen, de Châlons-ſur-Marne, de Clermont & de Lyon; des ſociétés patriotiques de Heſſombourg & de Stockolm, & de celle des antiquités de Caſſel. A Paris, chez* P. F. Didot le jeune, *libraire-imprimeur de* MONSIEUR, *quai des Auguſtins. A Dijon, chez* L. N. Frantin, *impr. du roi*, 1780, *avec approbation & ſous le privilege de la ſociété royale de médecine.* In-8°. 158 *pages.*

M. *Maret* a diviſé ce mémoire en trois parties. Dans la premiere il cherche à établir qu'il eſt certain que l'air ſe charge de miaſmes

varioliques, & qu'il n'eſt pas rigoureuſement démontré que la petite-vérole n'ait pas d'autre cauſe que la contagion ; il en conclut que l'on peut douter de la poſſibilité phyſique de l'éteindre : d'ailleurs il lui paroît moralement impoſſible d'exécuter un pareil projet.

Dans la ſeconde partie, il compare *les deux moyens imaginés pour affoiblir* les dangers de la variole, la cohabitation & l'inoculation : le premier doit être proſcrit comme infidéle & dangereux.

La troiſieme renferme la ſolution de quelques objections faites contre l'inoculation, & un précis des motifs qui doivent faire adopter cette découverte.

Obſervations rares de médecine, d'anatomie & de chirurgie, traduites du latin de m. VANDERWIEL ; *par m.* PLANQUE, *docteur en médecine, avec figures. A Paris, chez* Nyon l'aîné, *libraire, rue du Jardinet, quartier S. André-des-Arcs ; &* Laporte, *libraire, rue des Noyers*, 1780, *avec approbation & privilege du roi*, 2 *vol.* in-12 *d'environ* 500 *pages chaque.*

M. *Planque* a entrepris cette traduction parce qu' « outre la bonté de l'ouvrage, il étoit devenu » rare, & manquoit auſſi aux perſonnes qui ignorent la langue latine ».

Analyſe des eaux alkalino-martiales de Trie-le-Château, avec l'expoſition de leurs propriétés ; faite par m. FOURCY, *ancien apothicaire major des camps & armées du roi, ſous les yeux de m.* RAULIN, *médecin ordinaire du roi, cenſeur-*

&c. publiée par m. PELVILAIN, *propriétaire de ces eaux minérales. A Amſterdam; & ſe trouve à Paris chez* Vallade, *libraire, rue Saint-Jacques*, 1779. *in*-12. 35 *pages.*

On lit, dans cette brochure, que les chymiſtes modernes confondent l'acide marin volatil avec l'air fixe : on y dit que le zinc eſt émétique, que les préparations martiales ne paſſent pas l'eſtomac, &c. En voilà aſſez !

Diſſertation ſur le charbon malin de la Bourgogne, ou la puſtule maligne, ouvrage couronné par l'académie des ſciences, arts & belles-lettres de Dijon, le 14 *février* 1780; *par m.* THOMASSIN, *maître en chirurgie de Dôle, chirurgien-major du premier régiment des Chaſſeurs à cheval. A Dijon, chez* Antoine Benoît, *libraire, vis-à-vis le Palais. A Beſançon, chez* Lépagnez cadet, *libraire, grand-rue*, 1780. *in*-8° *de* 88 *pages.*

Nous rendrons un compte étendu de ce mémoire intéreſſant.

N. B. *Nous avons oublié de mettre à la tête de la diſſertation de m.* PLANCHON, *ſur la fievre miliaire des femmes en couche, qu'elle avoit mérité d'être diſtinguée par la faculté de Paris, & avoit obtenu l'*acceſſit *du prix pour lequel l'auteur l'avoit fait concourir.*

TABLE

DU MOIS DE JUILLET 1780.

EXTRAIT. Jos. QUARIN, S. C. R. M. Med. methodus medend. & tentamina de cicuta, *par le même auteur.* page 3
Réponse en forme de lettre, au mémoire à consulter de m. DESGRANGES. 32
Extrait de la réponse au même mémoire ; par m. ESNUE DELAVALLÉE, *méd.* 39
Réflexions sur l'emploi de la saignée ; par m. BAUMES, *méd.* 42
Observation sur une maladie vermineuse ; par m. MAUREL, *chir.* 60
Observation sur un accouchement des plus laborieux ; par m. JUPPIN, *chir.* 65
Réglement concernant la propreté des vaisseaux. 72
Extrait des prima mensis *de la faculté de méd. de Paris, tenus les* 1er *&* 17 *mai* 1780. 83
Observations météor. faites à Montmorenci. 88
Observations météor. faites à Lille. 91
Maladies qui ont régné à Lille. 92

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Livres nouveaux. 93

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois de juillet 1780. A Paris, ce 24 juin 1780.

POISSONNIER DESPERRIERE.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AOÛT 1780.

EXTRAIT.

JOSEPHI QUARIN, Sacræ, Cæſ. Reg. apoſt. maj. deput. aulic. & inf. auſt. regim. conſil. ſociet. & in noſocom. fratr. miſeric. phyſici. Methodus medendarum inflammationum. Editio altera Francofurti ſumptibus ſocietatis, 1779. *In*-12 *de* 239 *pages*,

CETTE méthode de traiter les maladies inflammatoires ne mérite pas moins d'éloges que la méthode curative des

fievres dont nous avons rendu compte dans le journal précédent. L'ordre & la diſtribution ſont les mêmes par-tout ; m. *Quarin* marche au flambeau de ſon expérience perſonnelle, & de celle que nous ont tranſmiſe les auteurs les plus célebres en médecine.

Ce traité contient douze chapitres : le premier eſt conſacré aux notions générales ſur l'inflammation. Les maladies inflammatoires particulieres forment la matiere des autres chapitres. Ces maladies ſont la phrénéſie, l'angine & ſes eſpeces différentes, la pleuréſie, la péripneumonie vraie & fauſſe, l'inflammation du diaphragme, du médiaſtin & du péricarde, l'hépatitis ou inflammation du foie, le gaſtritis ou inflammation de l'eſtomac, la colique inflammatoire, venteuſe (1), bilieuſe, la paſſion iliaque, la néphrétique ou inflammatoire des reins, enfin le rhumatiſme.

On ſera peut-être étonné que m. *Quarin* ait réduit à un auſſi petit nombre les maladies inflammatoires preſque autant multipliées dans d'autres auteurs qu'il y a

(1) L'auteur joint ici aux coliques inflammatoires, les venteuſes & bilieuſes, parce que ces dernieres, portées à un certain degré, ſont toujours accompagnées d'inflammation.

de parties du corps qui en ſont ſuſceptibles. Mais outre que ces diviſions, portées preſqu'à l'infini, ſont plutôt un obſtacle à la perfection de l'art de guérir, qu'un véritable ſecours pour le praticien, parce qu'elles exigent plus de mémoire qu'elles ne répandent de lumiere utile : en liſant attentivement les préceptes généraux établis par notre auteur, & l'application modifiée qu'il en fait aux maladies particulieres, on trouvera dans ſon ouvrage une doctrine élémentaire qui, par analogie, peut indiquer la vraie méthode que le médecin doit ſuivre dans les cas les plus ordinaires des inflammations. Quand nous rendons ainſi juſtice au travail du médecin de Vienne, notre intention n'eſt pas de le propoſer comme un livre qui tienne lieu de tous les autres, & qui puiſſe guider ſeul un praticien. Au contraire, nous ſommes perſuadés qu'il ne ſera véritablement utile, ainſi que tous les autres abrégés, qu'à ceux qui, nourris de la doctrine d'*Hippocrate*, de *Galien*, de *Baillou*, de *Fernel*, de *Sydenham*, d'*Huxham*, & en général des véritables obſervateurs, n'auront plus beſoin que de ſe retracer le tableau des connoiſſances qu'ils auront puiſées dans ces ſources.

Après avoir donné, dans le premier chapitre, la définition de l'inflammation,

& indiqué très-succinctement ce que les auteurs ont penſé de ſa nature & de ſa cauſe prochaine, ſans admettre ni rejetter les opinions différentes, parce qu'elles ne doivent influer en rien ſur le traitement, M. *Quarin* ſe contente de rappeller les noms des cauſes procatarctiques dont *Boerhaave* dans ſes aphoriſmes, & ſon illuſtre commentateur, ont donné des explications ſi étendues & ſi ſavantes ; il déſigne enſuite quelques variétés eſſentielles dans le jugement que le médecin doit porter ſur le plus ou moins de danger, à raiſon de l'âge, de la conſtitution du ſujet, & de la qualité de l'épidémie régnante. Les différentes terminaiſons de l'inflammation lui ont paru mériter une attention particuliere, & il donne ſucceſſivement des détails très-inſtructifs ſur la réſolution, les évacuations critiques, les métaſtaſes, la ſuppuration, la gangrene, le ſphacele & le ſquirrhe. En annonçant les moyens curatifs il prévient qu'il ne parlera point des moyens chirurgicaux, ou au moins des regles de leur adminiſtration ; mais qu'il ſe bornera à ceux dont le médecin doit faire uſage : il les tire des indications que préſente cette maladie.

Ces indications, ſelon notre auteur, ſont de diminuer le mouvement trop violent des humeurs, de procurer une déri-

vation qui garantiſſe les parties les plus eſſentielles à la vie ; de ranimer le cours trop languiſſant des fluides, d'inciſer ce qui eſt épais & gluant, d'amener à une bonne coction les humeurs crues, & de les évacuer lorſqu'elles ont acquis cette qualité. Or ces indications ſont remplies par la ſaignée, les lavemens, les fomentations, les délayans inciſifs, anti-phlogiſtiques, les anti-ſeptiques, les ſinapiſmes, les purgatifs ; il donne des regles ſages & confirmées par l'expérience ſur l'emploi de chacun de ces remedes.

Ces notions & ces préceptes ſont les premieres données qui fixent l'idée générale que le praticien doit avoir de ce genre de maladies ; mais ces données varient, dans les différentes eſpeces d'inflammations, à raiſon des parties qui ſont enflammées, & des cauſes, des modifications que notre auteur développe dans les chapitres ſuivans. Nous avons déjà donné une idée de ſa maniere de préſenter chaque maladie particuliere, & d'en établir le traitement, dans ſa méthode curative des fievres ; c'eſt pourquoi nous ne nous arrêterons à aucune des inflammations décrites dans l'ouvrage que nous annonçons : mais nous en extrairons quelques-uns des préceptes qu'il donne ſur les moyens curatifs

les plus communs ; par exemple, la ſaignée.

La ſaignée, dit-il, eſt le remede le plus efficace dans les inflammations ; elle ſert non-ſeulement à diminuer la quantité du ſang, à modérer ſon action & ſon impétuoſité ſur la partie obſtruée, mais elle ſert auſſi à faciliter l'introduction & l'efficacité des délayans & des apéritifs. Elle eſt indiſpenſablement néceſſaire dans le commencement de cette maladie, *Fréd. Hoffman* cite des jeunes gens, des hommes ſanguins qui n'ayant point été ſaignés dans des fievres aiguës, ſont tombés dans la phrénéſie, ou ont été victimes de l'inflammation qui s'eſt étendue à l'eſtomac & aux poumons.

Cependant il ne faut pas qu'une crainte trop légere de ces accidens funeſtes détermine à verſer du ſang à la moindre douleur, à la moindre chaleur, au moindre mal-aiſe ; ce ſeroit, en voulant éviter un écueil, donner dans un autre non moins dangereux. *Lomenius* & *van Swieten* ont vu des ſaignées faites ainſi ſans cauſe légitime, épuiſer les forces, & être ſuivies de l'hydropiſie. *Sydenham* rapporte à la même cauſe des manies dont il a été témoin, & m. *Tiſſot* lui attribue les ſpaſmes & les convulſions dont pluſieurs hyſtériques qu'il a traitées ont été attaquées. Cette

méthode inconsidérée (& peut-être malheureusement trop commune) est également condamnée par *Galien*.

Notre auteur, sans doute d'après l'expérience, décide la fameuse question qui a si long-temps divisé les médecins, *où se doit pratiquer la saignée ?* & il donne la préférence à la partie qui est la plus voisine de celle qui est le siége de l'inflammation (1).

Il s'éleve avec force contre l'erreur de ceux qui adoptent comme un principe certain qu'il faut saigner tant que le sang est couvert, dans la palette, d'une croûte blanche ou jaune, épaisse; ou, pour nous expliquer d'une maniere plus ordinaire, tant qu'il est couenneux. La véritable cause de cette couenne étant encore inconnue, l'indication qu'on prétend en tirer ne peut qu'être incertaine. En effet, souvent le premier sang tiré présente une surface aussi dure que du cuir; le second, le troisieme, & même le quatrieme, n'ont point cette croûte que l'on retrouve quelquefois si l'on fait une cinquieme saignée.

(1) Nous croyons cette décision trop générale & même contraire aux principes de l'auteur, qui reconnoît dans cette opération le pouvoir d'opérer une dérivation capable de garantir les parties les plus nécessaires à la vie.

Huxham rapporte qu'après des saignées assez répétées pour avoir tiré cent onces de sang, dans une paraphrénésie, la centieme once étoit aussi couenneuse que la premiere. Cette consistance apparente est trop trompeuse pour qu'on ne s'en défie pas ; car il n'est pas rare de trouver cette croûte dure, ferme & blanche au premier sang que l'on tire dans les maladies où la putridité est jointe à l'inflammation, quoique le sang qui est dessous soit verdâtre, mou comme de la gelée, ou ne formant qu'un *coagulum* noir & se dissolvant facilement sous le doigt ou dans l'eau. Le médecin qui, sur cette apparence superficielle, seroit assez indiscret pour répéter la saignée, auroit la douleur de voir les forces de son malade s'épuiser en proportion du sang qu'il perdroit, & cet épuisement donner naissance à des accidens mortels.

Il est donc du devoir de celui qui est appellé au secours des malades, de consulter d'autres regles de conduite dans l'emploi de la saignée. M. *Quarin* les a déjà indiquées dans sa méthode curative des fievres (*pag.* 7 & 8), & les a déduites de l'âge, du tempérament, de l'état des forces, de l'habitude, &c. Les jeunes gens, les hommes pléthoriques & les femmes

ſupportent communément mieux de plus grandes ſaignées.... Il faut tirer moins de ſang lorſqu'il y a une autre évacuation abondante, comme lorſque la diarrhée eſt jointe à la fievre.... Il faut auſſi en tirer avec modération aux ſujets hiſtériques, hypochondriaques, mal nourris, aux enfans, & aux vieillards : cependant ce ſont moins les années que les forces de ces derniers, qui doivent décider..... Les perſonnes maigres ont communément plus de ſang; elles peuvent donc en perdre davantage. Dans le printemps, les maladies participent plus du caractere inflammatoire : & il y a plus à craindre la putridité dans celles d'automne; c'eſt pourquoi les ſaignées ſont moins favorables dans ces dernieres que dans les premieres. Il en eſt de même dans la conſtitution humide de l'air, & dans la ſéche, ſuivant la remarque d'*Huxham*; & quelque forte que ſoit l'indication dans les fievres aiguës, il faut cependant ſe bien garder de porter la déplétion des vaiſſeaux au point d'éteindre tout d'un coup la fievre. Car ce mouvement accéléré du ſang eſt néceſſaire pour faciliter la ſéparation & l'évacuation des humeurs impures. Les exemples de ſaignées très-nombreuſes & très-abondantes, faites dans un eſpace de temps très-court, doivent être regardées plutôt

comme des exceptions heureuſes, que comme des modeles à imiter. Lorſque l'on eſt forcé de tirer tout-à-coup une très-grande quantité de ſang, il eſt à propos de ne faire qu'une petite ouverture au vaiſſeau, parce que l'on a obſervé que les malades ſoutenoient mieux alors cette évacuation.

Voyons maintenant comment l'auteur fait l'application de ces principes généraux dans une maladie particuliere, & prenons pour exemple la pleuréſie. Elle eſt primitive ou ſecondaire; primitive, lorſque la ſtaſe inflammatoire eſt produite tout-à-coup par les cauſes décrites dans tous les livres de médecine; ſecondaire, quand elle eſt l'effet de la métaſtaſe d'une humeur quelconque, ſur les parties molles du thorax. Elle eſt interne & vraie lorſque c'eſt la plevre qui eſt enflammée, ou ſon tiſſu cellulaire; externe & fauſſe quand les muſcles intercoſtaux, la membrane adipeuſe & les parties contiguës aux tégumens, ſont le ſiége de l'inflammation: or dans ces eſpeces différentes, les ſymptômes ſont les mêmes, à peu de choſe près. Les malades éprouvent une douleur pongitive, ſoit dans les côtés, ſoit dans le dos, & ſous l'omoplate; cette douleur devient plus aiguë à chaque reſpiration un peu développée, elle eſt accompagnée de

chaleur, de soif, de toux, & d'un pouls dur & vif, quoique quelquefois le pouls paroisse petit & mou, sur-tout lorsque les malades osent à peine respirer dans la crainte de la douleur; *ce que le médecin doit observer avec attention.* Cependant la saignée ne doit être ni aussi abondante, ni aussi multipliée.

En général, dans le principe de la maladie, il est nécessaire de la faire tout-à-coup copieuse; car l'expérience prouve que l'évacuation subite de quatorze ou seize onces de sang, est souvent plus avantageuse que de petites saignées répétées. Cette regle néanmoins est subordonnée aux considérations des forces, de l'âge, du tempérament, &c.....

Si la pleurésie est l'effet de l'humeur goutteuse déposée sur le thorax, ou est occasionnée par le régime trop chaud, employé mal-à-propos dans le traitement des fievres, il faut se garder de verser autant de sang.

L'état de grossesse exige plutôt des saignées répétées qu'une seule saignée abondante.

Lorsque la pleurésie est très-violente, il faut verser le sang jusqu'à ce que le malade soit prêt à tomber en foiblesse; mais il faut éviter de porter la déplétion des vaisseaux jusqu'à la défaillance, de peur,

selon l'avertissement d'*Arétée*, de faire succéder à la pleurésie une péripneumonie mortelle. Cependant *Clèghorn* a observé certaines épidémies dans lesquelles il étoit à propos de pratiquer ces sortes de saignées. (Cette doctrine étoit assez familiere aux anciens). Quand on veut éviter que le malade se trouve mal, il faut le tenir couché pendant l'opération ; car on a vérifié que, dans cette position, il supporte plus facilement des saignées abondantes que quand il est assis.

Lorsque, dans la crainte d'éprouver une douleur plus vive, les pleurétiques osent à peine respirer, & étouffent leur toux, il faut, pendant que le sang coule, leur mettre sous le nez une éponge, un linge trempé dans du vinaigre tiéde, la vapeur les force de tousser malgré eux, (& cette toux favorise le dégorgement des vaisseaux).

Le retour de la douleur, après la premiere saignée, doit déterminer à la réitérer, & même tant que la douleur & la fievre sont aiguës, & que rien n'annonce ni une évacuation critique, ni la suppuration, quel que soit le temps de la maladie, il n'y a point à balancer lorsque les crachats sont vraiment sanguinolens, que le sang sort peu dans l'expectoration; au contraire la saignée est nuisible si les crachats

ſont ſimplement rouillés ou chargés de ſtries ſanguinolentes.

Les crachats qui ſortent facilement n'exigent point de ſaignée ; mais je me ſuis ſouvent vu obligé (dit notre auteur) de faire tirer du ſang à des malades de l'hôpital, qui expectoroient à la vérité une matiere bien cuite, mais ne l'expectoroient qu'en petite quantité avec peine & douleur, & avoient toujours une fievre violente : le ſuccès a couronné ma pratique.

La premiere ſaignée eſt plus avantageuſe ſi on la fait au bras du côté qu'eſt le ſiége de la douleur & de l'inflammation.

Quelle que ſoit la violence de la douleur & la gêne de la reſpiration, il faut bien ſe garder de verſer du ſang lorſque le pouls, au lieu d'être plein & dur, eſt petit & lâche... Ces cas ſe préſentent ſouvent dans les hôpitaux. On doit avoir toujours préſent l'axiôme de *Celſe*, que la ſaignée eſt un remede efficace dans une douleur vive & récente, mais qu'il n'en eſt pas de même ſi le mal eſt ancien.

Ce ſont de ſemblables réflexions ſur les autres moyens curatifs indiqués & uſités dans les différens temps de ces maladies, qui rendent cet abrégé précieux, & d'une utilité réelle, nous le répétons, pour les perſonnes déjà inſtruites ; car la néceſſité

de renfermer en peu de lignes le diagnoſtic, le prognoſtic, les indications & la curation des maladies très-graves, & ſouvent compliquées, répand quelquefois ſur les avis & les déciſions de l'auteur une obſcurité qui ne peut être diſſipée que par des connoiſſances acquiſes dans la pratique & la lecture réfléchie des meilleurs obſervateurs. On conçoit auſſi qu'injuſtement on reprocheroit à m. *Quarin* de n'avoir pas dit ſur chaque maladie tout ce que doit connoître le véritable praticien; mais on ne peut que lui ſavoir gré d'avoir toujours appuyé ſes préceptes ſur des faits obſervés, ſoit par lui-même, ſoit par des auteurs juſtement eſtimés, & d'avoir donné la deſcription de quelques cas particuliers; par exemple, de l'angine avec paralyſie des muſcles ſervans à la déglutition; de l'angine putride qui a régné à Vienne, & qui a beaucoup de reſſemblance avec celle décrite par *Huxham*; d'une péripneumonie épidémique qui a été funeſte aux jeunes gens en 1751, &c. &c.

PRÉCIS de la maladie de m. DUCROS-DUBOSCQ, *chevalier de l'ordre royal & militaire de Saint-Louis, & ancien colonel du Corps-royal d'artillerie, ſuivi du rapport de l'ouverture de ſon corps; par m.* GRATELOUP, *docteur en médecine de la faculté de Montpellier, à Dax.*

M. *Duboſcq*, mort âgé de 64 ans, avoit joui d'une ſanté à toute épreuve juſqu'à ſa ſoixantieme année. Il étoit d'une taille fort avantageuſe, & d'une conſtitution robuſte à l'excès : ſon tempérament étoit ſanguin.

Le ſervice de Sa Majeſté pendant 45 ans, les pénibles campagnes de Bohême, & la derniere expédition de Corſe, n'ont jamais altéré ſenſiblement la ſanté de ce brave officier. Comme François & comme compatriote, je dois un juſte tribut de louanges à ſes exploits, & des regrets ſinceres à ſa mémoire.

Ce fut dans le mois de juillet 1776, que m. *Duboſcq*, fixé à Niſmes en qualité de ſous-directeur de la province du Languedoc, tomba ſérieuſement malade : voici comment. Il étoit éloigné de ſon auberge

d'environ un petit quart d'heure de chemin; il s'y rendit entre midi & une heure, ſans chapeau (contre ſon ordinaire), & ſous un ſoleil brûlant. Il ſentoit alors, dit-il, que ſes rayons faiſoient ſur ſa tête la même impreſſion que des coups d'épée; mais, ſoit indifférence pour lui-même, ſoit ſa fermeté ordinaire, ſoit enfin la grande confiance qu'il avoit dans ſa bonne conſtitution, accoutumé d'ailleurs aux intempéries des ſaiſons & aux effets du ſoleil, il continua ſa route. A ſon arrivée à l'auberge, il eut des éblouiſſemens, & un violent mal de tête, qu'il comparoit à l'action comprimante d'un étau; il ſe trouva mal bientôt après, mais par les ſecours zélés que meſſieurs ſes camarades lui prodiguerent, il ſe remit au bout d'une demi-heure, prit ſa place à table, & dîna à ſon ordinaire. Après avoir paſſé une partie de l'après-dînée à jouer aux cartes, il alla ſe promener vers les ſix heures du ſoir avec quelques officiers. Une heure après, ſe ſentant exceſſivement fatigué, il s'aſſit, & lorſqu'il voulut ſe lever, ſes jambes fléchirent, ſans cependant qu'il ſouffrît d'aucune partie de ſon corps. Par un dernier effort de ſa conſtitution & de ſon courage, il ſe retira ſeul dans ſa maiſon, & en chancelant comme s'il eût été pris de vin. Il ne fut pas plutôt retiré dans

ſon

ſon appartement, qu'il ſe jetta ſur ſon lit, ſouffrant de la tête au-delà de toute expreſſion, & ayant tous ſes membres roides comme une barre de fer. On le déshabilla avec beaucoup de peine, pour le mettre dans ſon lit. Une fievre très-forte, accompagnée de délire & d'une grande altération, rendit cette premiere nuit alarmante. On appella un médecin qui le fit ſaigner du pied, & lui fit donner l'émétique qui donna lieu à de violens efforts, mais preſque ſans matiere. On fit réitérer pluſieurs fois ce remede, je ne ſais d'après quelles indications; les efforts qu'il procura furent auſſi impuiſſans & auſſi forts. L'uſage des purgatifs, peu propres à cet état, ajouta ſans doute au dérangement & au trouble de la nature. Enfin la maladie étant parvenue au cinquantieme jour, & les ſymptômes ayant preſque la même intenſité, ſans que mm. les médecins & le chirurgien-major qu'on avoit appellés, fuſſent d'accord ni ſur le caractere de la maladie, ni ſur les moyens à employer, on fit venir m. *S*...., profeſſeur de médecine à Montpellier. Ce médecin, d'après une idée juſte de la nature des accidens, inſiſta avantageuſement pour une méthode anti-phlogiſtique, relâchante & calmante. Ces moyens bien vus mirent le malade en état d'aller aux eaux de Balaruç

dont il ſe trouva aſſez bien. Il ne fut pas auſſi heureux dans un ſecond voyage qu'il y fit quelque temps après.

M. *Duboſcq* ſe ſentoit dépérir inſenſiblement, il obtint un congé de la Cour, & ſe retira à Dax très-maigre & très-défait. L'air natal parut lui être favorable ; &, malgré certains alimens durs & peſans qu'il prenoit par goût, il reprit des chairs & une aſſez bonne mine. Cependant il ſouffroit habituellement d'une criſpation, d'une tenſion douloureuſe, tantôt à la nuque, aux parties latérales de la tête, d'autres fois aux omoplates, aux articulations de la cuiſſe, du genou & du pied. Il devint ſujet à des vertiges & à des étourdiſſemens ; il éprouvoit une grande foibleſſe dans les extrémités inférieures, ce qui rendoit ſouvent ſa démarche peu ferme. Des palpitations de cœur, des vents, des tintemens & bourdonnemens d'oreilles, des battemens dans les hypochondres, des inſomnies, des feux ſubits tantôt à la tête, tantôt ailleurs, de l'abattement & du découragement, des bâillemens enfin, quoique rarement, accompagnoient cet état. Le pouls du malade, depuis ſon retour du Languedoc, a été fort changeant ; la plénitude, l'intermittence, l'irrégularité, l'inégalité, & une fréquence petite & vermiculaire étoient ſes modes ordinaires &

ſucceſſifs. Son inégalité conſiſtoit en ce que deux ou trois pulſations inégales entr'elles ſuccédoient au même nombre de pulſations très-régulieres & très-égales : ſon eſtomac d'ailleurs faiſoit aſſez bien ſes fonctions.

Dans le mois de février 1779, m. *Duboſcq* eſſuya la fievre putride des premieres voies ; les palpitations & l'intermittence du pouls allarmoient vivement le malade & ſon médecin. Quelque temps après ſa convaleſceſcence, qui fut un peu laborieuſe, il alla à Cauterès où il prit les eaux & les bains ſans ſuccès, &c. A ſon retour il fut attaqué d'un gros rhume de poitrine dans lequel il n'y eut preſque pas d'expectoration, & dont il ne ſe releva qu'avec peine par le traitement ordinaire.

Ce rhume fut ſuivi d'un ſecond, vers le commencement de cette année, à l'époque du catarrhe épidémique. La toux, qui étoit déchirante, ne mûrit point ; elle amena ſeulement quelques crachats viſqueux, non critiques. Son traitement, quoique ſage, fut abſolument inferieur à l'action de ce catarrhe, prolongé autant par la perte des forces du malade, que par ſon caractere épidémique. Des douleurs atroces dans la région des reins trouverent du ſoulagement dans la ſaignée, &c. un purgatif, qui paroiſſoit indiqué, dé-

rangea ſinguliérement le malade, &c.

Il ſe joignit inſenſiblement à cet état des ardeurs dans la poitrine & dans les hypochondres, des douleurs latérales plus ou moins fixes de cette cavité, de l'inſomnie, & de l'oppreſſion, avec une toux rauque & déchirante. La reſpiration devint enſuite plus difficile pendant quelques jours; elle fut accompagnée d'une eſpece de râle avec ſifflement, & ſuivie d'un flux très-copieux d'urines pâles. Les crachats, qui étoient purement glaireux, furent entremêlés, rarement à la vérité, de quelques ſtries de ſang. Sur la fin de cet état alarmant, on prit conſeil d'un médecin des environs; il fit appliquer des véſicatoires aux jambes, après avoir été averti de l'inefficacité des ſynapiſmes qu'on avoit appliqués quelque temps avant à la plante des pieds. Ces véſicatoires ſuppurerent beaucoup, ſans diminuer pourtant l'écoulement d'un cautere qu'on avoit établi à l'une des extrémités inférieures, &c.

On m'appella quelques jours après. Je trouvai le malade fort accablé, & tendant au maraſme. Son abdomen étoit très-applati, ſes hypochondres étoient ſinguliérement caves, ſur-tout le droit; ils étoient très-ſenſiblement dominés par les fauſſes-côtes qui faiſoient une grande ſaillie. Une tumeur mobile, de la groſſeur

d'une grande olive, paroiſſoit, au tact & à la vue, ſur le côté droit inférieurement; ſa reſpiration étoit gênée, principalement quand il vouloit s'élever ſur ſes feſſes; il éprouvoit habituellement une douleur vive dans l'articulation de l'humérus avec l'omoplate droite : cette douleur s'étendoit aſſez ſouvent juſqu'au milieu du bras, & quelquefois juſqu'aux doigts du même membre. Il ſouffroit de la poitrine, ce qu'il exprimoit par le terme de *reſſerrement*; cette ſenſation partoit des hypochondres qui murmuroient preſque toujours; ſa toux, plutôt ſéche qu'humide, entraîna quelques crachats d'un ſang vraiment échymoſé, mais point corrompu. Son pouls avoit le caractere fébrile, quoiqu'à un foible degré; il étoit plein & tendu. Une chaleur incommode, ſur-tout à la poitrine & à la tête, fatiguoit beaucoup le malade; ſes urines étoient alors rouges & troubles, ſans ſédiment. La langue étoit aſſez naturelle, une moiteur bien décidée, & quelquefois la ſueur paroiſſoit ſur la tête, le col, tout le tronc & les extrémités ſupérieures, &c.

Après avoir mûrement réfléchi ſur la nature & la variété des accidens que j'avois obſervés, je fis faire une ſaignée du bras en deux temps, mettant un intervalle de ſix heures. Le pouls devint beaucoup

plus développé & plus fréquent; l'oppreſſion fut moindre, & la chaleur de poitrine fut plus ſupportable : il n'y eut plus de crachats de ſang. Le ſyrop de karabé, étendu dans une verrée d'émulſion préparée avec les pignons doux, procura du calme pendant la nuit. Je mis le malade à l'uſage du petit-lait de chevre clarifié, où l'on faiſoit infuſer quelques ſommités de millefeuille récente, & où l'on ajoutoit ſuffiſante quantité d'eau de fleurs d'orange. Les doſes en étoient bien diſtribuées, & augmentées par degrés. La boiſſon ordinaire étoit de l'eau de poulet fort légere, qu'on altéroit avec les ſemences froides majeures, & quelques pincées de fleurs de tilleul, &c. Son bouillon étoit préparé avec de la volaille, de l'oſeille, des épinards, &c., ſans poivre ni ſel; on y ajoutoit quelques cuillers de crême de ris, ou du ſagou préparé. Une once environ de marmelade de *Tronchin*, procuroit deux ou trois ſelles quand un état opiniâtre de conſtipation le réquéroit.

Déterminé par des raiſons que je dirai dans la ſuite, je fis prendre quelques jours après au malade le lait d'âneſſe avec le ſucre roſat. Je variai, au beſoin & avec meſure, les différens calmans indiqués par les douleurs qui augmentoient dans la nuit; une verrée de petit-lait où l'on ajou-

toit une once de ſyrop de pommes, aidoit l'opération trop lente de la marmelade de *Tronchin*, &c.

Malgré mes tentatives, le malade ne guériſſoit point ; mêmes douleurs de la poitrine & des hypochondres, triſteſſe & abattement invincibles, palpitations, langueurs, bâillemens par fois très-longs, reſpiration tantôt aiſée, tantôt avec reſſerrement ſpaſmodique, un pouls enfin très-changeant, tout cela me donna l'idée d'un état nerveux-hypochondriaque à l'excès, compliqué d'une affection chronique de poitrine, que je ne pouvois déſigner au juſte, mais que j'aſſurai cependant n'être point purulente. Les langueurs & les défaillances, qui eurent lieu fréquemment pendant trois ou quatre jours, & qui céderent promptement à quelques cuillerées d'une mixture anti-ſpaſmodique préparée avec l'éther, &c. me confirmerent dans l'idée d'une maladie où les nerfs jouoient un grand rôle. Pour me plier autant au goût inconſtant du malade, qu'à la variété & à l'anomalie des accidens, j'employai, ſous différentes formes, les anti-ſpaſmodiques les plus propres à ſa ſituation, & que j'entremêlois avec des tempérans.

Mais voyant à regret que ma mé-

thode n'étoit que palliative, je jugeai qu'une humeur de goutte anomale étoit le moteur ſecret de tous les accidens. Convaincu de l'inutilité & de l'impuiſſance des ſecours révulſifs qu'on avoit eſpéré de trouver dans l'application des ſynapiſmes & des véſicatoires aux jambes, je n'attendis un ſoulagement réel que d'un épiſpaſque que je fis appliquer entre les épaules, d'après ces paroles de Galien : *Perpetuum eſt quod ab Hippocrate didicimus, incipientem fluxionem ad contraria trahendam eſſe, ſixam verò jàm in laborante particulâ vacuandam*, &c.

On continuoit en même temps les boiſſons adouciſſantes pour émouſſer l'action âcre des cantharides ſur les ſolides & les fluides. Cette application, ſi déciſive dans certaines circonſtances par rapport à ſes effets puiſſamment dérivatifs, parut d'abord interrompre la chaîne des affections de ſpaſme & de douleur; mais elles ſe renouvellerent avec la même vivacité. Malgré l'état de gêne de la poitrine & des hypochondres, le malade étoit habituellement étendu dans ſon lit, ayant la tête auſſi baſſe que le tronc, & couchant ſans ceſſe ſur le dos. Il étoit obligé ſouvent d'élever les cuiſſes, & de plier les jambes, pour diminuer ſans doute l'im-

preſſion preſque habituelle des tiraillemens de la poitrine & de toute la région épigaſtrique & hypochondriaque.

On continuoit le lait d'âneſſe, que le malade digéroit parfaitement; il lui procuroit preſque toujours, après l'avoir pris, un ſommeil de deux, trois, quatre heures. L'état exceſſif de maigreur, & l'indication dominante des adouciſſans, nous déterminerent à eſſayer la diete blanche qu'il fallut ceſſer dès le premier jour, eu égard au caractere du pouls qui devint décidément fébrile, & à cauſe de la ſoif qui tourmenta le malade. La ſueur de la tête & du tronc devint plus copieuſe & plus continue, pendant que les nerfs du malade, foibles & ſenſibles à l'excès, formoient ſucceſſivement le mélange le plus bizarre de ſpaſme & d'atonie. On doit penſer que les accès fréquens de douleur avoient mis m. *Duboſcq* dans le cas d'éprouver les différens degrés d'activité des linimens, ſoit huileux, ſoit ſpiritueux, &c. néanmoins il dépériſſoit de plus en plus; ſa vue & ſon ouïe perdoient ſenſiblement leurs facultés; ſes raiſonnemens n'avoient pas d'ordre & de ſuite; enfin une agonie aſſez tranquille préceda de trois heures environ ſa mort, qui arriva le 10 de juin au matin.

Pour éclaircir nos doutes ſur la nature

d'une maladie auſſi extraordinaire, nous demandâmes qu'on nous permît d'ouvrir le corps de m. *Duboſcq*. On nous l'accorda. Voici le rapport qu'en a fait m. le lieutenant de m. le premier chirurgien du roi.

JE SOUSSIGNÉ chirurgien gradué, ancien chirurgien-major des armées, aſſocié correſpondant de la ſociété académique de chirurgie de Bordeaux, lieutenant de m. le premier chirurgien du roi dans la ville Dax, certifie avoir fait l'ouverture du cadavre de m. *Ducros-Duboſcq*, ancien colonel du Corps-royal d'artillerie, le 10 juin 1780, en préſence de mm. *Dufau*, médecin royal; *Grateloup*, & *Puyo*, docteurs en médecine. Après avoir ſéparé du ſternum les parties muſculeuſes qui le couvrent, j'ai trouvé entre la troiſieme & la quatrieme des fauſſes-côtes, en montant de bas en haut, une tumeur de la groſſeur d'un œuf de poule, vacillante, renfermée dans les interſtices des muſcles de la poitrine du côté droit, & enveloppée d'un kiſte membraneux, je l'ouvris: nous vîmes que c'étoit un ſtéatome.

Après avoir coupé les cartilages qui ſont à l'extrémité de chaque côte, qui étoient preſque oſſifiés, j'ai levé le ſternum; nous avons trouvé beaucoup de

ſéroſité dans la cavité de la poitrine, & nous avons vu du côté droit une groſſe tumeur couverte d'une enveloppe liſſe & polie ; cette tumeur occupoit preſque toute la place du lobe droit du poumon, elle s'étendoit auſſi vers la partie antérieure de la poitrine, repouſſoit le cœur vers la partie poſtérieure, & le cachoit en partie. J'ouvris cette enveloppe, nous vîmes que c'étoit le diaphragme, ſous lequel étoit le foie, qui nous a paru gros & volumineux, & à la porte duquel j'ai trouvé une tumeur ſtéatomateuſe de la grandeur d'un œuf de pigeon ; j'ai fait enſuite pluſieurs ſections dans la ſubſtance de ce viſcere : elle nous a paru plus compacte qu'à l'ordinaire, & de couleur d'un brun foncé : le ſang qui eſt ſorti de ſes vaiſſeaux étoit noir & épais.

Le foie mis à l'écart, nous avons vu le lobe droit du poumon retiré à la partie ſupérieure de la poitrine, occupant un très-petit eſpace : comparé avec le gauche, il étoit de trois quarts moins volumineux ; la ſubſtance en étoit ſéche, flétrie, la couleur brune au-dedans & endehors, ſans cependant préſenter la moindre dégénération purulente.

Le médiaſtin ſéparé, j'ouvris le péricarde qui contenoit la liqueur lymphatique ordinaire ; le cœur étant à décou-

vert, nous a paru beaucoup plus petit qu'il ne devoit l'être relativement à la ſtature du ſujet, & au volume des autres viſceres; il étoit pâle & comme deſſéché. J'ouvris les deux ventricules, dans chacun deſquels je trouvai un polype adhérant à la ſubſtance de cet organe, & que je détachai avec aſſez de facilité : nous vîmes que ces polypes étoient oblongs, de la grandeur d'un œuf de pigeon, formant un trouſſeau de fibres charnues. J'ouvris enſuite la croſſe de l'aorte, dans laquelle vous vîmes un troiſieme polype rond, de la groſſeur du pouce, & long de cinq pouces, ſans aucune adhérence, & que je tirai de l'aorte, comme ſi c'eût été un ver; je l'ouvris dans toute ſa longueur; les fibres qui le formoient étoient plus pâles que celles de deux autres polypes. Ces fibres étoient adoſſées les unes aux autres par une membrane très-déliée. Le poumon gauche, vu extérieurement & intérieurement, nous a paru être très-ſain & dans ſon état naturel.

Signé, DUROZIER.

A Dax, le 10 *juin* 1780.

RÉFLEXIONS.

Cette maladie étant extraordinaire de ſa nature, principalement dans ſon dernier temps, je n'ai pu éviter certains dé-

tails. Je demande ici à toutes les perſonnes de l'art, s'il étoit poſſible de préſumer ce que l'ouverture du corps nous fit voir (aux polypes près que nous avions ſoupçonnés), je veux dire, le déplacement du foie avec ſes appendices, & ſon refoulement dans la cavité droite de la poitrine. On pouvoit, ce me ſemble, prévoir une fonte, un rappetiſſement de ce viſcere, ce que je fis en effet d'après l'excavation ſurprenante de l'hypochondre droit. Cette obſervation, aſſez rare, me rappella d'abord ces paroles de *Skenklus*: « Que le foie, la rate » ou l'eſtomac quittant leur place, s'éle- » vent quelquefois juſques dans la cavité » de lá poitrine, en ſurmontant l'effort du » diaphragme, & qu'ils cauſent l'étrangle- » ment du cœur, du poumon, & de la » trachée-artere ». Mais je demande, ce refoulement étoit-il actif ou paſſif de la part du foie ? ce viſcere a-t-il ſuivi ſimplement l'effort ſpaſmodique ſupérieur du diaphragme, qu'un excès continu de ton auroit enfin rendu ſans force & ſans action ? Cette conjecture paroîtroit aſſez vraiſemblable, en faiſant attention que le malade ſe plaignoit particuliérement de la baſe de la poitrine, préciſément dans les endroits de l'entrecroiſement des digitations du diaphragme, avec pareilles digitations du muſcle tranſverſe du bas-

ventre, &c. ſans omettre l'action ſympatique des nerfs de ces parties & de leurs plexus, des raiſons anatomiques me paroiſſent ſuffire pour rendre raiſon de la douleur vive que le malade rapportoit au dos, en ſuivant ſon attache à la partie antérieure de la ſeconde vertebre des lombes, &c.

Ce déplacement, ce refoulement du foie s'eſt-il fait tout-à-coup, ou petit-à-petit depuis l'invaſion de la premiere maladie de m. *Duboſcq?* les vives ſecouſſes de l'émétique, qu'on réitéra alors pluſieurs fois, n'en ſeroient-elles pas une cauſe prédiſpoſante ? L'état continuellement ſpaſmodique des hypochondres auroit-il pu produire cet événement, ou comme cauſe, ou comme effet lui-même d'autres cauſes, par exemple, une goutte anomale dépoſée dans ces parties? (Il faut remarquer que le malade avoit été atteint de deux accès de goutte aux pieds, dans le temps qu'il étoit en garniſon à Straſbourg). Les ſymptômes graves de l'*inſolation* qu'il ſouffrit à Niſmes n'étoient-ils pas bien capables d'aigrir & d'effaroucher cette humeur? ou bien l'état de foibleſſe que laiſſent les maladies quelconques en proportion de leur gravité, n'étoit-il pas ſuffiſant pour rendre ſon action plus vive & plus anomale ? on ſait d'ailleurs combien la

jouiſſance des plaiſirs diſpoſe à la goutte.

La préſence des polypes dans les ventricules du cœur, & dans la croſſe de l'aorte, la ſituation du diaphragme & du foie dans la cavité droite de la poitrine, fourniront ſans doute des moyens d'expliquer pourquoi le malade étoit forcé d'affecter la poſition horizontale, malgré la gêne de la reſpiration qui, par accès, devenoit *ſuffiſante*.

Je laiſſe à la bonne phyſiologie le ſoin & la gloire de ces ſortes d'explications; je me contente de lui préſenter le phénomene.... On voit que ma méthode de traitement a été déduite directement de l'idée naturelle d'une humeur arthritique anomale, compliquée d'un état décidément nerveux-hypochondriaque. J'eſſayai, mais en vain, la reſſource des bains doux & tempérés : la ſuffocation & les anxiétés précordiales ne permirent au malade d'en prendre que trois ou quatre. En faiſant attention à la poſition exactement horizontale qu'il lui falloit tenir indiſpenſablement dans ſon lit, il eſt évident que cette reſſource ne pouvoit être employée, quelque indiquée qu'elle fût par le ſpaſme & la douleur.

LETTRE

De m. CRAISME, médecin surnuméraire à l'amphithéâtre militaire de Lille, agrégé au college, & chargé de la visite des pauvres de la paroisse de Saint-Sauveur.

MONSIEUR,

Si la population fait le bonheur & l'avantage des états, & en particulier des provinces, la Flandre françoise peut être regardée dans le royaume, dans ses proportions, comme la province la plus peuplée, & où l'agriculture, le commerce & les arts utiles à la vie sont au plus haut degré. Sans vouloir en déduire les raisons politiques, j'ose avancer que la fécondité du sexe, le louable & imitable usage où sont les meres d'alaiter leurs enfans, & enfin les mœurs qu'on y conserve encore, contribuent infiniment à la grande population de nos villes & de nos campagnes.

L'événement suivant, qui regarde la fécondité, m'a déterminé à ces réflexions & aux recherches conséquentes.

Le 26 juin 1780, *Marie-Joseph Broniard*, femme de *Jean-Baptiste-Joseph Prévôt*,

Prévôt, habitant de la paroiſſe de Saint Sauveur (1), âgée de trente-ſept ans, groſſe de ſept mois, & pour la onzieme fois eſt accouchée à huit heures du ſoir, après vingt-quatre heures de travail, de quatre enfans, dont deux garçons & deux filles, leſquels ſucceſſivement ont été baptiſés à la paroiſſe, étant tous quatre bien conſtitués, pleins de vie & même de force, ainſi qu'on a pu en juger par leurs cris & leurs mouvemens.

Un de ces enfans eſt mort le 27, & les trois autres le 29. J'obſerverai que la charité des habitans, excitée par ce ſpectacle nouveau, & par la miſere des pere & mere, a pu contribuer à abréger la vie de ces enfans, & a mis la mere elle-même en danger d'être étouffée par l'affluence des curieux qu'une ſentinelle poſée à la porte ſuffiſoit à peine à contenir pendant trois jours. Cependant la mere ſe rétablit très-bien.

Quoique je ſois éloigné de croire que les accouchemens de pluſieurs enfans ſoient ceux dont l'on conſerve plus de citoyens, je rapporterai cependant, en faveur de la fécondité des femmes de Lille, les faits

(1) Il y a ſept paroiſſes à Lille, celle de Saint Sauveur eſt une des plus conſidérables, & compoſée de beaucoup d'artiſans.

conſtatés dans les regiſtres de la ſeule paroiſſe de Saint Sauveur, par rapport aux jumeaux & trijumeaux qu'on y a baptiſé depuis 1760 juſqu'à l'époque du 26 juin 1780.

Il s'y trouve deux cent dix-ſept baptêmes d'enfans jumeaux & trijumeaux en cent ſept accouchemens, parmi leſquels il y avoit cent deux garçons, & cent quinze filles.

L'on peut juger de ce qui a pu ſe paſſer dans les ſix autres paroiſſes de cette ville pendant cette époque, & combien auſſi de pareils accouchemens, ſouvent laborieux & contre-nature, ne permettent pas toujours que les enfans ſoient baptiſés à l'égliſe, & par conſéquent reſtent inconnus dans les regiſtres.

Cette paroiſſe de S. Sauveur me fournit encore le fait ſuivant: Un ſerrurier y a fait baptiſer, dans le ſiécle dernier, quatre-vingt-deux enfans de deux femmes.

Un négociant de cette ville a fait baptiſer de nos jours, ſur la paroiſſe de Saint Etienne, quarante-deux enfans de deux femmes; cette famille, qui s'eſt trouvée raſſemblée à vingt-huit enfans pendant la guerre de 1740, a mérité la protection & la curioſité de monſeigneur le duc d'Orléans, lors de ſon premier voyage en Flandres.

Je ne peux me diſpenſer d'ajouter qu'un

de nos citoyens distingué dans les sciences, encore existant, ainsi que madame son épouse, a fait baptiser sur la paroisse de S. Pierre sept enfans de trois couches en trois années. J'ai l'honneur d'être, &c.

A Lille, le 6 juillet 1780.

ENFANS JUMEAUX baptisés à la paroisse de S. Sauveur de Lille, dans le courant de vingt années, relevé des registres de baptême de cette paroisse le 28 juin 1780.

	Accouchemens.	*Garçons.*	*Filles.*
1760	1	1	1
61	4	2	6
62	9	6	12
63	6	5	7
64	9	8	0
65	5	6	14
66	9	6	2
67	5	7	13
68	9	7	2
69	11	13	19
70	3	3	3
71	6	5	7
72	2	2	2
73	4	6	2
74	2	2	2
75	4	3	5
76	3	2	4
77	3	5	1
78	5	6	4
79	6	5	7
80	1	2	2
Le 26 juin, &c.			
	107	102	115

Dans les neuf accouchemens ci-contre, il y en a eu un de trois jumeaux.

OBSERVATION

SUR les mauvais effets des corgnouls, espece de production des pruniers; par m. ARCENS, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, à Quillan.

LES pruniers produisent un avant-fruit, qu'on nomme en patois corgnouls, & que des gens qui parlent françois, appellent ici improprement des cornichons : sans doute ce n'est pas celui qui lui est propre; & comme je n'ai pu le trouver dans les livres que j'ai été à portée de consulter, j'en ferai une petite description.

On voit paroître ces corgnouls dès que la prune commence à se former (vers la fin d'avril, & ils durent tout mai); ils paroissent des avortons de ce fruit. La prune semble en effet se gonfler par un excès de suc nourricier, qui la distend très-rapidement, & lui fait acquérir dans peu de jours le volume un peu alongé & rétréci d'une amande. La figure de ces corgnouls n'est pas cependant uniforme; il y en a de plus courts, de plus larges; il y en a de recourbés. Ils ont tous une cavité, qui paroît être celle qu'auroit occupé l'amande du noyau du fruit. Cette

cavité eſt vuide, à moins qu'on n'y trouve un ver qui dévore la ſubſtance naturellement tendre du cornichon. La couleur eſt d'un verd-blanc, tirant ſur le jaune très-pâle, à meſure qu'ils paſſent leur maturité, qu'ils ſe flétriſſent, & viennent à tomber. Le goût en eſt auſtere, appétiſſant, lorſqu'on les mange avec du pain, & agréable aux femmes & aux enfans, preſque les ſeuls qui en mangent. On les regarde en général comme indigeſtes; mais on n'avoit pas vu, que je ſache, qu'ils produiſiſſent l'effet qui va être le ſujet de cette obſervation.

Au mois de mai de 1774, trois enfans âgés de dix, douze & treize ans, du village de la Suze, à demi-lieue de Quillan, avoient été ſe percher de bon matin ſur des pruniers, où ils ſe gorgerent à jeun, & ſans pain, de ces corgnouls. Revenus chez eux, ils ſe ſentirent affaiſſés, aſſoupis, & s'endormirent enfin ſi profondément, qu'on ne pouvoit les éveiller. Alarmés de cet état, les parens m'appellerent à la hâte; à neuf heures je fus chez eux.

Je trouvai ces trois enfans, qui étoient trois garçons, dans un état apoplectique; le plus jeune étoit le plus attaqué, ſa reſpiration étoit bruyante, & il étoit totalement privé du mouvement & du ſentiment, tandis que les deux autres remuoient

un peu les membres, lorſque je les pinçois fortement & long-temps.

Inſtruit de ce qui les avoit mis dans cet état, j'ordonnai le tartre émétique; les deux plus âgés vomirent des corgnouls ſe vuiderent beaucoup par le haut & par le bas, & parurent le lendemain n'avoir rien ſouffert.

Il n'en fut pas de même du plus jeune; n'ayant rien vomi, je lui fis avaler vers le midi, en deux fois, ſept à huit onces d'huile d'olive aiguiſée d'une demi-once de ſyrop émétique: mais l'eſtomac réſiſta toujours, le pouls devint plein, fort & fréquent, le col ſe tendit, la face devint fort rouge, & il s'établit beaucoup de chaleur dans tout le corps.

Je fis alors ſaigner le malade du bras, & puis du pied; je lui fis avaler abondamment de l'oxicrat miellé, on lui ſervit en même temps deux lavemens émolliens qui reſterent dans le corps.

Tous ces ſecours ne produiſant point d'évacuation, le pouls & la chaleur ſe ſoutenant avec force, je réitérai la ſaignée du pied, & je fis ajouter deux onces de vin émétique dans un troiſieme lavement qui amena enfin des ſelles très-abondantes; le malade continua d'être vuidé la nuit par le ſecours d'un pareil lavement, & il le fut le lendemain par une médecine ap-

propriée : mais, malgré la continuation des mêmes ſecours, le malade reſta dans le même état, avec un pouls plein & fréquent.

Le grand matin du troiſieme jour, l'enfant fut agité de convulſions qui, ſans être conſidérables, paſſoient rapidement d'un membre à l'autre, avec des grincemens de dents; on auroit pu croire qu'elles annonçoient la perte du malade, ſi l'on n'eût été raſſuré par l'état du pouls qui étoit bon & bien réglé, & par celui de la reſpiration qui étoit devenue libre & naturelle. Je le mis à l'uſage d'une infuſion nitrée de fleurs de ſthæcas & de tilleul, & les lavemens purgatifs furent continués. Le ſoir, les convulſions ceſſerent, & l'enfant ne fut plus ſi aſſoupi; il entendoit & s'éveilloit pour un moment, lorſqu'on le pinçoit & qu'on l'appelloit: il fut repurgé le quatrieme jour, on continua les autres ſecours, & il fut tout-à-fait délivré de l'aſſoupiſſement dans le cinquieme jour. Il ne lui reſta qu'un air d'étonnement & de ſtupidité qui le rendoit méconnoiſſable.

Je crus que cinq ou ſix taſſes par jour d'infuſion de fleurs de *ſthæcas arabica*, dans deux deſquelles, l'une pour le matin & l'autre pour le ſoir, on ajoutoit huit gouttes d'eau de luce, pouvoient diſſiper

cet état ; mais au bout de huit jours l'enfant eut un accident épileptique qui lui dura plus de demi-heure.

Cependant comme il étoit mieux à d'autres égards, les parens ne s'en mirent pas beaucoup en peine, ils laisserent répéter cinq ou six fois ces attaques, espérant que chacune seroit la derniere, attendu que les intervalles devenoient toujours plus longs ; le dernier avoit été de quinze jours, lorsqu'on m'amena l'enfant. On l'auroit cru, à le voir, de la meilleure santé, & il paroissoit, d'après mes informations, qu'il n'étoit prévenu par aucun prélude de l'approche des accidens qui lui arrivoient à toute heure du jour. Ils étoient caractérisés par l'agitation de divers membres, & par l'écume à la bouche. Je lui remis un traitement qui rouloit sur les délayans, les anti-spasmodiques, suivis des anti-épileptiques ordinaires sous plusieurs formes. Mais les parens étant pauvres, & n'ayant point dans leur village de secours présent, les remedes furent très-imparfaitement administrés ; il n'y eut guere que l'infusion de caille-lait, dont on fit la boisson ordinaire pendant long-temps. Cependant les paroxysmes devinrent plus rares, & si courts, qu'ils ne duroient quelquefois qu'un instant. Enfin il n'en a été tout-à-fait délivré, que depuis qu'il a at-

teint sa quatorzieme année, & dans le temps qu'il ne faisoit plus aucun remede : il est aujourd'hui très-éveillé, & d'un très-bon tempérament.

OBSERVATION

Sur les effets des demi-bains domestiques dans le délire ; par m. MARTIN, chirurgien à Portieux en Provence.

Le nommé *Antoine Fauque*, paysan de Lisle dans le comtat Venaissin, se trouva attaqué d'une péripneumonie vraie en passant dans ce village : je fus appellé assez à temps pour procéder à l'opération de la saignée du bras, que je réitérai jusqu'à trois fois le même jour, à cause de l'impétuosité & de la dureté du pouls, de la difficulté de respirer, & de la douleur des lombes.

La transpiration, qui se mit de la partie le soir sur les sept heures, me parut contre-indiquer la saignée ; je n'ordonnai pour boisson qu'une décoction pectorale faite avec la fleur de tussilage, celle de pavot rouge, & les feuilles de bourrache. J'avertis seulement la garde de le changer de linge à mesure que la chemise qu'il auroit seroit mouillée.

Le lendemain matin, deuxieme jour de ſa maladie, plus de tranſpiration ; l'expectoration prit le deſſus, les crachats étoient rouillés & ſanguinolens ; je crus devoir les favoriſer avec les remedes appropriés, perſuadé que cette voie eſt la plus courte dont la nature ſe ſerve pour procurer une crîſe ſalutaire à l'avantage du malade.

Le troiſieme jour le pouls paroiſſoit dur & fréquent comme auparavant ; le viſage étoit enflammé, les yeux rouges, la langue tirant un peu ſur le jaune, & la difficulté de reſpirer ſe ſoutenant toujours de même : je fis compoſer une mixture avec le blanc de baleine, le ſuc de bourrache & le ſyrop de pavot rouge, dont le malade prenoit chaudement de deux en deux heures une cuiller à bouche. Sur le ſoir je lui fis donner un lavement ſimple qu'il garda juſqu'au lendemain matin, pour le rendre alors avec des matieres noires. Ce jour-là il parut aſſez bien, & les ſymptômes ſemblerent diminuer ; le cinquieme ſe paſſa de même : le ſixieme, le malade ſe plaignit d'un embarras conſidérable dans la tête ; je ſoupçonnai que c'étoit l'avant-coureur du délire à cauſe de l'érethiſme des ſolides, & attendu que le tempérament du ſujet étoit ſec & chaud.

Je ne fus pas trompé dans mon prognoſtic, car ce ſoir même le malade prononça

des mots ſans ſuite & hors de raiſon.

Je lui appliquai des ſinapiſmes à la plante des pieds, il les arracha pendant la nuit. Je ne crus pas devoir lui appliquer les véſicatoires, mais je bornai alors mes ſoins à lui faire boire copieuſement une tiſane aqueuſe légérement anodyne, & à lui faire mettre ſur la tête une ſerviette trempée dans l'eau fraîche, comme je l'ai vu pratiquer en pareil cas : il l'ôta avec dépit, ainſi que les ſinapiſmes.

Enfin le ſeptieme le délire fut violent, de telle ſorte qu'il fallut l'attacher dans ſon lit, & le faire garder à vue juſqu'au huitieme qu'il rompit ſes liens, & ſauta avec fureur ſur les gardes.

Ce triſte état dura juſqu'au onzieme avec la même force. Il n'étoit plus poſſible de pouvoir l'obliger à rien avaler, ni de le maintenir dans ſon lit : il refuſoit conſtamment tout ce qu'on lui préſentoit pendant ces quatre jours. Ce ne fut qu'avec de grandes menaces qu'il prit, dans tout cet intervalle, trois ou quatre cuillerées de bouillon.

J'obſervai le pouls qui étoit dur & vif, les yeux égarés, le bas-ventre un peu tendu. J'imaginai alors qu'en relâchant les fibres trop tendues du cerveau & de ſes dépendances, je pourrois procurer quelque adouciſſement à ſon état. En conſé-

quence je fis mettre le malade dans un demi-bain chaud, avec très-peu d'eau, & seulement de quoi baigner les cuisses & les jambes, en l'y faisant tenir pendant une heure par deux personnes robustes : je ne perdis point de vue l'état & du pouls & du visage qui devint peu à peu moins fier & moins enflammé, tandis que le pouls perdoit insensiblement de son âpre dureté.

Enfin, au bout de ce temps, le malade demanda qu'on le fît boire ; ce qu'il fit avec une avidité incroyable. Je le fis coucher ; il parut stupéfait jusqu'au lendemain matin qu'il me dit être revenu de l'autre monde comme par enchantement.

Les crachats se rétablirent de nouveau (il faut noter que depuis le premier jour du délire ils étoient supprimés), & avec plus de force qu'auparavant, jusqu'au treizieme que le malade s'est trouvé entiérement soulagé. Enfin deux médecines données à propos, & un simple lavement, ont terminé cette affreuse maladie au bout de seize jours ; enforte que le malade est retourné dans sa patrie sans aucune incommodité.

MÉTHODE NOUVELLE DE REDRESSER LES DENTS INCISIVES ET CANINES;

Par m. ABEL, chirurgien dentiſte du roi, reçu au college de chirurgie de la ville de Marſeille.

LES inconvéniens attachés à l'uſage du pélican & des pinces inciſives, pour redreſſer les dents inciſives & canines qui ſe portent trop en-dehors ou en-dedans, ayant depuis long-temps fait abandonner ces inſtrumens, & les autres moyens m'ayant paru trop foibles dans leur action, & trop lents dans leurs effets, j'ai cru devoir ſubſtituer aux fils employés ſeuls ou avec des lames, des tiges d'or ſoudées par une extrémité à une plaque qui doit être immobile, viſſées par l'autre extrémité, qui paſſe dans l'intervalle des dents & à travers la lame mobile, & qui reçoit au-deſſus de cette lame mobile des écrous quarrés; de ſorte qu'en tournant ces écrous on fait avancer à volonté la lame mobile & les dents ſur leſquelles elle appuie. Quoique ce méchaniſme fût aſſez ſimple, & que l'effet m'en parut aſſez évident pour me promettre un ſuccès aſſuré, j'ai attendu, pour en faire part au public, que l'expérience en eût confirmé la bonté.

Je fus appellé au commencement du

mois de ſeptembre dernier, chez un négociant de cette ville, pour examiner la bouche d'une de ſes demoiſelles âgée de onze ans. Les quatre inciſives de la mâchoire ſupérieure avançoient tellement, qu'elles relevoient la levre d'une maniere déſagréable. Après avoir reconnu les intervalles qui étoient entre ces dents, je fis forger cinq tiges d'or qui puſſent y paſſer facilement, & qui furent taraudées par une de leurs extrémités ; je fis faire auſſi deux plaques d'or de l'épaiſſeur d'une piece de douze ſols, en obſervant de donner un peu plus d'épaiſſeur à celle que je voulois placer derriere les dents : je la courbai de maniere qu'étant en place, elle n'appuyât que ſur les canines & la premiere petite molaire de chaque côté, ſans toucher aux inciſives. La plaque de dehors fut courbée au contraire de maniere à ne porter que ſur les inciſives. Je perçai enſuite la plaque du dedans de cinq trous qui répondoient aux intervalles des inciſives ; je ſoudai, dans chacun de ces trous, l'extrémité unie des tiges d'or, en obſervant de leur donner la direction convenable pour qu'elles occupaſſent les intervalles des dents. La plaque de dehors fut percée de ſemblables trous, mais aſſez grands pour recevoir avec facilité l'extrémité taraudée des tiges : enfin je fis faire cinq écrous.

Muni de ces différentes pieces, je commençai par mettre en place la plaque du derriere, garnie de ces cinq tiges; je la donnai à tenir à un aide, je plaçai enſuite la plaque de dehors de maniere que les extrémités taraudées des vis ſortiſſent par les cinq trous dont elle étoit percée; je mis enfin un écrou à chaque vis, & je les tournai juſqu'à ce que cette plaque fît une preſſion modérée ſur les dents.

Quatre jours après les dents inciſives commençant à ſe redreſſer, avoient abandonné la plaque; je ſerrai de nouveau les écrous en emportant avec des tenailles coupantes, ou pinces inciſives, la partie des vis qui dépaſſoit. Ayant reſté une ſemaine ſans voir cette demoiſelle qui étoit à la campagne, les inciſives ſe redreſſerent tellement que les plaques & les tiges tomberent. Je fus mandé, & ne trouvant pas encore ces dents tout-à-fait dans leurs ſituations naturelles, je conſeillai de continuer de porter les plaques pendant huit jours. Je les remis donc, & huit jours après étant retourné pour voir leur effet, & ayant trouvé les inciſives tout-à-fait droites, je les ôtai.

Il eſt inutile d'obſerver que la levre ſupérieure a repris ſa place ordinaire, & perdu ſa difformité à meſure qu'elle n'a plus été relevée par les dents.

LETTRE

DE M. MARET,

Aux Auteurs du journal de médecine.

MESSIEURS,

Lorſque je pris le parti de m'élever contre l'opinion de ceux qui penſent qu'on peut parvenir à extirper la variole, je m'attendis à voir les partiſans de cette opinion s'élever contre moi. Mais en rendant juſtice à leurs vues, en procédant avec eux, comme le doit un homme qui n'a pour objet que le bien public, que l'amour de la vérité, j'eſpérois les mêmes égards, les mêmes procédés de ceux qui croiroient devoir critiquer mon ouvrage. Je me ſuis trompé. M. *Paulet*, un des plus ardens partiſans du projet de l'extirpation de la variole, a profité de l'avantage que lui donne la *gazette de ſanté* dont il eſt l'auteur, pour faire de mon mémoire la critique la plus amere. Le ton qu'il a pris paroîtra, aux perſonnes ſages, la preuve la plus forte de la bonté de mon ouvrage. Il leur rappellera le propos de *Menipe* à *Jupiter*, dans les dialogues de Lucien : *Tu prends ton foudre, tu as donc tort.*

Je

Je ſuis ſi perſuadé, meſſieurs, de l'effet qu'aura produit la décente & modérée critique de m. *Paulet*, que je l'aurois laiſſée ſans réponſe, ſi cet écrivain ſe fût contenté de relever mes erreurs, s'il n'eût pas prétendu juſtifier par des aſſertions fauſſes les déclamations qu'il s'eſt permiſes, & que je ne me permettrai pas de qualifier, s'il ne m'eût pas accuſé *de mauvaiſe foi*, *d'infidélité* dans les citations que j'ai faites de ſes ouvrages. C'eſt pour me diſculper & pour prouver l'injuſtice de ſes accuſations, que j'ai l'honneur de vous écrire & de vous prier d'inſérer ma lettre dans votre journal.

Selon m. *Paulet*, il eſt bien étonnant que je me ſois attaché à préſenter le projet de l'extirpation de la variole comme moralement impoſſible. Tandis que ſous mes yeux le réglement fait contre cette maladie par la chambre de police de cette ville, a eu le plus grand effet. Son étonnement ceſſera, ou devra ceſſer, quand il ſaura que le réglement dont il a parlé n'a été fait que le 25 ſeptembre dernier, & publié le 28; qu'à cette époque l'épidémie variolique étoit ſur ſa fin; que malgré la ſageſſe des articles de ce réglement aucun d'entr'eux n'a été exécuté, & que les enfans malades de variole ne ſe ſont pas moins répandus dans les rues & dans

les places ; enfin que cette épidémie a ceſſé d'elle-même, comme tant d'autres, par des cauſes naturelles, ſans que le réglement y ait contribué en rien, & qu'on l'a induit en erreur en lui donnant cet événement pour preuve de l'efficacité de ce moyen.

Je pouvois donc n'être pas frappé de cette efficacité ; je pouvois écrire, après la publication du réglement, que ce projet de l'extirpation eſt d'une exécution moralement impoſſible. M. *Paulet* m'auroit probablement épargné ces reproches s'il avoit été mieux inſtruit.

Son zele pour le plus grand intérêt du public le porte enſuite à faire obſerver que je qualifie d'exorde le préambule qui contient l'expoſition de mon plan. C'eſt dans l'avertiſſement placé à la tête de mon mémoire, que j'ai commis la faute : c'eſt un tort réel que j'ai eu. Cette qualification ne peut convenir qu'à un diſcours, & la médiocrité de mes talens ne me permet pas de prétendre aux honneurs de l'éloquence.

Je reconnois encore qu'il a raiſon d'avoir trouvé mes raiſonnemens très-longs, mes conſéquences rapprochées, qu'il appelle *peroraiſons*, bien multipliées. Les uns & les autres étoient faits pour fatiguer un homme auſſi pénétrant que lui ;

mais j'écrivois pour tout le monde, & tout le monde n'a pas autant de ſagacité que ce ſavant médecin. D'ailleurs le motif de cette prolixité devoit me faire trouver grace devant lui. Je l'ai expoſé, ce motif, dans l'avertiſſement dont j'ai déjà parlé. J'eſtimois les adverſaires de mon opinion, je croyois devoir, par égard pour eux, ne pas prendre un ton tranchant, & déduire dans le plus grand détail toutes les raiſons qui me décidoient à avoir un ſentiment différent du leur.

Mon ſtyle & notamment le mot variole choquent encore m. *Paulet*. Je lui abandonne volontiers mon ſtyle ; tout le monde ne peut pas écrire auſſi bien que lui ; mais il me permettra de juſtifier le mot *variole*. Je n'en ſuis pas l'inventeur, m. *Gontard* s'en eſt ſervi ; je l'ai adopté parce qu'il évite des périphraſes, parce qu'il eſt la traduction littérale du latin *variolæ*. M. *Court de Gebelin*, excellent grammairien, le trouve *heureux* ; m. *Paulet* ſe ſert, en pluſieurs endroits de ſes ouvrages, de l'épithéte variolique, pour déſigner le virus de la matiere de la petite-vérole. Son exemple même auroit pu m'autoriſer à adopter cette dénomination.

Ce ſavant eſt plus heureux quand il me reproche d'avoir donné mal-à-propos l'antimoine pour une des drogues qui en-

trent dans la compoſition des poudres de *Sutton*, d'avoir préſenté le chevalier *Digby* comme inventeur du lavage du cordon ombilical & de l'expulſion du ſang qu'il contient pour affranchir de la variole. Je me ſuis trompé, & je réparerai cette erreur dans une autre édition de mon mémoire, ſi jamais cet opuſcule en a l'honneur.

Je conviens encore avec m. *Paulet*, que j'ai eu tort de dire que les faits rapportés en preuve de la maniere dont la variole ſe communique, ont été puiſés dans *van Swieten.* Ils s'y trouvent bien réellement, mais le volume où ils ſont conſignés n'a paru qu'en 1773; l'ouvrage de m. *Paulet* a été imprimé en 1768, & quoique cet auteur ait tant d'autres titres à la gloire littéraire, je lui reſtitue très-volontiers l'honneur d'avoir puiſé ces faits dans les auteurs originaux, dans m. *M. Kirpatrick*, &c. Mais je ne peux pas également avouer que j'aie eu tort de ne pas mettre au rang des partiſans de l'extirpation de la variole, mm. *Medicus*, *Cothenius* & *Venel.* Un médecin de province ne peut pas former ſa bibliothéque de tous les ouvrages qui paroiſſent. Je ne connois que de nom les deux premiers de ces médecins. Quant au troiſieme, je dis, n°. 12, *pag.* 8, qu'il a préſidé à la thèſe

de m. *Richard*; & comme tous les jours les préſidens ne ſont pas les auteurs des thèſes, & n'adoptent même pas l'opinion du ſoutenant, c'eſt tout ce que je pouvois en dire. De plus, je reſpecte les ſavans médecins dont parle m. *Paulet*; mais puiſque j'ai cru pouvoir ne pas déférer à ſon autorité, a-t-il pu penſer que celle de ces meſſieurs dût avoir plus de poids ſur moi?

Sa critique porte plus à faux encore quand il taxe d'erreur ce que j'ai dit ſur les cauſes de la deſtruction de la lepre, ſur la diſparité qui exiſte entre le caractere de cette maladie, & celui de la variole. M. *Paulet* qui eſt ſi ſavant, qui a lu tant d'ouvrages, connoît ſans doute le mémoire de m. *Raymond* ſur l'éléphantiaſis, il a dû voir que d'un bout à l'autre de cet excellent ouvrage, ce médecin éclairé a dit, ce qui le révolte, que cette maladie eſt encore endémique dans pluſieurs pays dont l'état phyſique eſt tel que je l'ai décrit. Mais m. *Paulet* avoit beſoin de diſſimuler ce qu'il ſait, pour donner à ſa critique une apparence de ſolidité.

Je ne m'appeſantirai pas ſur les reproches qu'avec une politeſſe ſans exemple m. *Paulet* ſe permet de me faire ſur la contagion de la variole. A entendre cet ariſtarque judicieux, je ne l'admets pas;

cependant je la pose en principe dans tout le cours de mon mémoire ; & §. 61, *p.* 53, *lign.* 20, je dis expressément : « Tous ces » faits portent jusqu'à la démonstration le » danger de communiquer, même média- » tement, avec les variolés ».

Je ne repousserai pas non plus les plaisanteries qu'il fait sur les qualités de l'air que je donne comme nécessaires à la propagation de la variole. Sa plaisanterie porte à faux, puisque je ne nie pas que la contagion puisse la produire, puisque lui-même se trouveroit exposé à la même inculpation. Qu'on lise son mémoire pour servir de suite à l'histoire de la petite-vérole, on verra que malgré le mépris qu'il affecte pour les observateurs noso-météorologiques, il dit, *pag.* 8, *lign.* 10 *& suiv.* « Un air chaud & humide en même temps » est le plus favorable à la contagion dans » tous les climats ». Et *pag.* 9, *lign.* 16 : « Voilà pourquoi la petite-vérole, dans » nos climats, est très-rare en hiver, rare » en été, sur-tout lorsque le temps est » sec, &c. «.

M. *Paulet* reconnoît donc aussi que certaines qualités de l'air sont nécessaires à la propagation de la variole ; & c'est sans doute faute de mémoire qu'il s'est si formellement contredit. Ce soupçon n'est

pas ſans fondement, car la ſuite de ſes remarques critiques, prouve qu'il oublie facilement ce qu'il a écrit.

En effet, à meſure que le critique avance dans l'examen de mon mémoire, les reproches deviennent plus graves ; & tandis que j'ai employé preſque littéralement les expreſſions de cet auteur, il affirme que *je ſuppoſe dans les ouvrages d'autrui ce qui n'y exiſte pas, marquant même les pages, & jouant dans l'affaire du monde la plus ſérieuſe.*

Ce ſont ces inculpations qui m'ont forcé de répondre à ſa diatribe. Je le devois à moi-même, à toutes les compagnies ſavantes qui m'ont fait l'honneur de m'aſſocier à leurs travaux, à monſeigneur le Garde des Sceaux qui m'a nommé cenſeur royal, enfin au public que je reſpecte, & dont les intérêts me ſont au moins auſſi chers qu'à m. *Paulet.* Cet ariſtarque modéré, m'accuſe de *mauvaiſe foi*, *d'infidélité* dans les citations de ſes ouvrages. C'eſt au public que j'appelle de ſon jugement ; & pour le mettre à portée de prononcer entre nous, je vais ſucceſſivement rappeller les principales infidélités qui me ſont reprochées, & dans l'intention de rendre mes crimes frappans, je préſenterai ſur une colonne les paſſages de mon mémoire qui ont excité les honnêtes ré-

clamations de m. *Paulet*, & ſur une autre le texte même des ouvrages de ce ſavant.

PREMIERE INFIDÉLITÉ.

« Ce médecin a ſoin » de faire remarquer » qu'on a dit à telle pa- » ge de l'hiſtoire de cette » maladie (la variole) » qu'on pouvoit la pren- » dre en foulant les croû- » tes avec les pieds; & » il ajoute quoique bien » chauſſés ». (1).

J'ai dit, *pag.* 53, *ligne* 12, en faiſant l'énumération des moyens par leſquels la variole peut ſe tranſmettre.

« Ils (les partiſans de » l'extirpation de la va- » riole) aſſurent que l'on » peut s'en infecter en » touchant les ferrures, » les boiſeries d'un ap- » partement qu'occupe » ou qu'a occupé un ma- » lade, & *même en y* » *marchant, quoique bien* » *chauſſé* ».

Je cite l'hiſt. de la petite-vérole de m. *Paulet*.

M. *Paulet*, dans la même énumération, a écrit, *tom.* 1. de l'hiſt. de la petite-vérole, *pag.* 308, *ligne* 13 & *ſuivantes*,

« Ce germe eſt capable » de ſe fixer, de s'atta- » cher ſur tous les corps » que le malade touche. » Ainſi, *ſes ſouliers*, *ſes* » *bas*, enfin tout ce qu'il » porte, qu'il touche, » qu'il manie, peut re- » cevoir l'empreinte de » ce germe, & le tranſ- » mettre dans cet état à » tous les hommes ».

Page 316 du même ouvrage, pour rendre raiſon de la variole contractée par une perſonne qui étoit entrée dans la chambre d'un variolé, ſans l'avoir touché, ni rien de ce qui étoit dans la chambre, m. *Paulet* dit *lig.* 13,

« A-t-elle pris garde *à* » *ſes ſouliers* qui peu- » vent avoir *foulé des* » *croûtes* que le malade laiſſe tomber ou » jette quelquefois par terre ».

(1) F. 26, *gazette de ſanté*, pag. 106, lign. 8.

Réflexion.

Puiſque m. Paulet *met les ſouliers* au nombre des corps qui peuvent tranſmettre le germe de la variole,

Puiſqu'il aſſure qu'on a pu contracter cette maladie pour n'avoir pas pris garde à ſes ſouliers qui ont pu *fouler des croûtes* varioliques,

Puiſqu'on eſt *chauſſé* quand on a mis des ſouliers, j'ai pu dire qu'on pouvoit prendre la variole en marchant dans la chambre des variolés, *quoique bien chauſſé.* J'ai pu donner m. *Paulet* pour garant de cette poſſibilité, & j'ai dû le faire n'étant que l'hiſtorien des faits avancés par meſſieurs les partiſans de l'extirpation. Si la puérilité du moyen a révolté m. *Paulet*, eſt-ce ſur moi ou ſur lui que doit tomber le blâme?

DEUXIEME INFIDÉLITÉ.

Il dit même page de la même gazette, *lig.* 12, qu'on a conſeillé, *p.* 361, de tenir les fenêtres fermées en été, dans la crainte que les mouches n'y entrent, je l'ai réellement dit; mais, pour apprécier cette infidélité, il faut ſavoir ſi m. *Paulet* n'a pas expreſſément

(*Page* 361, *lign.* 19 de l'ouvrage indiqué, on lit:

« Si c'eſt en été, la » garde ou le malade au- » ront ſoin d'*écarter les* » *mouches* qui pour- » roient ſe poſer ſur la » peau du malade, & on » aura ſoin en même » temps de couvrir les

conseillé à la page que je cite, *d'éloigner les mouches des appartemens* : car, s'il l'a conseillé comme le meilleur moyen de leur en interdire l'entrée est de fermer les fenêtres, j'ai pu donner ce moyen pour un de ceux qu'il faut employer, d'après les conseils de m. *Paulet*. Or, . . .

» parties en suppuration, » & *d'éloigner les mou-* » *ches des appartemens.*

TROISIEME INFIDÉLITÉ.

Il prétend qu'on a conseillé, *pag.* 350, d'élever une barriere autour du lit des malades, qui soit jointe au parquet de maniere à interrompre toute communication.

Voici ce que j'ai dit en racontant les précautions conseillées « à éle- » ver *autour du lit* du » malade une balustrade » en *forme de paravent* » *de la hauteur de trois* » *pieds*, & jointe *au* » *parquet de maniere à* » *interrompre toute com-* » *munication* » ; & j'ai cité la *page* 350 de l'histoire de la petite-vérole.

On lit *pag.* 352 de l'ouvrage cité, *ligne* 17 : « On formera une sorte » de *barriere autour du* » *lit du malade*, sembla- » ble *à un paravent* qui » entoure le lit, *dont la* » *hauteur sera de trois* » *pieds* ».

Pag. 355, *lign.* 4 : « *La barriere du lit* » sera fixe ; il y aura une » porte dont la garde » seule aura la clef ; on » fera joindre exactement » cette *barriere* avec le » parquet, au moyen de » quelque terre grasse, » *afin que les ordures* » *ne puissent passer en-* » *tr'eux* ». L'auteur parle de la même *barriere* ligne 22 & 29 de la même page, & ligne premiere de la suivante.

Réflexion.

Par ce parallele il est évident que m. *Paulet* ayant conseillé *une barriere*, je

n'ai pas commis d'infidélité relative à l'objet. Mais j'avoue que j'en ai commis une en citant la *pag.* 350, puisque le conseil de la barriere ne se trouve qu'aux *pages* 352 & 355.

QUATRIEME INFIDÉLITÉ.

J'ai dit, *pag.* 56, *ligne premiere :*

« Les gardes-malades, » les médecins, chirur- » giens & apothicaires, » seront les seuls qui » pourront franchir cette » barriere. Mais avant » de la passer, ils se revé- » tiront d'une espece de » *sarreau de toile*, sem- » blable à ceux des rou- » liers, & qui tombera » jusqu'à terre : ils le » quitteront en sortant ».

. . . . . .

M. *Paulet* a écrit, *pag.* 354, *lign.* 22 de l'histoire citée : « La gar- » de sera toujours cou- » verte d'une *capotte de* » *toile* qui couvrira son » tablier, son jupon, &c. » & qui sera nouée, au » moyen de deux cor- » dons, au cou & au » poignet ».

Même page, *ligne* 4, l'auteur parlant des précautions avec lesquelles on doit approcher des malades, dit :

« Il est inutile d'aver- » tir mes confreres que *les manchettes*, *les* » *habits*, &c. peuvent *s'imbiber de la matiere* » *variolique* ».

Page 355, ligne 20 :

La garde « si elle est obligée de sortir... elle » quittera sa toile qu'elle posera entre le lit & » la *barriere* ».

Page 365, m. *Paulet*, en décrivant les précautions à prendre pour transporter les malades à l'hôpital destiné à les recevoir, dit *lig.* 6 :

« Les porteurs seront couverts *d'une che-* » *mise charretiere*, & auront des gants de » toile fine. En arrivant à l'hôpital, ils quitte- » ront *leurs toiles* & leurs gants.

Réflexion.

Il eſt viſible que l'idée du *ſarreau* eſt priſe dans l'ouvrage de m. *Paulet*. Car qu'eſt-ce autre choſe que *la capote de la garde*, la chemiſe charretiere, la toile des porteurs ?

Si j'en ai étendu l'uſage aux médecins c'eſt conſéquemment à l'avis que m. *Paulet* donne à ſes confreres, en leur rappellant que *les manchettes*, *les habits*, *&c. peuvent s'imbiber de la matiere variolique*, & tranſmettre les ſemences de la variole ; c'eſt d'après la forme de *la chemiſe charretiere* qu'il preſcrit pour les porteurs, d'après l'attention qu'il a de dire que la *capotte de la garde doit couvrir les habits, & être nouée au cou & aux poignets avec deux cordons*.

J'ai donc pu lui faire honneur de cette invention ; & pour avoir été autoriſé à recommander cette capote, cette chemiſe charretiere, ce ſarreau, ce qui eſt la même choſe ; pour être autoriſé, dis-je, à le recommander aux médecins, & à citer m. Paulet, il ſuffiſoit qu'il en eût donné l'idée. Je le pouvois d'autant mieux ſans faire preuve de mauvaiſe foi, que dans aucun des endroits qui ont excité la réclamation de m. Paulet, je n'ai imprimé ſes paſſages en italique, ni avec

des guillemets, & que dans la note 64, p. 57, après avoir cité cet auteur, j'ai dit:

J'ai ajouté *dans ces articles* & *dans quelques-uns des autres*, des précautions qui ne ſont pas *indiquées par m. Paulet*; mais qui en ſont des *conſéquences néceſſaires*.

J'aurois pu dire encore, & qui ſont ſi ſenſiblement conformes à ſes principes, qu'elles n'ont pu être oubliées que par inadvertence.

Car après avoir poſé en fait dans ſon hiſtoire de la petite-vérole, *tom.* 1er, *p.* 297, *l.* 9, que

« La matiere de ces deux maladies (la » peſte & la variole) eſt capable de s'at- » tacher ſur tous les corps viſibles, pal- » pables & ſolides ».

Dans ſon mémoire pour ſervir de ſuite à cette hiſtoire, *p.* 10, *l.* 5. que

« Les ſemences de la maladie (la va- » riole) s'y conſervent (dans les corps » qui s'imprégnent le plus du virus vario- » lique) », & des années entieres peuvent être ainſi tranſportées d'un bout du monde à l'autre.

Même page, *ligne* 12 :

« Un atome de pus variolique peut don- » ner la petite-vérole la plus complette ».

Il eſt évident, d'après l'opinion de ce promoteur ardent du projet de l'extir-

pation, que pour rendre l'exécution de ce projet efficace, on ne doit négliger aucune des précautions que j'indique.

Le parallele de ſon texte & du mien, porte donc juſqu'à l'évidence que l'infidélité de ſa mémoire l'a égaré, & lui a fait appercevoir dans mes citations des infidélités qui n'y ſont pas réellement.

On peut juger à préſent de la ſolidité de ſa critique. On peut décider ſi je mérite les qualifications odieuſes qu'il m'a prodiguées, & qu'un homme de bon ſens, quelques raiſons qu'il eût, quelque paſſionné qu'il fût, ne ſe permettroit pas contre le dernier des hommes. Enfin s'il pouvoit dire :

« C'eſt ainſi que m. *Maret* s'eſt permis » *contre toute bienſéance*, contre toute » vraiſemblance, de ſuppoſer dans un écrit » public depuis pluſieurs années, & que » tout le monde eſt à portée de conſulter, » des choſes *qui ne s'y trouvent pas*, telles » que celles qu'on vient de faire remarquer. Comment cet auteur a-t-il pu » imaginer que ceux qui ſont intéreſſés à » le lire, & faits pour détromper le pu- » blic lorſqu'on veut lui en impoſer, lui » paſſeroient des *infidélités de ce genre* ? » Comment un médecin, le ſecrétaire » d'une compagnie compoſée de perſon- » nes les plus diſtinguées & les plus reſ-

» pectables, fait, par ſa place, pour inſpi-
» rer la confiance publique, pour être le
» dépoſitaire des ſecrets, des découvertes,
» a-t-il pu s'oublier juſqu'à ce point? Nous
» avions toujours cru que ce médecin reſ-
» pectoit aſſez le public, ſe reſpectoit aſſez
» lui-même pour ne pas le tromper, ſur-
» tout dans une affaire où il ne s'agit de
» rien moins que de la vie des hommes.
» Nous ſommes fâchés pour lui d'être
» obligés d'en faire la remarque ».

Ce morceau éloquent, digne d'un Démoſthène, eſt ſi ſuſceptible d'une parodie accablante, que ſi les ſarcaſmes du critique avoient pu m'émouvoir, je n'aurois eu qu'à changer les noms propres & les titres diſtinctifs : mais je n'ai jamais ſu imiter les mauvais exemples. Je prierai ſeulement qu'on veuille bien comparer le ton que m. *Paulet* a pris en parlant de moi, & celui dont j'ai parlé de lui. J'ai dit, *pag.* 83 de mon mémoire, *lign.* 7, en parlant du projet de l'extirpation :

« Ce projet annonce dans ſes auteurs,
» dans ſes partiſans, des vues patriotiques
» bien louables ».

Et c'eſt toujours ſur le même ton que je fais mention de ces meſſieurs.

Je pourrois, en terminant cette lettre, faire quelques remarques ſur la fine plaiſanterie que ſe permet m. *Paulet* après la

déclamation modérée que j'ai citée « ſur » le ſarreau de toile dont je couvrirai » ceux qui diront que la variole inoculée » eſt contagieuſe, &c. ». Mais je ſupplie mes lecteurs de recourir à la *pag.* 148 de mon mémoire, ils verront ſi je ne crois pas à la poſſibilité de la contagion de la variole inoculée, puiſque je dis *ligne* 5 : « Il ſuffira, pour la rendre inefficace, d'o- » bliger à ſequeſtrer les inoculés dans tout » le temps où ils pourroient la répandre, » & à prendre à leur égard une partie » des précautions indiquées par les auteurs » du projet de l'extirpation de la variole ».

M. *Paulet* s'eſt laſſé d'analyſer mon ouvrage parce que je ſuis *au-deſſous de toute critique.*

Cela me fait eſpérer qu'il ne m'honorera plus de la ſienne, ni à viſage découvert, ni ſous le voile d'un d'anonyme ou pſeudonyme, & qu'après s'être épuiſé en efforts impuiſſans ſur mes *principales infidélités*, il prendra le parti d'un ſilence ſtoïque ; mais je lui promets que, quoiqu'il écrive, cette réponſe eſt la ſeule que je lui ferai.

A Dijon, le 4 juillet 1780.

OBSERVATION & RÉFLEXIONS

Sur l'électricité médicale (*).

LORSQUE les médecins ont commencé à employer l'électricité contre pluſieurs des maladies qui affligent l'eſpece humaine, il a dû s'élever deux partis contraires : c'eſt l'effet ordinaire de toutes les nouveautés. Auſſi y a-t-il eu des enthouſiaſtes pour & contre ce nouveau remede ; les uns ſe ſont empreſſés d'en vanter l'efficacité : ſelon eux, la découverte eſt un bienfait céleſte dont la vertu toute puiſſante doit s'étendre à tous les maux. Les autres ont dépriſé cette pratique & ſes auteurs, ont effrayé ſur ſes ſuites, ont menacé des effets les plus pernicieux.

Cependant les médecins prudens qui ſe conduiſent avec la ſageſſe & le modération néceſſaires pour bien régler la pratique difficile de leur art, ſe moquent également & des guériſons miraculeuſes que préconiſent les partiſans de l'électricité, & des terribles conſéquences dont ſes détracteurs cherchent à nous effrayer : ils avouent en même temps qu'entre les mains

(*) Extrait de l'*ANTOLOGIA*, feuille Romaine, n°. LII, pag. 413. Juillet 1780.

d'un praticien éclairé & consommé, cette nouvelle *drogue* pourra procurer des avantages dans plusieurs cas.

Le *P. Barletti* mérite, à juste titre, d'être inscrit sur la liste peu nombreuse de ces sages & modérés observateurs, lorsqu'en rendant compte de plusieurs de ses maladies, dont il attribue l'origine à l'usage abusif de l'électricité joint à l'extrême irritabilité de ses nerfs, il n'exclue pas néanmoins l'électricité de la pratique de médecine, & dit avec *Tissot* que *sub tutelâ periti medici suas habet vires heroicum, & in medicinâ retinendum remedium, quia tantùm opportunè applicatur; pulcri indè successus in nosocomio Theresiano. Pessimè verò pro paralyseos specifico venditatur; nec malè anno jam* 1746, *sagaciter scribebat* Cel. Camper, *electricitatis effecta nervis inimica esse probabile est.*

Des différentes maladies nerveuses dont le *P. Barletti* a été tourmenté, & qui toutes ont été occasionnées par son ardeur excessive pour les recherches & les expériences électriques, il n'a décrit que la derniere, qui a été infiniment plus grave & plus dangereuse que les précédentes, quoique les symptômes & les circonstances qui l'ont accompagnée, aient été du même ordre.

Elle fut précédée & annoncée par des insomnies opiniâtres, des douleurs & des ardeurs d'entrailles, principalement la nuit & vers le point du jour, & qui augmentoient par l'impression extérieure du froid. Il éprouvoit un sentiment intérieur de frissonnement fébrile. Lorsqu'il s'approchoit près du feu, ou se tenoit trop longtemps debout, il étoit pris inopinément d'une sueur froide avec menace de défaillance. Une langueur accablante & de l'embarras dans l'usage de ses sens & de ses facultés intellectuelles étoient devenus son état habituel. Tels furent les accidens qu'éprouva le *Pere Barletti* dans les premiers jours de janvier 1778, pour s'être occupé pendant tout le cours du mois de décembre précédent, à faire de nombreuses expériences électriques avec de fortes machines & avec des explosions multipliées pendant des quatre & six heures de suite chaque jour, & souvent même plusieurs fois dans la journée.

La matinée du huit il éprouva deux syncopes mortelles après avoir évacué une quantité de sang peu considérable; ce sang étoit grumelé, & en partie corrompu, pour avoir séjourné dans le canal intestinal. Il demeura ensuite dans une prostration extrême de tout le système nerveux & musculaire, & dans un tel dépérissement

des organes de la nutrition, qu'il devint bientôt & resta pendant quatre mois exactement semblable à un cadavre.

De tous les secours qui lui furent administrés par le savant docteur *Borsieri*, le plus efficace a été l'entiere cessation de toute sorte d'expérience électrique.

Quelques personnes regarderont peut-être les accidens dont le *P. Barletti* a été la victime, comme étant simplement la suite d'une trop forte application au travail, & de la contention d'esprit qu'exige en général la physique expérimentale. Il va au-devant de cette objection en avertissant que tous ses travaux, autres que ceux relatifs à l'électricité, le fatiguoient effectivement, & l'affoiblissoient sensiblement, mais jamais avec les terribles symptômes & les suites qu'il éprouvoit seulement lorsqu'il s'étoit occupé d'expériences électriques. Il a même remarqué un contraste singulier & frappant entre les effets que celles-ci produisoient en lui, & ceux dont ses autres occupations étoient souvent la cause. C'est que les dernieres l'affoiblissoient & le fatiguoient beaucoup plus l'été que l'hiver; ce qui est dans l'ordre ordinaire & naturel: tandis que les expériences électriques au contraire lui étoient bien plus préjudiciables, & l'affoiblissoient beaucoup plus dans les temps froids que dans la saison des chaleurs.

Ceux qui ſe ſont occupés pendant quelque temps de l'étude des phénomenes & de la nature du fluide électrique, auront eu l'occaſion d'éprouver plus d'une fois en eux-mêmes des effets analogues à ce que nous venons de rapporter; les différences, s'il y en a eu, auront dépendu de quelques circonſtances particulieres. Certainement le célebre *Muſſchembroeck*, l'un des ſavans qui ont fait les premiers des recherches ſur l'électricité, quoiqu'il n'ait employé que des machines & des appareils d'une grandeur médiocre, a obſervé dans lui-même & dans les autres des effets aſſez ſemblables à ceux qu'a reſſenti le P. Barletti. *Quoniam me*, ce ſont ſes paroles, *non parùm exercui in detegendis proprietatibus electricitatis, tum manu fricando tubos, aut globos vitreos, qui in machinâ in rotundum vertebantur, tum digito eliciendo ſcintillas crepitantes, &c... in me obſervavi tribus diverſis vicibus, quum paulò diligentior in capiendis experimentis fueram tempore diurno, ſequenti nocte me incidiſſe in febrem violentiſſimam magno cum calore & anxietatibus, quæ eodem tenore perſtitit trigenta ſex horis, & deſiit ſine ullo alio ſigno, vel ſymptomate recidivo. Similem febrem ter expertus fui; & ab eo tempore ſum multò prudentior in faciendis experimentis*

electricitatis... mea uxor quæ fideliter me in iis experimentis adjuvit, & manu fricuerat globum, palleſcere cœpit, & virium defectu laborare, reſtituto ſimul ac hoc ab electricitate ortum eſſe ſuſpicabatur, & ab experimentis abſtinebat. On peut lire le ſurplus dans l'ouvrage de ce ſavant juſtement célebre, *introductio, ad philoſoph. natur.* §. 945. Les obſervations du médecin de Lauſanne, celles du ſavant profeſſeur à Vienne, l'abbé *de Herbert* & de beaucoup d'autres phyſiciens & médecins diſtingués, ſont conformes à celles que nous venons de citer.

Toutes nous offrent le tableau des maux qu'occaſionne l'abus de l'électricité, ainſi que des autres remedes actifs que la nature laiſſe à notre diſpoſition; elles prouvent que cet abus peut devenir exceſſivement nuiſible, mais non pas qu'il faille rejetter entiérement l'uſage de l'électricité de la médecine. Il eſt hors de doute que l'électricité atténue les humeurs, accélere le mouvement du ſang, irrite & réveille la fibre muſculaire, augmente la tranſpiration, & produit d'autres effets qui peuvent beaucoup contribuer à hâter la guériſon dans pluſieurs maladies.

Le *P. Barletti* poſe en fait & établit comme principe, que *l'électricité diſpoſe efficacement les ſubſtances animales à l'al-*

caleſcence & à la diſſolution ; de même que les ſubſtances inflammables à la combuſtion. Ce qui pourra ſervir de regle à quiconque tentera de faire une application avantageuſe de l'électricité à l'économie animale. En effet, l'on a remarqué que les animaux tués par l'électricité ou par la foudre, ont dès l'inſtant même de leur mort la chair auſſi molle & les fibres auſſi lâches qu'elles le ſeroient dans les cas ordinaires après pluſieurs jours.

EXTRAIT des prima menſis *de la faculté de médecine de Paris, tenus les* 1er *&* 15 *juin* 1780.

LA chaleur extraordinaire qui, dans les derniers jours du mois de mai, a porté la liqueur du thermometre juſqu'au 24e degré, a preſque totalement diſſipé les affections catarrhales. Les vieillards & les perſonnes cacochymes, ſujettes aux douleurs rhumatiſantes & arthritiques, ſont les ſeules chez qui elles ont perſévéré. Mais à ces maladies ont ſuccédé des fievres putrides bilieuſes, des fievres ardentes, dont un grand nombre ſe terminoit par des éruptions miliaires. Ces éruptions ont été critiques pour ceux chez qui elles ſe ſont ſoutenues, & ont parcouru régulière-

ment leurs périodes, mais il y en a eu plusieurs chez qui elles ont disparu très-promptement. Dans ce cas on n'a retiré aucun secours des potions cordiales destinées à reporter l'humeur à la peau; au contraire elles ont paru précipiter les accidens mortels. Les vésicatoires appliqués, dès que l'on s'appercevoit de l'irrégularité & de l'inconstance de l'éruption, en ont sauvé quelques-uns.

On a observé généralement que dans les fievres la tête s'embarrassoit très-promptement, & plus même que l'état du pouls ne sembloit le faire craindre; ce que l'on a attribué à la raréfaction subite du sang & des humeurs par la violente chaleur survenue tout-à-coup. Cette même cause a vraisemblablement produit les désordres dans la raison, les accès de folie, de démence, qui ont été très-communs. Les moyens propres à calmer la raréfaction du sang, tels que les boissons nitreuses, acidulées, les lotions de la tête avec de l'eau froide, du vinaigre, les bains des pieds, les lavemens, l'air libre & frais, &c. ont été très-avantageux. La saignée a dû être ménagée, & on a observé qu'après cette opération, plusieurs malades avoient eu des accès plus violens, & que si on insistoit, ils tomboient dans un état de foiblesse suivi bientôt de tous les symptômes

d'une putridité cauſée par une bile âcre & cauſtique qu'il étoit difficile d'adoucir & de corriger.

Il y a eu auſſi, & ſur-tout parmi le peuple, un grand nombre de fluxions de poitrine. Les ſaignées & les délayans béchiques, inciſifs, ayant remédié à l'état vraiment péripneumonique, les malades étant ſans fievre, ſans oppreſſion, il leur reſtoit cependant un point de côté opiniâtre, qui gênoit la reſpiration. Mais comme le ſommeil & les forces ſe rétabliſſoient viſiblement, il a ſuffi de combattre cette douleur, qui étoit rhumatiſante, avec des boiſſons inciſives & légérement ſudorifiques.

Le froid, qui a ſuccédé tout-à-coup à une violente chaleur, a rendu les fluxions de poitrine plus graves; car l'on a obſervé dans quelques-uns de ceux qui en ont été attaqués, que les poumons étoient, dans le principe, ſi fort gorgés de ſang, que les ſaignées répétées, même bruſquement, n'avoient pu les débarraſſer, & que ces malades étoient morts étouffés.

Le froid a auſſi réveillé preſque toutes les affections catarrhales, les fluxions de poitrine, les points de côté, les toux opiniâtres, les rhumes de cerveau, les maux de gorge, les douleurs rhumatiſmales, & des dévoiemens avec des coliques violentes,

On a eu à traiter un grand nombre d'éruptions éryſipélateuſes ſur toutes les parties du corps, mais ſpécialement aux jambes; l'humeur, qui ſe portoit ainſi au-dehors, étoit très-mobile, car elle paſſoit rapidement d'une partie à l'autre, & ſur-tout d'une jambe à l'autre. Souvent les boiſſons inciſives rafraîchiſſantes avec les borraginés, les chicoracés, le petit-lait, & des fomentations avec l'infuſion de fleurs de ſureau, animée d'un peu d'eau-de-vie, ont ſuffi. Mais lorſque l'inflammation étoit conſidérable, & qu'elle occupoit le viſage ou les parties ſupérieures du thorax, on a été obligé de faire précéder une ou deux ſaignées. Lorſque les plaques éryſipélateuſes des jambes formoient une élévation de couleur violette, ou avoient quelque reſſemblance avec les taches ſcorbutiques, on a dû avoir recours au petit-lait avec le ſyrop anti-ſcorbutique, ou à des boiſſons de même nature, & extérieurement aux fomentations animées avec l'eau-de-vie camphrée, & l'onguent de ſtyrax.

La coqueluche a continué chez les enfans; mais l'affection ſcorbutique, dont nous avons parlé dans les journaux précédens, a ſenſiblement diminué. On a vu quelques rougeoles. Les petites-véroles ont été fort rares.

M. *Majault* a rendu compte de l'état des femmes en couche de l'hôtel-dieu : preſque toutes ont eu des coliques violentes. Chez quelques-unes elles étoient accompagnées des ſymptômes de l'inflammation ; la langue étoit ſéche, aride, les délayans, les relâchans, l'huile d'amandes douces, & même l'oxymel ſimple ; lorſque l'on avoit lieu de craindre l'inflammation, ont ſuffi pour diſſiper la maladie. A ce ſujet, notre ſavant obſervateur a jetté des doutes fondés ſur l'opinion preſque générale *qu'il faut éviter le vinaigre pour les femmes en couche.*

MM. *Majault*, *Thiéry*, médecin conſultant du roi, *Deſeſſartz*, *Boſquillon* & *Nizon*, ont communiqué des obſervations ſur la nature des ſymptômes qui précedent ordinairement les éruptions à la peau, & ſpécialement l'éruption miliaire.

Pluſieurs docteurs ont fait part des accidens qu'ils ont vus réſultans de l'application journaliere de certaines pommades épiſpaſtiques très-renommées, pour entretenir l'écoulement qu'elles ont provoqué, ou qui l'avoit été par un emplâtre véſicatoire. Ces accidens étoient principalement des fievres violentes avec friſſon, & qui prenoient quelque temps après le panſement. Les jours qu'on ne panſoit point, il n'y avoit point de fievre ; ou ſi

le panſement qu'on avoit coutume de faire le matin, par exemple, étoit différé juſqu'au ſoir, la fievre qui avoit eu lieu le matin, n'avoit plus lieu que le ſoir. L'abandon total de la pommade, a été ſuivi de la ceſſion totale de la fievre.

On a auſſi rendu compte des mauvais effets de pluſieurs remedes empiriques, & prétendus ſecrets.

M. *Philip* a lu l'hiſtoire d'une fille âgée de 18 à 19 ans, qui, ayant ſes regles, fut tout-à-coup inondée d'eau froide qu'on lui jetta au viſage, ſes regles furent ſupprimées; elle fut ſaiſie de convulſions violentes, ſuivies d'une hydrophobie conſtante, qu'aucun moyen n'a pu calmer: elle eſt morte le quatrieme jour. L'ouverture du cadavre n'a rien préſenté qui pût répandre quelques lumieres ſur cette cruelle maladie.

M. *Maigret* a rendu compte des maladies qui ont régné dans la paroiſſe Saint Nicolas des Champs, dont les pauvres ſont confiés à ſes ſoins.

Dans l'aſſemblée du 15, m. *Majault* rapporta le fait ſuivant:

Une femme groſſe de quatre mois, ſe voyant ſurpriſe entre deux voitures, qui paroiſſoient devoir l'écraſer, fit un effort violent pour ſouſtraire ſon ventre au choc & à la preſſion. Elle ne fut point

bleſſée, ni même touchée ; mais ſa frayeur fut extrême ; elle ſe trouva mal, & eut ſur le champ une perte. La matrice examinée, ne préſenta aucun indice d'un accouchement prochain. La perte ceſſa ; mais, un mois après, les regles parurent ; leur écoulement n'étoit point continu ; il n'avoit lieu que d'heure en heure. Cette évacuation périodique fit juger que la malade n'étoit point enceinte. Cependant le ventre reſta gros, rémittent, & ſur-tout dans la région hypogaſtrique. Cette femme étant morte, cinq mois après ſon accident, a été ouverte. On a trouvé un enfant dans la capacité du ventre, mais point dans la matrice. On a reconnu qu'il s'étoit fait à ce viſcere une crevaſſe par laquelle l'enfant avoit paſſé dans le ventre : cette crevaſſe étoit déjà fermée, & la cicatrice conſolidée dans la face interne de la matrice ; mais elle étoit encore ouverte dans ſa face externe.

MM. les Chirurgiens qui ont aſſiſté à l'ouverture du cadavre, ſe propoſent de donner de ce fait des détails plus circonſtanciés ; c'eſt pourquoi m. *Majault* a cru devoir ſe borner, pour le moment, à l'annonce que l'on vient de lire, & que nous avons crue digne de l'attention de nos lecteurs.

L'accident de la rupture de la matrice, & du paſſage de l'enfant dans le ventre étoit déjà connu ; pluſieurs docteurs en ont rapporté des exemples nouveaux. Entr'autres m. *Hallot* a cité l'exemple d'une femme qu'il connoît, à qui la matrice s'eſt crevée dans les efforts de l'accouchement, & dont on a retiré l'enfant par l'opération céſarienne ; les inteſtins ont été enflammés, ont ſuppuré, & cette femme porte un anus artificiel.

Avertiſſement des auteurs du journal.

M. *Boſquillon* nous ayant repréſenté que nous avions mal ſaiſi l'obſervation ſur la goutte, qu'il avoit communiquée de vive voix à l'aſſemblée de la faculté, & que nous avons indiquée *pag.* 87 du journal de juillet dernier, nous nous hâtons de réparer une faute involontaire, & de détromper nos lecteurs, en leur donnant cette obſervation écrite par notre confrere lui-même.

Rien n'eſt ſi peu connu, & ne mérite plus l'attention du médecin que les différens ſymptômes que produit la complication des maladies. On ne peut donc trop raſſembler d'obſervations capables de

nous diriger dans de ſemblables circonſtances ; c'eſt ce qui m'a déterminé à communiquer l'obſervation ſuivante :

Un homme âgé de 45 ans, ſujet, depuis 12 ans, à des accès réguliers de goutte, eut une gonorrhée virulente, qui s'étant diſſipée en ſix ſemaines, par l'uſage des mercuriaux, fut ſuivie d'un gonflement douloureux dans l'aine. Les bains furent preſcrits ; le gonflement & la douleur augmenterent par degré ; au bout de quinze jours on joignit aux bains les frictions de deux jours l'un : le mal augmenta ; les douleurs devinrent extrêmes ; après dix frictions, faites en trois ſemaines, l'aine droite s'engorgea auſſi : on continua les bains quinze autres jours ; on donna quelques frictions de loin en loin, parce que les douleurs devenoient inſupportables, ſur-tout lorſque la ſalivation s'annonçoit. Ces douleurs obligerent de renoncer aux bains, & la difficulté d'avaler contraignit de réduire le malade au petit lait & au bouillon pendant environ trois ſemaines. Après ce temps, les douleurs parurent ſe modérer ; on preſcrivit le ſublimé à petites doſes. Les bubons diminuerent ; la douleur ſe fixa au centre ; le gauche ſuppura au bout de cinq mois de traitement, & le droit un

mois plus tard : le malade fut alors fort soulagé ; mais une grande partie des tumeurs étant restée squirrheuse, on eut recours aux escharotiques légers, aux fondans & aux suppuratifs, qui produisirent, quoique lentement, l'effet que l'on desiroit. Le sublimé fut continué près d'un an avec le petit lait, les légers sudorifiques, & autres remedes adaptés aux circonstances. Enfin, le traitement dura seize mois ; il ne restoit qu'un léger empâtement dans les aines. Le malade quitta alors Paris. Je le revis au bout de cinq ans. J'appris de lui, qu'il avoit eu depuis un enfant bien portant, qu'il n'avoit éprouvé aucun ressentiment de sa maladie vénérienne, & qu'il n'avoit eu aucune attaque de goutte.

D'après les observations d'*Hildanus* (1), & quelques-unes qui me sont particulieres, il paroît constant que les frictions mercurielles augmentent les douleurs arthritiques & en changent en quelque sorte la nature. Dans le cas dont il s'agit, la maladie vénérienne paroît s'être combinée avec la goutte, & avoir donné lieu aux accidents rebelles qui sont survenus.

(1) *Voyez* cent. 3, observ. 92 ; cent. 4, observ. 82.

Comme

Comme le malade a reſſenti, pendant ſix mois, des douleurs innouïes, j'ai cru que cet exemple étoit du nombre de ceux qui prouvent que la goutte peut être guérie par des douleurs violentes qui lui ſont étrangeres. Ainſi, *Camerarius* (1) raconte qu'un malade, dont les pieds furent attachés à un poteau avec ſix clous de fer, fut guéri. Le même *Camerarius* (2), *Alberti* (3), *Hebenſtreit* (4) regardent comme certain que les tortures ont guéri la goutte. Suivant *Riedlin* (5), les fuſtigations ont produit le même effet.

---

(1) *Memor. cent.* 8, pag. 52.
(2) *Memor.* 2, *cent.* 6, pag. 25.
(3) *Juriſprud. med.* part. 2, pag. 532.
(4) *Anthropotogia forenſis*, pag. 604.
(5) *Lin. med.*

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
JUIN 1780.

Jo. du M.	THERMOMETRE. Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	BAROMETRE. Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	14, 5	26, 8	20, 0	27 11, 8	27 11,10	27 11, 5
2	19, 0	26, 0	21, 0	27 11, 6	27 11, 2	27 10,11
3	17, 2	26, 5	20, 0	27 10, 4	27 10, 1	27 10, 8
4	11, 0	19, 0	14, 0	27 10, 8	27 11, 0	27 10, 5
5	12, 0	16, 0	11, 5	27 10, 4	27 10, 0	27 9, 5
6	10, 0	15, 5	13, 0	27 9, 8	27 10, 4	27 10, 8
7	9, 2	16, 0	9, 0	27 10, 6	27 10, 4	27 10, 7
8	4, 9	15, 0	9, 0	27 11, 0	27 11, 3	27 11, 9
9	5, 2	15, 0	12, 5	27 11, 6	27 11, 4	27 11, 3
10	7, 5	17, 4	14, 2	27 10, 8	27 9,10	27 9, 6
11	9, 8	21, 1	15, 0	27 9, 8	27 10, 0	27 10, 8
12	11, 8	20, 0	15, 0	27 10,11	27 11, 5	28 0, 0
13	11, 4	20, 8	16, 0	28 0, 2	28 0, 0	27 11, 5
14	12, 7	14, 8	11, 7	27 11, 0	27 11, 2	27 11, 2
15	8, 0	10, 7	9, 0	27 11, 2	27 11, 5	28 0, 0
16	6, 0	16, 0	12, 2	28 0, 2	28 0, 6	28 0, 9
17	10, 0	16, 0	13, 0	28 0, 4	28 0, 0	27 11,11
18	11, 5	19, 5	17, 5	27 11, 2	27 10,10	27 10, 6
19	13, 6	20, 2	16, 0	27 10, 2	27 10, 2	27 10, 4
20	13, 0	15, 5	12, 9	27 11, 4	28 0, 0	28 1, 1
21	9, 0	15, 0	12, 5	28 1, 9	28 1, 9	28 1,10
22	10, 6	19, 0	14, 6	28 2, 0	28 1, 1	28 0, 4
23	12, 0	18, 0	13, 0	28 0, 0	28 1, 0	28 1,10
24	10, 0	71, 0	16, 2	28 2, 2	28 1, 5	28 1, 4
25	12, 8	16, 6	11, 3	28 1, 4	28 1, 7	28 2, 7
26	8, 0	16, 5	12, 3	28 2, 7	28 2,10	28 3, 2
27	7, 1	18, 6	12, 8	28 3, 5	28 3, 4	28 3, 4
28	8, 5	19, 3	15, 0	28 3, 2	28 2,10	28 2, 7
29	12, 5	22, 8	17, 9	28 2, 2	28 1, 2	28 0, 5
30	14, 0	23, 5	18, 0	27 11,10	27 11, 5	27 11,11

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

J. du mois.	La Matinée.	L'Après-midi.	Le Soir à 9 h.
1	N-E. b. tr. chaud	S-E. b. tr. chaud	O. b. tr. ch. *t. au l.*
2	N. *idem.*	S-O. *idem.*	S. O. b. tr. chaud.
3	E. & S. *idem.*	S. *id. tonnerre au loin, électr.*	N. couvert, très. chaud, *électr.*
4	N-E. nuages, *tonnerre électr.*	N-E. couv. pluie, *tonnerre électr.*	N-E. couvert.
5	N. cou. fr. pet. pl.	N. couv. froid.	N. *idem.* froid.
6	N. cou. brouil. fr.	N-E. *id.* brouill.	N-E. *idem.*
7	N-E. n. fr. pet. pl.	N-E. nuag. froid.	N-E. b. tr. froid.
8	N-E be. tr. froid.	N-E. be. v. froid.	N. *idem.*
9	N-E. beau, froid.	E. & S-E. beau.	N. beau, froi .
10	E. beau, froid.	S. beau, doux.	E. & S. be. doux.
11	E. beau, chaud.	N. beau, chaud.	N. beau, frais.
12	N-E. beau.	N-E. *idem.*	N-E beau, chaud
13	N-E. *id.* chaud.	S-O. nuag. chaud.	N-O. nuages.
14	N-O. couvert, vent, pluie.	N-O. & S. couv. vent froid.	O. couvert, vent froid.
15	O. *idem.* froid.	O. nuag. vent fr.	O. beau, froid.
16	O. nuages, froid.	N-O. nuages.	N-O. nuages.
17	N. nuages.	O. couvert.	S-O. couv. pluie.
18	O. beau, frais.	S-O. be. chaud.	O. beau, chaud.
19	S-E. & S. couv. ch. pl. *élect.*	S couv. chaud.	N-O. couvert, .chaud.
20	S-O. couv. fr. pl	O. & N. n. frais.	N. nuages, frais.
21	N-O. c. froid, pl.	N-O. & S-O. be.	O. beau.
22	N-O. beau.	S-O. & O. c. ch.	S-O. couvert.
23	S-O. nuag. froid.	O. nuages.	N. beau, frais.
24	E. beau, frais.	S O. be. chaud.	N. *idem.*
25	N-O. *id.* vent.	N-O b. v. froid.	N-O. be. v. ftoid.
26	N-O be. froid	N-O. beau, froid.	N. beau, froid.
27	N. *idem.*	N. beau.	N. beau.
28	N-E. beau, frais.	E. *idem.*	E. *idem.*
29	E. beau, chaud.	E. *idem.* chaud	E. *idem.* chaud.
30	E. *idem.*	S. n. très-ch. vent.	O. be. ch. *éclairs.*

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur	26, 8 deg.	le 1er
Moindre degré de chaleur	4, 9	le 8
Chaleur moyenne	14, 4 deg.	
	pou. lig.	
Plus grande élévation du Mercure	28, 3, 5	le 27
Moindre élévat. du Mercure	27, 9, 5	le 5
Elévation moyenne	28 p. 0, 1	
Nombre de jours de Beau	17	
de Couvert	7	
de Nuages	6	
de Vent	5	
de Tonnerre	3	
de Brouillard	1	
de Pluie	9	
Quantité de Pluie	10, 6 lignes.	
D'Evaporation	78, 0	
Différence	67, 4	
Le vent a soufflé du N.	6 fois.	
N.-E.	6	
N.-O.	5	
S.	3	
S.-E.	1	
S.-O.	3	
E.	4	
O.	5	

TEMPÉRATURE : Variable, mais en général froide & très-séche ; il est tombé 10 lignes d'eau le 4, & 0, 6 lignes seulement pendant le reste du mois : les bleds, les foins & la vigne s'accommodoient de cette température, mais les grains de mars, les légumes & les fruits souffroient.

MALADIES : Aucune.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 1er juillet 1780.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois de juin 1780, par m. Boucher, médecin.

Dans tout le cours de ce mois il n'y a eu guere de pluie que pendant quatre à cinq jours, entre le 17 & le 23.

Les trois premiers jours du mois, la liqueur du thermometre s'eſt élevée au-deſſus du terme de 21 degrés : le 2, elle a monté à 23 degrés. Mais dans le reſte du mois, elle ne s'eſt pas élevée au-deſſns du terme de 17 à 18 degrés, ſi ce n'eſt le 31, qu'elle a été obſervée à celui de 22 degrés.

Le vent a été nord au commencement & à la fin du mois.

Le mercure, dans le barometre, ne s'eſt guere éloigné du terme de 28 pouces : ce n'eſt qu'après le 20 qu'il s'eſt ſoutenu au-deſſus de ce terme.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 23 degrés au-deſſus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 8 degrés au-deſſus de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 2 lignes, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 9 lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 5 lignes.

Le vent a ſoufflé 4 fois du nord.	7 fois du ſud.
8 fois du nord vers l'eſt.	8 fois du ſud vers l'oueſt.
2 fois de l'eſt.	8 fois de l'oueſt.
1 fois du ſud vers l'eſt.	4 fois du nord vers l'oueſt.

Il y a eu 19 jours de temps couvert ou nuageux.

11 jours de pluie.	1 jours d'éclairs.
1 jour de tonnerre.	1 jour de grêle.

Les hygrometres ont marqué une légere humidité la plus grande partie du mois.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de juin 1780.

LES chaleurs vives du commencement de ce mois, & de la fin du précédent, ont rendu les étouffemens & les crachemens de ſang aſſez communs : il en a été de même des péripneumonies qui exigeoient des ſecours prompts, & ſur-tout de la part de la ſaignée, à faute de quoi les ſujets périſſoient par un dépôt qui ſe formoit dans le poumon plus tôt ou plus tard.

Deux eſpeces de fievre continue ont régné ce mois, dans les différens cantons de la ville, mais bornées à quelques familles. L'une étoit la fievre continue-putride-maligne, qui n'avoit rien relâché de ſon intenſité. On a été ſouvent dans le cas d'avoir recours aux véſicatoires, le plus ſouvent appliquées aux jambes : des eſcarres gangreneuſes, ſurvenues aux plaies réſultantes de cette application, n'ont pas toujours été d'un préſage funeſte. C'eſt ce qui eſt arrivé en particulier à une demoiſelle de dix-huit ans, que j'ai vu en conſultation : les eſcarres gangreneuſes s'étant détachées aſſez vîte, ont laiſſé des plaies vermeilles, dont la ſuppuration ſoutenue juſqu'à la convaleſcence, a été le ſalut de la malade (1).

L'autre eſpece de fievre étoit une continue-rémittente, qui, dans quelques perſonnes, a eu le type de la double-tierce. L'une & l'autre étoient généralement vermineuſes. Nous avons vu encore, dans nos hôpitaux, un bon nombre de perſonnes attaquées de la fievre tierce.

---

(1) *Voyez* ſur cet article mon mémoire inſéré dans le ſixieme tome du journal de méd. *pag.* 323.

Les vents du nord & de l'oueſt, qui ont régné dans une grande partie du mois, ont cauſé des peſanteurs de tête, & des conſtipations ſuivies de coliques. Des ſelles bilieuſes, procurées par des lavemens, par des boiſſons délayantes & aceſcentes, le petit-lait ſur-tout, & par des minoratifs, en ont été la criſe.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Précis d'une nouvelle théorie ſur les maladies chroniques, particuliérement les purulentes ſcorbutiques, nerveuſes, dartreuſes, & généralement ſur toutes celles qui proviennent de la décompoſition du ſang; par m. DE LA BASTAYS, *docteur en médecine, gradué en France & en Eſpagne, médecin de l'hôpital municipal & militaire de la ville de l'Orient. A Amſterdam; & ſe trouve à Paris chez* P. F. Didot le jeune, *imprimeur-libraire, quai des Auguſtins,* 1780. *In-*12 *de* 345 *pages.*

L'auteur s'eſt trompé en mettant ce titre à la tête de ſon précis. Il ne contient abſolument rien de neuf. Nous avons auſſi de la peine à deviner pour quelle raiſon ce précis eſt précédé d'une épître dédicatoire aux médecins. Ce cadeau ne les flattera point; car il conſiſte en lieux communs, en un ſyſtême rebattu, préſenté avec un langage peu médicinal.

Après avoir fait l'énumération du plus grand nombre de maladies chroniques, m. *de la Baſtays* dit : « toutes ces affections ſont d'une nature ſcorbutique ; elles proviennent, comme le véritable ſcorbut, d'une altération & d'une décompoſition plus ou moins grande des principes du ſang, déterminée par la préſence d'une matiere ſaline & ſulphureuſe ; la diſſolution du ſang entraîne néceſſairement celle de la lymphe & des autres humeurs : de-là viennent tous les maux qui viennent d'être énoncés, *pag.* 6. » Et *pag.* 10 : « l'écouomie, pour ſubſiſter dans toute ſon intégrité, a beſoin de certaines regles, qu'on ne ſauroit bleſſer, ſans que l'harmonie des fonctions ſe trouve bientôt dérangée. Un point eſſentiel, c'eſt la maniere dont s'exécute la réparation des pertes que font éprouver les frottemens ; car le corps humain, ſemblable à une machine dont il faut huiler ou graiſſer les reſſorts a beſoin d'une lubréfaction, ſans laquelle la ſéchereſſe feroit bientôt rompre les pieces. La liqueur deſtinée à opérer cet arroſage, &c. » Voilà de la méchanique, voici de la chymie : « le pus eſt une matiere alkaline, où l'on reconnoît deux principes ; l'un huileux ou ſulphureux, & l'autre ſalin : c'eſt un alkali volatil, à demi formé & combiné avec une huile empyreumatique, qui lui ſert de baſe & affoiblit ſa cauſticité. Ce produit, du troiſieme degré de la fermentation, eſt donc une eſpece de foie de ſouffre qui doit plus approcher du véritable, que la bile & le ſuc pancréatique, &c. » *Pag.* 26, & plus loin, *pag.* 35, « l'eſtomac & les inteſtins ſont des eſpeces de cuiſines ou de laboratoires où ſe préparent, &c.

Après ce *précis, d'une nouvelle théorie*, on trouve une analyſe du ſcorbut de mer, qui ne renferme, ſinon rien de neuf, du moins rien

qui ne ſoit bien vu. Il n'en eſt pas de même des pieces ſuivantes ; l'une porte le titre de *diſſertation ſur la nature & l'origine des maladies nerveuſes* ; & l'autre de *recherches ſur l'origine & la guériſon des dartres* ; & la troiſieme, de *réflexions ſur les morts inopinées, & ſur différens ſujets importans.*

Détail des ſuccès de l'établiſſement que la ville de Paris a fait en faveur des perſonnes noyées, & qui a été adopté dans diverſes provinces de France ; par m. PIA, ancien échevin de la ville de Paris, & chevalier de l'ordre du roi. Seconde partie, depuis le premier avril 1773, juſques & compris le mois de décembre ſuivant. Troiſieme édition.

Ampliat ætatem ſuam vir bonus, quandò longævitati conſortium prodeſt.

A Paris, chez A. M. Lottin l'aîné, *imprimeur-libraire du roi, & ordinaire de la ville*, 1780. *In*-12 *de* 117 *pages.*

Ce petit ouvrage eſt un ſupplément à ce qu'a déjà publié m. *Pia* ſur le même objet. Les ſuccès qu'il annonce aujourd'hui doivent engager à employer plus ſouvent ces ſecours qui, ſagement adminiſtrés, ont rappellé des perſonnes noyées à la vie, & qui peuvent également convenir à celles ſuffoquées par la vapeur du charbon, celle des foſſes d'aiſances, des puits & des excavations nouvellement faites dans les terreins qui recouvrent d'anciennes voieries.

Traité de la compoſition des vernis en général, employés dans la peinture, la dorure & la gravure à l'eau-forte, & d'un en particulier, qui reſſemble parfaitement à celui de la Chine & du Japon. A Paris, chez Nyon l'aîné, *libraire, rue du Jardinet, quartier Saint-André-des-Arts*, 1780.

C'eſt la réimpreſſion ſur un privilege accordé en 1723, d'un recueil de recettes qui prouvent qu'alors l'art du verniſſeur étoit au berceau.

ANNONCE DE LIVRES.

NYON l'aîné, libraire, rue du Jardinet, quartier Saint-André-des-Arcs, vient de recevoir de Neufchâtel des exemplaires du *Voyage dans les Alpes, précédé d'un eſſai ſur l'hiſtoire naturelle des environs de Geneve; par* de Sanſſure, 1777. *in*-4°. *figures.* broché 12 ℔

Il vient d'acquérir les ouvrages ſuivans :

Cours de chirurgie, par *Col du Villars*, 6 vol. *in*-12. 15 ℔

Anatomie de *Winſlow*, nouvelle édition, 4 vol. *in*-12. figures. 12 ℔

Anatomie de m. *Lieutaud*, nouvelle édition, 2 vol. *in*-8°. figures. 12 ℔.

Traitement des maladies, tant internes qu'externes; par *Lazerme*, 2 vol. *in*-12. 5 ℔

On trouve chez lui :

Recueil de deux anciens ouvrages relatifs à la ſanté des enfans, traduits en françois; ſavoir,

Traité des maladies aiguës, par Harris, *médecin anglois.*

Traité des maladies en général; par Boerhaave, *commenté par* van Swieten, *in*-12. relié 3 ℔ 10 ſ

Le traité des maladies de van Swieten, *d part*, 2 ℔ 10 ſ

Le même libraire vient de mettre en vente les tomes 4 & 5 des *Expériences & Obſervations ſur différentes eſpeces d'air, traduites de l'anglois de m.* J. Prieſtley, *de la ſociété royale de Londres; par m.* Gibelin, *docteur en médecine, &c.*

SAUGRAIN & LAMI viennent de recevoir:

MARHERR prælectionis in *Hermanni Boerhaave*, inſtitutiones medicæ, cum præfatione *Crantzii*, editio nova emendatior, Lovani, typis academicis, 1778. *In*-8°. 4 *vol. de près de 600 pages chacun.* Prix broché 15 ℔, & relié 18 ℔

CRANTZ & STARTMAN, materia medica & chirurgica, & formulæ medicinæ. *In*-8°. 2 *vol. broché* 7 ℔ 10 ſ, *& relié* 9 ℔

PRIX.

LA ſociété royale des ſciences de Copenhague, propoſe le ſujet ſuivant:

Geneſin aëris puriſſimi, vulgò dephlogiſticati, ex calcibus metallorum, vel per ſe, vel acido nitri ſaturatis, novis experimentis ad majorem claritatis gradum perducere, caput mortuum exactiùs examinare & inquirere; anne eadem aëris ſpecies ope aliorum acidorum produci queat?

Le prix que la société décernera à celui qui, à son jugement, aura le mieux traité ce sujet, consiste en une médaille d'or de la valeur de 100 rixdalers, argent de Danemarck.

Les savans, tant étrangers que Danois, excepté les membres de la société résidens à Copenhague, sont invités à concourir pour ce prix, & voudront bien écrire leurs mémoires en françois, danois, latin ou allemand.

Les concurrens adresseront leurs mémoires, francs de port, à son excellence m. *de Hielmstierne*, conseiller-privé du roi, chevalier de l'ordre de Dannebrog, & Président de la société.

Aucun écrit ne sera reçu au concours, passé le dernier d'août 1781.

La distribution des prix se fera vers la fin de novembre, & le jugement de la société sera publié incontinent après.

Les auteurs sont priés de ne se point faire connoître; mais de mettre une devise à la tête du mémoire, & d'y joindre un billet cacheté qui contiendra la même devise, leur nom & le lieu de leur résidence.

LA société des amis, scrutateurs de la nature, établie à Berlin, promet un prix de la valeur de vingt ducats, à celui qui résoudra le mieux les questions suivantes : 1°. Combien de temps la rage & le virus hydrophobique réside chez les animaux, & quel temps faut-il pour qu'il se communique? 2°. Combien de temps ce même virus peut-il exister dans un corps sans se mani-

ſeſter ? 3°. Du moment que le mal s'eſt communiqué, quels ſont les moyens les plus efficaces à employer juſqu'au moment où la rage ſe déclare, pour la guérir radicalement ?

Les mémoires écrits en françois ou en latin, doivent être remis avant la S. Jean 1781, à m. *Otto*, ſecrétaire perpétuel de la ſociété à Berlin.

L'ACADÉMIE de Batavia, capitale des poſſeſſions hollandoiſes dans les Indes orientales, propoſe les ſujets ſuivans à traiter :

Compoſer ſur l'eſpece de dyſenterie qui eſt ſi commune dans les Indes, un traité où l'on faſſe connoître, d'après les principes les plus inconteſtables de théorie & de pratique, la nature, le diagnoſtic, les cauſes, les ſymptômes, les indications & les remedes ſpécifiques de cette maladie.

Il eſt à propos que l'auteur, comparant la dyſenterie & le flux de ſang que l'on éprouve dans les Indes, avec ces mêmes maladies telles qu'on les eſſuie en Europe, démontre quels ſont de part & d'autre leurs ſignes caractériſtiques & diſtinctifs. Enfin, il expoſera la méthode curative des Indiens, leurs remedes les plus uſités & les plus efficaces, avec la maniere de les préparer.

Montrer ſuccinctement pourquoi l'obſtruction des viſceres, appellée de koeck, *eſt ſi commune dans ce pays ; quels ſont les moyens les plus ſûrs & les plus prompts de la prévenir, d'en ralentir les progrès, & d'en obtenir la guériſon parfaite, tant en Europe qu'aux Indes.*

L'académie ne donne point de préférence à ces queſtions, & ne fixe aucun terme pour y répondre. Elle promet non-ſeulement de ne point diſtribuer de prix au-deſſous de 100 rixdales (530 à 540 ℔ de France), mais d'augmenter cette ſomme ſuivant le mérite des ouvrages. L'académie en général, & chacun de ſes membres en particulier, accorderont des gratifications & feront l'accueil le plus favorable à quiconque leur aura communiqué quelque découverte utile, &c...

Les mémoires ne pourront être écrits qu'en hollandois, & ſeront adreſſés à m. *Jacob-Corneille-Matthieu Radermacher*, conſeiller extraordinaire de la compagnie des Indes, directeur de l'académie.

AVIS.

SONDES FLEXIBLES pour les rétentions d'urine; par le ſieur BERNARD, *orfévre-méchanicien.*

ENCOURAGÉ par les premiers ſuccès des ſondes flexibles, le ſieur *Bernard* s'eſt attaché à donner à ces inſtrumens, ſi utiles a l'humanité, le plus haut degré de perfection poſſible.

L'académie royale de chirurgie ayant applaudi à ſes nouvelles découvertes, il s'empreſſe d'annoncer au public ſes nouvelles ſondes flexibles de gomme élaſtique, qu'il a imaginées depuis.

Les nouvelles ſondes du ſieur *Bernard* ont trois propriétés bien intéreſſantes aux yeux des gens de l'art.

La premiere conduit très-ſouvent à une guériſon parfaite de rétention d'urine, lorſque le grand

âge du malade n'a pas rendu cette partie absolument incurable.

La seconde procure infailliblement au malade la liberté de vaquer librement aux affaires du dehors, en attendant l'entiere guérison : avantage inouï, & ci-devant presque inespéré.

La troisieme enfin, est que les sondes étant recouvertes d'une gomme dont la rare propriété est d'être indissoluble, & de résister à l'humidité, elles peuvent rester en place trois mois, sans être dégradées. De plus, qu'il est possible, sans qu'elles perdent rien de leur qualité, de les revétir de différens corps emplastiques, lorsqu'ils sont jugés nécessaires à la maladie. Un plus long détail de ces différentes propriétés étant plutôt l'ouvrage d'un prospectus raisonné que celui d'une simple annonce, le sieur *Bernard* s'est borné, pour le présent, à donner au public l'attestation & l'approbation de mm. de l'académie royale de chirurgie.

Le prix de ces nouvelles sondes est de 18 ℔.

Je soussigné secrétaire perpétuel de l'académie royale de chirurgie, certifie que m. *Bernard*, orfévre privilégié pour les instrumens de chirurgie, a présenté à l'académie les sondes flexibles, couvertes de gommes élastiques, & que plusieurs membres de la compagnie qui en ont fait usage dans leurs pratiques, ont rendu les témoignages les plus avantageux de leur utilité. En foi dequoi j'ai délivré la présente attestation. A Paris, ce 15 septembre 1779. *Signé*, LOUIS.

Il demeure rue des Noyers, la seconde porte cochere après Saint-Yves, à Paris.

ERRATA.

Page 127, lig. 9, *suffisante*, lisez, suffocante.

TABLE DU MOIS D'AOUST 1780.

EXTRAIT. Jos. QUARIN, Sacræ, Cæſ. Reg. apoſt. maj. deput. aulic. & inf. auſt. regim. &c. page 97
Précis de la maladie de m. DUCROS-DUBOSCQ, &c.; par m. GRATELOUP, *méd.* 111
Lettre de m. CRAISME, *méd.* 128
Obſervation ſur les mauvais effets des corgnouls; par m. ARCENS, *méd.* 132
Obſervation ſur les effets des demi-bains domeſtiques, &c,; par m. MARTIN, *chir.* 137
Méthode nouvelle de redreſſer les dents inciſives & canines; par m. ABEL, *chir.* 141
Lettre de m. MARET, *méd.* 144
Obſerv. & Réflexions ſur l'électricit médic. 161
Extrait des prima menſis *de la faculté de méd. de Paris, tenus les* 1er *&* 15 *juin* 1780. 167
Obſervations météor. faites à Montmorenci. 178
Obſervations météor. faites à Lille. 181
Maladies qui ont régné à Lille. 182

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Livres nouveaux. 183
Annonce de Livres. 186
Prix. 186
Avis. 190

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde-des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois d'Août 1780. A Paris, ce 24 juillet 1780.

POISSONNIER DESPERRIERE.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1780.

EXTRAIT.

OBSERVATIONS sur le magnétisme animal ; par m. DESLON, *docteur-régent de la fac. de médec. de Paris, & premier médecin ordinaire de monseigneur le* COMTE D'ARTOIS. *A Londres, & se trouve à Paris chez* P. Fr. Didot le jeune ; Cl. M. Saugrain le jeune, & Clousier. 1780. *in*-12 *de* 151 *pages.*

NOUS aurions desiré satisfaire plutôt l'empressement que plusieurs de nos souscripteurs, de province sur-tout, nous ont

témoigné, d'être inſtruits des *Œuvres* de m. *Meſmer*. Le bruit s'eſt répandu partout qu'il guérit les maladies les plus rebelles aux ſecours connus de l'art, & qu'il opere ces merveilles par des moyens inviſibles, dont il connoît ſeul la nature & le pouvoir, & dont il peut ſeul, au moins juſqu'à ce jour, régler l'action & aſſurer les effets.

Ces cures ſont-elles réelles? & ſi elles le ſont, ſont-elles dûes à un agent exiſtant dans toute la nature, que ce médecin nomme *magnétiſme animal*, & qu'il meut & modere à ſon gré? Telles ſont les deux queſtions principales que l'on nous a faites. On prétend que leur ſolution eſt trop intimement liée à l'hiſtoire de la médecine, pour que nous refuſions d'y répondre. C'eſt même, nous dit-on, une obligation que nous avons contractée en nous chargeant de ce journal, & ſur-tout en annonçant l'ouvrage que m. *Meſmer* a publié en 1779.

Nous connoiſſons nos obligations; & notre reſpect pour nos engagemens nous portera toujours à faire les plus grands efforts pour les remplir. Nous aſſurons nos lecteurs que nous n'avons pas perdu de vue un ſeul inſtant m. *Meſmer*, que nous n'avons négligé aucun des moyens capables de nous procurer quelques lumieres

ſur la méthode, ſur les agens curatoires & ſur les ſuccès qu'on lui attribue : mais l'incertitude a toujours été le fruit de nos informations.

La maiſon de m. *Meſmer* eſt inacceſſible aux médecins. Quand nous diſons ſa maiſon, nous entendons le ſanctuaire où il opere ſes prodiges. Car nous ſavons que pluſieurs de nos confreres, ſoit de Paris, ſoit de province, ont été admis à le voir, à lui parler ; ils ont même eu la liberté de lui faire quelques queſtions. Il en eſt qui l'ont conſulté ſur l'état des malades qui leur étoient confiés ; mais ils n'en ont jamais remporté que des propos obſcurs, des réponſes vagues, ou cette aſſertion poſitive : *Je guéris par l'action du magnétiſme animal ; je guérirai votre malade, ou je ne puis l'entreprendre.* Quant aux autres ſecours tirés de la pratique de la médecine, m. *Meſmer* n'en parle point ; il eſt muet ſur la nature des maladies, ſur les indications qu'elles préſentent, ſur les complications qui gênent ſi ſouvent le traitement ; il ne voit par-tout que le magnétiſme animal ſuſpendu, troublé dans ſes opérations naturelles ; il ne parle que de lui, & ne propoſe que le don qu'il a reçu de rétablir le cours & les opérations de ce magnétiſme : ainſi il a été impoſſible de rien apprendre de m. *Meſmer* lui-même.

Quatre médecins (1) ont été assez courageux pour, pendant quatre mois & demi, se rendre exactement, à des jours marqués, chez m. *Mesmer*, y examiner les malades qui imploroient ses bontés, & être témoins des effets que le tact, les gestes de cet homme singulier produisoient en eux. Ils n'ont point caché qu'ils avoient vu des choses extraordinaires, qui cependant ne les ont que foiblement étonnés, parce qu'ils avoient connoissance de secousses, de mouvemens violens, convulsifs, de douleurs aiguës, &c.... excités assez fréquemment dans cette capitale par une autre cause que le magnétisme animal.

Quand ils ont été interrogés s'ils avoient vu quelques malades véritablement guéris du nombre de ceux dont ils avoient, non pas suivi le traitement, mais vérifié l'état toutes les fois qu'ils les rencontroient, ou étoient venus chez m. *Mesmer*, un a constamment gardé le silence, deux ont ré-

(1) Ces quatre médecins n'avoient aucune mission de la faculté dont ils sont membres. C'est de leur propre mouvement, ou, pour mieux dire, sollicités, entraînés par un de leurs confreres, qu'ils ont été chez m. *Mesmer*. Si l'on a dit que ces médecins étoient les commissaires députés de la faculté, on a eu tort, puisque m. *Mesmer* ne s'est jamais adressé à la faculté : il n'a donc point eu de commissaires de la faculté.

pondu ingénuement qu'ils avoient reconnu quelques accidens diminués, mais qu'ils n'avoient vu aucune guériſon. Le quatrieme, celui qui avoit introduit ſes trois autres confreres chez m. *Meſmer*, a toujours prétendu voir des guériſons. L'ouvrage qu'il a publié eſt ſpécialement deſtiné à en donner l'hiſtoire, au moins de celles qui lui ont paru les plus propres à prouver le pouvoir du magnétiſme animal.

Le nombre des malades ſoumis à l'action du magnétiſme animal, ſous la main de m. *Meſmer*, eſt, ſi l'on en croit le bruit public, très-conſidérable ; pluſieurs ſont connus. Il étoit naturel de s'adreſſer à eux pour ſavoir ce qui leur avoit été fait, ce qui leur étoit arrivé. Les éclairciſſemens qu'on a pu en tirer ſe rangent naturellement ſous trois claſſes. Les uns ont dit que m. *Meſmer* n'avoit fait que les toucher, ou même préſenter ſon doigt ou une petite verge de fer, ou autre inſtrument qu'il appelle conducteur, vis-à-vis la partie qu'ils avoient malade, & qu'ils avoient éprouvé dans cette partie un travail qu'ils ne pouvoient définir, mais plus douloureux que ce qu'ils y éprouvoient avant ; & qu'après ce travail qui alloit chez quelques-uns, & ſur-tout chez les femmes, juſqu'à la perte de connoiſſance, ils ſe ſentoient ſoulagés..... Les autres,

qu'ils avoient été placés dans une chambre au milieu de laquelle eſt une eſpece de table couverte, d'où partent pluſieurs verges de fer que chaque malade ſaiſit & applique ſur la partie qui eſt le ſiége de la maladie, ce qu'ils ont répété pluſieurs jours, & même pluſieurs ſemaines, éprouvant à chaque fois des impreſſions plus ou moins vives, qui leur donnoient l'eſpérance d'être bientôt guéris. D'autres enfin, qu'indépendamment des commotions du magnétiſme animal, ils avoient, par ſon conſeil, pris des bains, des boiſſons & des médicamens de la nature de ceux qu'ordonnent les autres médecins.

Dans toutes ces réponſes il regne une eſpece de réſerve, une difficulté à parler d'autre choſe que des impreſſions produites par m. *Meſmer* lui-même, un refus d'entrer dans aucun détail, qui ont augmenté les ſoupçons & fait dire que tant de myſtere loin d'être un moyen de perſuader, éloignoit au contraire toute croyance. Auſſi nous avons vu croître le nombre des incrédules; mais obligés d'être également en garde contre des dénégations abſolues, & contre des aſſertions poſitives dénuées de preuves, nous avons cru devoir prendre le parti d'attendre, eſpérant que tôt ou tard nous parviendrions à percer les ténebres dont ce médecin &

ſes prôneurs s'enveloppent, & à annoncer des faits.

Enfin un médecin qui a des relations très-intimes avec m. *Meſmer*, qui ayant eu le courage (pag. 26), *de paſſer par-deſſus des conſidérations ordinaires de vaincre quelques répugnances perſonnelles, & d'entrer dans ſes vues* (pag. 30), *volontairement n'a pas manqué un jour ſans paſſer quelques heures avec lui*, vient de publier des obſervations ſur le magnétiſme animal, & de rapporter des exemples de guériſons opérées par *ce nouvel agent de la nature dont il a ſuivi la marche*, (page 30).

Cet ouvrage devoit exciter notre attention, & comme il doit produire le même effet ſur tous les médecins, nous allons en rendre un compte fidéle en faveur de ceux qui ne ſont pas à portée de ſe le procurer.

Quoique l'auteur n'ait fait *ex profeſſo* aucune diſtribution, cependant pour rendre plus ſenſibles toutes les inſtructions qu'il ſe propoſe d'y donner, nous le diſtribuerons en trois articles, ſans nous aſtraindre à l'ordre des pages, afin d'éviter les répétitions. Le premier contiendra le récit des guériſons; le ſecond, la juſtification que l'auteur a cru devoir donner de ſa conduite; & le troiſieme enfin

l'exposé de la doctrine de m. *Mesmer*, & de sa maniere d'opérer.

§. I. La premiere observation a pour objet la guérison d'*un marasme à la suite d'une fievre miliaire*. Ce malade est un enfant de dix ans auprès duquel m. *Deslon* avoit été appellé, & qu'il avoit suivi dans tout le cours de sa maladie. Cet enfant se plaignit, le 21 ou le 22 août 1779, de mal d'estomac, portant déjà depuis quelque temps des signes de mauvaise santé : la fievre « s'alluma & fut suivie d'*agace-* » *ment de nerfs, de tremblemens des mains,* » *des bras, des jambes* ». A la vue de ces symptômes m. *Deslon* ne balança pas à reconnoître les signes précurseurs d'une éruption qu'il annonça devoir arriver huit ou onze jours après ; ou, comme il s'exprime, « *du onzieme au quatorzieme jour* » *de la maladie ; l'éruption eut effective-* » *ment lieu au temps indiqué : c'étoit une* » *fievre miliaire. L'éruption se fit mal,* » *ELLE SE MAINTINT SUR LE* » *FRONT*, & depuis le menton jusqu'au » bas & à l'entour du col. Ce qui parut » de boutons sur les bras étoit fort peu » de chose : dès-lors toute transpiration » fût interceptée, la peau devint terreuse, » & le malade exhaloit une odeur de ca- » davre. Les évacuations, qui n'avoient ja- » mais été suffisantes, furent totalement

» ſupprimées vers la fin de la maladie.
» Alors le dégoût fut entier, les foibleſſes
» ſe ſuccéderent, le froid gagna ſucceſſi-
» vement les mains, les pieds, les jambes,
» les cuiſſes & le ventre : nul moyen de
» les réchauffer. L'affaiſſement devint ab-
» ſolu, le maraſme exceſſif; enfin le ma-
» lade tomba dans cette eſpece de léthar-
» gie qui ſert d'avant-coureur à l'agonie
» & à la mort. Telle étoit la maladie au
» quarante-cinquieme jour ».

A la priere de m. *Deſlon*, m. *Meſmer* vient voir le malade, il eſt effrayé de ſon état, & tremble que ſon art ne ſoit inutile. « Néanmoins il prend l'enfant par les » mains, & *quelques minutes après* l'eſto- » mac & la poitrine furent couverts d'une » moiteur gluante. L'attouchement de la » langue produiſit une chaleur intérieure » & agréable : demi-heure après le ma- » lade urina ». Ces premiers effets étoient aſſez conſolans, cependant m. *Meſmer* ſe refuſa à conſommer ſon ouvrage. « Il » voyoit cet enfant hors de tout eſpoir, » il le voyoit mort ». Ce ne fut qu'aux ſollicitations preſſantes de m. *Deſlon* qu'il ſe rendit, & le malade fut mis dans un bain. « Il y reſta cinq quarts d'heure, di- » ſant gaiement qu'il ſe portoit bien. Dans » la ſoirée la chaleur revint, la moiteur » ſe répandit dans l'univerſalité du corps;

» l'appétit ſe fit ſentir, le malade *mangea* » *une écreviſſe*, du pain, & bût de l'eau » mêlée de vin de Champagne blanc. » Dans la nuit le ſommeil fut calme, l'en- » fant ne ſe réveilla que pour demander » à manger, & enfin une évacuation in- » fecte ſoulagea la nature affaiſſée. Le » reſte de cette cure demanda trois ou » quatre ſemaines ».

Dans les réflexions qui ſuivent ce récit m. *Deſlon* demande ſi la médecine ordinaire cite beaucoup de cures de cette évidence. Ainſi, rien de plus certain à ſes yeux que le rétabliſſement de la chaleur dans cet enfant, la moiteur & l'écoulement des urines, effets qui ont ſuivi l'attouchement fait ſur les mains du malade par m. *Meſmer*, ne ſont dûs qu'à l'action du magnétiſme animal. Ce ne peut pas être, dit-il, l'ouvrage de la nature, « quand, » pendant quarante-cinq jours, elle a ſuivi » une marche conſtamment progreſſive » vers la mort, il eſt très-rare qu'elle re- » vienne ſur ſes pas ». Cependant ſi quelques médecins décidés par des exemples à-peu-près ſemblables, dont ils ont été témoins, ou rapportés par des auteurs dignes de foi, veulent faire à la nature l'honneur de cette eſpece de réſurrection, m. *Deſlon* y conſent, pour ce fait particulier, pourvu qu'on lui accorde que les

efforts, le travail de la nature *ne ſerviront pas de champ de bataille éternel.*

Il avertit que, pour ne pas fatiguer ſes lecteurs, il a élagué, dans ſon récit, des détails *aggravans*, *ſurprenans & intéreſſans*. Nous croyons que les médecins en ſeront fâchés, parce que des détails de cette eſpece caractériſent bien mieux la maladie, & le danger auquel le malade étoit expoſé. Nous croyons auſſi que les amis, les protecteurs de m. *Meſmer*, doivent voir avec peine cette réticence qui diminue la gloire de ſon triomphe.

Paſſons à la ſeconde guériſon, qui eſt intitulée : *Cancer occulte.* Mlle ***, âgée d'environ trente-cinq ans, portoit une tumeur douloureuſe dans la partie inférieure du ſein gauche ; les remedes qu'elle employa n'eurent aucun ſuccès : au contraire « il s'eſt formé pluſieurs glandes autour, » & à la partie ſupérieure du ſein, qui, » en s'agrandiſſant, ſe rapprochant & s'u- » niſſant, l'ont tellement enflé que la peau » y réſiſtoit avec peine. Deux éminences » douloureuſes, & de couleur plombée, » ſe ſont jointes aux premiers maux, & » le bout du ſein a formé, en s'enfon- » çant, un cercle noirâtre, ſiége de dou- » leurs particulieres & lancinantes. Enfin, » le ſein droit étoit engorgé de glandes » éparſes ; toutes les habitudes ſalubres du

» corps étoient perdues ; la ſimple mar-
» che occaſionnoit à la malade des dou-
» leurs très-vives ; la voiture lui étoit in-
» ſoutenable ; elle ne ſe couchoit plus
» dans ſon lit, elle s'y tenoit ſur ſon ſéant,
» & le plus ſouvent c'étoit pour ſe plaindre
» de ne trouver ni ſommeil, ni repos.

» Telle eſt la maladie que m. *Meſmer*
» entreprit de traiter avec l'eſpoir du ſuc-
» cès ». Nous crûmes, dit m. *Deſlon*, qu'il feroit une cure merveilleuſe s'il empêchoit ſeulement le ſein de s'ouvrir. « Il
» s'y engagea cependant, & il a été bien
» plus loin, puiſque la malade eſt infini-
» ment ſoulagée. Les glandes vagues ont
» diſparu, la principale eſt conſidérable-
» ment diminuée, les douleurs ſont tolé-
» rables, & la malade a repris le ſommeil ;
» elle marche, & va librement en voi-
» ture ; elle connoît enfin une tranquillité
» dont elle avoit déſeſpéré pour la vie... ». Le temps, la patience & la réſignation de la malade, donnent de grandes eſpérances pour la cure parfaite.

On ne dit point ſi c'eſt par des attouchemens immédiats ou par des conducteurs que m. *Meſmer* a fait agir ſon magnétiſme animal ſur cette demoiſelle. On ne dit pas non plus, ſi ce magnétiſme a produit quelques évacuations.

3e GUÉRISON. *Cancer occulte compliqué de goutte ſeraine.*

« Mlle ***, âgée de vingt ans, qui, dès » ſon enfance, avoit la vue baſſe, & n'ap- » percevoit de l'œil gauche que les objets » placés directement vis-à-vis de l'organe, » ſentit tout-à-coup, au mois d'octobre « 1778, une tenſion douloureuſe autour » des yeux, un déchirement dans la tête, » & ſur les paupieres, un ſpaſme qui l'em- » pêchoit de les lever. Au mois de juin » 1779, l'œil gauche avoit totalement » perdu la faculté de voir... Les médecins » conſultés attribuerent cet accident à la » délicateſſe du genre nerveux; mais il » exiſtoit une autre maladie. La demoi- » ſelle *** avoit, depuis quinze ans, des » glandes ſquirrheuſes au ſein : la plus » conſidérable étoit adhérente. En tout » elles étoient au nombre de 22. . . . .

» Le magnétiſme animal réuſſit encore » dans cette occaſion. En moins de cinq » ſemaines la demoiſelle *** vit parfaite- » ment des deux yeux; l'œil gauche voyoit » non-ſeulement directement, mais en- » core de côté, avantage dont il n'avoit » jamais joui.... Cependant on obſerve » toujours un reſte de peſanteur dans les » paupieres.

» Le moyen employé ne s'arrêta pas là;

» en même temps qu'il attaquoit la goutte » seraine, il détruisit ving-trois glandes. » La derniere a résisté. Lorsque par la » suite du traitement elle se fut détachée, » & qu'elle fût devenue roulante, on s'ap- » perçut que le noyau en étoit beaucoup » plus considérable, & beaucoup plus ré- » sistant qu'on ne l'avoit supposé : mais » ce noyau va sans cesse en diminuant, & » chaque diminution est annoncée, parce » que la glande se gonfle & se grossit » quelques jours auparavant. Cette mar- » che assurée n'est pas un phénomene peu » remarquable... ». La malade continne le traitement, & se porte très-bien.

Y a-t-il ici une cure ? n'y en a-t-il point ? s'écrie m. *Deslon*. M. *Mesmer* répond assez froidement à cette interrogation, que faire voir des deux yeux une personne qui ne voyoit pas d'un seul, est une cure réelle....

Comment m. *Mesmer* a-t-il fait agir le magnétisme animal ? c'est un mystere sur lequel l'historien se tait.

4e GUÉRISON. *Taye sur l'œil, avec ulcere & hernie. Systême des glandes engorgées.*

« La nommée *** avoit l'œil gauche » profondément enfoncé dans l'orbite, & » *vraisemblablement* fondu. L'œil droit au

» contraire étoit ſaillant en même pro-
» portion, & recouvert d'une taye griſe
» & épaiſſe; enſorte que cette perſonne
» étoit abſolument aveugle... M. *Meſmer*
» jugeant que l'œil gauche étoit fondu,
» dit qu'il ne ſe chargeoit pas de rétablir
» des organes détruits; mais qu'il ſe fai-
» ſoit fort de remettre les deux yeux à
» leur place, & de rendre la clarté à celui
» qui étoit recouvert d'une taye.... Il a
» parfaitement tenu parole en quatre ou
» cinq ſemaines.

» La cauſe de cet état exiſte *vraiſem-*
» *blablement* dans l'engorgement du ſyſ-
» tême des glandes. Elle eſt vivement at-
» taquée, mais non encore entiérement
» détruite par le magnétiſme animal »; &
il y a lieu d'eſpérer que m. *Meſmer* réuſſira.

Nous ne pouvons omettre les réflexions par leſquelles m. *Deſlon* termine cette hiſtoire.

« Y a-t-il une cure? n'y en a-t-il pas?
» des yeux ſont-ils quelque choſe ou
» non?...». Il ſembleroit que les deux yeux de cette fille ont été parfaitement guéris : cependant on ne le dit pas.

5e GUÉRISON. *Obſtruction compliquée.*

Le 20 novembre 1779, Mme *** eut recours à m. *Meſmer;* « cette dame, âgée
» de trente-ſix à quarante ans, a toujours

» été d'une ſanté délicate, ſujette à des » migraines fréquentes, & à des ſuppreſ- » ſions. Elle uſa de beaucoup de remedes, » ſaignées, purgations, pilules, &c. Il y » a quinze ans que des humeurs acrimo- » nieuſes ſe manifeſterent au-dehors. Les » médicamens les firent paſſer dans le » ſang, mais elles reparurent de temps à » autre, juſqu'à la formation de glandes » au ſein & d'obſtructions. La malade a » ſouffert, il y a ſix ans, l'extirpation de » l'une de ces glandes. Quatre ans après » elle a eu une fievre maligne, ſes obſ- » tructions ont augmenté, *ſur-tout celles* » *de la rate.* Le déſordre de l'eſtomac » étoit au comble, tout aliment cauſoit » indigeſtion. Les médecines ne faiſoient » plus d'effet : le petit-lait étoit la ſeule » nourriture.

» Dans ſon traitement, elle a été ſu- » jette, juſqu'au 6 janvier ſuivant, à des » criſes très-vives & douloureuſes : elle a » demeuré quelquefois ſix heures ſans con- » noiſſance. Pendant les criſes la mélan- » colie étoit profonde, & les larmes abon- » dantes. Au 6 janvier les évacuations ſe » ſont déclarées (on ne dit pas quelles » évacuations), & *les criſes de pleurs ſe* » *ſont changées en criſes de rire.* Mais » l'eſtomac avoit repris ſes fonctions, les » migraines ont ceſſé, les glandes ont

» diſparu,

» disparu, l'embonpoint est revenu; enfin » les crises n'ont plus eu lieu, & la ma- » lade a quitté m. *Mesmer* avec parfaite » santé, & pénétrée de reconnoissance ».

M. *Deslon* ajoute, lisez & jugez, & avertit qu'il pourroit citer plusieurs autres cures d'obstructions, non moins extraordinaires que celles-ci.

6e GUÉRISON. *Cecité à la suite d'inflammation aux yeux.*

Le nommé *** eut, à la suite d'une maladie, & des remedes qu'elle exigea, une inflammation aux yeux : ils s'atrophierent. M. *Deslon* lui assigna un rendez-vous chez m. *Mesmer*. L'aveugle s'y fit conduire par un Savoyard. « M. *Mes-* » *mer* toucha ses yeux quelques minutes, » l'aveugle devint aussi-tôt clairvoyant; » & dans la joie de son cœur il descendit, » paya son Savoyard, le renvoya, & s'en » retourna chez lui sans conducteur » (du Marais au Louvre, ce qui fait un espace de plus de six cens toises).

Qui auroit cru que ce pauvre garçon n'étoit pas guéri, & que ses yeux, auparavant atrophiés, n'avoient pas recouvré leur embonpoint, & leur force par l'effet de l'attouchement de m. *Mesmer*, puisqu'il avoit vu assez distinctement pour descendre un escalier, compter de l'argent, & s'en re-

tourner ſeul à travers une ville auſſi peuplée, auſſi fertile en embarras que Paris ? Cependant m. *Deſlon* nous apprend que le malade toujours voyant, mais pleurant, & ayant fait des réflexions, pria qu'on voulût bien l'admettre à un traitement ſuivi. A la recommandation de ce médecin il y fut admis : il a recouvré la vue en quelques ſemaines. Mais comme les yeux étoient atrophiés & couverts de tayes griſes, m. *Meſmer* continue ce traitement pour le perfectionner.

7e GUÉRISON. *Jauniſſe & pâles-couleurs.*

« Il ſuffit, dit m. *Deſlon*, d'aller aux » promenades publiques pour s'aſſurer de » l'inſuffiſance de l'art, dans la jauniſſe & » les pâles-couleurs. La jeune demoi- » ſelle *** avoit, depuis deux ans, la jau- » niſſe, & toutes les incommodités qui ac- » compagnent cette eſpece de maladie. » Elle ſe préſenta, pendant quinze jours, » au traitement de m. *Meſmer*. Dès le » troiſieme, les maux de tête, d'eſtomac, » les laſſitudes & les anéantiſſemens diſ- » parurent ſucceſſivement ; les bonnes di- » geſtions rendirent à l'appétit des goûts » ſalutaires ; quelques accès de fievre, an- » noncés, eurent lieu ; la diarrhée dura » cinq jours. Cependant il reſtoit de la » pâleur, & le cours périodique de la

» nature ne s'étoit pas encore manifeſté » lorſque la demoiſelle *** alla à la cam- » pagne où elle mangea, but & danſa à » l'égal de ſes compagnes ». Elle eut des atteintes de coliques ſuivies de nouvelles évacuations : m. *Meſmer* l'en avoit prévenue. Elle eſt revenue enſuite paſſer ſix jours au traitement, après quoi elle s'eſt retirée en parfaite ſanté.

8e GUÉRISON. *Flux hépatique.*

M. *** fut attaqué dans les premiers jours d'octobre d'une eſpece de dyſenterie appellée *flux hépatique*. Depuis cet inſtant juſqu'au 3 mars 1780, il avoit ſuivi les conſeils de quatre médecins ſucceſſivement, mais ſans en retirer aucun fruit. Alors m. *Meſmer* l'entreprend : dès le quatrieme jour le malade eſt beaucoup mieux ; & dans le mois d'avril il jouit d'une ſanté beaucoup meilleure qu'avant ſa maladie.

9e GUÉRISON. *Epilepſie.*

La nommée ***, âgée de 16 ans, avoit des accès d'épilepſie qui la rendoient un objet de compaſſion. « Le magnétiſme ani- » mal lui procura d'abord l'avantage de » prévoir ſes accès ; enſuite ces accidens » ont eu ſeulement lieu comme criſes ac- » célérées par le magnétiſme animal : ils » étoient ſuſpendus dans l'intervalle des

» traitemens. Ces criſes qui étoient d'a-
» bord très-violentes, par ſuite de temps ſe
» ſont tellement modérées, que la ma-
» lade n'avoit plus qu'à pancher ſa tête ſur
» le dos de ſa chaiſe, y demeurer dans
» un état de pamoiſon pendant quelques
» ſecondes, & revenir à elle tranquille-
» ment ».

Si elle n'a pas été totalement guérie, c'eſt que ſes parens, « qui ſans doute » avoient beſoin de ſes ſecours, l'ont obli-» gée à ſe retirer ».

10e GUÉRISON. *Paralyſie commençante.*

« M. *** tomba ſubitement paralytique » de la moitié du viſage; il parloit de la » moitié de la bouche, il ne reſpiroit que » par une narine, ne remuoit qu'un œil, » étoit borgne, & les rides caractériſées » de ſon front n'étoient viſibles que d'un » côté..... M. *Deſlon* le mene chez m. *Meſ-» mer*, & quatre jours après la paralyſie » eſt diſſipée.

» Les amis du malade, qui ne l'avoient » pas vu dans ſa paralyſie, ne pouvoient » pas croire qu'il eût été incommodé. » Voilà, dit m. *Deſlon*, une cure dont » j'eſpere que l'on ſera généralement ſa-» tisfait..... Cependant, toute extraordi-» naire qu'elle eſt, m. *Meſmer* en fait peu » de cas. Vous avez éprouvé, diſoit-il au

» malade, un accident très-grave, mais
» vous ne l'avez éprouvé que parce que
» vous êtes vaporeux, & vous n'êtes va-
» poreux que parce que vous êtes rempli
» d'obſtructions ; & il lui conſeilla de ſe
» faire traiter plus amplement, mais le
» malade n'en a rien fait ».

11e GUÉRISON. *Paralyſie avec atrophie de la cuiſſe & de la jambe.*

« Mlle *** avoit la jambe & la cuiſſe
» paralyſées Ces parties & le pied avoient
» depuis long-temps perdu toute chaleur
» naturelle, les chairs étoient deſſéchées
» & racornies, & même les os étoient
» plus courts & plus minces que ceux de
» l'autre côté du corps. Ces parties n'é-
» toient ſuſceptibles d'aucun mouvement
» ſpontané.... Aujourd'hui les chairs ſont
» revenues, les os ont groſſi, les mou-
» vemens ſont libres ; &, ce qu'il y a de
» ſingulier, le pied gauche, autrefois le
» plus court, eſt à préſent le plus long,
» ſoit qu'originairement la nature l'eût
» voulu ainſi, & n'ait fait que reprendre
» ſes droits à l'aide du magnétiſme ani-
» mal, ſoit par tout autre effet incom-
» préhenſible. Cette jeune fille cahotte
» encore très-déſagréablement en mar-
» chant ; mais elle peut tellement paſſer

» pour ingambe, en comparaiſon de ce » qu'elle étoit autrefois, qu'elle ſe plaît à » faire, dans la maiſon, les commiſſions » des autres malades. M. *Meſmer* conti- » nue ce traitement, il eſpere mieux ».

12e GUÉRISON. *Surdité.*

M. ***, militaire, étoit ſourd abſolument d'une oreille, & entendoit mal de l'autre, ſon traitement n'a pas été long : il n'a duré que trois ſemaines. « J'ai eu, » pluſieurs fois, occaſion de revoir ce mi- » litaire ; il m'a paru entendre parfaite- » tement ce qu'il écoutoit : mais, ſoit reſte » de ſurdité, ſoit diſtraction habituelle, » acquiſe par quinze ans d'indifférence ſur » ce qui ſe paſſoit autour de lui, on eſt » quelquefois obligé de le faire apperce- » voir qu'on lui parle ».

M. *Meſmer* traite un autre ſourd âgé de trente ans, & marin de profeſſion. Celui-là étoit parfaitement ſourd : « il ne » lui manquoit rien, il n'entendoit pas à » l'aide d'un porte-voix. Il entend aujour- » d'hui diſtinctement tout ce qui ſe dit » auprès de lui ». Cependant m. *Deſlon* ne donne pas ce ſecond traitement pour une cure.... On ne conçoit pas trop pourquoi ; car en comparant l'effet qu'il dit avoir été produit ſur le marin, il mérite

au moins autant le nom de cure que beaucoup d'autres effets dont nous avons rendu compte, ou qui vont ſuivre.

13e GUÉRISON. *Rhumatiſme dans la tête.*

« M. ***, âgé de trente-ſix à quarante » ans, a été ſubitement attaqué d'un rhu- » matiſme, dont le ſiége étoit fixé dans » un des côtés de la tête... Il avoit connu » autrefois m. *Meſmer* à Vienne.... La » violence du mal ne lui permit peut-être » pas de ſonger à ce médecin dans les » premiers jours : mais enfin il l'alla trou- » ver. M. *Meſmer* le toucha avec atten- » tion, & lui occaſionna une tranſpiration » remarquable.... En rentrant chez lui les » douleurs étoient augmentées, mais fixées » auparavant dans une partie de la tête, » elles en occupoient alors toute la capa- » cité. Dans cet état il ſe diſpoſoit à paſſer » la nuit ſur ſon fauteuil ; cependant le » ſommeil le gagnant il ſe mit au lit, y » dormit bien, & long-temps. A ſon ré- » veil il fut agréablement ſurpris de ſe » trouver délivré de tous ſes maux ».

14e GUÉRISON. *Contre-coup à la tête.*

« M. ***, âgé de plus de ſoixante ans, » fit une chûte dangereuſe ; la tête porta, » & le contre-coup ébranla toute la ma-

» chine : les remedes uſités furent inſuffi-
« ſans ». Les accidens ſe multiplierent, la *poudre capitale* n'avoit rien fait ; enfin, trois ſemaines après l'accident, il vit m. *Meſmer*, comme malgré lui. « M. *Meſ-*
» *mer* jugea l'accident grave, mais ſuſ-
» ceptible de guériſon ; il promit d'en faire
» remonter la douleur *du bas de la téte*
» *au ſommet*, & de procurer par le nez
» l'écoulement du dépôt vraiſemblable-
» ment formé ; de plus, il annonça que
» le front ſe peleroit... Au premier trai-
» tement le malade moucha une humeur
» âcre, choſe remarquable pour lui, parce
» que depuis les premiers jours de ſon ac-
» cident, il n'avoit pu ſe moucher ». On auroit peut-être été fondé à attribuer cette évacuation à *la poudre capitale* : le doute eût été une injuſtice contre le magnétiſme animal. Les affaires du malade y mirent ordre. « Il fut obligé de s'abſenter
» pluſieurs jours ; les premiers accidens
» reparurent, & cette fois-ci la poudre
» capitale ne fut pas employée. Le traite-
» ment fut repris, ſuivi avec conſtance,
» & en moins d'un mois les prophéties
» *Meſmeriennes* furent accomplies : il n'y
» eut rien à deſirer, pas même le front à
» peler ».

Le déſordre, dans la machine, devoit

être conſidérable, puiſqu'il a fallu un mois de traitement; & dès-lors la cure ne peut qu'être intéreſſante. Cependant m. *Deſlon* nous aſſure que « m. *Meſmer* n'attache pas » une grande importance à ſes ſuccès dans » tous les maux dont le ſiége eſt pure- » ment local & accidentel; il ſe trouve » trop à ſon aiſe. Il lui faut, comme dit » *Moliere*, des tempéramens bien déla- » brés, des maſſes de ſang bien viciées, &c.

A ces récits de faits que m. *Deſlon* ou a vus lui-même, ou qu'il tient des malades, il a jugé néceſſaire d'en ajouter encore deux, ſans doute comme capables de completter la croyance aux merveilles du magnétiſme animal. Le premier eſt l'hiſtorique de ſon traitement, & le ſecond, celui du traitement de m. *Meſmer* lui-même. On ne pourra pas raiſonnablement reprocher à m. *Deſlon* qu'il ne parle que ſur le rapport d'autrui, en racontant ce qui lui eſt arrivé. Voici comment il s'exprime *pages* 89, 90, 91.

« Depuis dix ans j'ai été ſujet à une » douleur d'eſtomac provenant d'une ob- » ſtruction au petit lobe du foie. Elle » m'incommodoit fréquemment, & en » même temps je me tenois en garde » contre tout ce qui pouvoit froiſſer ou » heurter cette partie. Certains jours j'é- » tois obligé de lâcher les boutons de ma

» veſte pour reſpirer à mon aiſe & ſans
» douleur : aujourd'hui je frappe ſur mon
» eſtomac ſans inconvénient.

» J'avois en outre un embaras dans la
» tête, & un froid continuel à la tempe
» droite, qui me gênoit beaucoup les jours
» de travail ou de fatigue. Depuis long-
» temps ces deux incommodités me ſer-
» voient à conſtater les expériences de
» m. *Meſmer*. Il avoit même eu pluſieurs
» fois la complaiſance de jouer de l'har-
» monica ou du *piano-forte* en leur faveur,
» non pas ſans que je fuſſe obligé chaque
» fois de lui demander grace ſur la mu-
» ſique.

» Je lui dis un jour, aſſez ſérieuſe-
» ment, que je me ferois traiter ſi j'en
» avois le temps : Bon, me répondit-il,
» ne venez-vous pas ici tous les jours ?
» Vous êtes prudent, mettez-vous au trai-
» tement, vous y demeurerez chaque fois
» le temps que vous voudrez, ou que vous
» pourrez. Si vous n'obtenez pas guériſon
» entiere, vous en prendrez moitié, un
» quart, un huitieme ; ce ſera autant de
» gagné... Je ſuivis ſon conſeil, & dans
» le fait j'ai eu, comme les autres, mes
» criſes, mes évacuations, mes douleurs
» au foie, mes tourmens de tête, mon
» front a pelé, & je me ſuis trouvé ſou-
» lagé.

» Mon traitement ne doit pas être rangé » au nombre des cures. M. *Meſmer* m'a » prouvé que je ne pouvois être radicale- » ment guéri, & ſes raiſons m'ont paru » valables ».

M. *Deſlon* nous permettra de ne pas ſouſcrire à une déciſion auſſi affligeante, & d'appeller du jugement de ſon médecin. Eh! pourquoi cet homme ſi puiſſant ne feroit-il pas pour ſon ami, à qui sûrement il doit beaucoup, ce qu'il a fait pour lui-même & pour tant d'autres? Les premiers eſſais prouvent que le corps de notre confrere n'eſt pas heureuſement du nombre de ceux « qui ont une pro- » priété tellement oppoſée au principe de » m. *Meſmer*, que ſa ſeule préſence dé- » truit tous les effets du magnétiſme ani- » mal, *pag.* 15 ». Nous devons donc eſpérer que notre confrere guérira radicalement.

On ſera ſans doute étonné (m. *Deſlon* l'a prévu) que m. *Meſmer* lui-même, ce médecin au-deſſus de tous les autres, qui connoît ſi bien le magnétiſme animal, qui en eſt ſi rempli qu'il lui « ſort con- » tinuellement des mains, des yeux, des » pieds, & par tous les pores, ſans ce- » pendant lui occaſionner la moindre ſen- » ſation apparente » ; qui ſait régler ſon cours dans le corps des autres animaux,

non-ſeulement ait été malade, mais l'ait été au point de courir les plus grands riſques, ſans s'en appercevoir : c'eſt cependant ce qui eſt arrivé.

« M. *Meſmer* éprouva, il y a quelques » mois, un mal-aiſe général; cet état » ayant duré quelques jours, il jugea à » propos de s'examiner avec ſoin : il ſe » trouva, dit-il, rempli d'obſtructions. » C'étoit bien le cas d'appliquer le pro- » verbe : *Médecin, guéris-toi toi-même ;* » il n'y manqua pas. Sans doute il ſe traita » en ami; car dans l'eſpace d'un mois il » eut QUATRE ou CINQ CENTS ÉVA- » CUATIONS. Quelque vigoureux qu'il » ſoit, il m'a paru en être fatigué. Auſſi, » diſoit-il après cela, qu'il l'avoit échappé » belle, & qu'il s'étoit aviſé à temps ».

Toutes les maladies dont il a été queſtion juſqu'à préſent, ne ſont que des maladies chroniques. M. *Deſlon* n'en a vu traiter que deux aiguës par m. *Meſmer*.

La premiere eſt une fluxion de poitrine dont fut attaqué un de ſes malades qui a la poitrine très-délicate. La maladie étant caractériſée le vendredi, m. *Meſmer* le fit ſaigner deux fois dans la journée, & lui ordonna de boire de la limonade; le lendemain troiſieme ſaignée, & de la limonade; le ſoir, m. *Meſmer* traita le malade trois quarts d'heure de ſuite, &

ſe coucha auprès de lui ſur un lit de repos. Environ une heure après, ſuivant l'expreſſion du malade, « il étoit à la nage, » & il découloit des perles d'eau de ſon » front ». Il but de la limonade cette nuit & le dimanche. Le lundi matin, la famille qui demeure à quelque diſtance de Paris, avertie du danger, arriva dans une extrême inquiétude. Le malade alla au-devant d'elle en l'aſſurant qu'il étoit guéri : en effet, on peut dire qu'il n'y eut pas de convaleſcence.

La ſeconde maladie eſt une fievre maligne accompagnée des ſymptômes les plus fâcheux, & d'un délire qui avoit augmenté depuis le 10 juſqu'au 23, jour auquel vint m. *Meſmer*. La malade étoit une demoiſelle de vingt-un ans : m. *Deſlon* étoit ſon médecin. M. *Meſmer* lui donna ſes ſoins pendant une demi-heure, enſuite elle revint à elle, & demanda à m. *Deſlon* ce qu'on lui avoit fait. Celui-ci lui répondit qu'on n'avoit pas voulu lui faire du mal. « Ce n'eſt pas cela que je dis, » repartit la malade, en gliſſant ſa main » du haut de la poitrine, juſqu'au bas de » l'eſtomac; au contraire, j'ai ſenti qu'on » prenoit mon mal avec la main, & qu'on » l'éloignoit de moi ».

M. *Meſmer* conſeilla enſuite de la limonade, de la crême de tartre, & autres

acides légers. La demoiſelle *** conſerva ſon entiere connoiſſance, les évacuations s'établirent & ſe maintinrent réguliérement. Huit ou dix jours après l'uſage du magnétiſme animal, la malade étoit en parfaite ſanté, & partit pour la province, lieu de ſa réſidence.

Tels ſont les exemples de guériſons, ou d'améliorations d'état, opérées par le magnétiſme animal, & que m. *Deſlon* a choiſis entre un grand nombre d'autres. Si quelques-uns de nos lecteurs nous reprochoient le temps que nous avons perdu en tranſcrivant, & celui dont nous leur avons cauſé la perte en leur faiſant lire des hiſtoires qui ne peuvent contribuer en rien aux progrès de l'art, & qui auroient pu être rendues d'une maniere toute auſſi inſtructive, ſous la forme d'affiches ordinaires. Par exemple,

M. *Deſlon*, médecin de la faculté de Paris, &c. aſſure que m. *Meſmer*, médecin de Vienne, a guéri, par le moyen du magnétiſme animal, *un maraſme à la ſuite d'une fievre miliaire; un cancer occulte au ſein; un autre cancer occulte, compliqué de goutte ſereine; une taye ſur l'œil avec ulcere & hernies; des obſtructions compliquées, &c.* « Enfin qu'il guérit tou-
» tes les maladies graves qui, de tout
» temps ont bravé les efforts de la méde-
» cine connue, (*pag.* 101).

Nous répondrions qu'étant, ainſi que nous l'avons dit au commencement de cet extrait, dans l'obligation de dire ce que nous ſavons des faits de m. *Meſmer*, nous n'avons pu puiſer dans une meilleure ſource que dans l'ouvrage de celui qui, ſans être ſon confident, eſt cependant le témoin le plus aſſidu de ſes opérations; & que d'ailleurs m. *Deſlon* n'ayant publié ſes obſervations que pour fixer les opinions répandues dans le monde ſur le magnétiſme animal, nous aurions couru riſque de lui faire manquer ſon but, ſi nous avions tronqué les effets ſur leſquels il s'appuie. Nous avons cru le ſervir en copiant les hiſtoires, qu'il nous donne, preſqu'en entier, & ſervir en même temps nos lecteurs en les mettant à portée de juger par eux-mêmes, autant cependant, ſuivant la remarque très-judicieuſe de m. *Deſlon*, page 4, que l'on peut juger ſur la parole d'autrui. Nous avons pris ce parti d'autant plus volontiers, que nous ne voulons être qu'hiſtoriens, & que nous avons toutes ſortes de raiſons pour nous récuſer comme juges. Nous ſommes auſſi dans l'impoſſibilité de confirmer les guériſons annoncées, m. *Deſlon* s'étant fait une loi de ne nommer d'hommes vivans que m. *Meſmer* & lui.

(*La ſuite au journal prochain*).

OBSERVATIONS SUR LA GOUTTE;

Par m. SMALL, chirurgien à Minorque.

DANS les obſervations ſuivantes, j'éviterai ſoigneuſement toute recherche de ſpéculation ſur les cauſes, les ſymptômes ou la cure de la goutte. Je m'en tiendrai ſtrictement aux faits, rapportant en peu de mots ce qui m'eſt arrivé à moi-même. Si ce que j'écris peut être de quelque utilité à mes confreres affligés de la goutte, mon but ſera rempli.

Lors de mon paſſage à la Jamaïque, en novembre 1770, la goutte me prit à un pied peu de jours avant mon arrivée dans cette iſle. J'enveloppai mon pied comme je le faiſois ordinairement en Angleterre, avec de la flanelle & du taffetas ciré. Bientôt je ſouffris des douleurs horribles qui m'engagerent à ôter la plus grande partie de mes enveloppes, & peu après la douleur diminua.

A mon arrivée à Kingſton à la Jamaïque, mon ami le docteur *Naſmith*, médecin très-habile & très-expérimenté, me conſeilla de jetter toutes mes enveloppes, & de ne mettre ſur mon pied qu'un ſimple bas de coton: car, me dit-il, l'*expérience*

l'*expérience nous a appris que, dans ce pays, les membres affectés de la goutte doivent être tenus fraîchement.* Je me trouvai bien de ſuivre cet avis, car la goutte diſparut bientôt.

J'en eus un retour au mois de mars ſuivant, pendant mon paſſage à la Nouvelle-Yorck; &, quoique le temps fût froid & orageux, je ſuivis la même pratique qu'à la Jamaïque: je ne couvris mon pied que très-légérement.

Je continuai d'en uſer de même lorſque je fus à terre à la Nouvelle-Yorck, quoique le temps fût à la gelée. L'accès fut doux & ſe diſſipa promptement.

Au printemps de 1772 j'eus à Londres un long & douloureux accès; mais je négligeai de ſuivre la pratique qui m'avoit ſi bien réuſſi: je ſouffris beaucoup, &, je penſe, par ma faute.

Au printemps de 1773, & encore en 1774, je me délivrai de la goutte en appliquant conſtamment les ſangſues partout où elle ſe montroit, d'après les conſeils de mon ſavant & judicieux ami le chevalier *Jean Pringle.*

Pendant les dix-huit premiers mois de ma réſidence dans l'iſle de Minorque, je n'ai pas été obligé de garder la chambre un ſeul jour par la goutte, n'en ayant eu qu'une légere atteinte à une main. Je l'a-

bandonnai au cours de la nature ; je vivois dans l'eſpérance d'avoir rencontré un climat favorable aux goutteux : mais vers Noel 1776, j'eus une attaque aux deux pieds. Je m'en débarraſſai promptement en la pourſuivant avec les ſangſues. Je fus vivement cenſuré par quelques-uns de mes amis d'ici, pour avoir ainſi troublé le mal dans ſa marche.

La goutte revint au mois de mars ſuivant, &, par condeſcendance pour ceux qui m'avoient cenſuré, je lui laiſſai ſuivre ſon cours. J'eus tout lieu de me repentir de ma complaiſance ; car je fus confiné dans mon lit pendant plus de deux mois. Le temps étant devenu extrêmement chaud pendant le ſecond mois de mon eſclavage, je me laiſſai aller à boire des liqueurs rafraîchiſſantes & délayantes, peut-être en trop grande quantité ; car lorſque je commençai à me lever, mes jambes & mes cuiſſes étoient devenues œdémateuſes, & j'étois plus affoibli que je ne l'avois jamais été.

Pendant la durée de cet accès la goutte viſita ſucceſſivement tous mes membres. La douleur fut plus modérée & dura moins long-temps aux mains & aux coudes qu'aux pieds & aux genoux. Faut-il attribuer cette différence à ce que mes mains & mes coudes étant plus ſouvent tirés

du lit, du moins auſſi-tôt qu'ils ont pu me rendre quelque ſervice, ont été plus expoſés au froid que les extrémités inférieures?

Ma main droite a moins ſouffert que la gauche, peut-être encore parce qu'elle a été plus expoſée à l'air froid.

Quand je pus me ſervir un peu de ma main droite, & que j'eus un peu recouvré la faculté de remuer les doigts, ce que je n'avois pu faire pendant quelques ſemaines, je coupai mes ongles; &, quoique ma main gauche fût encore ſouffrante, je crus qu'il étoit convenable de la traiter auſſi bien que l'autre. Je fus ſurpris, en l'examinant, de trouver que les ongles de cette main avoient moins cru que ceux de la main droite. Cette différence excita ma curioſité ſur l'état des ongles de mes pieds, & je trouvai qu'après deux mois ils avoient à peine beſoin d'être coupés. Cette circonſtance auroit-elle quelque relation avec ce qu'obſerve le docteur *Pozzi*, que les ongles tirent leur origine des tendons qui s'étendent ſur la derniere phalange des doigts & des orteils, leur croiſſance s'arrêtant lorſque le mal a pris poſſeſſion de ces parties membraneuſes?

Ayant ouï dire que le chevalier *Edouard Hulſe*, médecin très-expérimenté, s'étoit déclaré très-fortement contre l'uſage des vomitifs dans la goutte, je différai long-

temps d'en prendre, quoique j'euſſe de fréquens maux d'eſtomac que j'imputois toujours à la goutte plutôt qu'à des matieres accumulées dans ce viſcere. Je fus cependant obligé, au bout d'un mois, de prendre le matin trois grains de tartre émétique : cela me fit rendre plus d'une pinte (1) de bile. Celle qui vint la derniere ſurpaſſoit tellement en peſanteur ſpécifique celle qui étoit venue d'abord, qu'elle tomboit au fond de celle-ci comme du plomb : elle étoit auſſi d'un verd plus foncé. J'ai depuis obſervé que de la bile ſemblable, reçue au ſortir de l'eſtomac dans un baſſin rempli d'eau claire, alloit au fond de l'eau & la teignoit à peine, tant elle étoit peu ſoluble dans l'eau. Je fus extrêmement ſoulagé par cette évacuation ; mais je ne recouvrai ma ſanté que lorſque j'allai au mois d'août à Gibraltar pour y rendre mes devoirs à mon très-honoré ami le général *Eliot*, gouverneur de cette place.

En novembre 1777, & depuis en 1778, j'ai été attaqué à la fois par la goutte & par une fievre tierce. Un émétique étoit devenu abſolument néceſſaire pour la guériſon de la fievre tierce ; & comme le

(1) L'original anglois dit une quarte. Cette meſure répond à-peu-près à une pinte de Paris.

premier avoit eu un ſi bon effet, la prohibition du chevalier *Edouard Hulſe* ne m'inſpiroit plus de crainte.

Je pris en conſéquence trois grains de tartre émétique, le matin, à la fin de l'accès de la fievre tierce; il me fit rendre preſque autant de bile que la premiere fois. Après avoir dégagé les premieres voies, j'eus recours au kinkina qui me délivra tout-à-la-fois de la fievre tierce & de la goutte.

En janvier, & depuis en mars 1779, je fus menacé de la goutte, je repris l'émétique & le kinkina toutes les deux fois, & avec le même ſuccès. Chaque vomitif me faiſant rendre de grandes quantités de bile. J'ai eu une rude attaque de goutte dans un de mes genoux au commencement de 1780; elle étoit ſi douloureuſe que je différai de prendre le vomitif juſqu'au troiſieme jour, n'en attendant aucun effet avantageux dans une douleur auſſi fixe & auſſi aiguë.

Le troiſième jour j'eus encore recours à l'émétique & au kinkina; & j'éprouvai que la douleur & la tenſion du genou diminuerent dans l'eſpace d'une heure après que l'émétique eut opéré. Je marchai le lendemain aſſez librement, & le jour ſuivant je ne fis pas moins de trois milles de chemin.

Au commencement d'avril la goutte revint encore accompagnée de quelques ſymptômes de fievre tierce. Je répétai encore le vomitif & le kinkina; & maintenant, après l'opération du vomitif, j'éprouve une diminution ſenſible dans la douleur. Dans toutes ces attaques je n'ai couvert, ſoit la nuit, ſoit le jour, les parties malades que comme je les couvre journellement en ſanté.

La ſeule indulgence que j'aie maintenant pour la goutte, eſt de ne mettre aucun lien qui puiſſe ſerrer la partie goutteuſe. Si c'eſt le pied, je porte des ſouliers larges; ſi la goutte eſt au genou, je le mets à l'aiſe; ſi c'eſt à la main, je la couvre le jour d'un large gant. J'ai quelquefois expoſé ma main affligée de la goutte à un froid aſſez vif ſans m'appercevoir qu'il en ait réſulté aucun inconvénient. L'inflammation a eu ſon cours auſſi réguliérement, & à ce que je crois avec moins de douleurs que ſi je l'avois ſoigneuſement enveloppée: d'autres pourront en faire aiſément l'expérience ſur eux-mêmes.

On dira peut-être que ce climat eſt ſi doux, qu'on a moins beſoin de ſe couvrir qu'en Angleterre. Cela paroît en effet ſi l'on conſulte le thermometre, lequel deſcend rarement au-deſſous de 43 de la

graduation de *Farenheit*; mais nous éprouvons que nos grands vents du nord affectent nos corps d'une ſenſation de froid auſſi perçante que le fait en Angleterre un temps de gelée, & je penſe qu'ils ont ſur nous la même influence : c'eſt ce que confirme l'effet de ces vents ſur les végétaux verds ſucculens, qu'ils brûlent, ſi je puis me ſervir de cette expreſſion, juſqu'à les mettre en charbon, détruiſant la ſubſtance pulpeuſe dont ils ſont, pour la plus grande partie, compoſés.

Après que ces vents ont ſoufflé, tous les végétaux paroiſſent noirs, & s'il tombe enſuite des pluies douces pendant quelques jours, toute cette ſubſtance noire eſt entraînée par l'eau, & la contexture fibreuſe de ces plantes paroît auſſi clairement & auſſi diſtinctement que ſi on avoit employé l'art pour la mettre à découvert. Les branches des arbres, de la premiere pouſſe du commencement de l'été, périſſent ſouvent ainſi, & ſont quelquefois briſées par l'agitation violente que le vent leur donne en tourbillonnant. J'ai vu, dans ces circonſtances, la ſubſtance pulpeuſe de l'écorce délavée & entraînée par les pluies ſubſéquentes, laiſſer les fibres de l'écorce parfaitement nettes, & auſſi fines qu'aucune ſoie que j'aie jamais vue. Nous avons eu un exemple remarquable des

différens effets de ces vents violens & du froid en janvier & février 1780. Le 25 janvier le thermometre étoit à 40 avec une pluie froide par le vend de nord-eſt; le 26 le thermometre deſcendit à 37, le vent à l'eſt-nord-eſt avec grêle mêlée de neige. La nuit il gela ſi fort, que dans toutes les ornieres l'eau étoit couverte de glace, circonſtance qui arrive très-rarement dans cette iſle. J'oubliai de mettre pendant la nuit le thermometre en plein air.

Les 18, 19 & 20 février, nous eûmes de la gelée pendant trois nuits ſucceſſives: choſe très-peu ordinaire ici. Mon thermometre, quoiqu'en plein air, ne deſcendit pas plus bas que 34, ce que j'attribue à la chaleur que conſervent les murs de nos maiſons; cas les pierres tendres de nos cantons ſont aiſément pénétrées par le chaud comme par le froid.

Les plantes ne ſouffrirent pas, à beaucoup près, autant par cette continuité de gelée, que par un coup de vent violent qui ſurvint le 22, pendant lequel mon thermometre, conſtruit par *Dollond*, ſe tint à 38; mais l'air étoit ſi chargé d'eau ſalée que la violence du vent avoit enlevée de la ſurface de la mer, que le matin du jour ſuivant je ramaſſai quelque peu de ſel qui s'étoit ſéché ſur les vitres de

mes fenêtres ; &, en me promenant, je trouvai que les plantes en étoient couvertes. Le vent ſouffloit du nord, &, dans cette direction, nous ſommes au moins éloignés de douze milles de la mer. Ce vent a laiſſé toutes les plantes ſucculentes brûlées en charbon.

Je ſuis loin de prétendre que l'uſage du kinkina dans la goutte ſoit nouveau. Pluſieurs médecins à Londres doivent ſe ſouvenir que mon ami m. *Bernard Bayne*, apothicaire demeurant dans Corck Street, Burlington Garden, dès qu'il ſentoit approcher la goutte, avaloit, le plutôt qu'il pouvoit, autant de kinkina en pilules que ſon eſtomac en pouvoit ſupporter, prenant en même temps fréquemment de petites doſes d'un opiat (1), pour empêcher le kinkina de ſortir trop promptement par les ſelles, & qu'il continuoit d'en uſer ainſi juſqu'à ce que toute apparence de goutte fût diſſipée.

Je ſuis perſuadé que s'il avoit eu le ſoin de débarraſſer les premieres voies avant de prendre le kinkina, il auroit joui d'une meilleure ſanté qu'il n'a fait généralement.

J'ai connu d'autres perſonnes qui ont

(1) Il ſeroit à ſouhaiter que les ingrédiens de cet opiate fuſſent déſignés.

pris auſſi du kinkina comme un préſervatif contre la goutte, ſans aucune évacuation préalable.

Le docteur *Woodward* obſerve que le kinkina agit comme abſorbant, & peut par-là emporter les ſabures qu'il rencontre dans les entrailles, ſur-tout lorſque l'eſtomac n'eſt pas auſſi chargé de bile qu'il l'eſt ſouvent dans cette iſle.

Comme le vomiſſement eſt fort loin d'être une opération agréable, j'ai voulu eſſayer ſi je ne pourrois pas me délivrer de la bile & des légeres atteintes de goutte, en prenant les mêmes médicamens d'une autre maniere. Dans cette idée j'ai commencé par eſſayer un grain de tartre émétique avec un gros de kinkina, que je pris en buvant par-deſſus un peu plus d'un quart de pinte (1) de gruau. J'ai augmenté par degrés la doſe juſqu'à deux grains de tartre émétique. Communément je dors profondément après l'avoir pris. Il m'a paru que, pour moi comme pour les autres, ce remede a une vertu anodyne qui procure un ſommeil tranquille; il lâche le ventre le matin ſans tranchées, & je trouve qu'il procure un grand ſoulagement dans de petites atteintes de goutte.

(1) L'anglois dit une demi-pinte; mais la pinte angloiſe eſt à-peu-près la moitié de celle de Paris.

Je l'ai tenté dans de fortes attaques, mais ſans ſuccès. Cependant en ayant donné de temps en temps pour tenir le ventre libre à des perſonnes qui n'avoient pu ſe réſoudre à prendre un vomitif, j'ai cru voir qu'il avoit rendu leur goutte plus douce qu'elle ne l'avoit été d'autres fois.

Eſt-ce le kinkina ou l'eau de gruau qui rend l'action du tartre émétique ſi douce lorſqu'il eſt pris de cette maniere ? Je crois que c'eſt le kinkina; car j'ai vu qu'un grain d'émétique, donné en lavage à petites doſes dans la fievre, procure des nauſées & des ſelles liquides. Ce remede étant pris en ſe couchant, la chaleur du lit en dirige-t-elle les effets vers la peau ? Communément, après l'avoir pris, on éprouve une ſueur légere.

Je donne le même remede pour les fievres intermittentes pendant deux ou trois jours avant le temps où l'on en craint le retour, & c'eſt avec ſuccès. Je le donne auſſi dans preſque toutes les maladies qui ſont fréquentes dans cette iſle. Je ſuis à préſent ſi ſatisfait du tartre émétique, que j'emploie rarement l'ipécacuanha, ſi ce n'eſt dans les rhumes & l'aſthme, où un petit nombre de grains occaſionne des nauſées qui procurent l'évacuation des mucoſités des glandes de la gorge, & peut-être des poumons, avec moins de déſa-

grément pour le malade que ne le fait la ſquille.

Comme le tartre ſtibié affecte diverſement les différens tempéramens, il ſera bon de commencer par une petite doſe; car j'ai vu un grain, donné de cette maniere, exciter le vomiſſement même dans une perſonne adulte. L'action de ce médicament en petite doſe, étant comme celle des poudres de *James*, fort incertaine.

Autrefois, lorſque je laiſſois la goutte ſuivre ſon cours ſans la déranger, j'ai ſouvent vu que l'humeur goutteuſe ſe portoit des extrémités ſur les entrailles, ainſi que l'a remarqué le docteur *Pye* dans ſes obſervations médicales; & lorſqu'enſuite il ſurvenoit une purgation avec des ſelles extrêmement fétides, j'ai trouvé que c'étoit la criſe la plus favorable & la plus certaine de la maladie.

OBSERVATIONS

Qui prouvent combien les regles du prognoſtic ſont incertaines dans les maladies aiguës; par m. BAUMES, médecin de la faculté de Montpellier, à Saint-Gilles en Languedoc.

CE ſont les cas malheureux, & l'hiſtoire des maladies guéries ſpontanément, qui éclairent le médecin, & peuvent étendre les limites de l'art; c'eſt ainſi que l'expoſition ſimple des faits, ont rendu les épidémies d'*Hippocrate* le tréſor de l'art. Le lit des malades eſt le véritable creuſet où l'obſervateur peut & doit rectifier les erreurs de la théorie, confirmer les ſages préceptes de l'expérience, & trouver les bornes des regles générales; c'eſt là que ſa ſagacité doit le faire triompher des cauſes des maladies ſouvent obſcures, & des préjugés populaires.

L'art du prognoſtic eſt ſans doute la plus belle branche de la médecine clinique; mais combien de pénétration & de juſteſſe ne faut-il pas pour y exceller! Heureux celui qui poſſede de ſi rares talens, mais plus heureux encore celui qui ne donne pas dans le fatal écueil de pré-

dire faux, lors même que tout concourt à lui faire regarder son prognostic comme infaillible. Des événemens aussi disgracieux ne peuvent tenir qu'à l'inversion de l'ordre naturel; ce furent eux sans doute qui firent dicter cet aphorisme : *Acutorum morborum non omninò certæ sunt prædictiones, neque mortis neque sanitatis.* HIPP. sect. II, aph. 19.

J'écris ces deux observations en faveur des jeunes médecins. Le commencement de leur pratique doit leur offrir, comme à moi, un dédale immense; comme moi ils voudront prédire quelquefois, & régler le sort des malades. En lisant ces faits ils sentiront que si, sous la plus belle apparence du vrai, & malgré l'invitation de *Gorter* qui dit : *Medicus si in morbi cursu detexit constantiam, intrepidè audebit in morbo jam præsente, præsagire eadem, quæ anteà constanti observatione didicit, in antecedentibus semper fieri*, on peut se couvrir de ridicule dans l'esprit de l'ignorant vulgaire, combien, à plus forte raison, ne faut-il pas de la prudence pour ces cas obscurs qui demanderoient la vue perçante du lynx.

Dans l'automne de 1778, il régna chez nous une épidémie de petite-vérole, qui ne finit qu'au retour de la belle saison. Le fils aîné du sieur *Mairargues*, charron,

âgé d'environ quatre ans, fut pris de la fievre au milieu de cette conſtitution. Il étoit naturel de ſoupçonner la maladie régnante chez un enfant qui n'en avoit jamais été attaqué. Les deux premiers jours ſe paſſerent dans les attentions que les meres de famille ont pour leurs enfans. Le phénomene prédominant qui, au commencement du troiſieme jour, attira l'attention des parens, fut (une convulſion) une éclampſie d'abord légere, & dont les attaques rapprochées ſembloient devenir de plus en plus formidables. Appellé à cette époque du mal, je me hâtai de porter la ſécurité dans l'eſprit du pere & de la mere. *Sydenham*, *Mead*, *Sauvage*, le *Commerce littéraire de Nuremberg* étoient mes garans; mais parmi la foule d'autorités que je pourrois raſſembler pour appuyer mon ſentiment, je ne puis m'empêcher de citer un auteur dont le témoignage eſt une autorité bien reſpectable. C'eſt l'illuſtre *Roſen* qui s'explique en ces termes à la page 62 de ſon excellent traité ſur les maladies des enfans :

« Dans le cas de petite-vérole, de rou-
» geole, de fievre ſcarlatine, les enfans
» ſont quelquefois pris d'éclampſie peu
» de temps avant l'éruption; mais rare-
» ment il y a pour lors quelque danger
» à craindre de ces attaques, c'eſt au

» contraire un ſigne que la petite-vérole
» eſt d'un bon caractere : il ne faut alors
» faire attention qu'à la maladie princi-
» pale.... Il ſuffit donc de ſavoir que l'en-
» fant n'a pas eu la petite-vérole, &c. ;
» qu'il court des petites-véroles, &c. ;
» que la contagion a pu être apportée au
» logis de maniere ou d'autre, & que l'en-
» fant a déjà eu, dans les trois jours, une
» fievre accompagnée des ſymptômes qui
» annoncent cette fievre éruptive. D'ail-
» leurs on doit être tranquille lorſqu'on
» eſt prévenu que dans ce cas-là l'é-
» clampſie eſt de bon augure.

Fondé par la voix de l'obſervation générale, j'annonçai une petite-vérole de bonne qualité, & que les convulſions étoient avantageuſes. L'enfant rendit ſon dernier ſoupir quatre heures après ma viſite, & me laiſſa la proie du faux jugement & de la calomnie.

Un quinquagénaire nommé *Drivon*, manouvrier, grand, ſec, maigre, adonné au vin, eut une péripneumonie. Car, comme l'obſerve très-bien m. *Zimmermann*, les ſuites les plus communes de l'abus du vin ſont une diſpoſition à toutes les maladies inflammatoires ; j'ajoute que leur cours eſt ordinairement rapide : j'en ai vu tout récemment un exemple bien triſte. Je fus appellé le 12 de janvier ; je

trouvai

trouvai cet homme malade depuis trois jours, avec un pouls mou, petit, fréquent. La terreur de la mort étoit peinte sur son visage; sa face étoit cadavéreuse. Il étoit fatigué par une toux incommode, qui amenoit des crachats copieux presque de sang pur d'un rouge foncé: il étoit oppressé par une douleur forte au côté droit, laquelle suspendoit les mouvemens d'une respiration très-chaude.

La qualité des crachats, condamnés par *Hippocrate*, *Aretée*, *Huxham*, &c.; la maniere de respirer rendoit cette situation des plus alarmantes. Je fis tout ce que je pus pour diminuer les causes de congestion, rafraîchir toute l'habitude du corps, résoudre l'engorgement phlogistique, & prévenir, par des délayans & des savonneux, la production d'un nouvel épaississement inflammatoire: mais tous ces remedes furent sans effet. La nuit du 12 fut fort mauvaise; les crachats étoient tantôt rouillés, tantôt de sang pur. Je ne fis faire qu'une seule saignée de dix onces, (quoique ma coutume, dans les maladies inflammatoires, soit de débuter, d'après *Triller* & autres grands praticiens, par une saignée de quatorze onces); parce que, outre que la foiblesse radicale de constitution fait que les gens de la campagne ne peuvent supporter beaucoup de saignées,

ou d'autres grandes évacuations, ſans que leurs forces ſoient entiérement épuiſées, la qualité du ſang qui reſſembloit à une gelée molle, rouge & ſans ſéroſité, s'oppoſoit à ce qu'on réitérât ce ſecours (1).

Le 13 ſe paſſa dans le même état, à un peu plus de foibleſſe près. Les urines avoient un léger énéoreme d'une couleur purpurine; mais ce phénomene me mit peu en peine, parce que je me rappellois que m. *Zimmermann* nous apprend qu'on apperçoit la partie colorante du vin d'une maniere fort ſenſible dans les urines des grands buveurs, lorſqu'ils ſont malades ſur-tout, c'eſt ce à quoi des praticiens peu attentifs ne ſongent pas, & ce qui leur fait prendre ce phénomene pour toute autre choſe dans pluſieurs maladies.

Le 14, tous les ſymptômes s'évanouirent tout-à-coup comme par enchantement: plus de ſang dans les crachats qui au contraire étoient devenus plus rouillés, & moins copieux. A ces ſignes caractériſtiques d'une gangrene au poumon, je fis adminiſtrer à la hâte les derniers Sacremens, & j'annonçai à ſon épouſe une mort d'autant plus décidée, que l'inégalité s'étoit jointe à la foibleſſe du pouls.

(1) *Voyez* Huxham, *eſſai ſur les fievres*, pag. 223; & *journal de méd.* tom. III, p. 131.

Ma prédiction, fondée sur les meilleurs observateurs (1), fut encore fausse.

Le 15 au matin je fus, comme par cérémonie, visiter mon malade que je croyois n'être déjà plus; je le trouvai au contraire avec un pouls réglé & plus vigoureux; son air étoit tranquille & serein; les douceurs d'un sommeil de six heures avoient rendu le calme à tous ses sens; il me demanda la permission de manger, mais surtout de boire. A peine pouvois-je me fier au témoignage de mes sens; je ne revins de ma surprise qu'après qu'on m'eut présenté un grand plat dans lequel il y avoit environ deux pots d'urine rendue en une seule fois, avec quatre travers de doigt de sédiment d'un jaune très-pâle. Mon malade se leva le même jour, mangea sobrement, & jouit depuis d'une santé parfaite.

---

(1) *Voyez* James, *dictionn. univ. de médec.* tom. I, colonne 641, note (k); & *journal de médecine*, tom. VI, pag. 460, n°. 7. *Van Swieten*, &c.

OBSERVATIONS

Sur quelques préparations du fer, particuliérement sur l'æthiops martial ; par m. OPOIX, *apothicaire à Provins, correspondant de l'académie des sciences, arts & belles-letttes de Dijon.*

LE fer est, sans contredit, le plus utile de tous les métaux. Indépendamment des services qu'il rend aux arts par la tenacité de ses parties, par la résistance invincible qu'il oppose aux fardeaux les plus pesans, & par sa ductilité qui fait se ployer à tous les usages, & prendre une infinité de formes, il offre encore à la médecine un remede très-efficace. Aussi a-t-on toujours cherché à multiplier & à perfectionner les préparations médicinales de ce métal précieux ; mais il semble qu'on n'en a jamais mieux senti les avantages, & qu'on ne s'est jamais plus occupé de cet objet, que depuis quelque temps. Cependant, avant de pousser plus loin les travaux sur cette matiere, ne seroit-il pas prudent de s'arrêter, & de considérer si ces préparations recherchées dont on s'occupe actuellement, ont réellement des vertus bien supérieures à ces préparations plus

ſimples & connues de tous les temps. Peut-être les peines qu'on ſe donne ſont-elles en pure perte ? Peut-être dans la vue peu eſſentielle de concilier à ce remede une couleur plutôt qu'une autre, s'écarte-t-on du but principal qui eſt d'offrir à la médecine un médicament vraiment utile ? C'eſt ſur quoi on devroit conſulter le raiſonnement & l'expérience avant de ſe livrer à des recherches ultérieures.

Le fer ne pouvant ſervir à la médecine que quand il eſt très-diviſé, on doit chercher à rompre l'aggrégation de ſes parties, & à lui procurer ce degré de diviſion ſuffiſant. L'opération la plus ſimple eſt de le réduire en limaille, & de l'expoſer enſuite à la roſée. Cette limaille ſe rouille & devient une poudre qui prend le nom de ſafran de mars apéritif. Cette préparation eſt très-uſitée en médecine, & a toujours produit des effets très-heureux dans tous les cas où elle eſt indiquée.

En ſe convertiſſant en cette poudre ſubtile, le fer perd beaucoup de ſon phlogiſtique, & ſe rapproche d'autant plus de l'état d'ocre. L'action même trop long-temps continuée de l'air & de l'eau ſur cette rouille de fer, ne laiſſeroit à la fin qu'une terre morte & ſans vertu.

On ne doit pas conclure de-là que le

phlogiſtique ſeul conſtitue les propriétés du ſafran de mars, puiſque ce principe eſt identique par-tout, & que celui des autres corps ne produiroit pas le même effet. Ce n'eſt pas non plus à la terre pure du fer qu'on doit attribuer les vertus du ſafran de mars, puiſque, comme nous l'avons dit, cette terre n'eſt plus alors qu'un principe paſſif & inutile. C'eſt donc l'union du phlogiſtique & de la terre du fer, qui conſtitue le ſafran de mars apéritif. Il eſt de plus néceſſaire qu'il y ait une certaine proportion entre le phlogiſtique & la terre martiale; car ſi le phlogiſtique exiſtoit dans un état ſurabondant, & que la terre du fer en fût enveloppée au point de perdre ſes rapports avec les autres corps, enfin que ſes propriétés en fuſſent abſolument maſquées, ce compoſé n'auroit plus d'action, ou n'agiroit plus que par ſon phlogiſtique, & point du tout comme une préparation martiale. C'eſt ce qui nous fait craindre que tous les ſoins qu'on ſe donne pour charger le plus qu'il eſt poſſible le fer de phlogiſtique ne ſoient inutiles, & même n'aillent directement contre l'intention qu'on ſe propoſe. L'æthiops martial, qui eſt une préparation de cette nature, pourroit donc en avoir auſſi les inconvéniens, & ce ſeroit alors en vain qu'on étudieroit les moyens de ſe le procurer à moins de frais.

Le phlogiſtique étant le principe actif, & en quelque ſorte l'ame des métaux, on a cru aiſément qu'ils ne pouvoient en être trop chargés ; mais cette vérité, démontrée en méchanique, n'en eſt plus une lorſqu'on deſtine les ſubſtances métalliques à paſſer à l'uſage de la médecine. C'eſt donc conclure trop généralement que de penſer que les préparations du fer acquerreroient d'autant plus de vertus, qu'il ſeroit poſſible de les charger de plus de phlogiſtique. C'eſt cependant à remplir ce but qu'on s'eſt laborieuſement occupé.

L'æthiops martial, par trituration, étant une opération très-longue & très-ennuyeuſe, on a imaginé des moyens plus aiſés & plus promps de ſe procurer un fer auſſi parfait, & également diviſé. Celui qu'a propoſé m. *Croharé* dans le journal de médecine, *octobre* 1779, eſt ſans doute le plus ſimple, & celui qui remplit le mieux cette intention. Il fournit, à peu de frais & ſans beaucoup de travail, un fer très-noir & extrêmement diviſé, entiérement attirable par l'aimant ; mais en même temps inattaquable par les acides, même minéraux.

Cette derniere propriété ne s'accorde pas avec l'opinion reçue. On s'étoit perſuadé au contraire qne le fer étoit d'au-

tant plus diſſoluble, qu'il étoit plus diviſé & plus attirable par l'aimant ; &, ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'on ne demandoit que le fer fût parfaitement attirable par l'aimant, que parce qu'on ſuppoſoit que cette qualité annonçoit une plus parfaite diſſolubilité. En effet, dans le traitement des maladies, peu importe que le fer dont on ſe ſert obéiſſe plus ou moins à la force magnétique : c'eſt par ſa diſſolution qu'il peut opérer quelques bons effets. La vertu magnétique du fer, portée à un certain degré, n'étant plus le ſigne de la diſſolubilité de ce métal, il ſemble ſuperflu de s'attacher à lui donner cette vaine propriété.

Si le raiſonnement ſuffit pour prononcer contre une préparation de mars inſoluble, le ſentiment de *Lémery* l'aîné ajoute encore un nouveau poids à cette aſſertion. Ce grand homme avoit proſcrit d'avance une telle préparation ſans la connoître : on ſait que s'il ne fait pas autorité lorſqu'il s'agit d'expliquer les faits & d'en chercher les cauſes, on ne peut lui refuſer la qualité d'habile artiſte, & celle d'obſervateur exact & judicieux.

« Il eſt indubitable, nous dit-il, que le » fer peut mieux ſervir que l'acier pour » l'uſage de la médecine, puiſqu'il eſt plus » diſſoluble. . . . L'acier paſſe quelquefois

» par les excrémens ſans que le chyle en
» ait rien retenu.... L'acier ne ſe laiſſant
» point entamer par les ſucs digeſtifs, ne
» peut que cauſer des peſanteurs incom-
» modes. Il paſſera par les ſelles ſans faire
» aucun effet, comme il arrive aſſez ſou-
» vent. Que ſi il en paſſe quelque peu avec
» le chyle, il fait ſouvent plutôt des obſ-
» tructions qu'il n'eſt capable d'en lever.
» Car s'inſinuant dans quelques vaiſſeaux
» étroits, il y demeure & y cauſe des dou-
» leurs aſſez preſſantes.... L'acier eſt pré-
» férable au fer pour les uſtenſiles, mais
» pour les remedes le fer eſt le meilleur ».

Le fer eſt donc d'autant moins propre à la médecine, qu'il approche plus de ſon état parfait, c'eſt-à-dire, de l'acier. Cette perfection métallique, ſi recherchée dans les arts méchaniques, devient une imperfection lorſqu'il s'agit d'opérer un changement heureux dans l'économie animale. C'eſt la plus grande diſſolubilité du fer qu'il faut chercher, & c'eſt là où il faut s'arrêter quand on y eſt parvenu. Dans l'æthiops martial, dont nous avons rapporté ci-deſſus la préparation, le fer ayant perdu ſa diſſolubilité, cette préparation devient dès-lors d'un mauvais ſervice.

L'opération de m. *Croharé* préſente encore des phénomenes ſinguliers & dignes d'attention. Nous nous y arrêterons un

inſtant, & nous riſquerons d'en donner quelques explications. Cette opération eſt une ſorte de digeſtion de la limaille de fer ſur de l'eau-forte affoiblie, qui opere non la diſſolution du fer, mais une diviſion extrême de ſes parties intégrantes. « L'æthiops, nous dit-on, qui en réſulte, » quoique préparé avec de l'eau-forte, » n'a nullement le goût ſtiptique des diſ- » ſolutions métalliques, il ne porte ni à » l'odeur, ni au goût aucun caractere qui » indique la préſence de l'acide nitreux » qui a ſervi à ſa préparation. Cet acide » ne s'y combine pas, il touche le fer, le » diviſe & le décompoſe en entier : l'eau » même qui nage ſur l'æthiops, lorſqu'on » fait le lavage, eſt abſolument inſipide ; » enfin l'acide, abſolument détruit, ne ſe » retrouve plus ».

Cette deſtruction complette de l'acide nitreux nous paroît venir de ce que le fer attire & s'aſſimile la matiere inflammable de l'acide, même celle qui le conſtitue eſſentiellement. L'acide, privé de ſon phlogiſtique-principe, éprouve une décompoſition totale, & perd tous les caracteres d'un acide. D'un autre côté le fer, par cette addition de phlogiſtique, acquiert d'autres propriétés : il prend une couleur très-noire, devient parfaitement attirable par l'aimant, & entiérement inſoluble.

Nous avons dit plus haut que la trop grande quantité de matiere inflammable pouvoit former autour du fer une espece d'enduit qui le défendoit & s'opposoit à sa dissolution. Le fer, dans la préparation de m. *Croharé*, nous paroît dans ce cas. C'est cette surabondance de phlogistique qui, enveloppant la terre martiale, lui ôte tous ses rapports, la garantit désormais de l'action des acides, & la rend insoluble dans les menstrues. L'acide nitreux nous paroît d'autant plus propre à produire cet effet sur la limaille de fer, que c'est celui des autres acides qui contient le plus de principe inflammable.

On peut conclure de-là que la dissolubilité des métaux n'est pas en raison du phlogistique qu'ils contiennent. Une certaine proportion est bien nécessaire à cette opération; mais elle a des bornes passé lesquelles une plus grande quantité y devient moins propre. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles il faut faire éprouver à quelques substances métalliques, & à quelques pyrites, une sorte de calcination préliminaire pour les ouvrir, pour en faciliter la dissolution, ou pour en opérer la vitriolisation.

L'état où se trouve le fer dans l'æthiops martial de m. *Croharé* nous paroît aussi avoir quelques ressemblances & quelques

propriétés communes avec celui où se trouve le même métal dans le bleu de Prusse : 1°. tous les deux sont un fer surchargé de phlogistique ; 2°. ils sont l'un & l'autre inattaquables par les acides même minéraux ; 3°. la liqueur teignante du fer dans le bleu de Prusse, contient une substance animale, & on sait que l'acide nitreux est le produit de matieres animales & végétales ; 4°. m. *Maret*, secrétaire perpétuel de l'académie de Dijon, a formé un æthiops martial en précipitant la dissolution de fer spathique par l'alkali volatil caustique, & on sait que l'alkali volatil est un produit des substances animales ; 5°. enfin m. *Macquer* nous dit que le bleu de Prusse, digéré dans les acides minéraux, prend une couleur plus foncée, & se rapprochant beaucoup de la couleur noire.

Nous croyons que des recherches sur ces matieres qui paroissent avoir quelques analogies, pourroient devenir très-intéressantes, & nous donner de nouvelles lumieres sur la nature du phlogistique, & sur la liqueur alkaline phlogistiquée.

ESSAI ANALYTIQUE

Sur les eaux minérales de la fontaine du Saulchoir, près Tournay, dans la Flandre autrichienne; par m. Planchon, de l'académie des sciences, arts & belles-lettres de Dijon, agrégé au college de médecine de Tournay.

In aliis verò (aquis medicatis) diversa reperiuntur: sal alcalinus, sal neuter, sali marino, satis affinis, sal amarus purgans. Sulphur, ferrum in spirituoso illo principio volatili solutum & cum illo in auras avolans si negligentiùs serventur hæ aquæ.

Van Swieten, *tom. 3., pag. 345.*

Discours préliminaire.

1. Depuis que le flambeau de la chymie a éclairé les médecins dans leurs travaux, cet art les a guidés dans la découverte qu'ils ont faite des eaux minérales qui sourdent dans l'Europe. Les plus célebres qu'on ait vantées jusqu'ici, sont répandues dans la France, dans l'Allemagne, dans les Pays-Bas, l'Angleterre: l'Espagne, l'Italie, & bien d'autres royaumes ont les leurs, & les secours marqués qu'elles ont

apportés aux perſonnes qui en ont fait uſage dans leurs maladies, en ont fait connoître l'efficacité pour combattre des maux rebelles que l'art de guérir n'avoit pu vaincre.

2. Les eaux de Barège, de Bannieres, de Balaruc, celles de Forges, & tant d'autres en France; les ſources de Selters, d'Aix-la-Chapelle, de Spa, &c. ſont trop connues du public, & ſpécialement des médecins, pour douter un inſtant des effets merveilleux qu'elles produiſent dès qu'elles ſont bues avec les précautions qui ſont néceſſaires dans l'uſage qu'on en veut faire.

3. De tous les médecins qui ſe ſoient le plus occupés de cet objet eſſentiel à l'art de guérir, les François ſont ceux qui paroiſſent avoir pris cette tâche plus à cœur, & avoir pouſſé leurs recherches bien avant à cet égard. Nous devons ſpécialement à *Hoffman* les premieres connoiſſances qu'on a eu des eaux de Selters & de quelques autres que l'Allemagne fournit à ſes habitans. Celles de Spa, d'Aix-la-Chapelle ont été analyſées par des médecins célebres. M. *Limbourg* a publié un ouvrage ſur les eaux de Spa, qui l'emporte ſur ceux de ſes prédéceſſeurs; & & l'analyſe qu'il en a faite, paroît démontrer juſqu'à l'évidence tous les prin-

cipes que ces eaux ferrugineuſes contiennent.

4. Cet eſprit de recherches & d'obſervations ne s'eſt pas répandu par-tout dans les Pays-Bas Autrichiens. Les naturaliſtes & les médecins de cette partie de l'Europe, n'ont guere paru s'occuper de cette production merveilleuſe que la nature faiſoit couler parmi eux; & ſoit que les ſources fameuſes d'Aix-la-Chapelle & de Spa, &c. les ait arrêtés dans leur projet de recherches, ou les ait rendus inactifs, & les ait perſuadés que la nature, prodigue pour les autres cantons, étoit avare pour les leurs, & n'ait fait couler que des ſources ordinaires; ſoit que cet objet n'ait jamais piqué leur curioſité, & ne les ait jamais aſſez intéreſſés pour chercher dans un champ auſſi vaſte le bien-être de l'humanité ſouffrante, ou qu'une inſouciance ou une molle indolence les ait, pour ainſi dire, endormis ſur le ſein de la nature, nous n'avons vu juſqu'ici, dans nos provinces, d'autres découvertes d'eaux minérales, que celle de la fontaine de Merimont, près de Binch, analyſée en 1740, parm m. *Regat*, *de Villers*, & *Saſſenus*, docteurs & profeſſeurs en médecine de l'univerſité de Louvain. Par un événement inattendu, & par les travaux pratiqués dans les foſſes à charbons des envi-

rons, d'où cette fontaine tiroit sa source, on l'a vue tarir en un instant en 1773, sans espoir de la voir reparoître (1).

5. Cependant si l'on eût porté ses vues sur toutes les fontaines qui arrosent nos campagnes, il n'est point douteux qu'on en auroit découvert des minérales dont on auroit pu tirer parti. Il en étoit une de cette classe à une demi-lieue de Tournay, & qui a mérité l'attention des gens de l'art sur la fin du 17e siécle : il semble qu'elle n'a été reconnue que dans ce temps. Je n'ai rien appris à ce sujet qui prouvât qu'on en eût observé les effets particuliers avant le temps où m. *Hérognel*, médecin de cette ville, peu initié dans la saine chymie qu'on ne cultivoit point encore assez dans ce pays, en a écrit d'après l'analyse qu'il en avoit faite.

6. Cette fontaine appellée, par sa situation, *Fontaine du Saulchoir*, ne fut que foiblement analysée par ce médecin. Son ouvrage ne traite de ses eaux que comme des eaux ferrugineuses, dont les effets observés par lui-même, prouvent qu'elles ont été d'un secours décidé pour diffé-

(1) Je viens d'apprendre que cette source minérale s'est reproduite il y a huit mois : je n'ai pu encore le vérifier. Il seroit à souhaiter, pour le bien public, que cet événement inattendu eût lieu.

rentes

rentes maladies chroniques, dûes aux embarras des viſceres du bas-ventre. La diſſertation de m. *Hérognel* traite plutôt des propriétés de ces eaux qu'il renforçoit ſouvent de ſon prétendu ſel martial, que des principes qu'elles contenoient.

7. Depuis cette époque, quelques médecins ſe ſont contentés de preſcrire les eaux du Saulchoir à leurs malades ſans en rechercher les principes, ſe contentant de leur qualité ferrugineuſe qu'on reconnut aſſez, & ſans en communiquer les bons ou vains effets. Si, parmi eux, il s'en eſt trouvé qui les aient analyſées, leur analyſe eſt reſtée dans l'oubli, ne s'eſt guere répandue, & n'eſt point aſſez connue des gens de l'art. On m'a rapporté cependant que m. *Doyſon*, l'un de nos collegues, qui pratiquoit ici au commencement de ce ſiécle, & mourut en 1738, fit une analyſe de ces eaux. La diſſertation qu'il écrivit ſur cette matiere ne ſe retrouve plus.

8. En 1768, 1769, j'ai voulu voir par moi-même quels pouvoient être les principes de ces eaux, & à quel degré elles étoient ferrugineuſes. Mes expériences alors ont été très-bornées; & ce que j'obſervai me ſuffit pour les preſcrire quelquefois à tous malades.

9. En 1773, m. d'*Everlange de Witry*,

chanoine de la cathédrale de Tournay, membre de l'académie impériale & royale de Bruxelles, a procédé à l'analyse de ces eaux, il a continué & répété ses travaux l'année suivante, & le résultat de son analyse lui servit pour en composer un mémoire qu'il lut à l'académie : on le trouve imprimé dans le premier volume des mémoires de cette société, qui parurent il y a deux ans.

10. Quoique je fusse très-persuadé que l'analyse de ce savant avoit dévoilé la nature de ces eaux minérales, je crus devoir, en 1774, m'occuper de cet objet intéressant; je m'y suis porté d'autant plus volontiers, que ma qualité de médecin m'engageoit à voir par moi-même si ces eaux étoient riches en principes, & si elles pouvoient être d'une grande utilité, non-seulement à mes concitoyens, mais aussi aux étrangers, du moins aux habitans de la province. Quand je me suis déterminé à ce travail, j'ignorois quel avoit été celui de m. *de Witry*. Je lus ensuite son mémoire avec d'autant plus de plaisir, que le résultat de ses expériences ne différoit point du mien.

11. On doit beaucoup de reconnoissance à m. *de Witry*, pour son travail long & pénible. Le public, pour qui on ne doute pas qu'il ne se soit occupé, le reconnoîtra

toujours pour un ami des hommes. Il ſeroit à ſouhaiter que ſon mémoire analytique inſéré, comme j'ai dit, dans le recueil de ceux que l'académie de Bruxelles vient de mettre au jour, fût imprimé en petit, & qu'il pût ſe répandre parmi ceux à qui il importe de connoître ces eaux. On ſait qu'il eſt impoſſible qu'il ſe répande autant qu'il devroit l'être, faiſant partie d'un grand volume qui n'eſt pas dans les mains de tout le monde.

12. Le mien, que je préſente ici, n'eſt qu'un eſſai, c'eſt l'eſquiſſe d'un tableau auquel j'aurois pu donner le dernier coup de pinceau, ſans les obſtacles qui m'en ont empêché. La nuance de mes couleurs, qui n'ont ſervi qu'à ébaucher la choſe, me ſeront peut-être un jour un guide aſſuré, dans le temps d'une nouvelle entrepriſe. Juſqu'ici je n'ai trempé mon pinceau que dans des couleurs que j'ai broyées à la hâte, & qui cependant ſont aſſez variées pour y démontrer avec quel art la nature ſait nous préſenter les choſes que l'homme le plus éclairé ne peut découvrir qu'en déchirant le voile qui les couvre. C'eſt l'ouvrage de l'analyſe, elle eſt le tableau que je préſente; je laiſſe aux ſavans & aux perſonnes de l'art à juger & à apprécier ſa valeur & ſon mérite.

De la ſituation de la fontaine du Saulchoir, & des principes de ſes eaux.

13. La fontaine du Saulchoir, appellée *Fontaine de Madame* (1) par les habitans du hameau de la Tombe, paroiſſe de Kain, près de Tournay, & par quelques-uns *Fontaine de S. Bernard*, eſt ſituée dans une pâture appartenant aux Dames Bernardines de l'abbaye du Saulchoir, à une demi-lieue & au nord-eſt de cette ville. C'eſt une ſource abondante dont les eaux forment un ruiſſeau aſſez conſidérable, qui, à quelques pas de-là vont former & remplir un large foſſé, entourant cette enceinte & un enclos adjacent; & de-là il ſe répand dans un grand étang & dans les foſſés de la maiſon, d'où après avoir

(1) On appelle cette ſource, *Fontaine de Madame*; c'eſt pour la diſtinguer d'une autre à cent pas de-là, ſituée au coin de l'aunaye, au midi de la premiere. On a donné le nom de *Fontaine de Monſieur* à la ſeconde. Quoique plus négligée & moins fréquentée, elle m'a paru, en l'analyſant ſimplement par les réactifs, contenir les mêmes principes. Je ſuis porté à croire que ce n'eſt qu'une même ſource diviſée en deux, & qu'à ſa ſortie des entrailles de la terre, elle fait une bifurcation dont l'une ſe répand d'un côté tirant vers le ſud-eſt, & l'autre, c'eſt celle dont je vais traiter, ſe dirige vers le ſud.

traverſé le hameau, il va ſe perdre dans l'Eſcaut, dirigeant ſa courſe au couchant.

14. Le ſol dans lequel a percé cette ſource eſt marécageux. Il y croît différentes plantes qui aiment les terreins humides; il y a, dans cette pâture, des tilleuls, des ſaules, des bois-blancs qui produiſent bien: elle tient à une aunaye ſéparée par le même foſſé. On découvre, dans ce terrein humide, de la marne, ſpécialement dans le fond de la fontaine, où elle eſt entremêlée d'une terre noire ayant un goût ferrugineux, & répandant une odeur foible de foie de ſoufre.

15. Cette fontaine eſt entourée d'une muraille de douze pieds en quarré, conſtruite, ſans doute, depuis long-temps par les ſoins de ces Dames. Elle eſt ainſi plus praticable, & à l'abri de tout ce qui pourroit la troubler & la charger. On y arrive par une avenue pratiquée à deſſein d'en faciliter l'accès.

16. Cette ſource minérale paroît jaillir à deux endroits voiſins, & former un bouillonnement ſenſible preſque dans le milieu de la fontaine, qui ſe remplit en peu de temps d'une quantité de matieres jaunâtres-ochreuſes, à meſure que le lien qui y tient le fer en diſſolution, ſe dégage & le laiſſe précipiter, ſemblable à une diſſolution de vitriol de mars, qui bientôt laiſſe

précipiter une matiere jaunâtre. Celle de la fontaine roule avec ſon eau, & les bords du ruiſſeau en ſont abondamment chargés.

17. L'eau de cette fontaine, dans un temps ſec, eſt couverte d'une pellicule ſemblable à celle qu'on voit ſurnager ſur une diſſolution de ſavon. Elle prend une couleur variée qui tend à celle de l'arc-en-ciel, & dont la ſaveur eſt un peu ſaline.

18. La fontaine du Saulchoir a preſque à ſon nord le *Mont de Saint-Aubert*, dit *de la Trinité*, dont les collines ſont parſemées de pierres ferrugineuſes qu'on pourroit appeller *fer brut*, *terre de fer*, puiſqu'en 1771 des fondeurs de fer s'en ſont fait charrier plein un petit tombereau à leur fonderie près des RR. PP. Recollets où ils travailloient pour nos moulins à l'eau. De cent livres environ qu'ils ont fondues, ils en ont retiré vingt-cinq livres & plus, de fer très-pur, qui a ſervi à fondre des réchauds que j'ai vus. On trouve dans les environs de cette montagne, & vers le village Kain, des pyrites de différentes couleurs.

19. Les environs de cette fontaine depuis Tournay juſqu'à la Tombe, & de-là juſqu'au Mont de la Trinité, ſont ſablonneux.

20. On juge aiſément de ce que je viens de dire ſur les environs & ſur la

ſituation de cette fontaine minérale, (13 juſqu'à 19), que cette eau, reconnue ferrugineuſe, découle de cette montagne dans laquelle il ſe trouve vraiſemblablement une mine de fer, & que cette eau s'eſt chargée, dans ſon paſſage, des principes ſalins qui s'y trouvent, de la terre abſorbante & du mars qu'elle peut diſſoudre à l'aide de l'acide univerſel d'un principe aérien, volatil & fugace, connu aujourd'hui ſous le nom d'air fixe, & que des expériences de m. *Maret* ont prouvé approcher de près de l'acide ſulphureux volatil. Tel étoit à-peu-près le ſentiment de *van Swieten* ſur le lien qui tient le fer en diſſolution dans beaucoup d'eaux minérales ferrugineuſes. *Voyez* l'épigraphe de cet eſſai.

Il reſte à démontrer, par l'analyſe, quels ſont ces principes, & juſqu'à quel point ces eaux en ſont chargées.

Expériences.

21. Cette eau, puiſée & bue à la ſource, a un goût ferrugineux; elle laiſſe à la bouche quelque choſe d'une diſſolution légere de vitriol de mars, ſpécialement dans un temps ſec & chaud.

22. En l'agitant dans une bouteille, & la verſant dans un verre, elle fournit beaucoup plus de bulles d'air que l'eau ſimple; elle exhale ſpécialement alors une légere

odeur de foie de ſoufre, que le commun du peuple appelle *marécageuſe*. Tranſportée & conſervée de quelques jours, elle ne conſerve guere ni ce goût, ni cette odeur, quoiqu'on ait eu ſoin de bien boucher la bouteille.

23. Quoique très-limpide à la fontaine, le lendemain, verſée dans un verre bien blanc, elle a perdu ſa limpidité, elle eſt laiteuſe, louche, & tirant un peu ſur le bleuâtre.

Réflexion.

24. On voit [21] que cette eau, par ſon goût, doit contenir quelque portion de ſel de mars; qu'elle contient [22] beaucoup plus d'air que l'eau commune, & qu'elle eſt légérement ſulphureuſe; qu'elle ſe décompoſe par le tranſport [23]; qu'elle perd conſéquemment ſon volatil, & s'évapore, quelque précaution que l'on prenne; que c'eſt cet air fixe dont j'ai parlé [20].

25. Cette eau, puiſée à la ſource, & verſée ſur les feuilles de thé, de chêne, d'aune, prend peu à peu une couleur pourpre; la noix de galles, ſa teinture, lui donne une couleur rouge-pâle tirant inſenſiblement ſur le violet, qui paroît ſe noircir.

Réflexion.

26. Cette expérience [25], la matiere ochreuſe [16] que cette ſource produit

abondamment, la pellicule de différente couleur qui ſe trouve à la ſurface de ces eaux [17], y manifeſtent l'exiſtence du fer. On ſait que ceci leur eſt commun avec la diſſolution du ſel de mars dans l'eau. Cette couleur n'eſt guere foncée, cela dépend du peu de fer que ces eaux charient; il y eſt diſſous à l'aide d'un acide ſulphureux volatil (1) de cet air fixe, fugitif [20] dont on conçoit facilement la préſence, quand on ſe rappelle que l'acide univerſel peut ici s'unir à l'eau chargée d'air & de terre, & diſſoudre avec efferveſcence une certaine portion de fer dans ſon paſſage par quelques mines ferrugineuſes [18]. On doit d'autant moins douter de l'exiſtence d'un air fixe qui, imprégné d'un acide ſulphureux, ſert à diſſoudre les particules du fer qui ſe préſente à ſon paſſage, que m. *Maret*, ſecrétaire de l'académie de Dijon, voulant imprégner de l'eau, d'air fixe, à la méthode de *Prieſtley* (2), il en laiſſa tomber ſur du

(1) *Limbourg*, traité des eaux de Spa, *pag.* 80.

(2) Cette méthode eſt de mettre en efferveſcence de la craie avec l'huile de vitriol, dans une bouteille à laquelle on a adapté un tuyau qui correſpond à une autre bouteille dans laquelle il y a deux tiers d'eau; l'air qui ſe dégage dans ce mouvement d'efferveſcence, impreigne l'eau dans laquelle il paſſe: elle acquiert un goût aigrelet. C'eſt

papier bleu, qu'il vit rougir d'abord. De-là, il crut que l'acide ſulphureux volatil, mêlé à l'eau, dût avoir le même goût & les mêmes propriétés que ſon eau chargée d'air fixe, être anti-ſeptique, & l'événement correſpondit à ſon attente; de-là auſſi, a-t-il défini l'air fixe, d'après m. *de Morveau*, un air aſſocié à un phlogiſtique combiné avec un acide affoibli..... *Voyez* la gazette de ſanté.

C'eſt donc ici un ſel de mars préparé par les mains de la nature, & qui rend ces eaux un peu acidules, quoique mm. *Monnet* & *Raulin* diſent que le fer, dans des eaux de cette eſpece, y eſt diſſous par l'eau ſeule, ſans l'intermede d'un acide.

M. *Marteau* a viſiblement démontré que m. *Monnet*, en niant l'exiſtence du ſel de mars dans les eaux d'Aumale, s'étoit trompé en n'y reconnoiſſant que le fer diſſous par l'eau.

27. Cette eau, tranſportée & miſe en expérience [26] le lendemain, ne préſente plus le même phénomène; cependant, ſix heures après, elle colore encore: la noix de galle n'y prend plus qu'une couleur d'un

---

cependant cet air fixe reconnu par m. *Macbride* pour être anti-ſeptique, & dont la perte dans les mixtes les fait tomber en diſſolution.

pâle rouge, & l'on voit à la ſuperficie de l'eau, une pellicule couleur de l'arc-en-ciel. J'ai vu pourtant que cette eau, après un mois, avoit pris une couleur de vin clairet avec la teinture de noix de galle, & que celle du thé lui en a communiqué une noirâtre, quoique l'eau fût preſque corrompue.

Réflexion.

28. De-là [27] on reconnoît que ces eaux ſe décompoſent, que l'acide qui tient le fer en diſſolution eſt volatil, & ſe dégage du fer qu'il uniſſoit à l'eau, & le met dans le cas de ſe précipiter; alors il n'eſt plus d'une nature à colorer l'eau par les ſubſtances aſtringentes. J'ai déja dit qu'elle perd ſa limpidité, & devient laiteuſe le lendemain de ſon tranſport. [23 & 24].

29. Le bois de Breſil a donné à cette eau une couleur bleue-céleſte : *voyez* le traité des eaux minérales d'Aumale, par m. *Marteau* qui, avec le même bois, a obſervé la même choſe.

Réflexion.

30. Cette couleur bleue que prend l'eau de notre fontaine avec le bois de Breſil, ſert à prouver l'exiſtence du fer en diſſolution; car le lendemain de ſon tranſport, on n'obſerve plus le même phénomène, on n'obtient plus qu'une couleur d'un rouge violet, par une pincée de ce bois

ſur ſix onces. Une moindre quantité laiſſe entrevoir une nuance de bleu-céleſte. Ce qui prouve que le vitriol de mars lui donne cette couleur, c'eſt que le même bois donna à une eau martiale artificielle, compoſée de quelques ſels neutres, & de quelques grains de ſel de mars, une nuance de bleu-céleſte qui a augmenté en y ajoutant de l'eau de notre fontaine, tranſportée de neuf heures.

31. L'alkali phlogiſtiqué en liqueur, & parfaitement neutraliſé, verſé à la doſe d'environ vingt gouttes dans un gobelet d'eau de cette fontaine, puiſée à ſa ſource, a laiſſé, après quelques jours, une craſſe verte dans le fond & ſur les parois du verre, que j'ai détachée facilement à l'aide d'un linge blanc qui s'en eſt chargé, après avoir verſé cette eau par inclinaiſon.

Réflexion.

C'eſt, ſelon moi, une eſpece de bleu de Pruſſe affoibli. Comme ces eaux contiennent bien peu de fer, la partie colorante du bleu de Pruſſe, dont l'alkali phlogiſtiqué eſt ſaturé, s'empare du fer en diſſolution, en ſe ſéparant de ſon alkali, celui-ci s'unit à l'acide vitriolique. C'eſt ici l'action d'une double affinité.

(*La ſuite au journal prochain*)

EXTRAIT des prima menſis *de la faculté de médecine de Paris, tenus les* 1er *&* 15 *juillet* 1780.

LES affections catarrhales que nous avons dit, dans l'extrait précédent, avoir été réveillées par le retour du froid, ont continué, depuis le 15 juin, à produire des accidens plus ou moins graves, à raiſon des parties ſur leſquelles l'humeur ſe dépoſoit : il y a donc eu des rhumatiſmes, des maux d'yeux, de gorge, des douleurs de tête vives & aiguës, & ordinairement partielles, des points de côté, des fluxions de poitrine, & quelques coliques.

Mais la maladie qui a paru dominer davantage, eſt une fievre continue avec une chaleur âcre, quelquefois ſuſpendue par des reſſentimens de froid plutôt que par du friſſon. Les redoublemens, qui étoient irreguliers, étoient accompagnés d'une teinte de jaune non-ſeulement dans les yeux & ſur le viſage, mais ſur la poitrine & les extrémités ſupérieures. Cette jauniſſe n'étoit que momentanée, & duroit tout au plus quelques heures pour reparoître au redoublement ſuivant ; elle ſe terminoit par des urines épaiſſes, bourbeuſes, qui, quelqu'abondantes qu'elles fuſſent, devoient d'autant moins être re-

gardées comme critiques & ſalutaires, qu'elles étoient bientôt ſuivies d'autres fort rouges : ce ſymptôme auroit été ſuffiſant pour faire ſoupçonner l'état du foie comme la vraie cauſe de cette fievre, ſi l'on n'en eût pas été aſſuré d'ailleurs par le gonflement, & ſouvent la douleur de la région épigaſtrique & de l'hypochondre droit. Les vrais praticiens ſavent que dans ces cas, ſur-tout lorſqu'il n'y a point de ſignes déciſifs d'inflammation, les ſaignées doivent être très-ménagées, & qu'il eſt prudent de modérer ſur-tout la quantité du ſang que l'on tire à chaque fois, lorſque l'on eſt obligé d'en tirer, ſi l'on ne veut pas jetter le malade dans un affaiſſement qui rend la réſolution impoſſible, & livre la nature à la violence de la maladie. Cependant ce précepte a dû, comme tous les autres généraux, avoir ſes exceptions pour les perſonnes pléthoriques, très-échauffées par un exercice violent, ou par des boiſſons ſpiritueuſes. Car chez pluſieurs de ces malades, qui n'avoient point été ſaignés dans le principe, la réſolution & la coction n'ont pu ſe faire, & la maladie s'eſt terminée par une ſuppuration mortelle du foie.

On a auſſi reconnu, dans cette maladie, la vérité de cet axiome du prince de la médecine : *Concocta purgare oportet, non*

verò cruda. Les purgatifs, même les plus doux, n'ont été avantageux que lorſque la bile étoit bien fluide, & étoit parvenue à ſon degré de coction. La couleur verte de celle que pluſieurs malades ont rendue d'abord, étoit une raiſon pour ne point ſe hâter d'employer les évacuans. Les délayans rafraîchiſſans, le petit-lait avec la terre foliée de tartre, l'oxymel ſimple, la limonade cuite, très-peu ou même point du tout de bouillons gras; des décoctions de pain, de gruau dans de l'eau avec un peu de ſucre, étoient les boiſſons qui ont le mieux calmé les accidens, & préparé l'uſage des purgatifs minoratifs acidulés avec les tamarins. Ces fievres ont été accompagnées, dans leur état ou ſur leur fin, d'éruptions miliaires ou éryſipélateuſes qui rarement ont été des criſes heureuſes, & qui n'ont pas dû interrompre le traitement.

On s'eſt encore apperçu de la tendance que l'humeur avoit à ſe porter à la tête, par les ſentimens de peſanteurs, les douleurs, les vertiges & les délires. Les bains des pieds, les fomentations émollientes ſur le ventre, jointes aux topiques rafraîchiſſans ſur la tête, dont nous avons parlé le mois dernier, ont généralement diminué ce ſymptôme qui a ceſſé tout-à-fait

lorſque les évacuations ont été bien établies. Quand la chaleur exceſſive & la violence de la douleur de tête a néceſſité la ſaignée, l'état du ventre a dû faire donner la préférence à la ſaignée de la jugulaire ſur celle de la ſaphène.

La qualité du pouls mou, lâche, quoiqu'accéléré, de ceux qui ont été attaqués de fluxions de poitrine, a forcé à la même circonſpection dans l'emploi des ſaignées. La gêne & l'oppreſſion de la poitrine étoient compliquées d'une putridité dans les premieres voies, qu'il ne falloit jamais perdre de vue. Faute de cette attention il eſt mort beaucoup de malades, ſur-tout parmi les manouvriers & autres gens travaillans à l'air libre, plus expoſés à cette double maladie, parce que reſtant tout le jour preſque ſans vêtement, ils eſſuient alternativement les rayons du ſoleil, la pluie, le vent, & que la fatigue les engage à jouir, ſans précaution, de la fraîcheur qu'amenoit la nuit ou les changemens de temps.

Les fievres intermittentes, ſoit tierces, double-tierces ou quotidiennes ont été communes, &, pour la plûpart, très-opiniâtres. Une trop grande précipitation dans l'emploi des purgatifs & du kinkina les a fait dégénérer aiſément en continues. On n'a pas eu lieu de ſe féliciter de l'uſage du-

du kinkina : il a été néceſſaire d'inſiſter ſur les délayans apéritifs, & de ne purger qu'après le ſeptieme accès révolu. Une infuſion de petite centaurée avec la terre foliée de tartre a très-bien réuſſi au défaut de l'écorce du Pérou.

Si les coqueluches ont diminué quant au nombre des enfans qui en ont été attaqués, elles ont été auſſi longues & auſſi rebelles. Lorſqu'elles étoient accompagnées d'une chaleur brûlante à la tête & aux mains, & d'un pouls vif & ſerré, on s'eſt bien trouvé de faire une ou deux petites ſaignées, & de donner des boiſſons légérement inciſives, telles que l'infuſion de bourache, de bugloſe, de pariétaire : l'ipécacuanha ni l'émétique ne convenoient point dans ces cas, mais il falloit ſe borner aux purgatifs doux, & enſuite aux ſtomachiques. La confection d'hyacinthe a rétabli chez pluſieurs les forces digeſtives, & calmé la toux.

Les coliques ont continué à tourmenter les femmes en couches de l'hôtel-dieu ; mais elles n'étoient que bilieuſes, & ont cédé facilement aux remedes.

Depuis le 1er juillet on a commencé à voir des petites-véroles volantes, & des vraies petites-véroles, qui étoient diſcrétes, & n'ont préſenté aucun accident fâcheux.

Il y a eu en général moins de malades les affections catarrhales ayant beauconp diminué.

MM. *Chevalier*, *Majault*, *Leclerc*, *Thierry*, médecin consultant du roi; *Millin*, *Morisseau Deslandes*, *Devilliers* & *Desbois*, ont rendu compte de faits particuliers qu'ils ont observés.

M. *Philip* a lu l'histoire d'une maladie du cœur dans une fille de douze ans, & a donné le détail des phénomenes que ce viscere présentoit pendant la vie de la malade, & de son état après sa mort.

M. *Saillant* a lu le tableau des deux saisons dernieres, l'hiver & le printemps: l'exposé des maladies qui ont régné, est une nouvelle confirmation de la doctrine d'*Hippocrate*.

M. *Sallin* a lu un rapport & des observations sur une maladie qui, l'année derniere, a fait périr beaucoup de chiens, & que l'on avoit prise mal-à-propos pour la rage.

M. *Coutavoz* a communiqué le fait suivant :

Le 30 juin dernier, à onze heures du matin, passant par la rue aux Féves, quartier du Palais, il fut frappé de l'odeur infecte dont la rue étoit remplie ; elle étoit produite par l'eau que l'on avoit retirée d'une fosse d'aisance vuidée depuis huit

jours, & que l'on avoit jettée dans le ruiſſeau. Un grouppe de monde raſſemblé piqua ſa curioſité, & il apprit que des ouvriers qui travailloient dans cette foſſe s'y étoient trouvés mal ; il perça la foule, & arriva près de l'un de ces infortunés que l'on venoit de retirer de ce cloaque. Cet homme étoit âgé d'environ vingt ans, ſes couleurs n'étoient pas encore abſolument éteintes, le pouls ſe faiſoit ſentir. M. *Coutavoz* lui fit ſur le champ jetter de l'eau froide au viſage avec la main. A cette impreſſion ſubite le malade fit quelques mouvemens, il ouvrit les yeux ; on lui frotta les tempes avec le vinaigre, on lui en fit reſpirer. La connoiſſance parut revenir ; mais le peu de paroles qu'il proféroit étoit ſans ordre & ſans ſuite. La reſpiration étoit encore très-laborieuſe, & il étoit prêt à perdre de nouveau connoiſſance, lorſque m. *Coutavoz* le fit tranſporter hors de la rue dans un air plus pur. L'uſage continué du vinaigre le rappella entiérement à lui.

M. *Coutavoz* le quitta pour voler au ſecours du ſecond qui venoit d'être retiré : il étoit âgé de cinquante ans. Il étoit froid, ſans pouls, ſans reſpiration ; il fut aſpergé d'eau froide, frotté avec du vinaigre & agité. Ce ne fut qu'à la quatrieme aſperſion que l'on s'apperçut de quelques mou-

vemens dans les paupieres, les cuiſſes & les jambes. A la cinquieme, il remua les bras, & ouvrit les yeux. A la ſixieme, il ſouleva ſa tête, & ſe mit à ſon ſéant, fit des efforts, mais impuiſſans, pour parler; il s'agita beaucoup. On continuoit le traitement, & ſur-tout de lui faire reſpirer du vinaigre. Tranſporté dans une cour voiſine, il fut dépouillé de ſes habits dont l'infection s'oppoſoit à un rétabliſſement plus prompt. Quoique toujours froid ſon pouls étoit devenu ſenſible, & il commença à balbutier ſans mettre aucune ſuite dans ce qu'il diſoit. Malgré ſa répugnance on lui fit avaler de l'eau avec du vinaigre : alors la raiſon revint, & le malade put ſe lever & ſe ſoutenir ſur ſes pieds.

M. *Coutavoz* paſſa une grande demi-heure auprès de cet homme. Aſſuré de ſon état, il demanda s'il n'y en avoit pas encore quelqu'autre, on lui répondit qu'il y en avoit encore un troiſieme, mais perſonne ne vouloit s'expoſer à deſcendre dans cette foſſe infecte pour le retirer : enfin il ſe trouva des hommes aſſez généreux pour l'entreprendre. (M. *Coutavoz* regrette de ne ſavoir pas leur nom pour le publier). Ils réuſſirent. Ce malheureux, qui étoit reſté au moins une demi-heure de plus que le ſecond dans la liqueur mé-

phitique, paroiſſoit avoir quarante ans, & une conſtitution forte & vigoureuſe. Il étoit pâle & livide, d'un froid de glace par-tout, même à la région du cœur, la bouche béante; on conçoit qu'il n'y avoit plus ni pulſation, ni aucun ſigne de reſpiration, & quoiqu'il fût évident qu'il étoit non-ſeulement aſphixié mais mort, on lui donna les ſoins les plus actifs, les aſperſions avec l'eau froide, les lotions avec le vinaigre, les frictions avec l'eau-de-vie camphrée ſur la région du cœur, furent continuées, mais inutilement. On lui porta pluſieurs fois ſous le nez un flacon rempli d'alkali volatil; on eſſaya même de lui en faire avaler. On a répété ces moyens pluſieurs fois; ç'a été en vain: rien n'a pu ranimer une vie qui étoit abſolument éteinte.

Nous ne préviendrons pas nos lecteurs ſur les réflexions auxquelles cet événement doit donner lieu. Nous obſerverons ſeulement que cette foſſe étoit vuidée depuis huit jours, qu'il s'y étoit amaſſé beaucoup d'eau qui bientôt étoit devenue infecte, & que jamais on ne doit laiſſer deſcendre des ouvriers dans de pareilles foſſes, ſans avoir employé les moyens connus pour les purger du méphitiſme.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
JUILLET 1780.

Jo. du M.	THERMOMETRE. Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	BAROMETRE. Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	15, 0	23, 0	18, 2	28 0, 0	27 11, 5	27 11, 2
2	14, 5	20, 5	15,11	27 11, 2	28 0, 0	28 0, 4
3	12, 7	17, 0	13, 7	28 0, 5	28 1, 0	28 1, 5
4	12, 1	15, 4	14, 0	28 1, 6	28 1, 8	28 2, 1
5	11, 0	18, 5	14, 0	28 2, 0	28 1, 7	28 1, 7
6	12, 5	17, 2	11, 0	28 1, 7	28 1, 7	28 2, 0
7	8, 2	16, 7	13, 4	28 1, 2	28 0, 5	28 0, 4
8	11, 2	18, 0	13, 5	27 11, 8	27 11, 4	27 11, 7
9	10, 5	20, 0	15, 4	28 0, 0	28 0, 4	28 0, 5
10	12, 0	15, 4	12, 3	28 0, 4	28 0, 8	28 1, 0
11	11, 0	15, 7	11, 8	28 0,10	28 0,10	28 0, 6
12	8, 0	20, 3	15, 3	28 0, 2	27 11, 3	27 11, 3
13	13, 3	17, 8	13, 0	27 11, 2	27 11, 6	28 0, 2
14	10, 1	20, 0	14, 0	28 0, 8	28 1, 4	28 1, 8
15	11, 2	17, 0	13, 9	28 1, 4	28 0, 2	27 11, 4
16	13, 5	21, 5	18, 0	27 11, 4	27 11, 6	27 11, 5
17	13, 8	25, 0	18, 8	27 11, 0	27 10, 0	27 9, 9
18	15, 7	17, 0	15, 5	27 9, 4	27 10, 3	27 11, 0
19	10, 8	17, 1	14, 3	28 0, 0	28 1, 0	28 1, 6
20	11, 8	18, 7	15, 0	28 1, 6	28 1, 1	28 1, 3
21	13, 2	20, 8	17, 0	28 0, 0	27 11, 2	27 10, 4
22	13, 6	15, 7	14, 0	27 9, 6	27 8, 7	27 8, 0
23	12, 4	20, 0	15, 1	27 9, 4	27 10,10	27 11,10
24	12, 3	19, 5	15, 1	28 0, 6	28 0,10	28 1, 4
25	12, 8	19, 3	16, 4	28 1, 2	28 1, 4	28 2, 2
26	12, 2	21, 7	18, 8	28 2, 5	28 2, 0	28 1,10
27	14, 0	23, 6	16, 0	28 1, 2	28 0, 8	28 2, 2
28	10, 0	19, 7	15, 0	28 2, 6	28 2, 6	28 2, 4
29	10, 8	22, 0	17, 2	28 1, 4	28 0, 6	28 0, 2
30	13, 9	25, 0	19, 6	28 0, 0	27 11,11	27 11,11
31	15, 9	25, 3	20, 5	28 0, 1	28 0, 4	28 0, 6

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

J. du mois.	La Matinée.	L'Après-midi.	Le Soir à 9h.
1	N-O. nu. chaud.	S-O. cou. chaud.	N. couv. chaud.
2	O. nuages, frais, *tonn. la nuit.*	N-O. nuages, *tonnerre*	O. nuages.
3	S-O. c. pet. pluie.	S-O. cou. bruine.	S-O, couvert.
4	S-O. *idem.*	S-O. *idem.* frais.	N. *idem.* frais.
5	N. nuages, frais.	S-O. nuages.	N. nuages.
6	N. Nuages.	N-O b. v. froid.	N-O. beau, froid.
7	N-O. *id.* froid.	S-O. n. v. froid.	N. nuages, froid.
8	N. nuages.	N-O. beau.	N. beau.
9	N. beau.	N. couv pet. pl.	N-O. couvert.
10	N-E. couv. pluie.	N-E. nuages.	N. beau.
11	N. couv. froid.	N. beau, froid.	N-E. *id.* froid.
12	N. nuages, froid.	O. c. fr. & pet. pl.	N-O. couv. frais.
13	N-O. *idem.*	N. beau.	N. nuages.
14	N. *idem.*	N. *idem.*	N. beau.
15	N. beau, frais.	O. couv. pluie.	O. couvert, pluie.
16	N-O. nuages, brouill. chaud.	N-O. & S-O. beau, chaud.	N-E. beau, chaud
17	N-E. be. chaud.	E. & S. b. tr. ch.	S-E. *idem.*
18	S-E. couvert.	O. nuages, pluie.	N-O. c. *ton. au l.*
19	O. n. pl. & vent.	O. couv. v. froid.	O. couvert, frais.
20	O. be. v. bruine.	O. nuages.	N-O. nuages.
21	S. nuages, vent.	S-O. *idem.*	S-O. *idem.*
22	S-O. couv. pluie.	S. c. pl. *ton. él.*	S-E. couvert.
23	N. nuages.	N-E. n. pl. *élect.*	N. nuages.
24	N. & S. beau.	N. nuages, vent.	N. *idem.*
25	N. couv. frais.	N. c. pet. pluie.	N. couvert.
26	N. beau, chaud.	N-E. & S. be. ch.	N-E. be. chaud.
27	N-E. *idem.*	N. *id.* coup de v.	N. beau, frais.
28	N. beau, frais.	N. beau.	N. *id. lum. zodiac. & aur. bor.*
29	N-E. *idem.*	E. *idem.* chaud.	N-E. be. chaud.
30	N-E. be. chaud.	N. & S. *id.* tr. ch.	N-E. *idem.*
31	N. *idem.*	N. *idem.*	N. *idem.*

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur . . . . 25, 3 deg. le 31
Moindre degré de chaleur . . . . . 8, 0 le 12

Chaleur moyenne . . . . . 15, 8 deg.

Plus grande élévation du Mercure . . . . . *pou. lig.* 28, 2, 6 le 28
Moindre élévat. du Mercure . . . 27, 8, 0 le 22

Elévation moyenne . . . . . 28 p. 0, 2

Nombre de jours de Beau 9
de Couvert . . . 10
de Nuages . . . 12
de Vent 7
de Tonnerre . . . 3
de Brouillard. . . 1
de Pluie 10

Quantité de Pluie . . . . . 18, 9 lignes.
D'Evaporation 77, 0
Différence 58, 3

Le vent a soufflé du N. . . . . 12 fois.
N.-E. 5
N.-O. 4
S. 2
S.-E. 1
S.-O. 4
E. 1
O. 4

TEMPÉRATURE : Froide jusqu'au 15, & ensuite chaude & très-séche, sur 18, 9 lignes d'eau, il en est tombé 10, 6 lignes en une heure, le 22. Lumiere zodiacale & aurore boréale, magnifique la nuit du 28 au 29. L'aiguille aimantée a été singuliérement agitée.

MALADIES : Douleurs de coliques chez les adultes, fievre rouge & rougeole chez les enfans.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 1er août 1780.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois de juillet 1780, par m. BOUCHER, médecin.

IL n'y a pas eu de chaleurs vives dans le cours de ce mois, la liqueur du thermometre ne s'étant élevée, aucun jour, juſqu'au terme de 20 degrés. Elle en a cependant approché vers la fin du mois.

La ſéchereſſe a perſiſté pendant tout le mois, quoique le temps ait été ſouvent nuageux dans les jours où il a plu; ce n'étoit guere que des ondées.

Il y a eu peu de variations dans le barometre, le mercure ayant preſque toujours été obſervé dans le voiſinage du terme de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 19 $\frac{1}{2}$ degrés au-deſſus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 10 degrés au-deſſus de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 9 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 1 $\frac{1}{2}$ ligne, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 8 lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 5 $\frac{1}{2}$ deg.

Le vent a ſoufflé 8 fois du nord.
4 fois du nord vers l'eſt.
2 fois du ſud.
5 fois du ſud vers l'oueſt.
11 fois de l'oueſt.
7 fois du nord vers l'oueſt.

Il y a eu 21 jours de temps couvert ou nuageux.
11 jours de pluie.
1 jour de tonn.
1 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué une ſéchereſſe légere pendant la plus grande partie du mois.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de juillet 1780.

NOMBRE de perſonnes, ſur-tout dans le peuple, ont eſſuyé une fievre continue portant généralement à la tête. Dans pluſieurs, elle a été purement inflammatoire, & dans d'autres, elle a participé plus ou moins de la fievre bilieuſe putride. La premiere eſpece ſe terminoit en aſſez peu de temps; ſavoir, entre le ſeptieme & le neuvieme jour. Une grande hémorrhagie du nez, arrivant à cette époque, ſauvoit les malades. Un garçon de 17 à 18 ans en eut une de deux à trois livres, dont il ne fut pas affoibli, quoiqu'on lui eût fait trois ſaignées au commencement de la maladie: ſon rétabliſſement fut prompt. L'application des ſangſues aux tempes, ni l'artériotomie n'y ſuppléoient pas bien, comme nous avons eu lieu de l'obſerver dans d'autres malades.

La ſeconde eſpece de fievre paroiſſoit inflammatoire dans ſon principe, mais elle préſentoit bientôt des ſignes de putridité & de ſabure bilieuſe dans les premieres voies; &, vers le ſeptieme jour, il ſe préſentoit ſur la peau des bras, des jambes, de la poitrine, &c. des taches pourprées, qui ſe maintenoient preſque juſqu'à la fin de la maladie. Un homme eut une éruption miliaire blanche qui fut décidément critique. La plûpart des malades avoient la diarrhée, ſur-tout ceux dont on n'avoit pas évacué les premieres voies dans le commencement. Quelques-uns étoient conſtipés, & dans ceux-ci le ventre s'élevoit & ſe tendoit dans le fort de la maladie; le délire ou le coma avoit lieu dans ce période, & dans pluſieurs les ſoubreſauts & les mouvemens convulſifs en différentes parties du corps: quelques-uns ſont morts dans un état de *tetanos*. Dans quelques perſonnes la maladie s'eſt

terminée heureuſement par des parotides qui ont ſuppuré.

Nous avons vu, ce mois, nombre de perſonnes affectées de cours-de-ventre avec des épreintes douloureuſes, & quelques mouvemens de fievre. Les boiſſons délayantes & adouciſſantes, telles que le petit-lait clarifié, les décoctions d'orge ou de gruau, de légers bouillons de veau, ont été les principaux remedes employés avec ſuccès. La ſaignée a été ſouvent indiquée.

La petite-vérole a gagné; mais elle étoit de l'eſpece diſcrette.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Lettres du docteur DEMESTE *au docteur* BERNARD, *&c., ſur la chymie, la dominaſie, &c....*

Novus rerum naſcitur ordo.
Ænéid. lib. vij.

A Paris, chez Didot *&* Clouſier, 2 *vol.* in-12.

Nous n'entreprendrons point de donner une analyſe de cet ouvrage original, parce que nous croyons qu'il ſuffira de jetter un coup-d'œil rapide ſur quelques lettres du docteur *Demeſte*, pour prouver avec quelle liberté ſon imagination ſe permet d'errer, au lieu de s'éclairer au flambeau de l'expérience & de l'obſervation.

L'éditeur des lettres ſe dit le diſciple d'un chymiſte qui, nous en ſommes perſuadés, déſavoue lui-même un élève aſſez inconſidéré, pour preſenter au public quelques vues hazardées comme des vérités établies, & ſans s'être donné le temps d'étudier la ſcience dont il parle, ſe hâter de lui

offrir un tableau informe des idées d'un maître qu'il admire.

L'acide phoſphorique eſt un des principaux agens de la nature, d'après ce livre. *La nature nous offre*, dit-on page 10, tom. 1, *pluſieurs acides qui doivent leur origine à l'acide élémentaire, dont ils ne ſont que les modifications. Cet acide élémentaire ou primitif eſt, ſuivant m.* Sage, *l'acide phoſphorique : cette idée eſt ſublime.*

Les chymiſtes ont cru, depuis long-temps, qu'il y avoit un acide dont les autres tiroient leur origine ; *Stahl* ſur-tout a raſſemblé beaucoup de faits qui prêtoient de la vraiſemblance à cette idée à laquelle il a donné l'empreinte de ſon génie, & les chymiſtes modernes ont de la peine à l'abandonner, quoiqu'elle n'ait pour elle aucun fait déciſif ; mais dire ſans preuve aucune, ſans la moindre expérience, que l'acide phoſphorique eſt l'acide primitif, c'eſt là ce que le docteur *D.* appelle une idée ſublime.

L'acide phoſphorique qui ſe rencontre ſi fréquemment dans le regne minéral, acquiert de nouvelles propriétés en circulant dans les corps organiſés ; il devient acide animal dans les animaux, acide végétal dans les plantes, pag. 11.

On explique enſuite, avec la même facilité, les modifications que l'acide phoſphorique éprouve lorſqu'il eſt converti en acide végétal. Cet acide *phoſphorique végétal* forme la crême de tartre qui eſt analogue à l'*acide phoſphorique igné*, l'eſprit de vin, l'éther, le vinaigre ; l'acide phoſphorique, devenu dans les animaux acide animal, forme avec le fer le bleu de Pruſſe, & produit du phoſphore en ſe combinant & ſe neutraliſant avec le phlogiſtique. *Ce même acide animal, uni à l'alkali volatil, & combiné avec quelques molécules ferrugineuſes, colore le ſang en rouge, au lieu de lui donner une couleur bleue.*

L'acide phoſphorique, après la décompoſition du phoſphore, peut ſe trouver dans trois différens états; le premier réſulte de l'union de cet acide avec une certaine quantité de phlogiſtique : alors, *il porte le nom d'acide phoſphorique volatil fumant, & il eſt à l'acide phoſphorique ce que l'acide ſulphureux eſt à l'acide vitriolique.* Il eſt difficile de reconnoître ici l'acide ſpathique de m. *Schéele.* Le docteur *Demeſte* a-t-il vu cet acide *ſe produire lorſque le phoſphore eſt actuellement enflammé ?* pag. 18. A-t-il vu faire de l'acide phoſphorique avec l'acide ſpathique ?

Si au lieu d'enflammer le phoſphore on l'expoſe ſimplement à l'air, *il ſe décompoſe très-lentement, & il en réſulte deux acides dont l'un eſt très-fixe, & l'autre eſt très-volatil.*

Le premier eſt l'acide phoſphorique connu des chymiſtes.

Le ſecond eſt celui qui s'eſt échappé ſous la forme d'une vapeur lumineuſe dans l'obſcurité, & qui approche de la nature des rayons de lumiere qui émanent du ſoleil. C'eſt de l'acide méphitique combiné avec du phoſphore volatil & fluide, qui le rend lumineux; mais cette petite quantité de phoſphore fluide ſe décompoſe bientôt; il ne reſte plus que l'acide méphitique, lequel eſt en rapport avec celui qui s'échappe des liqueurs qui fermentent, & du fluide électrique.

L'acide du feu eſt l'acide phoſphorique très-particuliérement modifié.

Combien d'idées *ſublimes !* Le docteur *Demeſte* auroit probablement cru les profaner s'il les avoit appuyées de quelques petites preuves : *jurat in verba magiſtri.*

Nous demandons encore un moment de patience pour des objets moins élevés, mais où ne brille pas moins l'imagination du docteur.

La couleur rouge de la rave, de même que celle

du ſang dans les animaux, eſt dûe à une combinaiſon de fer avec un ſel ammoniac phoſphorique ; lorſqu'on ratiſſe la pellicule de la rave, ſa couleur rouge change auſſi-tôt, & devient bleue ; ce qui indique que le ſel ammoniac phoſphorique ſe décompoſe alors en formant une eſpece de bleu de Pruſſe natif par l'évaporation ou décompoſition d'une partie de l'acide du végétal. L'altération du ſang que l'on nomme gangrene, paroît analogue à celle qu'éprouve, dans cette circonſtance, la pellicule de la rave : auſſi le ſel ammoniac & les acides végétaux ſont-ils les ſeuls remedes qui conviennent dans cette maladie.

En liſant ces deux volumes on trouve que l'imagination de *Paracelſe* étoit ſage & peu féconde.

Expériences & obſervations ſur différentes eſpeces d'air ; ouvrage traduit de l'anglois de M. J. PRIESTLEY, docteur en droit, membre de la ſociété royale de Londres. Par m. GIBELIN, docteur en médecine, membre de la ſociété médicale de Londres. Tome 4 & 5, in-12 *d'environ 400 pages chaque volume. A Paris, chez* Nyon l'aîné, *libraire, rue du Jardinet, avec approbation & privilege.* 1780.

Cette ſuite des travaux de m. *Prieſtley* ſur les gas qui ſe dégagent de la plûpart des corps lorſque la combinaiſon de leurs principes eſt détruite, n'eſt pas au-deſſous de la réputation que s'eſt faite l'auteur par les premiers volumes ; on y retrouve la même juſteſſe d'eſprit dans l'obſervateur, & le même choix d'expériences les plus con-

cluantes : ſon ouvrage eſt maintenant complet. Le traducteur a ajouté à la fin du cinquieme volume une table des matieres, raiſonnée, très-utile, *pour ſuppléer à l'ordre que l'auteur n'a pu mettre lui-même dans ſon ouvrage, parce qu'il a publié ſes découvertes à meſure qu'elles ont été faites.*

Météorologie appliquée à la médecine, & à l'agriculture, ouvrage qui a remporté le prix au jugement de l'académie impériale & royale des ſciences & belles-lettres de Bruxelles, le 12 *octobre* 1778, *ſur le ſujet propoſé en ces termes :*

« Décrire la température la plus ordinaire des » ſaiſons des Pays-Bas, & en indiquer les influences » tant ſur l'économie animale que végétale ; mar- » quer les ſuites fâcheuſes que peuvent avoir des » changemens notables dans cette température, » avec les moyens d'y obvier ».

Par m. RETZ, *docteur en médecine à Arras. On y a joint le traité du nouvel hygrometre comparable du même auteur, qui n'avoit pas encore été publié, avec figures. Se trouve à Paris chez* Méquignon l'aîné, *libraire ; & à Amiens chez* J. B. Caron fils, *libraire-imprimeur du roi, rue Saint-Martin,* 1779.

L'académie de Bruxelles a donné lieu à l'auteur d'enrichir la médecine d'un bon livre aux matériaux duquel nous ſommes très-flattés que notre journal ait beaucoup fourni.

TABLE

DU MOIS DE SEPTEMBRE 1780.

EXTRAIT. *Observations sur le magnétisme animal ; par m.* DESLON, *médecin.* 193
Observations sur la goutte ; par m. SMALL, *chirurgien,* 224
Observations sur l'incertitude du prognostic ; par m. BAUMES, *méd.* 237
Observat. sur l'æthiops martial ; par m. OPOIX, *apothicaire.* 244
Essai analytique sur les eaux minérales de la fontaine du Saulchoir, près Tournay ; par m. PLANCHON, *méd.* 253
Extrait des prima mensis *de la faculté de méd. de Paris, tenus les 1er & 15 juillet* 1780. 269
Observations météor. faites à Montmorenci. 278
Observations météor. faites à Lille. 281
Maladies qui ont régné à Lille. 282

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Livres nouveaux. 283

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois de septembre 1780. A Paris, ce 24 août 1780.

POISSONNIER DESPERRIERE.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

OCTOBRE 1780.

SECOND EXTRAIT.

OBSERVATIONS sur le magnétisme animal ; par m. DESLON.

COMME m. *Deslon* est le seul qui atteste les merveilles opérées par m. *Mesmer*, & que bien éloigné de cette ambition despotique des enthousiastes & des protecteurs, il n'exige pas *que l'on croie, parce qu'il dit qu'il croit* (page 4) ; il a pensé qu'il devoit apprendre à ses lecteurs comment il étoit parvenu à croire, & se justifier des reproches qu'on lui a faits, de

légéreté, d'amour pour la nouveauté, & même d'imputations plus graves, & vraiment injurieuſes. Nous nous garderons bien de toucher aucunes de ces dernieres imputations ; elles répugnent trop à l'idée que notre confrere nous a dounée de ſon honnêteté, de ſa délicateſſe & de ſon attachement aux principes qui doivent toujours être la regle des médecins. Nous deſirerions pouvoir les effacer de ſon ouvrage.... Nous ne nous arrêterons donc qu'au récit des motifs de ſa croyance.

« Dans l'origine, dit-il (*p.* 2), j'ai en-
» tendu citer des faits très-extraordinaires ;
» mais en même temps très-intéreſſans.
» J'ai mieux aimé les examiner que les
» dédaigner : l'occaſion m'a été favorable,
» j'en ai profité ; j'ai vu, je vois, & je dis
» tout uniment ce que je vois & ce que
» j'ai vu ».

La conduite qu'ont tenue les corps littéraires (les principales académies de l'Europe) à qui m. *Meſmer* avoit adreſſé le précis de ſon ſyſtême, & dont un ſeul, (*p.* 16) « qui ne témoigna pas ſon mépris
» par le ſilence, ne lui répondit que pour
» l'aſſurer en d'autres termes qu'il ne ſa-
» voit ce qu'il diſoit, ne parut à m. *Deſlon*
» qu'une déciſion au moins précipitée...
» (*p.* 20). Je ne ſais, ajoute-t-il ailleurs,
» s'il ne ſeroit pas plus aiſé de faire couler

» les quatre grands fleuves de France dans » le même lit, que de raſſembler les ſa- » vans de Paris, pour juger de bonne foi » une queſtion hors de leurs principes... » (*p.* 21). A la honte des ſciences, il faut » convenir qu'en général ceux qui les cul- » tivent ne ſont rien moins que louan- » geurs ſans intérêt... (*p.* 24) ». La con- ſidération de ce que ſon maître avoit eſ- ſuyé à Vienne en Autriche, s'évanouit au ſouvenir de ce proverbe, *nul prophète dans ſon pays ;* & de celui-ci, *nulle dé- couverte de génie ſans perſécution* (*p.* 16).

Ainſi dégagé de tous préjugés, libre de cette eſpece d'empire qu'exerce l'autorité des corps ſavans, *paſſant par-deſſus les conſidérations ordinaires* (p. 26), il cher- cha à s'inſtruire par lui-même. « Le ha- » zard voulut qu'au nombre des malades » de m. *Meſmer*, (p. 17), il eût une con- » noiſſance dont l'honnêteté ne pouvoit » lui être ſuſpecte. C'étoit un homme d'un » âge fait, d'un jugement exquis, & qui » joignoit à l'élocution la plus facile une » préciſion peu commune. Il avoit d'ail- » leurs fait une longue & malheureuſe ex- » périence de notre inſuffiſance dans l'art » de traiter *nombre* de maladies, ayant » paſſé par les mains de ce que la France » renferme de plus célebre en médecine ». (*Pag.* 18). Cet homme éloquent con-

firma à m. *Deſlon* ce que celui-ci « avoit » ouï dire de m. *Meſmer*, & lui apprit des » faits ſi ſurprenans & ſi nouveaux, qu'il » auroit été tenté de ne rien croire ſi le » témoin eût été récuſable ».

M. *Deſlon* commença donc à croire ſur la parole de ce malade de m. *Meſmer*. Dans une ſeconde viſite, il eut le bonheur qu'au moment où il alloit la terminer, affermi dans ſa croyance par de nouveaux récits, m. *Meſmer* entra..... Après les civilités ordinaires, le médecin de Vienne *adreſſa la parole* au malade, « & le mé- » decin de Paris, quoique prévenu, ne vit » pas ſans un grand étonnement le ma- » lade ſubir une criſe violente, ſes yeux » s'égarerent, ſa poitrine s'éleva, la voix » & la reſpiration lui manquerent, juſqu'à » ce qu'une ſueur abondante vint le déli- » vrer de ces anxiétés ».

La converſation de m. *Meſmer*, en qui m. *Deſlon* (*p.* 20) trouva aiſément des connoiſſances particulieres, jointes à des connoiſſances en médecine, qu'il auroit ambitionnées, acheva ce qu'avoient com- mencé les récits du malade, & le ſpectacle étonnant de la criſe qu'il venoit d'avoir à la ſeule parole de m. *Meſmer*. Depuis ce moment m. *Meſmer* ſe lia avec quel- ques perſonnes de la ſociété de m. *Deſlon*, & ils ſe virent fréquemment; m. *Deſlon*

devint même le médiateur le plus puiſſant entre ſon maître & les malades qui deſiroient en obtenir guériſon. La plûpart des obſervations que nous avons rapportées en ſont des preuves.

M. *Deſlon*, de plus en plus ſurpris & entraîné, étoit perſuadé de ſi bonne foi, qu'il s'efforçoit de ſon mieux à communiquer ſes ſentimens à ceux de ſes confreres avec qui il étoit le plus lié. Il en invita douze à dîner chez lui avec m. *Meſmer*. On y lut le mémoire manuſcrit que celui-ci ſe diſpoſoit à faire imprimer.... (*p.* 28, 29). Nous ſavons que ce mémoire parut à tous inintelligible, excepté la partie hiſtorique. Cependant trois des convives jugerent « pouvoir prendre ſur leurs » occupations le temps néceſſaire pour ſuivre divers traitemens ».

Cette aſſurance de m. *Deſlon* ne pouvoit avoir ſon principe que dans une intime perſuaſion, & dépoſe hautement en faveur de ſa bonne foi. Les trois docteurs & lui devoient conſtater l'état des malades, tant lors de leur entrée chez m. *Meſmer*, que pendant & après le traitement. Il paroît que tous les quatre n'ont pas vu de la même maniere. « Car il dit, (*p.* 30), » chacun ayant ſa maniere de voir, & ſon » avis particulier, j'entends leur laiſſer » pleine liberté ſur la leur, comme je

» prétends bien conſerver la mienne. Ce » n'eſt pas ici une affaire de complaiſance. » Sur les faits, que je citerai, je ne pourrois » invoquer leur témoignage ſans une eſ- » pece de duplicité dont je ne ſuis pas » capable, ou ſans courir le riſque d'être » légitimement contredit en beaucoup de » détails. La raiſon en eſt ſimple : mes » confreres ne ſe rendoient que toutes les » quinzaines chez m. *Meſmer*; moi, je n'ai » pas manqué volontairement un jour ſans » y paſſer quelques heures. Ce qui m'a » procuré l'avantage de ſuivre la marche » de ce nouvel agent de la nature, de » maniere à appercevoir bien des choſes » qui doivent néceſſairement échapper à » des yeux moins aſſidus ».

Ainſi m. *Deſlon* avoue implicitement que les trois médecins qui ont été admis à voir les malades de m. *Meſmer* chez lui, & qui néceſſairement les ont vus dans différens temps, dans différentes circonſtances, ne croient pas ce qu'il croit. Cependant il eſt certain qu'ils ont vu quelque choſe, & qu'après ſix mois (1) ils étoient encore incrédules, non pas ſur les mouvemens ſinguliers, bizarres & violens

(1) Nous nous ſommes trompés en ne mettant, dans le premier extrait, que quatre mois & demi.

qu'exécutoient les malades, ni ſur les plaintes qu'ils faiſoient d'éprouver des douleurs aiguës & même inſupportables, mais ſur la cauſe de ces mouvemens, de ces douleurs que m. *Meſmer* diſoit être l'effet de ſon principe. Car après avoir vu ſubir une épreuve des plus fortes à une jeune fille de province, l'un d'eux propoſa à m. *Deſlon* de faire ſervir cette fille à diſſiper tous leurs doutes.

Voici le moyen qu'il indiqua. Que m. *Meſmer* raſſemble dans ce ſallon, ou dans tel autre qu'il voudra, vingt-quatre perſonnes, médecins & autres; que cette fille, ſi ſuſceptible des impreſſions du magnétiſme animal, ſoit placée dans un angle, iſolée de tout le monde; qu'elle ait les yeux couverts d'un bandeau, enſorte qu'elle ne puiſſe voir qui que ce ſoit; que l'on obſerve le plus rigoureux ſilence, que tous les aſſiſtans ſoient diſtingués par un ruban ou autre ſignalement de couleur différente pour chacun: tous paſſeront l'un après l'autre, & s'arrêteront devant cette fille, faiſant ou ne faiſant pas les mêmes geſtes, ou des geſtes à-peu-près ſemblables à ceux que nous avons vu faire à m. *Meſmer*. Cette proceſſion ſe répétera, toujours en ſilence, dix-huit, vingt ou vingt-quatre fois, & m. *Meſmer* paſſera à ſon tour, mais une fois par exemple le

cinquieme ; la ſeconde fois le douzieme, &c... Ni lui, ni les autres ne toucheront la fille, puiſque m. *Meſmer* ne l'a point touchée pour opérer ce qui s'eſt paſſé ſous nos yeux. Un des aſſiſtans, placé dans un endroit d'où il puiſſe tout voir, tiendra un regiſtre exact de tout ce qui arrivera, ſans rien dire, & déſignant les perſonnes ſeulement par leur couleur. Si à chaque proceſſion la préſence de m. *Meſmer* produit des ſenſations marquées, des douleurs, des mouvemens, & que la préſence des autres aſſiſtans ne produiſe aucun effet, comme ce médecin eſt le ſeul qui connoiſſe le magnétiſme animal, le ſeul qui ſache le faire jouer, nous conviendrons qu'en effet il poſſede l'art d'agir ſur les corps animés ſans les toucher, ſans que l'imagination des malades puiſſe être ſuſpectée comme la cauſe de tous ces phénomenes ; qu'en un mot il ſait imprimer à un fluide quelconque, connu ou inconnu, qui exiſte dans tous les animaux, une direction, un mouvement qu'il modere à ſon gré.

Cette propoſition parut déplaire, du moins elle ne fut point acceptée ; en conſéquence les trois docteurs ſe retirerent, & laiſſerent m. *Deſlon* ſeul ſpectateur des opérations de m. *Meſmer* : ils n'y ont pas retourné depuis cet inſtant. Nous les con-

noiſſons tous trois, & nous ſommes garants que s'ils euſſent été témoins de quelques cures véritablement opérées par le magnétiſme animal, ils n'héſiteroient pas à l'atteſter; mais ils gardent le ſilence.

Auſſi m. *Deſlon* ſemble ne plus vouloir de médecins ni de ſavans pour juges de ſon maître; c'eſt au public qu'il en appelle. « S'il veut ſuivre la méthode que je » propoſe, dit-il (*p.* 119), il ſera bientôt » en état de juger par lui-même, & il ne » dépendra plus de gens qui peuvent avoir » d'autres intérêts que les ſiens.... Les » expériences ſur le magnétiſme animal » ſont aſſez multipliées aujourd'hui pour » que chacun puiſſe recueillir un nombre » ſuffiſant d'obſervations certaines, diſcu- » ter les faits, ſaiſir les réſultats, & porter » un jugement fondé ».

Mais où recueillera-t-on ces obſervations certaines? ce n'eſt pas en ſuivant les malades chez m. Meſmer, *tout Paris ne peut pas s'y rendre;* c'eſt en interrogeant les malades « non ſur ce qu'ils penſent, mais » ſur ce qu'ils ſentent, en leur faiſant trois » queſtions principales, (*p.* 120): Qu'é- » prouviez-vous avant de connoître » m. *Meſmer?* qu'avez-vous éprouvé en- » tre ſes mains? qu'éprouvez-vous depuis » que vous en êtes ſortis? & en daignant » prêter l'oreille attentive de la ſincérité

» à leurs réponſes. Par ce moyen on ac-
» quérera bientôt, & à peu de frais, les
» matériaux néceſſaires pour fonder ſon
» opinion ſur une baſe ſolide «.

Cette baſe eſt-elle réellement ſolide ? On ne ſera pas porté à le croire, ſi l'on ſouſcrit aux principes de l'auteur des obſervations. *Je ſuis d'avis*, dit-il (*p.* 120), *qu'on ne doit s'en rapporter à perſonne, pas même aux malades de m. Meſmer.* Et plus bas (*p.* 121) : « Si, contre mon
» avis, on aime mieux s'en rapporter aux
» diſcours de la plûpart des malades de
» m. *Meſmer*, je crois pouvoir prédire ce
» qui en arrivera. En premier lieu, on ſe
» méfiera de celui qui parlera avec l'ar-
» deur d'une vive reconnoiſſance, parce
» qu'on le ſoupçonnera d'enthouſiaſme.
» En ſecond lieu, le malade qui aura l'u-
» ſage du monde, craindra de choquer
» trop ouvertement ſes préventions : il ne
» dira de la vérité que ce qu'il croira pou-
» voir être recueilli comme vérité ; & lorſ-
» qu'il ſera le plus perſuadé, il s'expri-
» mera avec une froideur affectée que nos
» mœurs rendent trop ſouvent néceſſaire.
» D'ailleurs, fatigué de propos légers, il
» craindra le ridicule, & exceſſivement
» ennuyé des répétitions auxquelles on
» l'aſſujettira, il finira par couper court à
» toute converſation de cette nature.... ».

C'eſt pourquoi l'auteur conſeille, pour éviter une partie de ces inconvéniens, de ſe contenter d'un narré ſimple & *exact*.

On ne peut donc ſe diſſimuler qu'il ſera très-difficile, pour ne pas dire impoſſible, au public de s'aſſurer de la vérité des faits, puiſque, borné aux réponſes ſuſpectes ou tronquées des malades, il n'aura aucun moyen de conſtater l'exactitude du narré même le plus ſimple. Qui pourra donc le tirer de ſon incertitude ? ſera-ce le témoignage de m. *Deſlon* ? Il s'y oppoſe formellement (*p.* 120) en déclarant qu'il ne veut pas *qu'on s'en rapporte à lui plus qu'à d'autres*. Cependant il veut que les autres ſoient perſuadés ; car l'étant lui-même, il a écrit ſpécialement pour *fixer les opinions répandues dans le monde ſur le magnétiſme animal*. (p. 1).

Reſteroit le témoignage des corps littéraires, (*p.* 136) ; mais coupables d'indifférence ſur un événement important au bonheur des peuples, ils n'ont rien fait pour aſſeoir le jugement de la nation ſur cet événement : il eſt vrai qu'ils n'ont pas été interpellés, (*p.* 137). On pourroit ajouter, il eſt vrai qu'ils n'ont rien vu qui pût les éclairer (1). Cependant m. *Deſlon*

(1) M. *Meſmer* leur a envoyé ſon ouvrage, &

leur fait un crime de n'avoir pas décidé si le magnétisme animal est ou n'est pas ce qu'on promet, (*p.* 138). Nous ne suivrons pas ce médecin dans le procès qu'il fait aux corps littéraires, tout ce que nous avons pu déduire de ses raisonnemens ou reproches, c'est qu'il voudroit que tout le monde crût comme lui ; car il croit sincérement. Il a vu, & sa foi est si grande, si vive qu'il tremble que le peu d'accueil fait à m. *Mesmer* ne le décourage & ne le détermine à quitter cette ingrate capitale, pour aller porter ailleurs les bienfaits qu'il vouloit lui prodiguer. M. *Mesmer* (p. 144) ne veut point demander des commissaires qui suivroient ses opérations, en feroient le rapport à leur compagnie qui délivreroit alors un certificat. . . (*p.* 138). Mais m. *Mesmer* peut avoir des singularités, ignorer les usages, avoir son système de conduite. Peut-être a-t-il tort de ne pas consentir à obtenir ce certificat. Mais d'un autre côté, à la place des corps littéraires, dit m. *Deslon* (p. 144), « je ne » tiendrois pas autant à le donner. Il est » naturel qu'un étranger, l'œil tourné vers » sa patrie, craigne les longueurs, & il

---

vraisemblablement m. *Deslon* ses observations. Nous verrons dans un moment si les savans peuvent y trouver dequoi asseoir un jugement.

» répugne aux idées communes que des » gens *qui peuvent être perſuadés en une* » *heure*, & par eux-mêmes, ne veuillent » l'être qu'en trois ou ſix mois, & ſur le » rapport d'autrui. A quoi me ſerviroit ce » certificat en papier, dit toujours m. *Meſ-* » *mer*, j'en ai déjà tant que je ne con- » ſulte ni ne montre jamais. Ne ſuis-je » pas moi-même un certificat mille fois » plus authentique que tous les papiers ou » parchemins du monde ».

Selon m. *Deſlon* une heure ſuffit pour établir la conviction ſur le pouvoir de m. *Meſmer ;* &, ſelon m. *Meſmer*, il faut encore moins : il ſuffit qu'il le diſe, il eſt le certificat le plus authentique. Nous convenons que cette maniere d'acquérir la certitude n'eſt point du tout adoptée par aucune faculté de médecine, ni par aucun corps ſavant.

M. *Deſlon* ne conçoit pas qu'ayant vu ce qu'il a vu, on puiſſe tenir une autre conduite que la ſienne. Il eſt vrai qu'il ne ſait rien de la méthode de m. *Meſmer ;* mais ſi le gouvernement veut faire un établiſſement, m. *Meſmer* formera quelques médecins à l'art du magnétiſme animal. « Il eſt important de ſavoir à quoi » s'en tenir ſur cet objet, (*p.* 139). Plus » la découverte ſeroit jugée précieuſe, » plus il ſeroit eſſentiel de la retirer des

» mains *dangereuſes* ou *opiniâtres* » (on ne ſait pas trop ce que m. *Deſlon* veut dire, mais vraiſemblablement on entendra un peu mieux ce qui ſuit) : « ce ſe» roit le cas de faire un pont-d'or à l'au» teur. Tout au moins faudroit-il ſavoir » quelles ſont ſes prétentions... : mais ne » faudroit-il pas ſe hâter? (*p.* 114) Si le » magnétiſme animal eſt ce qu'il paroît, » chaque jour ne multiplie-t-il pas les cri» mes de négligence envers l'humanité? » Que de malheureux, au moment où je » parle, ſouffrent & périſſent en implo» rant en vain des ſecours que nos foibles » mains ne peuvent leur donner! »

Ce zele ardent & empreſſé, inſpiré par le ſeul deſir de contribuer au ſoulagement de ſes concitoyens, ne peut qu'honorer m. *Deſlon*.

Nous penſons en avoir aſſez tranſcrit pour mettre nos lecteurs en état d'eſtimer à quel degré ce médecin a porté ſa confiance dans le magnétiſme animal, & pour apprécier la validité des motifs ſur leſquels cette confiance eſt fondée. Mais comme parmi ceux qui ſe dévouent à l'exercice difficile de la médecine, il n'en eſt aucun qui ne deſire ſincérement les progrès & la perfection de cet art, & par conſéquent de connoître une doctrine auſſi féconde en merveilles que l'eſt celle de m. *Meſmer*,

nous allons faire tous nos efforts pour leur en donner l'idée. Nous eſpérons qu'ils ne s'en prendront pas à nous s'ils ne trouvent dans le compte que nous leur rendons que des idées hypothétiques, & une marche myſtérieuſe. Nous copions fidélement ce qu'a dit le maître dans ſon mémoire ſur la découverte du magnétiſme animal, & les eſpeces de développemens qu'a donnés ſon ami dans ſes obſervations.

§. 3. Quelques perſonnes ont qualifié m. *Meſmer* de Thaumaturge : elles ſe ſont trompées. M. *Meſmer* ne fait point de miracles, il ne s'annonce point comme un de ces mortels que Dieu a gratifié d'un pouvoir auſſi rare. On ſe tromperoit également, ſi à la vue des moyens qu'il emploie pour produire des impreſſions vives ſur quelques perſonnes, tels que l'impoſition des mains, le toucher, ou ſeulement une direction, un mouvement déterminé de ſon doigt, d'une baguette de fer, d'un bâton vers la partie affligée, on le réléguoit dans la claſſe des magiciens, des ſorciers ſi redoutés de nos peres, & condamnés aujourd'hui au mépris. M. *Meſmer* n'eſt rien de tout cela ; c'eſt un phyſicien obſervateur, qui inſtruit « que les plane-
» tes s'affectent mutuellement dans leurs
» orbites par les principes connus de l'at-
» traction univerſelle, & que la lune & le

» ſoleil cauſent & dirigent ſur notre globe
» le flux & reflux de la mer, ainſi que
» dans l'atmoſphere, a conclu que ces
» ſpheres exercent auſſi une action directe
» ſur toutes les parties conſtitutives des
» corps animés, particuliérement ſur le
» ſyſtême nerveux, moyennant un fluide
» qui pénétre tout.... Il détermine cette
» action par l'INTENSION & la RÉMIS-
» SION des propriétés de la matiere, &
» des corps organiſés, telles que ſont la
» gravité, la cohéſion, l'élaſticité, l'irri-
» tabilité, l'électricité.... De même, dit-il,
» que les effets alternatifs à l'égard de la
» gravité, produiſent dans la mer le phé-
» nomène ſenſible que nous appellons flux
» & reflux, l'INTENSION & la RÉMIS-
» SION deſdites propriétés ſont ſujettes à
» l'action du même principe, occaſion-
» nent dans les corps animés des effets al-
» ternatifs analogues à ceux qu'éprouve
» la mer.... Ainſi les corps animés éprou-
» vent auſſi une ſorte de *flux & reflux*....
» La propriété du corps animal qui le
» rend ſuſceptible de l'action des corps cé-
» leſtes & de la terre, eſt le magnétiſme
» animal... Ce magnétiſme donne la raiſon
» des révolutions périodiques qu'éprouve
» le ſexe, & de celles qu'on obſerve dans
» les maladies.... De même qu'une ai-
» guille aimantée, miſe en mouvement,
» retrouve

» retrouve toujours ſa premiere poſition, » & s'y fixe ; de même l'harmonie des » corps organiſés, une fois troublée, ne » doit ſe rétablir que par hazard, ſi elle » n'eſt rappellée & déterminée par l'a- » gent général, qui ſeul peut rétablir cette » harmonie dans l'état naturel (1).

» Cet agent général eſt un fluide uni- » verſellement répandu & continué de » maniere à ne ſouffrir aucun vuide, dont » la ſubtilité ne permet aucune comparai- » ſon, & qui, de ſa nature, eſt ſuſceptible » de recevoir, propager & communiquer » toutes les impreſſions du mouvement ; » il eſt le moyen de l'influence mutuelle » entre les corps céleſtes, la terre & les » corps animés «. (*Pag.* 74, 1re & 2e *propoſition*).

On demandera, ſans doute, d'après quelles preuves m. *Meſmer* aſſure l'exiſtence de cet agent inconnu juſqu'à ce jour. M. *Deſlon*, qui vraiſemblablement lui a fait la même queſtion, répond, je vais propoſer quelques-unes des réflexions auxquelles cette demande doit donner matiere, « mais comme je ne ſuis pas » dans le ſecret de m. *Meſmer*, j'avertis » qu'on peut y retrancher, augmenter,

(1) Mémoire ſur la découverte du magnétiſme animal, *propoſ.* 6, 7, 8, 10, 11.

» interpréter & condamner à ſa volonté. » J'exhorte ceux qui ne croiront pas s'a- » baiſſer par un examen réfléchi, à lire » ſur-tout la onzieme & ſuivantes propo- » ſitions qui ſervent de précis au mémoire » de m. *Meſmer*, juſqu'à la vingtieme in- » cluſivement; elles ſont tellement affir- » matives, qu'on ne peut ſe refuſer à quel- » que croyance, à moins d'accuſer de fo- » lie leur auteur ». Or m. *Meſmer* n'eſt pas fou. (*Pag.* 106 *des obſervations*).

Or ces propoſitions affirmées par m. *Meſmer*, & regardées par m. *Deſlon* comme des preuves de l'exiſtence d'un fluide univerſellement répandu, agent de toute la nature, ſont celles-ci :

« 9e. Il ſe manifeſte particuliérement » dans le corps humain des propriétés ana- » logues à celles de l'aimant; on y diſtin- » gue des poles également divers & op- » poſés, qui peuvent être communiqués, » changés, détruits & renforcés : le phé- » nomene même de l'inclinaiſon y eſt » obſervé.

» 10e. La propriété du corps animal » qui le rend ſuſceptible de l'influence » des corps céleſtes, & de l'action récipro- » que de ceux qui l'environnent, mani- » feſtée par ſon analogie avec l'aimant, » m'a déterminé à le nommer magné- » tiſme animal.

» 11e. L'action & la vertu du magné-
» tiſme animal, ainſi caractériſées, peu-
» vent être communiquées à d'autres corps
» animés & inanimés. Les uns & les au-
» tres en ſont cependant plus ou moins
» ſuſceptibles.

» 12e. Cette action & cette vertu peu-
» vent être renforcées & propagées par
» ces mêmes corps.

» 13e. On obſerve à l'expérience l'é-
» coulement d'une matiere dont la ſubti-
» lité pénétre tous les corps, ſans perdre
» notablement de ſon activité.

» 14e. Son action a lieu à une diſtance
» éloignée ſans le ſecours d'aucun corps
» intermédiaire.

» 15e. Elle eſt augmentée & réfléchie
» par les glaces comme la lumiere.

» 16e. Elle eſt communiquée, propagée
» & augmentée par le ſon.

» 17e. Cette vertu magnétique peut
» être accumulée, concentrée & tranſ-
» portée.

» 18e. J'ai dit que les corps animaux
» n'en étoient pas également ſuſceptibles:
» il en eſt même, quoique très-rares, qui
» ont une propriété ſi oppoſée, que leur
» ſeule préſence détruit tous les effets de
» ce magnétiſme dans les autres corps.

» 19e. Cette vertu oppoſée pénétre auſſi
» tous les corps : elle peut être également

» communiquée, propagée, accumulée,
» concentrée & transportée, réfléchie par
» les glaces & propagée par le son ; ce
» qui constitue non-seulement une pri-
» vation, mais une vertu opposée positive.

» 20e. L'aimant, soit naturel, soit ar-
» tificiel, est, ainsi que les autres corps,
» susceptible du magnétisme animal, &
» même de la vertu opposée, sans que ni
» dans l'un, ni dans l'autre cas, son action
» sur le fer & l'aiguille souffre aucune al-
» tération ; ce qui prouve que le principe
» du magnétisme animal differe essentiel-
» lement du minéral.

Ces propositions annoncent des faits positifs. Ces faits sont que les corps animés ont des poles divers & opposés qui les rendent susceptibles de l'action du fluide universel... ; qu'un corps peut communiquer sa vertu, son action magnétique animale, & que cette communication se fait par l'écoulement d'une matiere dont la subtilité pénétre tous les corps, même à une distance éloignée, sans le secours d'un corps intermédiaire... ; qu'elle peut être réfléchie par les glaces, propagée par le son... ; que cependant il est des corps dont la seule présence détruit tous les effets de ce magnétisme dans les autres corps : il y a plus, ces corps antipathiques communiquent leur vertu destructive

à d'autres, & les rendent auſſi oppoſés qu'eux à l'action de l'agent univerſel. «

Nous avons cherché dans le mémoire de m. *Meſmer*, & dans les obſervations de m. *Deſlon*, les expériences deſtinées à démontrer ces faits, & nous n'en avons trouvé aucune. Ces meſſieurs nous renvoient aux effets produits ſur les malades, & m. *Deſlon* prétend que ce ſont-là des preuves de la réalité de la découverte du magnétiſme animal. Nos lecteurs les ont ſous les yeux : c'eſt à eux à prononcer.

Quoi qu'il en ſoit, voyons ce qu'a fait & ce que fait m. *Meſmer* pour mettre en action le magnétiſme animal. Les connoiſſances qu'il avoit des propriétés de l'aimant ſur le fer, de l'aptitude de nos humeurs à *recevoir ce minéral*, & des différens eſſais qui en avoient été faits pour les maux d'eſtomac & les douleurs de dents, le déterminerent à l'employer ſur une demoiſelle âgée de vingt-neuf ans, attaquée, depuis pluſieurs années, d'une maladie convulſive. La premiere tentative fut des plus ſatisfaiſantes : « la malade, » chargée de trois piéces aimantées, une » ſur l'eſtomac, & une à chaque jambe, » éprouva des ſenſations extraordinaires ; » elle eut des courans douloureux d'une » matiere ſubtile qui, après différens ef- » forts pour prendre leur direction, ſe,

» déterminerent vers la partie inférieure ; » & firent ceſſer pendant ſix heures tous » les ſymptômes de l'accès ». Même ſuccès le lendemain, la malade étant retombée dans le même état, (*pag.* 15 *du mémoire*).

Pluſieurs de nos confreres ont fait ou vu faire des expériences avec l'aimant dans les maladies nerveuſes ; les réſultats ont été à-peu-près les mêmes : mais moins pénétrans que le médecin de Vienne, ils attribuoient ces effets à la matiere magnétique elle-même, à l'exemple de pluſieurs phyſiciens de l'Europe. M. *Meſmer* au contraire n'a regardé cette matiere & l'aimant, que comme des conducteurs de ſon agent univerſel. Il a jugé de même de la matiere électrique, quelque frappante que fût l'analogie de ſes propriétés avec celles du magnétiſme animal : &, pour impoſer ſilence à ceux qui prétendoient avoir pénétré ſon ſecret, & aſſuroient qu'il ſe ſervoit de l'aimant ſeul, ou réuni à l'électricité, il prit le parti dès 1776, de ne plus faire uſage ni de l'électricité, ni de l'aimant. (*Pag.* 35 *du mémoire*).

Il eſt enfin parvenu à reconnoître que tout corps peut lui ſervir à mettre en action le magnétiſme animal, un bâton, une barre de fer, l'aimant, l'électricité, la réflection de la lumiere, le ſon, le verre, le fil, &c. Nous avons vu (*p.* 19

des obſervations) que ſa ſeule parole avoit cauſé une criſe violente à un malade, dont, par l'effet de ce conducteur, ſi facile à employer, *les yeux s'égarerent, la poitrine s'éleva, la voix & la reſpiration manquerent, juſqu'à ce qu'une ſueur abondante vint le délivrer de ces anxiétés.* Mais, quelques effets qu'il ſoit en état de produire par la vue, les geſtes avec ſon doigt, ſa canne, de petites verges de fer, même en les preſſant (1), en jouant de l'*harmonica*, du *piano-forte*, &c. on a dû recueillir des obſervations que nous avons rapportées dans le journal précédent, que l'attouchement immédiat eſt le conducteur par excellence.

M. *Meſmer* a non-ſeulement ſurpris à la nature un ſecret qu'elle déroboit, depuis la naiſſance du monde, aux recherches des plus grands phyſiciens, des obſervateurs les plus éclairés, mais il a été aſſez heureux pour s'en rendre maître. « Je puis, diſoit-il, m'imprégner de mon

(1) Pluſieurs perſonnes ont été témoins que, dans la vue d'opérer d'une maniere plus ſenſible, le médecin de Vienne, peu content de la ſimple direction de la verge de fer vers la partie malade, preſſoit cette verge entre ſes doigts, comme on preſſe une corde mouillée pour augmenter la quantité ou la vîteſſe, & par conſéquent l'action de fluide, agent univerſel.

» principe, me l'approprier, en impré-
» gner d'autres, & le leur approprier...;
» je puis l'accumuler, le concentrer & le
» tranſporter...; je puis l'augmenter &
» le faire réfléchir par les glaces comme
» la lumiere; le communiquer, le propa-
» ger & l'augmenter par le ſon. (*Pag.* 14
& 15 des obſervations).

Ce principe agit ſpécialement ſur les nerfs, il peut guérir « immédiatement » leurs maladies, & médiatement les au-» tres (*propoſ.* 23, *pag.* 81 *du mém.*). » Avec ſon ſecours le médecin eſt éclairé » ſur l'uſage des médicamens, il perfec-» tionne leur action, il provoque & di-» rige les criſes ſalutaires de maniere que » le médecin en eſt maître, (*prop.* 24, » *ibid.*). Son utilité s'étend à toutes les » maladies, *pag.* 25, *ibid.*). Avec cette » connoiſſance le médecin jugera sûre-» ment l'origine, la nature & les progrès » des maladies, même des plus compli-» quées; il en empêchera l'accroiſſement » & parviendra à leur guériſon ſans ja-» mais expoſer les malades à des effets » dangereux, ou à des ſuites fâcheuſes, » quels que ſoient l'âge, le tempérament » & le ſexe. Les femmes même, dans l'é-» tat de groſſeſſe & lors des accouche-» mens, jouiront du même avantage (*pro-» poſition* 26). Enfin le médecin ſera en

» état de préſerver chaque individu des » maladies auxquelles il pourroit être ex- » poſé ; & l'art de guérir parviendra ainſi » à ſa derniere perfection ». (*Pag.* 27, *ibid.*)

Rien ne doit paroître moins incroyable & plus ſimple que ces promeſſes, « car » de même qu'il n'y a qu'une nature, » qu'une vie, qu'une ſanté, il n'y a, ſelon » m. *Meſmer*, qu'une maladie, qu'un re- » mede, qu'une guériſon, (*pag.* 33 *des ob- ſervations*). Rendre à la nature ſon vé- » ritable cours, c'eſt la ſeule médecine qui » puiſſe exiſter (*pag.* 35, *ibid.*), & c'eſt » ce qu'opere le principe (*Meſmérien*) en » procurant & accélérant les criſes ſans » danger. Par exemple, on peut ſuppoſer » qu'une criſe opérée en neuf jours par » la nature réduite à ſes propres forces, » ſera obtenue en neuf heures, à l'aide » du magnétiſme animal, (*pag.* 37, *ibid.*). » Le magnétiſme animal, entre les mains » de m. *Meſmer*, ne paroît autre choſe » que la nature même recueillant ſes for- » ces pour ſurmonter les obſtacles qu'elle » rencontre. D'abord elle agit avec vi- » gueur, mais par un effet bien oppoſé à » tout ce que nous connoiſſons ; c'eſt en » fortifiant & non en affoibliſſant, qu'elle » s'ouvre un paſſage. Plus libre alors, elle » devient plus douce, ſes efforts moins

» contrariés ſont moins violens, & il ſem-
» ble qu'elle prenne à tâche d'achever,
» avec patience, ce qu'elle a entrepris avec
» courage, (*pag.* 101, 102, *ibid.*). Enfin,
» on ne peut mieux comparer le magné-
» tiſme animal qu'à un furet qui s'intro-
» duit dans un terrier pour y ſucer ſa proie,
» la ſurprend endormie, ou la chaſſe de-
» vant lui ». (*Pag.* 112, *ibid.*)

Il faudroit être bien difficile pour ne pas convenir avec m. *Deſlon* que cette découverte eſt magnifique, qu'elle eſt une des plus importantes qui jamais ait été faite pour le bonheur de l'humanité. Elle va créer la vraie médecine, qui juſqu'à ce jour n'a été qu'une affaire de hazard : car ſi l'on a guéri quelques maladies, on les a guéries ſans le ſavoir. « Tous les reme-
» des uſités dans la médecine ordinaire,
» n'ont jamais obtenu des ſuccès avanta-
» geux qu'en ce que, par des combinaiſons
» heureuſes, mais dûes au hazard, ils ſer-
» voient de conducteur au magnétiſme
» animal ». (*Page* 35 *des obſervations*).

A l'aide de cette découverte, il n'y aura plus rien d'incertain dans l'art de guérir. Les maladies, même les plus compliquées, les plus cachées aux yeux du médecin, ſeront connues, diſtinguées & appréciées; en un inſtant les remedes n'étant plus que des conducteurs sûrs & fidéles du fluide

univerſel, ne manqueront jamais leur effet. Toutes les maladies ſeront guéries, que dis-je, il n'y aura plus de maladies, l'art du magnétiſme apprenant à les prévenir. (*Prop.* 27e de m. *Meſmer*).

Tels ſont les avantages ineſpérés juſqu'à ce jour, mais que mm. *Meſmer* & *Deſlon* promettent au genre humain de la maniere la plus poſitive... Telle eſt la médecine nouvelle que le médecin de Vienne vouloit faire adopter par ſes confreres d'Allemagne, de Suiſſe, &c. qu'il a communiquée aux académies, aux corps ſavans, & à laquelle m. *Deſlon* s'eſt propoſé de donner la plus grande publicité. Elle conſiſte, pour le malade, 1°. à avoir un magnétiſme animal, c'eſt-à-dire, une diſpoſition à recevoir les influences du fluide univerſel, *agent de la nature* : car on doit ſe rappeller que tous les corps animés n'ont pas ce bonheur. 2°. A ſe prêter au traitement malgré ſes longueurs, les anxiétés, les douleurs préparatoires qu'il fait naître. Ces douleurs ne doivent point effrayer, elles ſont un bien néceſſaire, elles fortifient ; &, malgré leur vivacité, on voit que le malade, loin de ſe rebuter, en reçoit un nouveau courage, (*pag.* 39 *des obſervations*). D'ailleurs elles ne ſont jamais dangereuſes, « ou m. *Meſmer* fait » modérer à propos le magnétiſme ani-

» mal, ou ce magnétiſme s'arrête de lui-
» même ». (*Ibid.* pag. 38). [1].

Pour le médecin, il faut qu'il ſache s'imprégner, ſe charger du magnétiſme au point de le faire agir au degré qu'il voudra, qu'il lui donne la direction la plus appropriée à la maladie, qu'il choiſiſſe bien ſes conducteurs, & ait de la patience.

La fidélité avec laquelle nous avons expoſé les dogmes de cette doctrine *toute nouvelle*, & ſes effets, ne peut être ſuſpecte, puiſque notre extrait n'eſt compoſé, preſqu'en entier, que des expreſſions même des deux auteurs : notre intention & notre devoir étant de mettre nos lecteurs à portée *de ſe fixer ſur la véritable idée du magnétiſme animal*, (mémoire de m. Meſmer, *pag.* 85), nous ne pouvions mieux faire. C'eſt à eux à juger entre mm. *Meſmer* & *Deſlon*, & les académies & corps littéraires, que ces deux meſſieurs ont dénoncés au public comme

---

[1] « J'ignore juſqu'à quel point le magnétiſme » animal eſt curatif, j'ignore à quel point il ceſſe » d'être utile, s'il peut être aidé par d'autres ſe- » cours, en quelles circonſtances (s'il en eſt de » telles) il peut être nuiſible à ces divers égards, » & à beaucoup d'autres, je n'ai pas aſſez de ren- » ſeignemens pardevers moi ; & je doute que » m. *Meſmer* lui-même puiſſe dire : *il va juſques- » là, & il s'arrête là* ». (Pag. 113 *des obſerv.*). On ne peut trop eſtimer la franchiſe de m. *Deſlon*.

n'ayant pas fait leur devoir, puiſqu'ils n'ont pas adopté & répandu le MESMÉRIANISME.

OBSERVATION

Sur un dépôt laiteux chronique (1).

Madame...., âgée d'environ quarante ans, d'un tempérament ſanguin, d'un embonpoint modéré, jouiſſoit d'une très-bonne ſanté, lorſqu'en ſeptembre 1770, elle accoucha de ſon cinquieme enfant.

Dès le ſeptieme mois de ſa groſſeſſe ſes mamelles s'étoient remplies de lait, & leur engorgement, qui s'étoit ſoutenu, lui avoit été très-incommode. Comme cet état me donnoit lieu de craindre que l'abondance de lait ne rendît ſa couche fâcheuſe, & que je ſuis perſuadé qn'il eſt utile aux femmes de nourrir leurs enfans, je conſeillai à celle-ci de le faire, quoiqu'elle n'eut pas nourri les quatre autres. Elle ſe détermina à ſuivre mon conſeil, & commença la nourriture. Mais les mamelons n'étant point ſaillans, l'enfant ne pouvoit point les empoigner, la garde eſſaya de les faire ſortir par la ſuction. Les

(1) La lettre qui accompagnoit cette obſervation, ayant été égarée, nous n'avons pu mettre le nom de l'auteur. Nous réparerons cette faute quand il le jugera à propos.

effots qu'elle fit, & ceux de l'enfant, irriterent ces parties délicates. Elles s'enflammerent un peu, & formerent ce qu'on nomme *la fraiſe*; il s'y fit des fiſſures, l'accouchée éprouvoit des douleurs vives lorſque l'enfant tettoit : elle ſupportoit ce mal avec courage, & eût continué à alaiter ſans les inſtances des perſonnes qui l'entouroient : j'étois alors abſent. On lui enleva ſon enfant, les mamelles s'engorgerent, on employa les répercuſſifs ordinaires : c'étoit le ſeptieme jour de la couche. Tout-à-coup une fievre vive s'alluma, le ſein ſe flétrit, une légere perte en blanc, qui s'étoit ſoutenue depuis l'accouchement, ſe ſupprima. Bientôt après tout le corps ſe bourſouffla, les articulations s'engorgerent & devinrent douloureuſes ; il fut impoſſible à la malade de faire le plus léger mouvement ſans ſouffrir cruellement. Enfin elle eut une fievre ardente laiteuſe dont un rhumatiſme goutteux fut le principal accident.

Tel étoit l'état où je la trouvai à mon retour. Je m'attachai à calmer l'etat inflammatoire par quelques ſaignées, par des boiſſons anti-phlogiſtiques très-abondantes, & par une diette ſévere & rafraîchiſſante.

Comme je ſavois que l'âcre laiteux doit être évacué le plus promptement poſſible,

je fis donner pluſieurs lavemens pour entretenir la liberté du ventre; &, dès qu'il me fut poſſible, j'eus recours aux purgatifs, je leur aſſociai les boiſſons diurétiques, mucilagineuſes & ſalines.

La fievre diminua peu à peu, la perte laiteuſe ſe rétablit, & devint abondante. Les douleurs ſe calmerent, la bouffiſſure fut plus opiniâtre, & les jambes reſterent engorgées pendant long-temps après la ceſſation de la fievre.

Les regles, qui avoient été dérangées dans les trois premiers mois qui ſuivirent cette couche, s'étant quelquefois montrées en perte, & quelquefois n'ayant fait que paroître, reprirent leur cours ordinaire.

Un uſage ſoutenu de tiſannes apéritives, & des purgatifs réitérés, diſſiperent ſucceſſivement tous les engorgemens apparens : la malade parut guérie, & reprit ſes fonctions accoutumées.

Mais peu de temps après elle devint ſujette aux ventoſités, ſon ventre ſe reſſerra, elle alloit difficilement à la ſelle, & eut fréquemment des coliques que des lavemens & un purgatif diſſipoient. L'uſage de quelques apéritifs & des purgatifs réitérés prévinrent le retour des coliques; mais il reſta à la malade le ſentiment d'une barre qui lui ſembloit traverſer le corps à la hauteur du cartilage xiphoïde, lui gênoit

quelquefois la reſpiration, & alors les tégumens étoient douloureux au toucher. Comme ces accidens étoient peu conſidérables la malade en parloit rarement.

Elle devint groſſe pour la ſixieme fois, en octobre 1771. Sa groſſeſſe & ſa couche furent heureuſes: elle n'eſſaya pas de nourrir ſon enfant. Son lait prit les voies ordinaires, quelques purgatifs parurent avoir totalement entraîné & celui qui s'étoit dévoyé dans la couche précédente, & celui qui avoit été la ſuite de la derniere.

Dans tout le temps qui s'eſt écoulé depuis cette époque juſqu'en mars 1779, madame ..... ſe porta aſſez bien. Ses menſtrues étoient ſeulement ſuivies d'une légere perte en blanc qui duroit trois ou quatre jours.

Cependant elle ſentoit ſouvent la barre que j'ai décrite; elle étoit ordinairement conſtipée, avoit des hémorrhoïdes qui quelquefois la faiſoient beaucoup ſouffrir, & quelquefois elle éprouvoit des coliques du genre de celles dont j'ai déjà parlé.

Un uſage fréquent de lavemens, quelques demi-bains tiédes, quelques bains de vapeurs émollientes, quelques tiſanes légérement apéritives, quelques minoratifs rétabliſſoient le calme dans les entrailles, & procuroient des évacuations qui diſſipoient les accidens. Enfin la ſanté de cette dame

dame paroiſſoit fort bonne quand ſe déclara la maladie qui fait le principal ſujet de cette obſervation.

Tout-à-coup, à la barre dont j'ai déjà fait mention, ſuccéda une douleur interne, vive & brûlante. La chaleur ſe communiqua aux tégumens même, de ſorte qu'on avoit peine à la ſupporter lorſqu'on appliquoit la main ſur l'épigaſtre. Au bout d'une heure environ la malade ſentit partir de ce foyer une eſpece de fuſée qui, coulant le long de l'épine du dos intérieurement, ſe porta juſqu'à l'anus. Dès le moment la douleur de l'épigaſtre ſe calma; mais il y en eut une très-vive & très-brûlante à l'anus. Quoique cette partie fût le point le plus douloureux, toutes les parties voiſines & les feſſes même, partagerent cet état violent de ſouffrance. La malade, pour donner une idée de ſes douleurs, diſoit qu'il lui ſembloit qu'on tenailloit toutes ces parties avec des tenailles rougies au feu.

La matrice participoit à l'irritation de l'anus & du rectum, ſon orifice étoit tendu & brûlant. On obſervoit la même tenſion & la même chaleur dans l'anus & le rectum, mais ſans tumeur apparente & ſans rougeur externe : les hémorrhoïdes habituelles étoient même flétries.

Les urines étoient preſque toujours

abondantes & limpides comme de l'eau, quelquefois rares, de couleur orangée, & faiſant éprouver, en ſortant, une vive ſenſation de chaleur.

La conſtipation étoit exceſſive, des lavemens d'eau pure très-réitérés pouvoient ſeuls procurer quelques ſelles. Les matieres étoient ordinairement très-dures, globuleuſes & noirâtres, ſouvent mêlées de matieres glaireuſes & blanchâtres, quelquefois il y avoit du teneſme avec de vives épreintes ſans évacuations.

Quelques avantages qu'on retirât des lavemens, la malade ne ſe prêtoit que difficilement à leur uſage, parce que l'introduction de la canule étoit ſouvent très-douloureuſe.

Dès le moment de la douleur brûlante à l'épigaſtre, qui fut le prélude de tous les accidens que je viens de décrire, les regles s'étoient dérangées, elles ne paroiſſoient qu'à des époques très-irrégulieres, & tantôt par leur abondance reſſembloient à des pertes, tantôt étoient ſi peu conſidérables qu'on s'en appercevoit à peine. Il y avoit de temps à autre un peu de perte en blanc.

Les douleurs empêchoient le ſommeil, & la malade ne pouvoit reſter aſſiſe ni debout.

Elles avoient tous les jours un peu de rémiſſion, mais ſans intermiſſion com-

plette, & chaque paroxyſme étoit annoncé par l'augmentation de la chaleur brûlante à l'épigaſtre, & par une nouvelle fuſée. Peu à peu ces accidens préliminaires s'affoiblirent, & leur ceſſation abſolue a été ſuivie de celle des autres.

Tant que l'état douloureux a ſubſiſté dans toute ſa force, la malade a eu peu d'appétit; ſon pouls toujours irrégulier, ſouvent convulſif, étoit quelquefois fort & développé, quelquefois petit & ſerré, ſouvent fébrile.

Ce qui avoit précédé cet état, & notamment la diſparition de la barre dont j'ai parlé au moment où la chaleur brûlante de l'épigaſtre & la fuſée qui en fut la ſuite ſe manifeſterent, me parut déceler la cauſe de cette nouvelle maladie.

La déviation du lait lors de la couche de 1770, le dépôt laiteux qui en fut l'effet, me parurent en être la cauſe éloignée.

En remontant à cette époque, j'obſervai que la réſolution du dépôt, quoique tentée par les moyens les plus efficaces, n'avoit pas été complette, & que la barre qui s'étoit fait ſentir avant la ſeconde couche, & avoit duré juſqu'au moment où la nouvelle maladie s'étoit déclarée, avoit été produite par une portion de la matiere laiteuſe dépoſée, & en quelque ſorte aſſoupie dans le tiſſu cellulaire du

péritoine adoſſé au diaphragme ; enfin que cette matiere, devenue de plus en plus acrimonieuſe par ſon ſéjour, avoit fait une ſorte d'exploſion, & toujours nichée dans le tiſſu cellulaire, s'étoit portée à travers ſes cellules le long de l'épine juſques dans le petit baſſin où elle s'étoit dépoſée ſur le rectum & ſur les parties voiſines.

L'examen ſcrupuleux des parties ſouffrantes n'ayant point découvert de dépôt diſpoſé à tendre à la ſuppuration, je compris que je devois chercher à calmer les accidens, & à favoriſer l'évacuation du lait par les ſelles & par les urines.

Pour remplir la premiere indication, & préparer à l'uſage des moyens capables de ſatisfaire à la ſeconde, je mis la malade à une diette ſévere mucilagineuſe, antiphlogiſtique ; j'eus recours aux ſaignées du bras, aux demi-bains d'eau tiéde, aux fomentations émollientes, & à des injections du même genre, tant dans l'anus que dans le vagin ; je preſcrivis des bains de vapeurs, & l'application des ſangſues à la marge de l'anus ; je fis donner des lavemens émolliens, & des potions narcotiques.

La malade fut miſe à l'uſage des boiſſons mucilagineuſes anti-phlogiſtiques ; j'y aſſociai une eau minérale artificielle très-aérée, & au bout de quelque temps

je fis ſubſtituer à cette eau celle de Buſſang, le petit-lait édulcoré par du ſyrop de violettes, des tiſanes émulſionnées, & une tiſane ſimple de chien-dent & de réglisſe légérement nitrée, furent les moyens que j'employai pour varier les boiſſons & prévenir le dégoût que l'uniformité auroit occaſionné ſouvent à la malade, & qu'elle occaſionna plus d'une fois.

Les lavemens étoient multipliés, mais ils produiſoient peu d'effets, & dès qu'il fut poſſible de placer des eccoprotiques plus puiſſans, j'y eus recours, & les variai ſuivant leur efficacité & les circonſtances. Je fis prendre ſucceſſivement, de quatre en quatre heures, tantôt des bols dans leſquels entroit la poudre de racines de jalap à la doſe de ſix grains, tantôt des verrées de tiſane de caſſe, tantôt une once d'un mélange de moëlle de caſſe, de manne & d'huiles d'amandes douces, tantôt une once de mixtion de ſyrops purgatifs, tantôt enfin des bols de fleurs de ſoufre lavées & de nitre, à la doſe de douze grains chacun, auxquels j'ajoutai, par la ſuite, huit grains d'extrait de laitue épineuſe.

Par ces différens moyens j'entretins la liberté du ventre, & procurai des évacuations ménagées qui, peu à peu, firent diſparoître tous les accidens.

La durée, l'opiniâtreté du mal, l'incertitude de l'événement, l'intérêt que je prenois à la malade, qui étoit ma parente, m'engagerent à conſulter un de mes confreres : le réſultat de la conſultation fut qu'on continueroit le traitement commencé ; mais en même temps que pour calmer l'irritation cauſée par l'âcre laiteux, & modérer l'activité des remedes, on eſſayeroit au mois de mai le lait d'âneſſe. Il paſſa bien ; &, par l'uſage ſoutenu des remedes que j'ai décrits, j'eus la ſatisfaction de voir les accidens ſe calmer peu à peu ; deſorte que ſur la fin du mois d'août les paroxyſmes étoient infiniment plus rares, & les douleurs infiniment moins vives.

Les regles, à cette époque, reprirent leur qualité ordinaire, furent ſuivies de légeres pertes en blanc, & recommencerent à avoir des périodes régulieres.

La malade reprit le lait d'âneſſe en ſeptembre ; ce lait dont l'effet étoit modifié par les bols de ſoufre de nitre & de laitue épineuſe, & par quelques bols de jalap, paſſa très-bien ; l'état de la malade s'améliora de plus en plus. L'uſage continué des eaux minérales déſignées, & de ces différens eccoprotiques, amena enfin une guériſon complette. La matiere laiteuſe ſe fit jour par la matrice ; il y eut,

pendant près de quinze jours, une perte en blanc laiteuſe, fétide & très-abondante; il ſe fit ſur la partie interne d'une cuiſſe une éruption d'une dartre ſanieuſe très-large, & ſur la ſurface interne de la grande levre du même côté, il parut quelques puſtules qui ſuppurerent long-temps.

Les mêmes remedes furent continués encore pendant plus d'un mois; de ſimples lotions avec l'infuſion de fleurs de ſureau & l'extrait de Saturne, furent les ſeuls topiques employés ſur la dartre & les puſtules. La maladie ſe termina ſans retour: c'eſt à la fin de juin 1780 que j'écris cette obſervation d'après les notes que j'avois faites, & la malade coutinue à jouir de la meilleure ſanté.

Cette hiſtoire me paroît offrir deux vérités pratiques bien importantes.

La premiere, qu'une portion de lait extravaſé peut reſter pluſieurs années comme aſſoupie, entretenir par ſa préſence un ſpaſme dont on méconnoît aſſez ſouvent la cauſe, & donner lieu par ſon acrimonie, par ſon tranſport ſur quelque autre partie, à des accidens très-graves.

La ſeconde, que dans les maladies dépendant de cette cauſe, un uſage ſoutenu des eccoprotiques appropriés aux circonſtances, modifiés par les délayans & par les édulcorans, aſſociés aux eaux chargées

d'air fixe, données comme apéritives, favoriſe l'évacuation de la matiere laiteuſe, rétablit les fonctions de tous les organes, & opere la dépuration de la maſſe humorale.

OBSERVATION

SUR une luxation particuliere des cartilages des côtes ; par m. MARTIN, ancien principal chirurgien de l'hôtel-dieu Saint-André de Bordeaux.

IL n'eſt point parvenu à ma connoiſſance qu'aucun auteur ait traité des luxations des cartilages des côtes, ſoit que cette luxation arrive entre ces cartilages même, ou avec les côtes. Je n'ai point été dans le cas de voir cette derniere luxation; il ne me paroît cependant point impoſſible qu'elle puiſſe arriver, & ſi juſqu'à préſent on ne l'a point reconnue, c'eſt ſans doute à cauſe de la flexibilité des cartilages juſqu'à un certain âge, & de la rareté des cas qui peuvent la produire. Il n'en eſt point de même de la luxation de ces cartilages entr'eux; j'ai été dans le cas de l'obſerver une fois, & c'eſt cette obſervation que je ſoumets au jugement des maîtres qui travaillent pour les progrès de l'art.

J'entends par luxation des cartilages des

côtes entr'eux, une défunion des trois derniers cartilages des vraies côtes ; mais comme les auteurs ont paſſé légérement ſur les remarques pathologiques relatives à l'articulation de ces cartilages, je vais expoſer de nouveau leurs fonctions, afin de prouver au public éclairé, que mes foibles travaux n'ont pour baſe que l'anatomie & l'application des préceptes puiſés dans les écoles & les livres de nos grands maîtres.

A meſure que les vraies côtes deviennent inférieures, leurs cartilages augmentent en longueur, & ſe recourbent en proportion de cette augmentation. A l'angle que fait le 5e & le 6e, il ſe rencontre une eſpece d'apophyſe ou de languette, comme le dit m. *Winſlow* dont la premiere eſt reçue à la partie concave du cartilage qui lui répond, & l'apophyſe de celle-ci au cartilage de la derniere vraie côte ; de façon que les angles ou la partie recourbée de ces cartilages paroiſſent être ſoutenus par la partie ſupérieure du cartilage inférieur. Outre ces attaches articulaires, ces cartilages ſont encore conſidérablement fortifiés par les muſcles qui rempliſſent les intervalles qu'ils laiſſent, & par des ligamens très-forts. C'eſt ſans doute ces différens plans charnus & ligamenteux, avec l'élaſticité de ces corps,

qui empêche qu'ils ne ſe déplacent ou ſe rompent dans pluſieurs occaſions; mais, dans des circonſtances rares, il ſe peut que, malgré toutes ces ſages précautions de la nature, ils viennent à ſe déplacer, comme l'obſervation ſuivante le prouve.

Le nommé ***, âgé d'environ ſoixante-dix ans, en badinant avec un de ſes petits-fils, fut renverſé en arriere ſur le haut du doſſier d'une chaiſe, les jambes pendantes ſur le ſiége, la tête renverſée & ſoutenue ainſi par un mur qui en étoit peu éloigné. Cette ſituation, comme on le penſe, étoit des plus gênantes pour cet homme, &, quoiqu'il fût encore fort & vigoureux, ce ne fut qu'après pluſieurs tentatives forcées qu'il parvint à s'en dégager. Il m'a pluſieurs fois dit que dans le dernier effort qu'il fit pour ſe délivrer de ſon état ſuffocant, il ſentit à la poitrine un craquement des plus douloureux, & crut que c'étoit ſon dernier moment. Peu de temps après je fus appellé, & après avoir bien examiné l'endroit où il avoit ſenti cette vive douleur, voici ce que j'y apperçus. Malgré le gonflement alors exiſtant des tégumens qui recouvrent les cartilages des trois dernieres vraies côtes du côté droit, je vis diſtinctement qu'une élévation de ces cartilages rendoit ce côté de la poitrine beaucoup plus ſaillant que l'autre,

& que l'on pouvoit avec la plus grande facilité paſſer la main par-deſſous ces cartilages ainſi élevés. La douleur étoit des plus vives quand on touchoit à cette partie, & la difficulté de reſpirer très-conſidérable. Je ne diſſimulerai point que ma ſurpriſe fut des plus grandes en voyant une ſemblable maladie, & je fus même fâché que la confiance entiere que l'on avoit en moi s'opposât à une conſultation que je demandai, tant pour m'éclairer ſur les moyens que je devois prendre pour guérir cette ſinguliere maladie, que pour établir la preuve de la ſingularité d'un pareil cas (1). Chargé ſeul du traitement de cette maladie, après quelques réflexions qui me conduiſirent à préſumer fortement qu'il y avoit dans cette partie une diſtenſion forcée des articulations & ligamens qui joignent les trois derniers cartilages en-

(1) Faute d'avoir pris des preuves au ſujet de mon obſervation inſérée dans le *journal de médecine* du mois d'août 1771, *pag.* 180, j'ai eu le chagrin de voir que des perſonnes de qui je me ferai toujours honneur de mériter l'eſtime & la bienveillance, ſe ſont laiſſées entraîner par des jeunes effrenés, pour me faire demander une rétractation d'un fait qui, ayant la vérité pour baſe, ne pouvoit encore, après l'exemple d'*Hippocrate*, qu'honorer les auteurs, ſi, comme cet homme divin, ces gens n'euſſent jamais travaillé que pour les progrès de l'art, & le bien de la poſtérité.

tr'eux. Je commençai par poſer une compreſſe depuis les cinq dernieres vraies côtes, juſqu'au deux premieres fauſſes, débordant un peu ſur le ſternum, & ſur la partie oſſeuſe des côtes. Par-deſſus cette premiere compreſſe j'en appliquai une ſeconde en la croiſant; enfin une troiſieme parallele à la premiere, & couvrant les deux autres : ces trois compreſſes bien imbibées dans l'eau rouge, furent exactement ſoutenues par un bandage de corps, aſſujetti au moyen du ſcapulaire. Mon malade fut ſaigné quatre fois du bras dans les premieres quarante-huit heures; je le mis à l'uſage d'une boiſſon légérement vulnéraire, & au bout d'un mois que je levai mon appareil, cet homme fut en état de reprendre ſon métier de menuiſier.

Il reſte toujours en cet endroit une éminence qui eſt néanmoins beaucoup moins conſidérable qu'elle ne l'étoit avant l'application de mon bandage; cette petite difformité ne doit pas ſurprendre : elle eſt une ſuite néceſſaire d'une luxation qui ſuppoſe une rupture des ligamens, comme l'a très-bien obſervé notre immortel *Paré* dans ſon livre des luxations.

ÉPIZOOTIE CATARRHALE DE 1776;

Par m. HUSARD, *vétérinaire.*

PENDANT le printemps de 1776, les chevaux furent attaqués d'une maladie qui s'annonce, dans le plus grand nombre, par les symptômes suivans : les premiers jours un mal-aise & une foiblesse générale, quelques légers frissons, sur-tout le soir à la rentrée du travail, des ébrouemens fréquens, suivis de l'écoulement par les nazeaux d'une humeur limpide & âcre, un mouvement convulsif dans la levre antérieure, la perte de l'appétit dans quelques-uns ; vers le quatrieme jour ce symptôme étoit plus général, les ébrouemens moins fréquens, l'humeur devenoit verdâtre & s'épaississoit, elle ne couloit alors que par un nazeau, les glandes de dessous la ganache se tuméfioient du côté du nazeau fluant (1), elles n'étoient entiérement gorgées que lorsque le flux avoit lieu par les deux à la fois; ce qui étoit rare

(1) Ces derniers symptômes faisoient craindre l'invasion de la maladie formidable & contagieuse appellée *la morve*, vu leur ressemblance avec ceux de cette maladie.

à cette époque. Le 8e, 10e & 12e jour, les ébrouemens ceſſoient, l'humeur devenoit plus épaiſſe, jaunâtre & ſucceſſivement blanche; elle couloit en plus grande quantité, & ſouvent alors par les deux nazeaux. La reſpiration ſe trouvoit gênée. Quelques légers accès de toux, qui n'avoient le plus ſouvent lieu que parce que l'humeur, devenue trop épaiſſe pour fluer librement, engouoit les foſſes nazales (car les chevaux chez leſquels elle a conſervé plus de fluidité en ont été exempts) en facilitoient l'expulſion. Le flux & la tuméfaction ceſſoient peu à peu, & l'animal reprenoit ſa gaieté & ſon appétit. Telle a été la marche la plus ordinaire & la plus longue de la maladie vers la fin de février & pendant tout le mois de mars.

En avril, elle s'eſt annoncée par la proſtration des forces, une toux ſéche & plus ou moins violente, beaucoup de ſenſibilité à la poitrine, la peau ſéche & attachée aux chairs. Six, huit ou dix jours après, la toux devenoit graſſe, & il ſe faiſoit, par la bouche & les nazeaux, une expectoration copieuſe de matiere épaiſſe & jaunâtre, l'inſenſible tranſpiration ſe rétabliſſoit, étoit même quelquefois abondante, & l'animal étoit guéri.

Dans l'une & l'autre époque, lorſqu'elle a attaqué des ſujets qui avoient eſſuyé

antérieurement des maladies de poitrine, ceux en qui cette partie étoit foible & délicate, chez les chevaux pouſſifs, elle s'eſt plus particuliérement fixée ſur le poumon, & quelques-uns ont ſuccombé; la pouſſe en a été augmentée au point que pluſieurs n'ont pu réſiſter aux chaleurs de l'été (1): en général elle a été peu meurtriere, & ſe terminoit au bout de quinze jours ou trois ſemaines au plus. Tous les chevaux qui avoient des eaux aux jambes, des javarts, ou d'autres accidens locaux ſuppurans, en ont été exempts.

Le traitement a été ſimple. On a ſuivi la marche de la maladie: dans le premier cas les mucilagineux, les adouciſſans en boiſſons & en fumigations, enſuite les délayans légérement inciſifs, le kermès minéral étendu dans l'eau blanchie avec le ſon de froment, & miellée, ont été mis en uſage avec ſuccès. Dans le ſecond, les infuſions de plantes aromatiques & inciſives, la poudre de réglisſe & le kermès dans le miel, donnés en bol qu'on a ſouvent préférés, vu la toux que les breuvages rendoient plus fréquente & plus forte, nous ont également réuſſi: la nourriture étoit la paille & le ſon.

---

(1) La pouſſe dans les animaux eſt l'aſthme dans l'homme, ſes diviſions ſont auſſi les mêmes.

Il y a eu des chevaux qui n'ont pas ceſſé de travailler, & auxquels on n'a donné que du miel, qui ont également guéri; mais la maladie a été plus longue, & la toux plus opiniâtre. Les urines ont été très-abondantes pendant l'action des remedes chez les uns & les autres, mais beaucoup plus chez les premiers que parmi ceux qui ont toujours travaillé : elles étoient blanches & très-chargées dans ceux-ci.

La ſaignée a été prohibée, non qu'elle eût pu produire quelquefois de bons effets dans le commencement; mais comme on faiſoit peu d'attention à l'invaſion du mal, il n'étoit plus temps de la pratiquer vers le quatrieme ou ſixieme jour que la coction de l'humeur commençoit à ſe faire. Ceux qui, méconnoiſſant le caractere de la maladie, l'ont miſe en uſage dans le ſecond cas à pareille époque, fixant le mal ſur la poitrine, ont occaſionné des péripneumonies qui ſe ſont terminées par l'empième & la mort, ou ont rendu la maladie bien plus longue, & porté une atteinte funeſte au tempérament du malade.

En 1732 les chevaux furent attaqués d'une affection catarrhale qui précéda l'épidémie du même genre qui ſe déclara à Edimbourg : « Avant que cette maladie » ſe déclarât parmi les hommes, dit

» m.

» m. Saillant, *tableau hiſtorique & raiſonné des épidémies catarrhales*, pag. 39, » d'après les *act. d'Edimb.* tom. 2, p. 29, » les chevaux furent généralement attaqués de morfondement; c'eſt-à-dire, » d'un écoulement de mucoſité par les » nazeaux ».

En 1743, une pareille affection précéda encore une pareille épidémie : « En février & mars, dit le médecin cité plus » haut, *pag.* 66, d'après Huxham, *de aere* » *& morb. epid. an.* 1743, les chevaux » avoient été infeſtés d'une eſpece de galle, » pluſieurs avoient été conſumés par la » phthiſie, & quelques-uns ſuffoqués par » l'angine & la toux ».

En 1776 & 1780, les épizooties ſuivirent au contraire ces épidémies; celle de 1780 dura long-temps, & fit périr beaucoup d'animaux.

SUITE ET FIN

De l'Eſſai analytique ſur les eaux minérales de la fontaine du Saulchoir, près Tournay, dans la Flandre autrichienne; par m. PLANCHON, D. M. &c....

32. Le ſyrop de violettes verdit ces eaux qui prennent une couleur de verd de mer.

Réflexion.

C'eſt le propre de l'alkali de verdir le ſyrop de violettes, comme c'eſt celui de l'acide de le rougir; il ſemble qu'on peut de-là inférer qu'il s'y trouve un ſel alkali que je vais prouver par d'autres expériences.

33. La rhubarbe, infuſée à froid dans cette eau minérale, donne une couleur rougeâtre. On ſait que dans l'eau commune, y eût-il même du ſel neutre, elle reſte conſtamment jaune.

Réflexion.

C'eſt encore ici l'effet de l'exiſtence d'un alkali; car un peu de ſel d'abſynthe, mêlé avec la rhubarbe, donne à l'eau une teinture rouge.

34. La teinture ſpiritueuſe d'orchanette

donne à cette eau minérale une couleur brun-bleue.

Réflexion.

C'eſt une obſervation de m. *Limbourg* (1), que les alkalis changent en bleu la teinture ſpiritueuſe d'orchanette. L'eau ſimple, rougie par cette teinture, prend une couleur bleue en y ajoutant qnelques grains de ſel de tartre. Notre eau, tranſportée & miſe en expérience le lendemain, n'a plus pris qu'une couleur violette, tirant peu à peu ſur le bleu. J'ajoutai à la moitié d'un verre d'eau ainſi colorée, un peu de ſel de tartre, elle en devint plus bleue; je mis dans l'autre moitié un peu de ſel neutre martial, il en fut de même. Mêlees enſemble, elles donnent un très-beau bleu. De-là j'infere que la couleur brun-bleue qu'elle prend à la fontaine, vient autant du fer en diſſolution, que de l'alkali qu'elle contient. Ce même ſel neutre martial, diſſous dans l'eau ſimple teinte en rouge, lui fait prendre une couleur bleue.

35. Dix gouttes de diſſolution de mercure dans l'eſprit de nitre, verſées dans ſix onces d'eau de la fontaine, ont d'abord fait paroître dans le milieu un nuage bleuâtre, d'où deſcendoient des linéamens jaune-

(1) Traité des eaux de Spa, *pag.* 82, 89.

pâles. Il s'eſt fait un mouvement d'efferveſcence très-viſible & très-ſenſible. L'eau a paru enſuite laiteuſe & jaunâtre, & perdu ſa diaphanéité ; elle s'eſt enſuite éclaircie vers le haut, laiſſant entrevoir beaucoup de bulles d'air, paroiſſant bleuâtre. On vit le fond du verre ſe couvrir d'une eſpece de ſédiment jaune qui, après que j'eus verſé par inclinaiſon l'eau très-limpide, s'eſt deſſéché dans le fond du verre ſous la forme d'une poudre jaune, tirant ſur le verdâtre.

Réflexion.

Cette expérience prouve la décompoſition de ce ſel mercuriel en diſſolution. L'efferveſcence & le trouble qu'on y obſerve dans le moment du mélange, annonce que la partie alkaline de ces eaux s'unit à l'acide nitreux qui laiſſe précipiter le mercure ſous la forme d'une eſpece de turbith minéral d'un jaune verdâtre ; ce qui prouve que ces eaux charrient quelques matieres phlogiſtiques. *Voyez* la chymie de m. *Baumé*, tom. 3, pag. 503.

36. La diſſolution d'argent dans l'eſprit de nitre verſé à la doſe de douze gouttes dans ſix onces d'eau minérale du Saulchoir, l'a rendue d'abord laiteuſe, avec une ſorte d'efferveſcence. La liqueur eſt devenue en peu de temps bleuâtre, ſans reprendre ſa tranſparence ; peu à peu elle

a formé un ſédiment d'un bleu foncé qui a paru avoir, le lendemain, une nuance noirâtre, regardée ſur-tout par le haut du verre, dans lequel on obſervoit beaucoup de bulles d'air. La liqueur, verſée par inclinaiſon, a laiſſé un ſédiment qui, deſſéché, étoit pulvérulent.

Réflexion.

On voit que dans cette expérience il s'eſt fait une décompoſition ſenſible du nitre lunaire. L'acide nitreux abandonna ce qu'il avoit diſſout de l'argent, avec lequel il s'étoit uni, & s'empara de la partie alkaline, comme dans l'autre expérience: de-là, ce mouvement d'effervescence, ce trouble laiteux & ces bulles d'air ſi manifeſtes. Mais cette couleur laiteuſe ne devient bleuâtre, & cette eau ne dépoſe enfin un ſédiment d'un bleu foncé tendant au noir, que parce que nos eaux ſont chargées d'un principe phlogiſtique ou ſulphureux. C'eſt le ſentiment de m. *Baumé* (1): *Alors*, dit-il, *le précipité eſt plus ou moins coloré tirant ſur le noir; il eſt blanc au contraire ſi l'eau minérale ne contient point de principe inflammable.* Ce ſédiment n'étoit point cailleboté; ce qui prouve que nos eaux ne contiennent point d'acide marin.

(1) *Ibid.* pag. 502.

37. La diſſolution du ſublimé corroſif, ou quelques grains de ce ſel neutre métallique proportionné à la quantité des principes de ces eaux, a troublé celle dans laquelle on l'a mêlé, & lui a donné une couleur laiteuſe qui a demeuré telle pendant quelque temps : elle s'eſt enfin éclaircie en dépoſant un ſédiment jaunâtre, & laiſſant à la ſuperficie de l'eau une pellicule ſemblable à l'arc-en-ciel. Ce dépôt, deſſéché, eſt pulvérulent.

Réflexion.

Ce ſel neutre métallique, qu'on ſait être le mercure uni à l'acide marin, ſe décompoſe également dans ces eaux par une nouvelle combinaiſon de leurs principes alkalins avec l'acide du ſel marin, & le mercure ſe précipite ſous la forme d'une eſpece de turbith. Il ſe paſſe ici la même choſe que dans l'expérience 35.

38. Quelques grains de ſel de tartre, diſſouts dans ſix onces d'eau de cette fontaine, ont troublé ſa limpidité, l'ont rendue laiteuſe, & quelques heures enſuite elle s'eſt éclaircie, en dépoſant un ſédiment léger, grenu & blanchâtre; & qui, deſſéché, étoit jaunâtre & pulvérulent.

39. La liqueur de tartre, par défaillance, a produit la même choſe en terniſſant les parois du verre.

40. L'eſprit volatil de ſel ammoniac, fait

avec la chaux, a troublé cette eau qui s'eſt clarifiée enſuite, & a dépoſé en peu de temps un ſédiment blanc léger copieux.

Réflexion.

On voit dans ces expériences [38, 39, 40] une décompoſition manifeſte du ſel ſéléniteux; l'alkali fixe ou volatil s'empare de l'acide vitriolique, avec quelques mouvemens d'effervescence : alors la terre calcaire doit, de toute néceſſité, ſe précipiter. On demandera, ſans doute, pourquoi l'alkali, qu'on ſait exiſter dans ces eaux [32, 33, 34], ne décompoſe pas le ſel neutre à baſe terreuſe? C'eſt une queſtion faite par tous les chymiſtes. Je pourrois ici répondre, avec m. *Monnet* (1), que l'alkali, dans la plûpart des eaux minérales, y eſt ſi maſqué & ſi terreux, qu'il eſt méconnoiſſable, & a plutôt l'apparence d'un embrion ſalin, que d'un alkali pur. En cet état il ne ſe cryſtalliſe point : on ne l'obtient, dit-il, que par l'évaporation juſqu'à ſiccité; & à la vérité, une fois deſſéché, il demeure toujours ſec, il eſt plus ou moins jaunâtre. C'eſt dans cet état lixiviel qu'il ne manifeſte pas toutes ſes propriétés alkalines, & qu'il ne ſe trouve point en état de décompoſer la ſélénite. M. *Monnet* n'a pu,

(1) *Ibid.* pag. 47.

avec cet alkali, décompoſer un ſel ſélénitеux; il fait obſerver en même temps, que de tous les ſels à baſe terreuſe, la ſélénite eſt la plus difficile à décompoſer. Je pourrois ajouter à cela, que l'alkali de nos eaux y eſt enveloppé d'une matiere graſſe bitumineuſe (c'eſt ce que je démontrerai dans la ſuite), prouvée déjà par les expériences [35, 36], connue ſous la forme d'un ſavon minéral, & qu'alors il n'y eſt point, comme on dit, *ſui juris*; il eſt privé de toute ſon activité, & n'a alors aucune priſe ſur le ſel ſélénitеux contenu dans nos eaux.

41. Il en eſt de même [38, 39, 40] de la diſſolution du borax, mêlée avec nos eaux; on y obſerve une efferveſcence ſenſible, l'eau devient un peu laiteuſe, les parois du verre ſe terniſſent, peu à peu il s'y précipite un ſédiment léger & preſque blanc.

Réflexion

Ici, comme dans les précédentes, [*ibid.*] l'alkali marin ſe dégage en quelque ſorte du ſel ſédatif avec lequel il eſt uni, & décompoſe, en ſe combinant à l'acide vitriolique, le ſel ſélénitеux qui eſt en abondance dans nos eaux.

42. La diſſolution d'alun, verſée dans ſix onces de cette eau, l'a rendue d'abord laiteuſe, bleuâtre, & inſenſiblement elle a

déposé un sédiment très-léger, semblable à des flocons, que j'ai desséché à la chaleur du soleil, après avoir versé, par inclination, l'eau qui surnageoit : ce sédiment étoit blanc, talqué, semblable à du plâtre écaillé.

Réflexion.

Cette expérience appartient à celle que j'ai faite pour prouver l'existence d'un alkali fixe qui, dans ce cas, décompose l'alun en s'unissant à l'acide vitriolique qui se dégage de la terre d'alun, & le laisse précipiter sous la forme du sédiment dont je viens de parler.

43. L'eau de chaux rend celle de la fontaine laiteuse, & peu à peu elle reprend sa limpidité, & laisse déposer un sédiment blanc, menu, qui, desséché, est d'un blanc jaunâtre.

Réflexion.

Selon m. *Baumé* (1), nos eaux contiennent une sélénite vitrifiable. *Il se fait aussi-tôt*, dit-il, *un précipité blanc, parce que l'eau de chaux décompose ce sel, & non la sélénite calcaire.* C'est ce que j'ai observé en faisant cette expérience. La raison en est simple,

(1) *Ibid.* tom. 3, pag. 308. J'entends les principes qu'il présente pour analyser les eaux minérales.

l'acide vitriolique a plus d'affinité avec la terre calcaire qu'avec la vitrifiable, dont il se dégage pour s'unir à ce qu'il y a de pierre calcaire dissoute dans l'eau de chaux. De plus, nos eaux ne contiennent point d'alun qu'on sait se décomposer par l'eau de chaux; & quoique cette derniere précipite également des substances métalliques, il est aisé de juger de la différence. Dans le cas d'une sélénite vitrifiable, dit m. *Baumé*, le précipité est très-blanc, le nôtre est d'un blanc jaunâtre qui n'est, ce semble, qu'une nuance de moins; au reste, la chose paroît si évidente, quand on réfléchit que les environs de la montagne d'où la source de notre fontaine découle sont sablonneux, & nos eaux, en parcourant dans leur trajet un sol de cette nature, doivent se charger de cette terre qui, saturée de l'acide universel, forme une sélénite vitrifiable, combinée avec la calcaire.

44. Quelques gouttes d'huile de chaux, versées dans six onces de cette eau minérale, ont d'abord & sensiblement produit une effervescence momentanée, l'eau en est devenue louche, les parois du verre se sont ternies, & l'eau, le lendemain versée par inclinaison, a laissé entrevoir un léger précipité jaunâtre que j'ai laissé sécher. Il avoit le goût un peu salé, les parois du verre en étoient également chargés.

Réflexion.

Cette expérience prouve déjà, d'après les ſentimens de m. *Leroy* (1) & m. *Boulduc* (2), que nos eaux contiennent un ſel d'epſom dont l'exiſtence ſera mieux reconnue par l'évaporation. Avant de procéder à l'évaporation des eaux minérales, dit m. *Leroy*, & à la cryſtalliſation des ſels qu'elles contiennent, on peut y ſoupçonner du ſel d'epſom, ſi l'huile de chaux en précipite la ſélénite. Or, le léger dépôt que j'obtins dans cette expérience, deſſéché dans le fond & ſur les parois du verre, quoiqu'en petite quantité, étoit légérement ſalé, c'eſt la propriété d'un ſel ſéléniteux. Dirai-je plutôt, que l'huile de chaux décele ici l'alkali minéral? c'eſt le moyen qu'indique m. *Monnet* pour découvrir cet alkali; l'acide marin, uni à la terre calcaire, s'unit à l'alkali & laiſſe à nud ſa baſe terreuſe qui ſe précipite. Mais juſqu'ici j'ai aſſez démontré l'alkali de nos eaux, & les expériences ſuivantes feront voir le ſel d'epſom qui ſe trouve uni au ſel alkali.

45. Les acides, verſés dans ces eaux, y

---

(1) Mélanges de phyſique & de méd. *p.* 309.

(2) Analyſe des eaux de Bourbon, *mém. de l'acad.* année 1739.

font une effervescence très-sensible, qui ne dure que quelques secondes.

Réflexion

C'est ici l'effet ordinaire de l'union d'un acide à un alkali, & à une terre absorbante, que nos eaux charrient en assez grande abondance.

46. Le sel de Saturne, le vinaigre de Saturne, ont rendu l'eau blanchâtre & laiteuse; elle s'est insensiblement & à demi éclaircie, & a déposé un sédiment blanc-jaunâtre.

Réflexion.

Cette foible expérience ne prouve peut-être rien, puisqu'on observe la même chose, à-peu-près, avec l'eau commune. Cependant, au rapport de m. *Baumé* (1), elle parle en faveur du principe inflammable : Si l'eau minérale en contient, dit-il, le sédiment a plus ou moins de couleur.

47. Ce qui prouve enfin la sélénite de nos eaux, c'est la décomposition du savon. Quelques grains, dissouts dans cette eau, l'ont rendue laiteuse; bientôt il a paru à la surface de l'eau une huile qui surnageoit, & dans le fond du verre il y avoit un sédiment cailleboté.

---

(1) *Ibid.* pag. 502.

Réflexion.

On voit donc ici la décompoſition du ſavon & de la ſélénite : l'alkali du premier s'empare de l'acide de la derniere. L'huile de ſavon, dégagée de ſon lien, ſurnage, & la terre calcaire, qui formoit la ſélénite, ſe précipite.

48. Quatorze pintes d'eau de la fontaine, puiſée dans un temps aſſez ſec, furent filtrées avec toute la précaution poſſible, & évaporées dans un vaiſſeau de grès, dans une chambre nullement expoſée au vent. Il eſt reſté dans le vaſe un demi-gros d'une matiere graſſe au toucher, d'un gris jaunâtre, un peu ſalée, qui verdit le ſyrop de violettes, & entre en efferveſcence avec l'acide vitriolique.

Réflexion.

De ce produit d'évaporation il réſulte que cinquante-ſix pots de cette eau fourniront une once & plus, de cette matiere. Son goût ſalé décele non-ſeulement la ſélénite, mais le ſel d'epſom. Quelques grains de ce réſidu ont paru ſe fondre ſur un charbon allumé, ſans s'enflammer. On ſent la poſſibilité de ceci, ſi on reconnoît dans ces eaux une matiere bitumineuſe qui, unie à l'alkali qu'elles charrient, conſtitue un ſavon minéral qui donne à ce réſidu la couleur jaunâtre, à raiſon du fer

précipité qui eſt dans cette expérience, en bien petite quantité.

49. J'ai diſſous à-peu-près la moitié de ce réſidu dans une ſuffiſante quantité d'eau chargée d'eſprit de vitriol, il s'eſt fait d'abord une efferveſcence manifeſte; & après m'être aſſuré d'une parfaite ſaturation, j'ai filtré. Il eſt reſté ſur le filtre une certaine quantité du réſidu que j'ai deſſéché; l'eau qui a paſſé avoit une couleur verdâtre, je l'ai fait lentement évaporer à une chaleur douce, dans un vaſe de fayence; il m'eſt reſté, dans le fond, un ſel jaunâtre qui avoit un goût ferrugineux.

Réflexion.

Je regarde ce ſel comme un tartre vitriolé martial uni au ſel d'epſom, qui s'eſt diſſous dans cette eau rendue vitriolique, pour ſaturer l'alkali de nos eaux. On ſent que cet acide a dû en même temps diſſoudre la terre martiale, & en faire une eſpece de vitriol de mars qui, d'après les expériences de m. *Monnet*, peut s'unir aux autres ſels neutres.

50. J'ai diſſous, dans l'eau tiéde bien pure, le reſte de la matiere reſtée ſur le filtre, & deſſéchée: elle étoit d'un gris blanc. J'ai filtré cette diſſolution, il m'eſt reſté ſur le filtre une terre griſe qui, deſſéchée, paroiſſoit être un vrai ſable.

Réflexion.

Mon intention étoit ici de diſſoudre la ſélénite, & de la ſéparer de la terre abſorbante que ces eaux ont en diſſolution. Etoit-ce ce ſable ? celui-ci n'y étoit-il pas ſous la forme d'une ſélénite vitrifiable tout-à-fait différente de la ſélénite calcaire ? Ceci ne prouve pas que la premiere n'ait été diſſoute avec la calcaire, & l'eau, nonobſtant, pouvoit tenir en diſſolution cette terre vitrifiable, ſans être *ſélénitée*. Au reſte, on a vu [40], que l'eau de chaux a déjà prouvé ſon exiſtence. M. *Baumé* aſſure que l'eau de chaux ne précipite rien de la diſſolution des pierres calcaires pures (1).

51. J'ai décompoſé cette diſſolution de la ſélénite calcaire [50], en y verſant de l'huile de tartre par défaillance, l'eau s'eſt troublée, eſt devenue laiteuſe, & a dépoſé, dans le fond du verre, une vraie terre calcaire qui, deſſéchée, eſt reſtée telle ſur le filtre. Comme j'avois mis pour cette décompoſition un excès d'alkali, j'ai dû le ſaturer avec quelques gouttes d'huile de vitriol. J'ai fait évaporer dans un vaſe de fayence, à une chaleur douce, il m'eſt reſté un ſel neutre qui a formé des cryſtaux informes qui avoient le goût du tartre vitriolé.

(1) Tom. 7, pag. 257.

Réflexion.

Cette expérience ne prouve que l'exiſtence d'une ſélénite calcaire qu'on doit diſtinguer de la vitrifiable.

52. J'ai voulu m'aſſurer ſi dans cette terre ſableuſe, abſorbante, il ne ſe trouvoit point de cette derniere ſélénite; je l'ai diſſoute dans beaucoup plus d'eau qu'il n'y avoit de terre, je l'ai filtrée, il eſt reſté ſur le filtre très-peu de cette matiere ſableuſe, j'ai pris de l'alkali en liqueur pour décompoſer cette autre ſélénite; l'eau eſt devenue laiteuſe, je n'ai point filtré ni évaporé, parce que, par inadvertence, j'ai jetté cette diſſolution.

Réflexion.

Ceci paroît une ſorte de preuve que par l'expérience antérieure j'avois diſſous la ſélénite calcaire [50, 51], qui, ſans doute, eſt plus facilement *diſſoluble* que la vitrifiable, qui enfin fut diſſoute & fut décompoſée de même.

53. Toutes ces expériences ne prouvent point encore que nos eaux tiennent & charrient avec elles une matiere bitumineuſe unie à leur alkali. La pellicule qui nage à la ſurface de la ſource dans un temps ſec, pourroit en être une preuve. Mais il faut indiquer qu'elle s'y démontre intimement unie & diſſoute dans ces eaux, à l'aide des ſels qu'elles contiennent; j'ai

ſuivi,

ſuivi, pour cela, le procédé de m. *Leroy* (1). J'ai concentré, par évaporation, une portion de ces eaux, j'y ai verſé de l'eſprit de vin qui a dégagé & précipité, & a fait nager à la ſurface de l'eau la matiere bitumineuſe qu'elle contenoit.

Réflexion.

On voit, par cette expérience, que l'eſprit de vin rectifié s'unit promptement à l'eau avec laquelle il a plus de rapport, & avec les ſels mêmes dont l'affinité avec cet eſprit l'emporte ſur celle qu'ils ont avec le bitume qui doit néceſſairement ſe précipiter. L'expérience faite en grand pourroit prouver plus ſenſiblement ſon exiſtence, & en fournir davantage.

54. J'ai prouvé, par l'expérience antérieure, que l'eſprit de vin déceloit la préſence du bitume en le précipitant [53]; mais le hazard m'a ſervi pour le voir tel que la nature le préſenteroit. Je ne voulois point perdre mon évaporation concentrée, quoique mêlée avec l'eſprit de vin; je la verſai dans mon autre eau qui évaporoit, & qui étoit déjà fort concentrée, dans l'idée où j'étois que l'eſprit de vin s'évaporeroit; je fus étonné le lendemain de voir les bords de mon vaiſſeau chargés de quelques larmes d'une liqueur ſemblable au baume

(1) *Ibid.* pag. 365, 366.

du Pérou liquide, d'une odeur très-ingrate, & d'un goût salé tirant sur l'acide.

Réflexion.

J'ai cru, par ce phénomène, que l'esprit de vin, en s'évaporant au degré de la chaleur de l'eau bouillante, s'étoit chargé des molécules bitumineuses qui se sont fixées sur les bords du vaisseau, & s'y sont desséchées, s'étant fait une nouvelle combinaison avec l'esprit qui les auroit volatilisées & dégagées des sels auxquels elles étoient unies; mais, en continuant mes évaporations au même degré de chaleur, dans des gobelets de huit à dix onces, & dans un lieu clos, j'ai vu plusieurs fois, quoiqu'il n'y eût plus d'esprit de vin, le même phénomène reparoître, d'où j'ai conclu que ce bitume se dégageoit de ses liens, & se volatilisoit assez pour s'attacher aux bords des petits vases évaporatoires, à mesure que l'eau s'évaporoit, & que les matieres salines & absorbantes se précipitoient. Cette expérience suffit, je pense, pour prouver que nos eaux sont bitumineuses, ou plutôt qu'en considérant l'existence d'un sel alkali [32, 33, 34], & celle de cette huile minérale, la nature en fait une eau savonneuse : elle imite en cela le chymiste qui, en combinant & l'huile & l'alkali, en fait un savon. Mais la nature n'est-elle pas la premiere chymiste? Nos

végétaux, chargés de ſels alkalis (1), ne contiennent-ils point de ces huiles eſſentielles qui leur ſont unies, & ſont ainſi des ſavons végétaux qui, par la combuſtion, ſont décompoſés & laiſſent leur ſel alkali avec leur principal élément dans lequel ils s'étoient formés ? On voit, par cette réflexion préſentée en paſſant, la raiſon pour laquelle les apéritifs tirés des végétaux, ſont ſi efficaces dans les embarras des viſceres.

55. J'ai fait évaporer à une chaleur douce & lente, & par gradation, trente-ſix livres de notre eau minérale non filtrée, après une évaporation de deux jours, & d'un tiers de l'eau, elle a dépoſé ſon mars ſous la forme d'ochre ; il s'eſt formé à la ſurface une pellicule blanche, & inſenſiblement l'eau s'eſt troublée, & a dépoſé un ſédiment jaunâtre qui s'attachoit fortement aux parois du vaſe, & exhaloit une odeur ſinguliere peu agréable. Quand j'eus réduit mon évaporation à huit onces en-

(1) *Boerhaave* a fait entrevoir quelque part dans ſa chymie, que l'alkali ſe trouvoit tel dans les végétaux, & qu'il n'étoit point le produit de la combuſtion, mais qu'elle étoit le moyen de le dégager de l'huile des plantes qui en contiennent toutes plus ou moins ; mais m. *Rouelle* le prouve évidemment par ſes expériences. *Voyez* le journal de médecine, *tom.* 39, *pag.* 86.

viron, j'ai filtré ; il m'eſt reſté, ſur le filtre, deux gros de matiere graſſe jaunâtre, chargée de petits cryſtaux blancs & ſoyeux. La liqueur filtrée reſſembloit à du petit-lait clarifié, & à meſure qu'elle s'eſt évaporée elle a pris une couleur verdâtre, & exhalé une odeur lixivielle. Réduite à une once & demie, j'ai filtré derechef, alors j'ai deſſéché, & il eſt reſté ſur les parois & dans le fond de la taſſe de porcelaine, un ſel jaunâtre, ſalé, brillant, qui tomboit d'abord en *deliquium*, & a donné des marques d'efferveſcence très-ſenſibles, étant diſſous dans un peu d'eſprit de vitriol.

Réflexion.

Ce qui me fait croire que le ſel d'epſom y domine, c'eſt le goût ſalé qui l'emporte ſur le lixiviel. Au reſte, cette facilité à tomber en déliqueſcence eſt également attachée aux ſels d'epſom & aux ſels alkalis. Ici ils ſont mêlés enſemble, l'alkali eſt uni à la matiere bitumineuſe, & conſéquemment il eſt plus difficile à l'avoir *ſui juris*. Il reſte à faire en grand cette évaporation, pour ſavoir préciſément quelle eſt la quantité de ſel d'epſom, du ſel alkali : ce ſera après avoir obtenu beaucoup de ces ſels réunis, qu'on pourra ſéparer le ſel d'epſom du ſel lixiviel. C'eſt ce que je me propoſe un jour de faire, ou plutôt de

décompoſer le ſel d'epſom par l'alkali fixe. J'ai dit plus haut pourquoi celui de nos eaux ne le faiſoit point : *voyez* la réflexion des paragraphes 38, 39, 40. Il me ſuffit aujourd'hui d'avoir aſſez démontré la préſence du ſel alkali qui, quoiqu'en petite quantité, ſert à rendre nos eaux ſavonneuſes. Ce qui ne laiſſe aucun doute ſur ſon exiſtence, c'eſt l'efferveſcence que le ſel réſidu de l'évaporation fait avec l'acide vitriolique. On ſait que le ſel d'epſom n'en donne aucune avec cet acide qui, dans la préparation naturelle de ce ſel, eſt intimement uni à la magnéſie, pour faire ce ſel neutre à baſe terreuſe.

56. Il me reſtoit à traiter le réſidu de mes évaporations, la terre abſorbante, la terre martiale & la ſélénite, à la façon de m. *Monnet* (1).

J'ai mis mon dépôt dans un vaſe de fayence proportionné, & j'ai verſé deſſus, peu à peu, de l'eau forte étendue dans beaucoup d'eau ; je remuai continuellement, & j'y en mis juſqu'à ce que l'efferveſcence fût paſſée, & que toute la terre abſorbante fût diſſoute ; j'ai filtré, j'ai pris enſuite tout ce qui étoit filtré, & j'ai verſé deſſus de la liqueur de tartre par défaillance, pour faire précipiter la baſe terreuſe

(1) *Ibid.* pag. 96.

de mon nitre calcaire; enſuite j'ai filtré derechef, & l'ai laiſſé deſſécher ſur le papier : j'ai obtenu à-peu-près deux ſcrupules de terre abſorbante.

57. J'ai fait deſſécher la terre martiale mêlée à la ſélénite, je l'ai ſéparée de ce ſel à baſe terreuſe, en verſant deſſus de l'acide vitriolique juſqu'à une forte acidité, par où j'ai diſſous entiérement la terre martiale qui laiſſe la ſélénite ſeule; je ſéparai la liqueur en verſant par inclinaiſon, & j'ai fait la précipitation du fer par l'alkali fixe.

Réflexion.

J'ai ſuivi, dans ces expériences, la méthode de m. *Monnet* (1) : c'eſt bien celle qui m'a paru préférable pour diviſer les différentes matieres du réſidu de mes évaporations. Je n'ai pas cependant porté l'attention juſqu'à m'aſſurer des doſes de chaque en particulier; je me ſuis contenté de ſavoir que ces eaux charrioient beaucoup de terre calcaire & vitrifiable, unie aux autres ſubſtances dont j'ai fait mention.

J'ai voulu, avec m. *Monnet*, employer l'eau-forte par préférence à l'acide vitriolique, pour diſſoudre la matiere abſorbante. Il en réſulte un ſel neutre à baſe terreuſe, qui ſe ſépare facilement des autres ſels, & qui n'attaque pas auſſi-tôt la

(1) *Ibid.*

terre martiale, à moins qu'il ne ſoit en ſurabondance. Quant à l'huile de vitriol dont je me ſuis ſervi pour diſſoudre le fer, c'eſt parce qu'elle agit plus promptement ſur cette matiere martiale dégagée de la terre abſorbante, & reſtée intacte par l'acide nitreux.

58. Après la précipitation de la terre martiale par l'alkali fixe, j'ai filtré la liqueur, & cette terre eſt reſtée ſur le filtre. Il reſtoit la ſélénite à obſerver; je pouvois la décompoſer comme j'ai fait [50, 51, 52]. C'eût été répéter des expériences qui euſſent prouvé la même choſe.

Si je n'ai pas pouſſé l'attention juſqu'à prouver la quantité reſpective de chaque ſubſtance en particulier, c'eſt que dans ces expériences, faites uniquement pour ma ſatisfaction, il m'a ſuffi de reconnoître que ces eaux étoient chargées de ſélénite, de terre martiale, de ſel d'epſom, de ſel alkali, d'huile minérale; d'où je conclus qu'elles ſont abſorbantes, ſalines, ferrugineuſes, alkalines, bitumineuſes, ou plutôt ſavonneuſes.

Ces qualités ſont autant prouvées par les réactifs [20 juſqu'à 47] que par l'évaporation & l'examen de ſes produits [48 juſqu'à 58].

59. Nos eaux minérales ne ſont pas bien riches en principes, & le ſont peut-être autant que tant d'autres ſi vantées dans dif-

férentes provinces de la France & d'autres royaumes voiſins ; quoi qu'il en ſoit, elles le ſont aſſez pour être recommandables, pour ne point les négliger, & pour fixer l'attention des médecins qui, plus occupés à ſaiſir la ſimplicité dans le traitement des maladies chroniques, & l'efficacité des moyens qu'ils emploient, qu'à ſurcharger la nature de remedes qui la traverſent quelquefois autant que la cauſe de la maladie qu'elle doit combattre, ne mépriſeront jamais ces eaux minérales qui, ſans être chargées de ſels, ſont cependant très-efficaces.

60. Ces eaux ſont donc utiles dans bien des circonſtances. Conſidérées comme chargées de terres abſorbantes & alkalines, on en ſent toute l'utilité dans les crudités acides de l'eſtomac, dans les maladies des enfans, le rachitis, l'embarras du méſentere. Comme ſalines, elles ſont apéritives, diurétiques, réſolutives, propres à diſſoudre les matieres glaireuſes tenaces, qui adherent, dans certaines maladies, aux parois de l'eſtomac & des inteſtins (1); elles ſont même purgatives, ſi on les prend à grandes doſes. J'ai connu des perſonnes qui, par leur uſage, ſe ſont légérement purgées. On conçoit aiſément que ces

(1) *Leroy*, ibid. *pag.* 770.

eaux ſont très-propres à calmer des vomiſſemens, & à calmer des affections de l'eſtomac, qui dépendent autant du relâchement que de la ſaburre glaireuſe qui en réſulte.

61. Les affections chroniques du foie & de la rate, la jauniſſe, l'embarras de la veine-porte, la colique néphrétique dûe aux graviers, la colique hépatique dûe à un calcul biliaire, ſont des maux dans leſquels on peut, avec aſſurance, employer ces eaux minérales dans l'intervalle de leur retour (1).

62. Ces eaux, conſidérées comme ſalines, martiales & ſavonneuſes, ſont non-ſeulement utiles dans les fievres intermittentes opiniâtres, telle que la quarte, mais elles ſont très-propres à provoquer les regles; &, par un effet contraire, elles réuſſiſſent ſouvent à diminuer & arrêter les pertes de ſang & d'hémorrhoïdes, ſur-tout quand ce dérangement dépend d'un commencement d'obſtruction dans les vaiſſeaux de la matrice, ou de quelqu'autres viſceres. Quant à la fievre intermittente, j'ai vu ces eaux mettre fin à une fievre double-tierce d'un enfant qui refuſoit conſtamment toute ſorte de remedes: ſeule raiſon pour laquelle je les avois preſcrites.

(1) *Idem.*

J'ai vu ces eaux ſoulager des perſonnes affectées d'embarras des viſceres ; je ſais qu'un jeune homme s'eſt guéri, par leur ſecours, d'un piſſement de ſang. Ces eaux ſont également efficaces, ſoit comme diurétiques, ſoit comme ſavonneuſes, dans les affections cutanées (1) ; leur effet doit être égal dans le cas des phthiſies commençantes, dans l'embarras des glandes des poumons, dans le commencement même du troiſieme degré de la phthiſie. Je me ſouviens de les avoir preſcrites dans ce dernier cas, avec le lait, combinées avec les tablettes martiales de m. *Deſſaux*, & que le malade en a obtenu un très-bon effet.

63. Enfin ces eaux, comme martiales, ſont toniques & légérement aſtringentes ; auſſi conſtipent-elles quelquefois certaines perſonnes : c'eſt pourquoi j'ai dit qu'elles peuvent modérer le flux menſtruel ou hémorrhoïdal [62]. Elles doivent être particuliérement recommandées dans le cas du relâchement des ſolides, pour les pâles-couleurs, pour les cours-de-ventre opiniâtres, dans les affections vaporeuſes des deux ſexes, où la ſenſibilité & la grande irritabilité des nerfs dépendent ſpécialement du relâchement & de l'atonie des fibres,

(1) *Leroy*, ibid. *pag.* 372, 373.

circonſtance qui donne lieu aux obſtructions des viſceres, quand ces dernieres n'ont point précédé : *voyez* Devillers, *ibid. cap.* 12 & 13. Pour les pertes blanches, dans les pertes de la liqueur prolifique, pour les écoulemens rebelles qui ſuccedent aux gonorrhées vénériennes (1) : dirai-je, avec m. *Leroy*, qu'elles pourroient être utiles pour la guériſon de la paralyſie ſcorbutique ? Si, dans cette maladie, il n'y a encore qu'un relâchement, une atonie des fibres, un défaut d'oſcillation, une lenteur dans le cours des humeurs, un aſſoupiſſement & une inertie dans leurs principes, ſans diſſolution, ces eaux ſont excellentes. Quel ne doit point être leur effet dans une foibleſſe d'eſtomac, dont l'état eſt paſſif, tant par le peu de reſſort qu'il a, que par l'inactivité des ſucs digeſtifs qui ne ſont point aſſez élaborés ? Quelle ne ſera pas leur action dans le cas d'une conſtipation par relâchement, tandis qu'elles conſtipent, s'il y a aſſez de ton dans les entrailles ?

64. Cependant, malgré les principes abſorbans, ſéléniteux, ſalins, ferrugineux, ſavonneux de nos eaux minérales, diſſous dans un menſtrue ſuffiſant pour ſe répandre dans tous les replis de l'économie ani-

(1) *Leroy*, ibid.

male, il faut convenir que l'eau eſt un des principaux agens dans leur efficacité; peu abondans dans un volume de liquides préparés par la nature, ils ne ſont efficaces qu'à l'aide de l'eau dans laquelle ils ſont diſſous, & qui ſert à les porter dans les derniers coins de la machine animée par la circulation des humeurs homogenes, dont l'eau eſt l'agent & le remede univerſel.

65. De tous les remedes qui ont plus d'action, & plus d'empire & d'étendue ſur les cauſes des maladies, c'eſt inconteſtablement l'eau (1), ſoit qu'on conſidere les âcretés ou les ſels, ſoit les viſcoſités ou groſſiéretés d'humeurs, comme cauſe des maladies. Je ne parle pas ici des maladies aiguës, où l'eau la plus pure, la plus dépouillée des principes minéraux, eſt préférable à celle qui eſt riche en principes : mais j'entends ces maladies de langueur dûes ou à la rigidité des fibres, d'où réſultent des obſtructions, ou au relâchement & au peu d'oſcillation de ces organes vaſculaires à qui l'on doit la ſanté plus ou moins parfaite, ſelon qu'ils favoriſent l'harmonie & l'équilibre du cours des humeurs.

(1) *Devillers*, analyſe des eaux de Miremont, *pag.* 71.

66. On n'a jamais douté que l'eau ne fût le diſſolvant univerſel, le principal délayant ſans lequel les remedes les plus énergiques ſeroient ſans effet, s'ils n'étoient portés dans le torrent de la circulation, à l'aide de cet agent propre à pénétrer dans les réduits les plus obſcurs, & que, de tout temps, on reconnoît être le menſtrue de tous les ſels.

67. *Hoffman*, qu'on ſait avoir traité des eaux minérales, de leurs principes & de leur efficacité, a ſenti & reconnu que leur principal effet étoit dû à l'eau. C'eſt pourquoi il a fait cette queſtion utile & curieuſe (1), ſavoir ſi la vertu incomparable des eaux minérales, dépend principalement des ſels & des différens minéraux dont elles ſe chargent dans les entrailles de la terre, ou plutôt du principe aqueux qui en eſt la baſe? Il ne doute aucunement que ce dernier principe, ſaturé de ces mixtes auxquels on ne peut conteſter des propriétés actives & efficaces, n'en ait acquis plus de facilité à pénétrer dans les replis les plus cachés du corps, à réſoudre les obſtructions & à provoquer les excrétions. Il s'autoriſe de l'obſervation qui

(1) Médecine raiſonnée, *tom.* 9, *pag.* 334, traduct. françoiſe.

(2) *Hoffman*, ibid.

lui avoit appris que ces minéraux n'étoient point en état de faire beaucoup d'effet ſans le ſecours ſuffiſant d'un véhicule aqueux (2).

68. De tout ce que j'ai dit juſqu'ici [59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68], je dois conclure que nos eaux minérales ſont d'autant plus légeres, qu'elles ſont peu chargées des principes ſalins & ferrugineux. Quoique je n'aie pas pouſſé mes expériences juſqu'à en apprécier la peſanteur ou la légéreté diſtinctive des autres, & de l'eau ſimple dont elle doit néceſſairement différer par les mixtes que l'analyſe y a découvert, je ſuis en droit de confirmer que par ces principes mêmes, & leur légéreté ſur bien d'autres, elles ne peuvent que contribuer au bien-être des perſonnes affligées de maladies chroniques, ou l'épaiſiſſement, l'âcreté, les embarras des viſceres dûs au relâchement des fibres, à l'engouement des vaiſſeaux, au défaut de leur réaction, enfin à leur état paſſif, ont plus de part qu'à l'excès de leur ton, de leur éréthiſme & de leur trop d'activité [60, 61, 62, 63].

69. On demandera peut-être ſi cette eau minérale eſt tranſportable & ſe conſerve long-temps? Si elle eſt alors auſſi efficace que bue à la fontaine? On a vu [22, 23] qu'elle ſe décompoſoit facilement, qu'elle

perdoit ſa limpidité & devenoit laiteuſe, qu'elle perdoit ſon air fixe, ce lien [26] qui uniſſoit à l'eau le fer qui doit alors néceſſairement ſe précipiter. D'où il eſt aiſé de conclure que, bue à ſa ſource, elle doit produire de meilleurs effets. On la boit là avec tous ſes principes & leur activité, ſur-tout ſi l'on veut que ſa qualité ferrugineuſe & ſon volatil, quelque léger qu'il ſoit [24], agiſſent ſur les fibres de l'eſtomac & le conduit alimentaire.

70. Cependant, quoique tranſportée de quelques jours elle ne conſerve guere ni ſon goût ferrugineux, ni ſon odeur [21, 22]; les autres principes que cette eau minérale contient, ne la rendent pas moins recommandable [58]; elle peut, à cet égard, être tranſportée. Elle ſe conſervera d'autant mieux, qu'on aura le ſoin de boucher preſque hermétiquement les bouteilles à la fontaine. C'eſt la précaution que je recommande à ceux à qui je les conſeille : la plûpart n'ont pas le loiſir de ſe rendre ſur les lieux pour en faire uſage. Quelques gouttes d'acide nitreux dans chaque flacon d'eaux puiſées à la fontaine, lui conſervent ſa qualité ferrugineuſe.

71. Conſidérée donc dans ſes principes abſorbans, ſalins & ſavonneux [58, 71], elle produira les mêmes effets qu'à la fontaine, & l'on pourra combattre, par ce

remede ſimple, les maux auxquels j'ai dit [60, 61, 62, 63] qu'elle convenoit. C'eſt pourquoi, fondé ſur les raiſonnemens & les expériences de m. *Leroy* & de m. *Marteau*, & ſur l'uſage que j'en ai fait pour pluſieurs de mes malades, j'ai cru devoir dire ce que je penſois de l'utilité qu'on peut en retirer; j'ai obſervé pluſieurs fois depuis le temps auquel je me ſuis occupé de l'analyſe de ces eaux, que les propriétés que je leur reconnois, ne ſont point imaginaires.

Note ſur les §§. 53, 54, 55.

(1) Si l'on évaporoit ces eaux dans une cucurbite de verre, d'une moyenne grandeur, je crois que la partie bitumineuſe s'éleveroit aſſez pour la voir s'attacher au haut de la cucurbite, & à ſon chapiteau : c'eſt une expérience à faire. L'eſprit de vin, dont on ſe ſert pour blanchir les ſels colorés de matieres bitumineuſes, ne pourroit-il point ſervir à dépouiller celles de nos eaux, ſi intimement unies aux ſels, en mettant une certaine quantité des dernieres évaporations filtrées & concentrées, avec une portion d'eſprit de vin rectifié qu'on diſtilleroit dans une petite cucurbite de verre, & qui volatiliſeroit la matiere bitumineuſe, & la dégageroit de ſes ſels epſom & alkalis.

EXTRAIT

EXTRAIT des prima menſis *de la faculté de médecine de Paris, tenus les* 1er *&* 14 *août* 1780.

QUOIQUE la température ait commencé à devenir chaude & très-ſéche dès le 15 juillet, les maladies catarrhales dont nous avons parlé dans l'extrait précédent, ont continué à régner, & ſpécialement les douleurs de rhumatiſme, qui, preſque toutes, ont pris le caractere inflammatoire, les maux de gorge, les coliques, les dévoiemens, les fievres bilieuſes & putrides que nous avons décrites.

La chaleur perſévérant, & même augmentant chaque jour, ainſi que la ſéchereſſe, on n'a pas tardé à voir la peau ſe couvrir de petits boutons de différens genres, les uns, connus ſous le nom d'*échauboulures*, étoient très-abondans, principalement ſur les bras & le dos : ils occaſionnoient des picotemens & des démangeaiſons fort incommodes ; il ne falloit que de la patience & quelques boiſſons délayantes. Les échauffans augmentoient le nombre des boutons & les démangeaiſons. Pluſieurs perſonnes ſe ſont trouvé mal d'avoir pris des bains à la riviere dans cette circonſtance ; les boutons ſe ſont à la vérité diſſipés, mais quelque temps après

elles ont reſſenti des mal-aiſes, des courbatures, la fievre s'eſt allumée, les vomiſſemens d'une bile poracée, des déjections bilieuſes crues avec coliques, n'ont pas permis de méconnoître ces fievres produites par la métaſtaſe de l'humeur qui s'étoit d'abord portée à la peau, & s'eſt dépoſée ſur le foie & ſur les inteſtins. Le rétabliſſement de la tranſpiration, & le retour des boutons, ont ordinairement calmé les accidens du ventre.

Chez quelques-uns ces éruptions avoient tous les caracteres de l'éryſipele, n'occupant que quelques parties du corps; on en a vu qui n'en occupoient que la moitié, & d'un ſeul côté. Quoique leur commencement fût très-douloureux, & que même quelques boutons ſoient devenus noirs, cependant comme il y avoit peu de fievre, on n'a eu beſoin que de l'application de cataplaſmes adouciſſans, de boiſſons & d'un régime de même qualité, & d'éprouver à l'air une température douce & un peu humide.

Les remedes échauffans, l'air de la chambre trop renfermé, trop chaud, le poids des couvertures, ont occaſionné des éruptions miliaires dans le cours ou à la fin des fievres, ſoit continues, ſoit intermittentes : elles étoient accompagnées d'une chaleur brûlante, d'oppreſſion, de délire, qui ont exigé des ſaignées du bras

& du pied. Mais le renouvellement de l'air, la qualité tempérante & adouciſſante des boiſſons, ont été les remedes qui ont le plus contribué à ſoutenir ces éruptions, & à guérir les malades. Les véſicatoires, ordinairement ſi efficaces dans cette maladie (lorſque la température de l'air eſt humide), n'ont eu aucun ſuccès ſalutaire.

Dans le fort des fievres bilieuſes accompagnées de vomiſſement, de déjections de matiere verte, qui ont été en grand nombre, les bains, à une chaleur tempérée, ont été très-utiles à quelques malades; ils ont calmé les ſoubreſaults des tendons, les agitations convulſives, le délire, qui n'avoient point cédé aux ſaignées, & ont favoriſé la criſe qui, chez la plûpart, s'eſt faite par une éruption miliaire.

La petite-vérole a commencé à ſe répandre dans les différens quartiers de cette ville, & dans les environs. En général elle a été peu meurtriere, quoique ſon début ait été communément fort orageux, & ſur-tout chez les enfans. Il y en a eu qui, vu la putridité dont elles étoient compliquées, ont exigé l'uſage des anti-putrides pendant tout le traitement qui a été heureux. Quelques-unes ont été précédées d'autres éruptions, telles qu'*échauboulures*. Lorſque ces éruptions étoient d'un caractere inflammatoire, la petite-vérole a été plus dangereuſe.

La fievre ſcarlatine a fait beaucoup de ravages dans les environs de Paris; l'uſage immodéré des cordiaux, adminiſtrés ſans réſerve par les femmes, a porté cette fievre au plus haut degré d'inflammation.

Il y a eu peu d'apoplexies graves, mais un grand nombre d'émiplégies qui, preſque toutes, ont été rebelles; quelques-unes ont attaqué ſubitement ſans aucun ſymptôme précurſeur. On eſt fondé à croire que ceux qui, avertis par des engourdiſſemens des extrémités inférieures, mais principalement des ſupérieures, ont eu recours aux remedes inciſifs, évacuans, ſe ſont garantis de ces attaques. Ces engourdiſſemens ont été fort communs.

Les ouvriers forcés de travailler à l'ardeur du ſoleil, ont éprouvé des maux de tête violens : la ſaignée du pied, l'application de linges trempés dans de l'eau froide, ont beaucoup contribué à les guérir.

On a propoſé pluſieurs remedes qui ont été confirmés par des ſuccès répétés, contre les douleurs de rhumatiſme.

M. *Majault* a rapporté un fait qui prouve combien il eſt dangereux de s'obſtiner à faire entrer la canule dans le rectum, lorſque l'on veut adminiſtrer un lavement. Il ſe rencontre quelquefois au-deſſus du ſphincter des inégalités, des brides que l'on court riſque de déchirer, comme cela eſt arrivé à la perſonne dont a parlé

m. *Majault.* La déchirure de la membrane interne du rectum fut bientôt ſuivie de l'inflammation, & de la gangrene qui fit périr le malade en trente-ſix heures. Il faut, dans ces cas de réſiſtance, introduire la canule avec les mêmes précautions que l'on introduit la ſonde dans une fiſtule.

Nous avons déjà rapporté pluſieurs obſervations en faveur de l'uſage des ſangſues dans la ſuppreſſion des regles ou des lochies, dans certains engorgemens du foie, dans les hémorrhoïdes, &c. M. *de la Planche* a confirmé ces obſervations, & à ce ſujet m. *Majault* a propoſé ce problême : *Dans quelle circonſtance l'ouverture des vaiſſeaux hémorrhoïdaux, avec la lancette, eſt-elle préférable à leur dégorgement par l'action des ſangſues ?* Il eſt aſſez important pour mériter l'attention des gens de l'art.

M. *Bertrand* a rendu compte d'une bouffiſſure ſurvenue à une jeune fille de quinze ans, qui étoit bien réglée : il lui a donné un opiat avec le kinkina, la crême de tartre & le jalap. Cet opiat lui a fait rendre des vers, & la bouffiſſure s'eſt diſſipée ſans augmentation d'aucune évacuation.

Nous ſommes forcés de renvoyer au journal prochain pluſieurs obſervations particulieres communiquées par mm. *Deſcemet*, *le Tenneur*, *Duchanoy*, *Alphonſe Leroi*, *Sigault*, *Defraſne*, &c....

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
AOUST 1780.

Jo. du M.	THERMOMETRE. Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	BAROMETRE. Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	14, 3	26, 0	20, 5	28 0, 6	28 0, 4	28 0, 0
2	16, 7	26, 0	19, 4	28 0, 0	27 11, 4	27 11, 2
3	16, 0	27, 0	21, 0	27 11, 5	27 11, 5	27 11, 0
4	15, 7	24, 0	20, 0	27 11, 2	27 11, 3	27 10,10
5	16, 0	24, 6	19, 5	27 10,10	27 10, 9	27 11, 0
6	16, 5	26, 0	20, 2	27 11, 0	27 11, 0	27 11, 2
7	16, 0	24, 0	18, 4	27 11, 4	27 11, 7	27 11, 9
8	14, 0	24, 0	15, 0	27 11, 6	27 10,10	27 11, 2
9	13, 7	22, 0	17, 0	27 11, 2	27 10,11	27 11, 0
10	15, 0	25, 0	17, 2	27 10, 6	27 10, 4	27 10, 4
11	14, 6	24, 0	18, 0	27 10, 1	27 10, 0	27 9,10
12	16, 5	22, 5	17, 0	27 9, 2	27 9, 6	27 9,10
13	15, 0	22, 0	17, 2	27 9,10	27 10, 2	27 10, 6
14	15, 2	20, 5	17, 0	27 10, 2	27 10, 2	27 10, 2
15	14, 3	22, 1	17, 3	27 10, 0	27 10, 1	27 10, 8
16	14, 4	19, 0	16, 2	27 11, 5	27 11,11	28 0, 6
17	14, 0	20, 0	17, 2	28 0, 7	28 0, 3	27 11,10
18	15, 3	20, 0	15, 7	27 10, 7	27 10, 0	27 10, 0
19	13, 5	20, 0	16, 0	27 9,11	27 10, 4	27 11, 6
20	12, 5	18, 2	16, 0	28 0, 0	28 1, 1	28 1, 4
21	13, 4	20, 5	18, 0	28 1, 4	28 1, 4	28 1, 2
22	15, 4	17, 3	13, 3	28 0, 7	28 0, 0	27 11,11
23	13, 0	16, 3	13, 9	27 11, 9	27 11, 6	28 0, 1
24	13, 7	20, 0	17, 0	28 0, 1	27 11, 9	27 11, 8
25	13, 8	22, 5	18, 5	27 10, 9	27 11, 0	27 11, 6
26	15, 0	23, 0	19, 0	27 11, 6	27 11,11	27 11, 7
27	15, 0	22, 1	18, 0	27 11, 3	27 11, 1	27 11, 1
28	13, 7	20, 7	16, 4	27 11, 1	27 11, 2	27 11, 6
29	12, 8	22, 2	18, 2	27 11,10	28 0, 0	28 0, 4
30	14, 5	23, 1	19, 5	28 0, 6	28 0, 7	28 0,10
31	15, 0	24, 0	19, 8	28 0, 8	28 0, 7	28 0, 4

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

J. du mois.	*La Matinée.*	*L'Après-midi.*	*Le Soir à 9h.*
1	N. beau, brouill.	E. be. étouf. vap.	N. be. étouf. vap.
2	N-E. be. très-ch.	E. *idem.*	E. *idem.*
3	N-E. *idem.*	E. *idem.*	E. *id. écl. de ch.*
4	E. *id.* gout. de pl.	N. *id.* gout. de pl.	N. *idem.*
5	N-E. b. tr. ch. vent	E. beau, tr. ch.	E. b. ch. *gl. de feu.*
6	N-E. be. très-ch.	E. *idem.*	N-E. be. très-ch.
7	N-E. *idem.*	N-E. nu. pl. *élect.*	N. n. *écl. au nord.*
8	N. nuag. chaud.	S. c. pl. *ton. él.*	N. c. *écl. au n-o.*
9	N. beau, chaleur, pl. *tonn. élect.*	O. *idem.*	N. couvert.
10	N-E. be. chaud.	E. be. v. fr. *t. au l.*	N-E. be. v. frais.
11	N. nuag. chaud.	E. c. ch. gou. de pl.	N. couvert.
12	O. *id.* pl. *tonn.*	S. nuages.	S. nu. *écl. à l'o.*
13	S. & S-E. nu. ch.	S. beau, chaud.	N. O. b. *éc. au ſ-o.*
14	N-E. & O. c. pl.	S-E. nuages.	N-O. nuages.
15	N. & O. nu. vap.	N-E. & S-O. c. pl. *t.*	E. S. c. *éc à l'o.*
16	N-E. & N. beau.	S. nu. pl. *tonn.*	N-E. nuages.
17	O. & N-O. nuag.	O. beau.	O. beau.
18	S. *idem.* pluie.	N-O. n. pl. *tonn.*	S-O. nuages.
19	O. & S-O. beau.	N-O. nuages.	N. *idem.* frais.
20	N. *idem.*	N. beau.	N-E. beau.
21	N-E. *idem.*	S. *id.* chaud, vap.	N-E. & S. nuag.
22	S. nu. pl. *tonn.*	O. & N-O. n. v fr.	N. *id.* frais.
23	N-O. nuages, pl.	N-E. nuag. *tonn.*	N-E. beau, frais.
24	N. beau, frais.	N. beau.	N-E. beau.
25	N. beau, chaud.	N-E. be. chaud.	S-O. nuages, ch.
26	N-E. *idem.*	N-E. & S-E. nu. *ton. au loin.*	S-O. nu. *éclairs.*
27	N-E. nuages, pl. *tonn. au loin.*	N-E. beau.	N-E. beau, vent frais.
28	N-E. be. v. frais.	N-E. *id.* chaud.	N-E. *idem.*
29	N-E. beau.	E. *idem.*	E. beau.
30	E. *idem.*	E. & S. *idem.*	S-E. & S. *idem.*
31	N-E. *idem.*	N-O. & S-O. *id.*	N-O. & N. *id.* ch.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur . . . . 27, 0 deg. le 3
Moindre degré de chaleur . . . . . 12, 5 le 20

Chaleur moyenne . . . . . 18, 3 deg.

	pou. lig.
Plus grande élévation du Mercure	28, 1, 4
Moindre élévat. du Mercure . . .	27, 9, 2
Elévation moyenne	27 p. 11, 4

Nombre de jours de Beau 20
de Couvert 2
de Nuages 9
de Vent 2
de Tonnerre . . 11
de Brouillard. . . 1
de Pluie 11

Quantité de Pluie . . . . . 31, 8 lignes. *
D'Evaporation 70, 0
Différence 38, 4

Le vent a soufflé du N. . . . . 7 fois.
N.-E. 10
N.-O. 2
S. 4
S.-E. 2
S.-O. 2
E. 6
O. 3

TEMPÉRATURE : Très-chaude & sèche, favorable à la moisson & à la vigne.

MALADIES : Rougeole épidémique & meurtriere sur nos enfans.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 1er Septembre 1780.

---

* Le 8, dans l'espace de 24 heures, il tomba 16 p. 6 lign. d'eau.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois d'août 1780, par m. BOUCHER, médecin.

LA liqueur du thermometre, depuis le premier juſqu'au 14 de ce mois, s'eſt maintenue au terme de 20 à 21 degrés; elle a même paſſé le terme de 21 degrés le 3. Il en a été de même des ſix derniers jours du mois. Depuis le 14 juſqu'au 26 elle a été obſervée conſtamment au-deſſous du terme de 20 degrés; &, du 19 au 24, elle ne s'eſt pas élevée au-deſſus de celui de 16 degrés.

Le temps a été favorable pour la moiſſon juſqu'au 13. Depuis ce jour juſqu'au 23, il a été orageux & pluvieux, au point de faire germer les fromens qui étoient encore dans les champs : heureuſement qu'il en reſtoit peu.

Le mercure, dans le barometre, s'eſt maintenu tout le mois dans le voiſinage du terme de 28 pouces, quoique preſque toujours au-deſſous de ce terme. Du 12 au 15 il eſt reſté conſtamment à celui de 27 pouces 9 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 21 $\frac{1}{2}$ degrés au-deſſus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 12 degrés au-deſſus de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 9 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 9 lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 3 lignes.

Le vent a ſoufflé 6 fois du nord.	5 fois du ſud
12 fois du nord vers l'eſt.	2 fois de l'oueſt.
11 fois de l'eſt.	2 fois du nord vers l'oueſt.

Il y a eu 12 jours de temps couvert ou nuageux.

11 jours de pluie.	3 jours d'éclairs.
7 jours de tonn.	

Les hygrometres ont marqué de la ſéchereſſe tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'août 1780.

NOUS avons fait mention, dans le journal précédent, de deux ſortes de fievres continues, qui ont régné en juillet, l'une purement inflammatoire qui portoit à la tête, & qui avoit le caractere de la fievre phrénétique; l'autre qui étoit mixte, participant de la fievre inflammatoire & de la fievre putride. Cette ſeconde eſpece de fievre a été la ſeule de ce mois; encore n'a-t-elle attaqué qu'un certain nombre de familles du peuple dans quelques quartiers de la ville. Pluſieurs malades ont ſuccombé; mais, quoique la maladie fût grave, c'eſt plutôt au défaut des ſecours requis, ſur-tout dans ſon premier période, qu'on a dû attribuer leur mort qu'à la violence. La plûpart ont eu des taches couleur de pourpre ſur la poitrine, les bras, &c. On a même apperçu dans quelques-uns des puſtules miliaires qui n'ont pas été critiques.

La diarrhée bilieuſe a été très-commune, ſur-tout à la fin du mois. Elle a été opiniâtre & même *récidive* en ceux à qui l'on n'avoit point adminiſtré les remedes convenables, qui devoient conſiſter principalement dans des boiſſons délayantes, anodynes, mucilagineuſes, telles que des bouillons légers de veau & de poulet, des décoctions d'orge & de gruau, du petit-lait clarifié, &c. Un mouvement fébrile, & des douleurs vives de colique, indiquoient aſſez ſouvent la ſaignée. Nombre de perſonnes ont auſſi eſſuyé le cholera-morbus vers la fin du mois.

Nous avons vu encore, ce mois, pluſieurs perſonnes attaquées de rhumatiſme inflammatoire.

PRIX.

L'ACADÉMIE royale des belles-lettres, sciences & arts de Bordeaux avoit trois prix à distribuer dans sa séance du 25 août 1780.

Pour sujet du prix simple courant, elle avoit demandé, 1°. *Quelle est la loi hydraulique, qui, en fixant la hauteur d'eau nécessaire pour le jeu des moulins, préserveroit les fonds riverains d'inondation; & s'il n'existe point de loi pareille qui puisse être générale, & s'appliquer à toutes les différentes especes de moulins à eau, placés sur quelque riviere que ce soit; quelles sont les loix particulieres qui conviendroient à chaque espece ?* 2°. *Les circonstances du poids de l'eau, de son volume & de sa pente étant données, de quelle espece doit être un moulin pour produire le plus grand effet ?*

Pour un prix double, réservé de 1779, elle avoit proposé, pour la seconde fois, cette matiere à traiter: *Quelles sont les principales causes qui font que les cheminées fument ? Et quels seroient, par principes, les moyens d'obvier & de remédier à cet inconvénient ?*

Enfin, pour sujet du troisieme prix (simple), réservé de 1777, elle avoit demandé qu'on établît sur des preuves solides, *comment la ville de Bordeaux tomba au pouvoir des Romains, & quels furent, sous leur domination, l'état, les loix & les mœurs de ses habitans.*

L'académie n'ayant rien reçu sur ces différens sujets qui méritât d'être couronné, a réservé les prix des deux premiers en renonçant aux questions pour lesquelles ils étoient destinés; mais elle a cru devoir proposer encore le troisieme sujet, & dans les mêmes termes, pour 1783.

Pour 1781, elle a déjà annoncé, & elle rappelle qu'elle aura, cette année, deux prix à distribuer.

I. Un prix extraordinaire, composé d'une somme de deux mille livres, pour sujet duquel elle a demandé : *Quel est le moyen de prévenir, dans l'usage ordinaire d'allaiter les enfans-trouvés, les dangers qui en résultent, soit pour ces enfans, soit pour leurs nourrices, & par une suite nécessaire, pour la population en général ? Ou bien, Quelle est la méthode la meilleure, & en même temps la plus économique, de suppléer au lait de femme, pour la nourriture de ces enfans ?* (1)

II. Le prix courant, qu'elle a destiné à cette question : *Quels sont les insectes qui attaquent les différentes especes de vignes, soit dans le temps de la durée totale de cette plante, soit dans les différentes époques de sa végétation ? Et quels sont les moyens les plus simples & les plus efficaces de les détruire, & de remédier à leurs effets destructeurs ?*

Pour 1782, elle aura également deux prix à distribuer.

I. Un prix double, réservé de 1779, pour lequel elle a proposé ce sujet : *Existe-t-il quelque indice sensible qui puisse faire connoître aux observateurs les moins exercés, le temps où les arbres, & principalement les chênes, cessent de croître, & où ils vont commencer à dépérir ? Et ces indices (à supposer qu'il y en ait) ont-ils généralement lieu, & affectent-ils nécessairement les arbres venus dans toutes sortes de terreins ?*

---

(1) Pour les conditions auxquelles l'académie a proposé ce prix, voyez le programme particulier qu'elle en a publié, *journal des savans, juillet* 1778, *pag.* 407 ; *journal de physique, août* 1778, *pag.* 164 ; *journal de médecine, août* 1778, *pag.* 183 ; *Mercure de France, du 25 juin* 1779, *pag.* 183, &c. &c.

II. Le prix courant qu'elle deſtine aujourd'hui à l'éloge de cet homme célebre dont elle ſe permet de compter la gloire au nombre de ſes avantages, à l'*éloge de Monteſquieu.*

Les prix ſimples, courans, que cette compagnie diſtribue, fondés par m. le duc de la Force, ſont une médaille d'or, de la valeur de trois cens livres: les doubles ſont compoſes d'une pareille médaille, & de trois cens livres en argent.

Au ſurplus, cédant aux inſtances d'une mere de famille reſpectable qui s'eſt attendrie ſur le ſort dont elle voit menacées des filles qu'elle chérit, par une incommodité juſqu'ici rebelle à tous les remedes; & convaincue que rien de ce qui peut tendre au ſoulagement de l'humanité, n'eſt indigne de fixer l'attention d'un corps académique qui embraſſe le cercle entier des ſciences dans l'objet de ſes travaux, cette compagnie annonce que cette mere a conſacré une ſomme de trois cens livres pour être délivrée, au jugement de l'académie, comme prix extraordinaire, en 1782, à l'auteur du meilleur mémoire, où l'*on indiquera les ouvrages qui traitent du* lecti minctio (1); *Quelle eſt ſa cauſe ou manifeſte, ou cachée; quels ſont les principes de cette infirmité, qu'elle ſoit habituelle, ou par périodes régulieres, ou à des intervalles inégaux; quels ſont les différens remedes qui ont été propoſés pour la guérir, & ceux enfin qu'une expérience conſtante peut faire regarder comme ſpécifiques.....* Elle ajoute, en ſe conformant aux conditions qui lui ont été tracées, que ſi quelque perſonne aſſez amie de l'humanité, pour vouloir la ſecourir, ſans prétendre à la couronne académique, donne dans l'intervalle de ces deux années qu'on accorde aux auteurs qui voudront travailler ſur ce ſujet, la re-

(1) Incontinence d'urine pendant la nuit.

cette d'un remede que des commiſſaires qui ſeront déſignés par l'académie auront jugé efficace, & dont l'emploi, par leurs ſoins, aura été ſuivi d'un heureux ſuccès ſur une de ces filles infortunées, il lui ſera donné une ſomme particuliere de cent cinquante livres, ſans que cela diminue en rien le montant du prix propoſé à l'échéance du délai, quel que ſoit l'auteur qui vienne à l'obtenir.

Les auteurs qui voudront concourir pour tous ces différens prix, ſont avertis que, paſſé le premier avril des années pour leſquelles ils ſont aſſignés, l'académie ne recevra point leurs ouvrages; qu'elle rejette les pieces écrites en d'autres langues qu'en françois ou en latin; qu'elle n'admet point non plus au concours celles qui ſe trouvent ſignées de leurs auteurs. Elle les prie de ne point ſe faire connoître; &, pour cela, de mettre ſeulement une ſentence au bas de leurs ouvrages, en y joignant un billet cacheté, ſur lequel la même ſentence ſera répétée, & qui contiendra leurs noms, leurs qualités, & leurs adreſſes..... Les paquets ſeront affranchis de port, & adreſſés à m. *de Lamontaigne*, conſeiller au parlement, & ſecrétaire de l'académie, à Bordeaux.

GOGUÉ & NÉE DE LA ROCHELLE, *quai des Auguſtins, à Paris, ont acquis nouvellement du fonds de m.* Cavelier, *les ouvrages ſuivans :*

JO. ASTRUC, *de morbis venereis libri IX, cum brevi analyſi operum quæ de eodem argumento ſcripta ſunt. Lutetiæ Pariſ.* 1740, 2 vol. *in*-4°. Prix relié, 18 ℔

Cette édition commence à s'épuiſer.

—— Traité des maladies vénériennes, traduit du latin de m. *Aſtruc* (par mm. *Boudon* & *Jault*),

avec des remarques par m. *Louis*. Paris, 1777, 4 *vol.* in-12. 12 ℔

—— Conjectures sur les mémoires originaux dont il paroît que *Moyse* s'est servi pour composer le livre de la Genèse (par m. *J. Astruc*). Bruxelles, 1753, *in*-12. 3 ℔

Ce livre se vendoit 4 ℔

HERM. BOERHAAVE, *Prælectiones publicæ de morbis oculorum*. Paris, 1748, *in*-12 avec figures. 2 ℔ 10 ſ

Ejusdem tractatus de viribus medicamentorum. Ibid. 1740, gros *in*-12. 3 ℔ 12 ſ

Il en reste peu d'exemplaires.

JOH. FRID. CARTHEUSER, *fundamenta materiæ medicæ, editio nova, curante* Joh. Car. De Essartz. *Ibid.* 1769, 4 vol. *in*-12. 12 ℔

Elémens de physiologie (par *Bertrand*). Ibid. 1756, *in*-12. 12 ℔ 10 ſ

JOH. FULLER, *Pharmacopœia extemporanea, editio nova studio* Theod. Baron. *Ibid.* 1768, *in*-12 très-épais. 4 ℔

De l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes, & de l'obligation aux meres de nourrir leurs enfans (par *Hecquet*). Ibid. 1744, *in*-12. 2 ℔ 10 ſ

La médecine aisée, avec une petite pharmacie, par *Leclerc*. Ibid. 1732, *in*-12. 2 ℔ 10 ſ

Traité des dispenses du carême, avec une dissertation sur les macreuses, & une autre sur le tabac, (par m. *Andry*). Cologne 1741, 2 volumes *in*-12. 5 ℔

Les vertus médicinales de l'eau commune, en plusieurs traités (recueillis par m. *Boudon*). Paris, 1730, 2 vol. *in*-12. 5 ℔

Voyages de *J. Ovington*, faits à Surate & en d'autres lieux d'Asie & d'Afrique. *Ibid.* 1725, 2 vol. *in*-12. 5 ℔

TABLE

DU MOIS D'OCTOBRE 1780.

EXTRAIT (SECOND). *Observations sur le magnétisme animal ; par m.* DESLON, *médecin.* page 289

Observation sur un dépôt laiteux chronique. 317

Observation sur une luxation particuliere des cartilages des côtes ; par m. MARTIN, *chir.* 328

Epizootie catharrale de 1776 ; par m. HUZARD, *vétérinaire.* 333

Suite & fin *de l'essai analytique sur les eaux minérales de la fontaine du Saulchoir ; par m.* PLANCHON, *méd.* 338

Extrait des prima mensis *de la faculté de méd. de Paris, tenus les* 1er *&* 14 *août* 1780. 369

Observations météor. faites à Montmorenci. 374

Observations météor. faites à Lille. 377

Maladies qui ont régné à Lille. 378

Prix de l'académie de Bordeaux. 379

Annonce de Livres. 382

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois d'octobre 1780. A Paris, ce 24 septembre 1780.

POISSONNIER DESPERRIERE.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

NOVEMBRE 1780.

EXTRAIT.

Système de la nature sur le virus écrouelleux, ou médecine empirique; par le docteur CHAPPOT, *tome 1er. A Toulouse, de l'imprimerie de* J. F. Desclassan, *maître-ès-arts, près la place royale*, 1779; *& à Paris, chez* Didot, *quai des Augustins.* In-8°. *de* 480 *pages.*

CHAQUE écrivain a sa maniere de philosopher. Commençons par faire connoître celle de m. *Chappot;* il sera plus facile ensuite de prendre une juste idée de son travail.

« On a ſouvent de quoi ſe convaincre ſoi-même, ſans avoir de quoi convaincre les autres : les manieres de voir & de penſer ſont ſi variées, & ſur-tout quand le rapport des ſens laiſſe beaucoup à faire à l'imagination. D'ailleurs on tient ſi fortement aux opinions qu'on a adoptées depuis long-temps ! Il ſemble que l'eſprit s'accoutume à une maniere de penſer, comme le corps à une maniere d'agir. On eſt auſſi tellement prévenu pour les opinions généralement reçues, pour celles ſur-tout qui ont des choſes cachées, des choſes qui étonnent plus qu'elles ne perſuadent, qu'on ne ſauroit s'en détacher ; ce qui fait dire (1) au plus ſage, au plus éclairé des naturaliſtes : *Le préjugé, ſur-tout celui qui eſt fondé ſur le merveilleux, triomphe toujours de la raiſon ; & l'on ſeroit bien peu philoſophe ſi l'on s'en étonnoit.* Cependant, parmi tant d'obſtacles qui s'oppoſent aux ſuccès de mon ouvrage, je découvre quelques raiſons qui m'encouragent à le produire ; d'une part la vérité ſimple palpable s'y montre ſous tant de faces différentes, qu'il ne me paroît plus poſſible qu'on puiſſe lui réſiſter. Les phénomènes vont en foule ſur ſes

(1) D'après Pline : *Majorem fidem homines adhibent iis, quæ non intelligunt.*

pas, pendant qu'il faudroit les choisir soigneusement, les ployer, les réduire pour les adapter à quelque hypothèse que ce fût; d'autre part, le moment me paroît si favorable à une vérité de l'espece de celle-ci tirée de la seule observation : c'est en effet dans cette voie uniquement que le philosophe aujourd'hui étudie la nature. On n'entend plus parler d'atomes, de formes substantielles, de monades, de tourbillons, de matiere subtile, &c. Tous ces êtres merveilleux, qu'une imagination enchantereſſe enfanta, ont été convertis en une bonne physique expérimentale, qui fera tous les jours de nouveaux progrès; & ce seront là de vraies connoissances également honorables & utiles à l'humanité. — Pourquoi donc nous autres médecins ne tenterions-nous pas une pareille métamorphose? pourquoi ne convertirions-nous pas nos tourbillons de fluide nerveux, nos monades virulentes, & sur-tout nos loix méchaniques, en une bonne médecine analytique expérimentale fondée sur le rapporr des sens & de la raison? Serions-nous, par état, moins amis du vrai, plus esclaves de préjugés? ». Cette queſtion sûrement est de trop; car elle est toute décidée tant par le nombre de savans écrits que les médecins ont transmis à la postérité, que par l'impor-

tance des ſervices qu'ils ne ceſſent de rendre à leurs contemporains. La préface eſt ſuivie par une diſſertation préliminaire, dans laquelle l'auteur rapporte l'opinion de pluſieurs médecins qui ont écrit ſur l'écrouelle depuis *Hippocrate* juſqu'à nos jours; & il fait un examen plus étendu des mémoires qui concoururent à l'académie royale de chirurgie, pour le prix de l'année 1779. Il les apprécie de la maniere ſuivante :

« Si nous réſumons maintenant ce qu'on a penſé ſur la nature de l'écrouelle depuis *Hippocrate* juſqu'à nos jours, il en réſultera que cette maladie eſt formée par de certaines tumeurs que les anciens attribuoient à une pituite abondante & groſſiere, & que les modernes attribuent à un certain vice de la lymphe, à un virus; encore rien n'eſt-il moins déterminé que les ſymptômes & les diverſes maladies aiguës & chroniques qui réſultent de ces tumeurs, ſelon qu'elles ſont externes ou internes dans telle ou telle autre partie, & ſelon bien d'autres circonſtances qui peuvent les accompagner : ces maladies, dans la ſpéculation, nous paroiſſent devoir être variées à l'infini, & dans le fait nous ne jugeons de leur caractere écrouelleux que lorſqu'il eſt affiché à l'extérieur par les ſignes auxquels on le reconnoît;

bien plus telle eſt la force du préjugé, que ces ſignes ne deviennent caractériſtiques qu'autant qu'ils ſont en vigueur : d'anciennes cicatrices ſont à-peu-près comptées pour rien, *page* 42 ».

M. *Chappot*, pour être plus heureux dans ſes recherches que les auteurs qu'il cite, ſe propoſe d'écarter loin de lui toute hypothèſe, & de n'écouter que l'obſervation. Il ne cherche à connoître la cauſe que lorſqu'il connoîtra les effets autant qu'il eſt poſſible ; &, afin de partir d'un point fixe, il conſidere *depuis la tête juſqu'aux pieds, les malades affectés de tumeurs & de ſuppuration, pour découvrir en quoi ils different de ceux qui jouiſſent de la ſanté.*

D'après ce plan, notre auteur examine d'abord les ſignes qu'on peut regarder comme principes ; c'eſt-à-dire, comme des produits immédiats de la cauſe premiere qui fait l'objet de ſes recherches, *& dont il ne peut ſe faire la moindre image par aucun artifice : ils conſiſtent, ces principes, en de certaines qualités du ſang, des humeurs, des eſprits, & par conſéquent de la ſubſtance toute entiere ; qualités*, continue m. Chappot, *qui nous ſeront toutes atteſtées par les ſens, ou du moins par une raiſon évidente qui dérivera de leur rapport, & ce ſeront là les*

premieres connoiſſances ſur leſquelles, ſuivant le conſeil du pere de la médecine, nous tâcherons d'en acquérir d'autres, & d'arriver à notre but par l'obſervation des phénomènes ». Pag. 56.

Après avoir terminé ſes obſervations ſur le caractere du ſang des écrouelleux, ſur le caractere de leurs humeurs & ſur celui de leurs eſprits, notre auteur établit quatre ordres de ſignes eſſentiels qui caractériſent l'écrouelle. Les ſignes du premier ordre dérivent de la diſcraſie ou du mauvais état des chairs, de leur ſenſibilité exceſſive, & de l'état de la bouche. Les ſignes du ſecond ordre ſe reconnoiſſent par les excrétions humorales, le teint & la couleur de la peau, la conformation extérieure, par le maintien du ſujet, & les mouvemens muſculaires. Les fonctions vitales, naturelles & animales, la toux, la voix & l'acte vénérien, fourniſſent les ſignes du troiſieme ordre. Enfin, il eſt un autre ſigne eſſentiel que l'auteur appelle *récurrent*, parce que les ſymptômes qui établiſſent ce ſigne dépendent des mauvaiſes diſpoſitions individuelles, ou des cauſes prochaines des maladies écrouelleuſes, & du principal mobile des mauvaiſes diſpoſitions écrouelleuſes (1).

(1) Pour ne point tenir le lecteur en ſuſpens,

Il réſulte des obſervations de notre auteur, que le ſang des écrouelleux eſt épais, d'un rouge foncé, gluant, & néanmoins ſurabondant en ſéroſité. Quant aux humeurs écrouelleuſes, l'épaiſiſſement, la ténacité, la ſurabondance & un penchant à la corruption, plus prompt que dans l'état ſain, forment leurs vrais caracteres. Avant que de faire mention du caractere des eſprits, m. *Chappot* avertit qu'il eſt pneumatiſte (1); &, perſuadé que plus les

---

notons ici que, ſelon notre auteur, l'atmoſphere eſt ce principal mobile.

(1) La lourdeur de la tête, la diſpoſition au ſommeil après le dîner, *paroiſſent dépendre*, dit notre auteur, *d'une trop grande action de l'air, ſoit qu'il ſe porte en trop grande quantité ſous la forme de vapeurs entre la dure & la pie-mere, comme dans les autres cavités; ce qui eſt aſſez vraiſemblable, ſoit qu'il y agiſſe ſimplement par l'expanſion des liqueurs trop rareſcibles.* Pag. 83 & pag. 91, on trouve les réflexions ſuivantes: « On conviendra auſſi, je penſe, que lorſque ces ventoſités ſe porteront à la tête, d'une certaine maniere, ou dans d'autres parties nerveuſes membraneuſes, il en réſultera des accidens tels qu'on les voit dans ce qu'on appelle vapeurs hyſtériques, vapeurs hypochondriaques, vertiges, éblouiſſemens, ſpaſmes, &c. alors on n'attribuera plus ces accidens à une tenſion, à une ſéchereſſe dans le genre nerveux, c'eſt-à-dire, à des cauſes incompréhenſibles: car comment comprendre que les nerfs ſont tendus ſans qu'il y paroiſſe au maniement, ſans que les faiſceaux muſculaires qu'ils

humeurs ont de ténacité, plus auſſi elles contiennent d'air, il doit naturellement admettre que l'air eſt en ſurabondance dans la conſtitution écrouelleuſe.

Nous voilà déjà au fait des principes de la conſtitution écrouelleuſe; c'eſt-à-dire, que nous connoiſſons, avec notre auteur, les produits immédiats de la premiere cauſe de l'écrouelle. *Or l'effet le plus prochain de nos principes*, dit m. Chappot, *eſt de produire une ſubſtance qui leur eſt aſſortie, analogue en tout point* (*ceci demande la plus grande attention*) : *c'eſt à quoi ils aboutiſſent tous, comme à un centre commun, duquel ils ſont enſuite réfléchis en quelque ſorte pour produire mille & mille ſymptômes formés par de mauvaiſes diſpoſitions organiques; tel eſt en deux mots, le ſymptôme pathognomonique du virus écrouelleux; telle eſt la ſuite immenſe de ſymptômes qu'il traîne avec lui. Qu'on y réfléchiſſe un inſtant, & l'on ſera convaincu, quelques conſidérables que ſoient les détails dans leſquels nous allons entrer,*

---

enlacent de mille manieres ſoient tendus auſſi? comment comprendre la ſéchereſſe du genre nerveux toujours noyé dans les liquides de toute eſpece? comment comprendre que cette tenſion & cette ſéchereſſe, qui ſont cenſées continues & générales, n'ont pourtant que des effets récurrens, & ſur certaines parties ».

que nous les aurons encore fort abrégés.

Citons encore auteur afin de mieux faire connoître ſa pathologie écrouelleuſe. « Nous allons nous occuper des accidens ſans nombre auxquels ſont expoſés nos ſujets, ſelon les cauſes ſecondes qui ont ſévi dans le ſein maternel, & qui ſéviſſent enſuite dans le cours de la vie; c'eſt un vrai dédale que nous allons parcourir, & dont nous ne ſaurions trouver l'iſſue, ſans le fil qui nous a guidés juſqu'ici. Quelles incommodités en effet, quelles difformités n'aurons-nous pas à voir depuis le boiteux & le boſſu juſqu'au manchot & au cul-de-jatte! quelles inſuffiſances, quelles privations depuis le louche, le begue & l'idiot, juſqu'à l'aveugle, au muet & à l'inſenſé; que de foibleſſes enfin, que d'infirmités, que de maladies hideuſes, que de maladies terribles n'aurons-nous pas à obſerver? Tout cela nous paroîtroit un chaos inextricable, plein de virus, de miaſmes & de typhons; & cependant nous verrons que nos principes & nos ſignes eſſentiels nous conduiſent par degrés à ces maux, quelques variés, quelques multipliés qu'ils ſoient, nous verrons que toutes ces miſeres & de plus grandes encore, qui ont empêché leurs victimes d'arriver à la lumiere, ne different que par les cauſes ſecondes ». *Pag.* 303.

La matiere de l'écrouelle étant trouvée, il nous reſte à voir quelles ſont les cauſes ſecondes qui la mettent en œuvre, qui produiſent ſes effets avec des modifications infinies, qui déterminent l'arrivée des maladies écrouelleuſes de toute eſpece, comme leur recrudeſcence en des temps périodiques.

M. *Chappot* s'en occupe dans la ſection cinquieme diviſée en deux chapitres. Dans le premier il traite des diſpoſitions individuelles; & dans le ſecond, de l'influence de l'atmoſphere. Citons un paſſage du premier chapitre, *pag.* 335 : « La matiere prolifique devant fournir les élémens de l'organiſation toute entiere, & ſe trouvant chargé d'un vice principal, ce vice, quel qu'il ſoit, ne pourra, dans la formation, porter également ſur toutes les parties. Il faudroit pour cela, de deux choſes l'une, ou que la matiere prolifique fût parfaitement homogène, comme la matiere des métaux, ou, ce qui reviendroit au même, que les parties du fœtus fuſſent parfaitement ſemblables, de même nature : or tout cela ne peut être, & le vice dont il s'agit portera néceſſairement davantage ſur certaines organes, ſoit qu'il ait avec eux plus d'affinité, ſoit que ſa matiere propre entre dans leur compoſition en plus grande quantité. Par exemple,

ce vice a-t-il une tendance à la diſcraſie humorale ? les glandes, comme matieres des humeurs, ſeront plus particuliérement affectées, ou ſeulement certaines eſpeces de glandes, ſelon d'autres circonſtances. On ſera ſujet à des maladies analogues, à des ſuppurations appellées écrouelleuſes, à des teignes, à des dartres, à des écoulemens divers, à des fluxions de bien des ſortes; ce vice a-t-il une tendance à la diſcraſie aqueuſe, à la diſcraſie ſpiritueuſe ? ce ſeront d'autres parties de l'organiſation, qu'on ne ſauroit déterminer, qui ſeront affectées ; on ſera ſujet à des maladies du genre aqueux, comme les bouffiſſures & les pâles-couleurs, & à des maladies du genre ſpiritueux, comme celles qu'on appelle nerveuſes, vaporeuſes, &c. On peut enſuite concevoir les mêmes diſpoſitions particulieres, dérivées formellement du pere ou de la mere, & avec d'autant plus de raiſon, qu'on voit dérivés de même leurs traits de toute eſpece, ſoit à l'égard de la figure, du maintien, des manieres, ſoit à l'égard de certaines fonctions, ces reſſemblances ſont quelquefois ſi exactes qu'on ne croit pas qu'ils euſſent concouru tous deux à les former, ſi on ne les voyoit appartenir tantôt à l'un & tantôt à l'autre : or ſi de ſimples modifications, ſoumiſes à bien des cauſes ſecon-

des, ſe tranſmettent néanmoins, à combien plus forte raiſon certaines qualités purement phyſiques des organes, comme celles qui forment nos mauvaiſes diſpoſitions, ſe tranſmettront-elles de même ».

Le chapitre ſur l'action de l'atmoſphere n'eſt pas traité d'une maniere moins intéreſſante que les précédens, & s'il contient des réflexions qui choquent les opinions reçues, toujours eſt-il conſtant que les écrouelles germent & végétent avec plus de force vers les deux équinoxes & les deux ſolſtices, & que les variations de l'atmoſphere, qui arrivent en d'autres temps, influent auſſi, du plus au moins, ſur l'état écrouelleux.

Enfin, nous voilà parvenus au point de former une idée nette du SYSTÊME SUR L'ÉCROUELLE. Réſumons, & nous verrons qu'il ſe réduit à ces deux propoſitions: — *Les produits immédiats de la premiere cauſe de l'écrouelle ſont une dépravation du ſang, des humeurs & des eſprits, une dépravation de toute la ſubſtance du bloc en entier.* — *L'organiſation individuelle & l'atmoſphere déterminent toutes les modifications écrouelleuſes.* Mais cette théorie de l'écrouelle paroît bien vague : auſſi m. *Chappot* croit-il devoir prévénir les objections, & il s'eſſaie à les réfuter. « Si je conſidere, dit-il, les effets

du virus écrouelleux, ſur le tableau qu'en donnent également les médecins, & l'opinion commune, je ne vois que des tumeurs & des ſuppurations inſcrites dans le cercle de quelques maladies hideuſes plus que dangereuſes; & ſi je conſidere enſuite ces effets ſur le tableau que j'en donne moi-même, je vois des ſymptômes de toute eſpece, qui ſont, il eſt vrai, compatibles avec la ſanté, même avec la beauté, & ſont des riens en quelque ſorte, mais qui vont me conduire à des maladies ſans nombre ». Et plus loin : « Je conviens que les dépravations dont il s'agit appartiennent auſſi-bien à d'autres maladies qu'à l'écrouelle : mais quelle conſéquence peut-on tirer de-là, quand on voit ces dépravations tirer évidemment leur origine des principes écrouelleux, ſe former enſuite ſucceſſivement comme cauſes & effets, & intéreſſer chaque partie ſelon ſes uſages & ſes fonctions ? Quand on voit encore qu'elles ſont affectées réellement à tous les écrouelleux ſans exception ; & enfin que dans ces maladies prétendues différentes de l'écrouelle quant aux cauſes, il ne paroît généralement, comme dans l'écrouelle, que ces mêmes dépravations & leurs principes accrus, dégénérés ſous divers rapports ? On ne peut, je crois, tirer d'autre conſéquence, ſi ce n'eſt que ces

maladies dépendent du virus écrouelleux auſſi-bien que l'écrouelle ».

A ſuppoſer que m. *Chappot* ne puiſſe donner ſuite à ſon premier livre, il croit qu'en attendant on peut admettre des hypothèſes, d'après leſquelles il faudroit conclure, « 1°. que l'écrouelle, entre les maladies & les infirmités humaines, eſt comme un bout de fil tiré d'une fuſée immenſe, lequel, d'aiguillée en aiguillée, conduit à devider la fuſée entiere, ſans paroître jamais interrompu, & ſa matiere ne faiſant que ſe trouver peu à peu modifiée, diſtribuée diverſement ».

« 2°. Que les ſignes *qu'il* a appellés eſſentiels ſont tels en effet, qu'ils ſont comme des germes de dépravation d'où naiſſent toutes ſortes de maladies ; mais qu'au lieu de caractériſer la ſanté d'un certain nombre d'hommes, ils caractériſent celle de tous les hommes, & de telle ſorte, que leurs nuances les plus fortes dénotent généralement les plus mauvaiſes conſtitutions, pendant que les plus foibles vont ſe perdre dans les meilleures ».

« 3°. Que le virus écrouelleux renferme tous les virus qu'on a imaginés juſqu'à préſent, comme le variolique, le cancéreux & bien d'autres, qu'il ne fait que changer de caractere & de forme ſous divers rapports, qu'il differe ſur-tout en

divers pays, en diverſes régions, comme les hommes eux-mêmes, comme les autres choſes phyſiques ».

» 4°. Enfin que ce virus conſiſte abſolument dans la qualité des élémens humains, & la propriété qu'ils ont de former pour chaque ſujet une combinaiſon toujours différente, & de-là toujours défectueuſe, plus ou moins, par la nature des choſes : car où eſt la perfection ? en la ſuppoſant, elle ne ſeroit jamais que dans un point ».

« Ainſi donc le virus écrouelleux que *notre auteur auroit* regardé d'entrée comme une cauſe particuliere & étrangere à l'homme, ſe trouveroit converti, par l'analyſe de ſes effets, en une cauſe générale qui lui ſeroit eſſentielle, qui le diſtingueroit même du côté phyſique entre tous les animaux, en lui donnant une conſtitution toujours nouvelle, toujours différente, quoique ſur le même archétype : quelle prodigieuſe diverſité en effet ne doit-il pas réſulter d'une telle cauſe, pour tout ce qui eſt de l'homme, & de l'homme en ſociété ? quelles différences, quelles diſproportions dans les qualités du corps, comme dans celles de l'eſprit ! quelles variétés, quelles complications dans les ouvrages des mains, &c. au lieu que chez les brutes, un individu toujours ſemblable à l'autre dans

chaque eſpece, n'a auſſi que la même capacité, la même ſuffiſance, & ne ſuit que les mêmes traces ».

Le lecteur voit que m. *Chappot* préſente ſon ſujet d'une maniere élevée & étendue; mais s'il eſt ſublime dans la théorie, il eſt de la plus grande ſimplicité dans la pratique. Elle eſt ſi uniforme & meſquine, qu'on ſe rappelle en même temps ces deux vers d'Horace :

Fortunam Priami cantabo & nobile Bellum.
Parturient montes, naſcetur ridiculus mus.

Et en effet l'auteur fait ſuccéder à ſes recherches brillantes un avis au public, par lequel il communique la préparation d'un remede déjà conſignée dans le *tome* 3e des prix de l'académie royale de chirurgie, *in*-4°, *pag.* 346. Cette préparation a été ſimplifiée par m. *Coſte*, & la voilà telle que m. *Chappot* la donne.

℔ Scammonée,	onc. iv.
Æthiops minér.	onc. iij.
Antimoine diaph.	de chaque
Sel d'abſynthe,	drach. ij.
Safran de mars apérit.	de chaque
Poudre de cloporte,	drach. vj.
Savon d'Alicante,	onc. j.

M.

M. *Chappot* répond enſuite à dix queſtions qu'il s'eſt faites : il en réſulte que ce remede eſt ſpécifique dans les maladies produites par le virus ſcrophuleux. Or, comme, ſelon lui, le virus ſcrophuleux produit la plus grande partie des maladies, ce remede doit conſéquemment auſſi être ſpécifique dans ces mêmes maladies.

Malgré le contraſte frappant qui étonne le lecteur dans cette production, on ne ſauroit que prêter des intentions louables à ſon auteur; il ne ſe réſerve aucun ſecret, il communique toutes ſes connoiſſances, & il regrette ſincérement de n'en pouvoir pas communiquer davantage. Nous l'invitons à donner ſuite à ſes obſervations ſur l'action de l'atmoſphere, & ſur les épidémies : ſes idées, à cet égard, méritent d'être développées, ſes talens & ſon zele pour les progrès de l'art doivent également le porter à un travail de cette importance.

OBSERVATION

Sur une tympanite hyſtérique, &c.; par m. ARCEUS, docteur en médecine de Montpellier, à Quillau.

LA d^lle *Belon*, régente de cette ville, fille d'environ trente-huit ans, d'une complexion délicate, d'un tempérament ſec & bilieux, d'un eſprit vif, pénétrant & très-ſenſible, ſe ſentant beaucoup de feu dans les entrailles, d'amertume à la bouche, avec un dégoût conſidérable, ſe détermina à prendre nos eaux de Ginoles. Ces eaux, qui ſont légérement apéritives, paſſerent tant bien que mal par les urines les trois premiers jours; mais le quatrieme elle n'urina que peu, & ſon ventre ſe tendit. Je fus appellé vers midi : l'abdomen me préſenta un volume égal à celui d'une femme au terme de ſon accouchement; lequel accompagné de borborigmes ou grouillemens conſidérables, l'étoit auſſi d'un flux de ventre tout-à-fait aqueux & inodore, dont les ſelles fréquentes occupoient à tout inſtant la malade, qui ſouvent même ne les ſentoit pas échapper. Son pouls étoit petit, fort & embarraſſé, & l'abdomen ſe tendoit toujours de plus en plus.

Pour saisir les indications convenables dans un état si pressant, je portai mon attention à tout ce qui avoit précédé.

La santé de la malade, chancelante depuis près d'un an, avoit été troublée tour à tour par des maux de tête violens & opiniâtres, suivis de surdité; par des spasmes qui montoient du bas-ventre vers le gosier, avec un sentiment de froid; par des serremens ou contractions de poitrine, avec enrouement & sécheresse du poumon; par des digestions laborieuses, des coliques d'estomac qui se terminoient souvent par des rots & des vomissemens glaireux: elle avoit constamment la salive salée, & éprouvoit quelquefois des bouffées de chaleur, avec transport des humeurs vers la tête, & des légers gonflemens de ventre suivis de grouillemens.

A tous ces symptômes on ne pouvoit méconnoître la tenacité & l'acrimonie des humeurs; la tension, le desséchement des solides, & sur-tout la sensibilité, l'éréthisme du système nerveux. Ce mauvais état des solides & des fluides étoit d'ailleurs entretenu par un goût décidé de la malade pour le salé dont elle faisoit un usage constant.

Les sucs digestifs participoient donc au vice général des humeurs, ainsi que l'estomac à celui des solides, & celui-ci

n'ayant à travailler que des alimens difficiles, en laiſſoit accumuler dans les premieres voies les reſtes les plus groſſiers. Ces reſtes mal digérés ſe dépravant de plus en plus, & devenant une matiere épaiſſe, viſqueuſe & deſſéchée, n'avoient beſoin que de leur propre âcreté pour irriter les fibres nerveuſes déjà trop roides & trop ſenſibles du canal inteſtinal, & les exciter à des contractions ſpaſmodiques qui, diſpoſées par intervalles dans toute ſa longueur, les diviſoient en autant de cellules, occupées chacune par une portion de la matiere dont je viens de parler. Mais l'augmentation de chaleur étant encore l'effet de l'irritation des tuniques du canal inteſtinal, celle-ci devoit donner lieu à la raréfaction de l'air, à la dilatation & au bourſoufflement des matieres glaireuſes dont il étoit inviſqué, & augmenter encore par-là la tenſion, le ſpaſme, & la cauſe qui les produiſoit.

Cependant les ſelles aqueuſes étant ſi faciles & inodores, n'annonçoient-elles pas au contraire le relâchement des fibres inteſtinales, ou tout au moins l'action des matieres que je ſuppoſois, & à la dépravation deſquelles j'attribuois tout le déſordre du canal inteſtinal? Cette réflexion auroit pu faire impreſſion; mais les ſignes de ſaburre qui avoient précédé la boiſſon

des eaux, le défaut de purgation avant de les prendre, & l'action des eaux qui avoit été lente par les urines, & nulle par les ſelles, devoient affermir dans la premiere maniere de penſer.

Je jugeai donc que l'irritation du canal inteſtinal avoit augmenté ſon mouvement périſtaltique ; que les matieres contenues, viſqueuſes & bourſouffléées ne pouvoient ſuivre cette impulſion à raiſon des contractions ſpaſmodiques, & de leur propre tenacité ; que les ſéroſités pouvoient donc ſeules s'en exprimer, & formoient un flux de ventre dont la qualité & la quantité répondoient à l'abondante boiſſon dont la malade venoit d'uſer, & dont les mélanges n'avoient pu s'opérer avec les matieres contenues, ſoit à raiſon du peu d'activité de l'une, ſoit à raiſon de la viſcoſité des autres.

D'après ma maniere de voir, il falloit abattre & calmer l'éréthiſme du canal inteſtinal, & expulſer enſuite les matieres qui y avoient donné lieu.

Je mis d'abord la malade à l'uſage d'une infuſion de camomille, priſe tiéde & à petits verres de quart d'heure en quart d'heure ; & j'ordonnai une potion antihyſtérique, compoſée avec une once ſyrop de nymphæa, autant d'eau de fleurs d'orange, vingt gouttes de teinture de caſtor,

& demi-drachme de la liqueur anodyne minérale d'*Hoffman* ; le tout dans ſix onces d'eau de tilleul. Cette potion fut priſe par cuillerées aſſez rapprochées d'abord, & placées enſuite de demi-heure en demi-heure.

Par l'uſage de ces deux remedes je vis, avant la nuit, l'abdomen ſe détendre & diminuer de la moitié de ſon volume ; les ſelles devinrent auſſi moins fréquentes, mais toujours de la même nature, ſans expulſion de vents ni par le haut, ni par le bas : je laiſſai la malade le ſoir dans cet état, avec un pouls mieux réglé, plus fort & plus développé.

Elle repoſa aſſez pendant la nuit, prit quelques bouillons légers auxquels on ajoutoit de l'infuſion de camomille, & on continua la potion & la tiſane : je trouvai, le matin, le ventre très-ſouple, & preſque réduit à ſon volume naturel. Mais ce qu'il y eut de plus remarquable, ce fut un flux de matieres ſtercorales, noires, glaireuſes & très-fétides, dont on me fit voir quelques ſelles que la malade avoit déjà rendues ; j'ordonnai trois verres d'une décoction de tamarins un peu nitrée ; on ajoutoit dans chaque verre une once de ſyrop de chicorée compoſé de rhubarbe, & un peu d'eau de fleurs d'orange. Les ſelles furent abondantes toute

la matinée ; la malade prit un lavement le ſoir, & quelques verres d'infuſion de camomille. Elle fut purgée le lendemain avec une médecine appropriée qui entraîna encore des matieres très-fétides, & elle fut tout-à-fait délivrée du flux de ventre, & de l'état alarmant qui avoit précédé.

OBSERVATION

Sur une maladie nerveuſe ; par m. CAZAUBIEL, *médecin du roi, à Saint-Hubert-le-Roi.*

LE 1er mars 1777, Mlle *** d'un tempérament aſſez ſanguin, âgée de vingt-quatre à vingt-cinq ans, ayant toujours joui d'une bonne ſanté, prenoit depuis fort long-temps les ſavonneux & les fondans pour une tumeur exiſtante à-peu-près ſur la partie moyenne de la clavicule gauche. Ces remedes amenerent inſenſiblement ſes nerfs au plus haut degré de ſpaſme.

L'imagination de la malade ſe dérangea totalement, mille idées ſingulieres ſe préſentoient à ſon eſprit ; des craintes chimériques qui ſe répétoient à cha-

que inſtant ſans occaſion, & que le moindre bruit, mais le tonnerre ſur-tout, aggravoient beaucoup, la tourmentoient cruellement : elle ne pouvoit prendre aucun ſommeil, & n'en laiſſoit également prendre aucun à ſes parens. Le ſpaſme de la veſſie étoit ſi grand, que dans le court eſpace d'un dîner ordinaire, elle ſe levoit dix à douze fois pour ne rendre qu'une ou deux cuillerées d'urine claire & limpide : il y avoit ſuppreſſion des regles. Elle mangeoit avec grand appétit, & cependant maigriſſoit à vue d'œil. Le ventre étoit pareſſeux, le pouls petit & foible, la ſanguification & la nutrition ſe faiſoient très-mal.

J'ai employé les adouciſſans, les relâchans, les anti-ſpaſmodiques doux & modérés de toute eſpece, les bains d'abord depuis le 26, le 27, ou tout au plus 28e degré du thermometre *de Réaumur*; enſuite par degrés moins chauds & preſque froids : les bains duroient trois heures, trois heures & demie. Les boiſſons ont été les infuſions de caille-lait jaune, de mille-feuille, de tilleul, le petit-lait, l'eau de veau, de poulet, autant que ſon eſtomac en a pu ſupporter, & il a pu beaucoup. Les demi-lavemens, deux ou trois par jour, avec la graine de lin ſimplement;

j'ai preſcrit le régime le plus adouciſſant, évitant le vin & tout ce qui pouvoit irriter les nerfs ; l'exercice tous les jours, juſqu'à amener un peu de laſſitude : la diſſipation n'a point été négligée. Malgré tous ces remedes, il a fallu trente-cinq jours de traitement ſuivi, avant d'obtenir une heure de ſommeil ; & la ceſſation graduée de tous les accidens, n'a eu lieu qu'au bout de cinq mois.

L'embonpoint étoit pour lors revenu ; le pouls s'étoit développé ; toutes les fonctions s'exécutoient à-peu-près naturellement ; mais quelques diſparates ſe montroient de temps en temps encore, & les regles ne reparoiſſoient point. Je mis la malade à l'uſage de l'éthiops martial, dont j'augmentai la doſe depuis ſix grains juſqu'à douze ; elle prit un grain d'extrait d'elixir de propriété, avant le repas de midi & du ſoir. Elle n'en eut pas fait uſage ſix ſemaines, que les regles reparurent en quantité convenable. J'ai toujours fait continuer les bains preſque froids, les autres adouciſſans, l'éthiops ſeul enſuite, & j'ai eu la ſatisfaction, au 15 d'octobre, d'avoir rendu ma malade à l'état de ſanté parfaite.

Mais cette tumeur qu'eſt-elle devenue ? elle s'eſt diſſipée d'elle-même, je n'ai employé aucun topique, je l'ai regardée

comme un empâtement du tiſſu cellulaire, qui n'avoit tant augmenté que parce que le ſpaſme des vaiſſeaux ne permettoit pas la libre circulation des humeurs.

ANALYSE

De l'eau minérale du puits de m. COVY, *à la Rouſſele ; par m.* CAZALET *de l'académie des ſciences de Bordeaux, & démonſtrateur de chymie de la méme ville.*

LE plan d'analyſe que je préſente, peut être généralemeut adopté pour toutes les eaux qu'on voudra reconnoître; il me paroît plus ſimple & plus aiſé, que tous ceux qui exiſtent encore : j'ai banni de ces travaux longs & pénibles, une foule de réactifs qui ne font qu'embarraſſer l'artiſte, & l'induire ſouvent en erreur. Je donne de plus, l'explication de ceux que j'ai adoptés. J'ai également rejetté comme inutile, une opération à laquelle on a attaché la plus grande importance, & pour laquelle les phyſiciens ont le plus travaillé, qui eſt l'uſage des peſe-liqueurs; on a cru qu'ils ſervoient à faire reconnoître la pureté de l'eau par ſa légéreté : tous les chymiſtes les recommandent comme

une des principales & des premieres opérations. Je ſuis étonné qu'ils n'aient pas fait attention que de l'eau diſtillée qui n'a pas été en contact avec l'air, eſt quelquefois plus peſante que de l'eau de fontaine, qui contient preſque toujours de la ſélénite, de la terre calcaire, & quelquefois d'autres ſels. La légéreté des eaux ordinaires n'eſt pas en raiſon de leur pureté, mais en raiſon de la quantité d'air qu'elles contiennent, & qui eſt abſolument néceſſaire à leur ſalubrité. L'eau de certaines fontaines, quoique très-pure, eſt peſante à l'eſtomac, parce qu'elle ne contient pas aſſez d'air; de-là naît la néceſſité d'expoſer à l'air l'eau des puits avant d'en faire uſage pour boiſſon ordinaire.

Une autre obſervation prouve encore l'inutilité des peſe-liqueurs dans l'analyſe des eaux minérales. *Rouelle* le jeune avoit obſervé que certains ſels mêlés à l'eau en petite quantité, ont la ſinguliere propriété de faire baiſſer les peſe-liqueurs, quoiqu'ils augmentent réellement la peſanteur ſpécifique de l'eau. Il n'y a que les ſels déliqueſcens qui aient cette propriété, tels que le nitre calcaire, & le ſel marin calcaire; cela ne peut être attribué qu'à un peu de diminution de l'adhérence des molécules de l'eau.

La premiere opération à faire, lorſqu'on

veut analyſer une eau, eſt de décrire l'expoſition de la ſource, la nature du terrein où elle paſſe, & d'où elle ſort : je ne l'ai pas fait dans cette occaſion, parce qu'on ne peut guere faire ces opérations au fond d'un puits.

La ſeconde, de déterminer la température de l'eau à ſa ſource, à l'aide d'un bon thermometre à mercure : l'eau dont il eſt queſtion eſt conſtamment à la température de 9 à 10 degrés.

La troiſieme d'examiner la nature de l'air qui avoiſine de plus près la ſource. L'air du puits de m. *Covy*, pris à la ſurface de l'eau, eſt du gas méphitique mêlé avec un peu de gas inflammable.

Enſuite on eſſaie l'eau avec les réactifs indiqués ci-deſſus :

ANALYSE de l'eau de m. COVY, *par les réactifs.*

Ou mieux,

ESSAIS de l'eau par les réactifs.

1er. Le ſyrop violat, mêlé à l'eau minérale, a pris ſur le champ la couleur verte ; ce qui prouve que l'eau minérale en queſtion contient de la terre calcaire, ou abſorbante ; ou du ſel marin terreux, ou de l'alkali, ou de l'ochre.

2e. La teinture de tourneſol, mêlée

avec l'eau minérale, n'a nullement été altérée, elle n'a perdu que l'intenſité de ſa couleur; ce qui prouve qu'elle ne contient aucun atôme d'acide libre.

Le teinture de tourneſol ſert à démontrer la plus petite partie d'acide que pourroit contenir une eau; le ſyrop de violettes n'a pas la même faculté, puiſque de l'eau diſtillée à laquelle on ajoute un peu de ſel marin calcaire, & un atôme d'acide quelconque, verdit le ſyrop violat, au lieu que la teinture de tourneſol rougit.

3e. La noix de galle, miſe à infuſer avec l'eau minérale, a donné, au bout de douze heures, une couleur violette tirant ſur le noir; ce qui prouve que l'eau contient du fer.

4e. L'alkali pruſſien cryſtalliſé & bien purifié, mêlé à l'eau minérale, n'y a produit aucun changement; ce qui prouve que l'eau minérale ne contient aucun ſel métallique.

On ſait que l'alkali pruſſien, cryſtalliſé & égoutté ſur du papier à filtrer, ſert à développer le plus petit atôme de fer dans l'état ſalin que pourroit contenir une eau minérale. J'ajouterai que le ſel crayeux martial même, eſt changé ſur le champ en bleu de Pruſſe.

5e. Une goutte de vinaigre diſtillé,

mêlé à trois onces d'eau minérale, à laquelle j'ai ajouté deux gouttes de teinture de tournesol, n'a nullement été altérée; ce qui prouve que l'eau contient de l'alkali libre.

Le vinaigre distillé sert à démontrer si l'eau qui a la propriété de verdir le syrop violat, contient de l'alkali libre; il faut, pour cette expérience, beaucoup de précision & d'attention: on prend deux ou trois onces d'eau minérale, à laquelle on ajoute à l'aide d'une paille, ou mieux d'un tube de thermometre, une goutte de bon vinaigre distillé; on y ajoute ensuite, de la même maniere, deux gouttes de teinture de tournesol. Si l'eau contient de l'alkali libre, la teinture n'est nullement altérée; dans le cas contraire, elle est sur le champ changée en rouge. On en juge par comparaison, en faisant le même essai avec de l'eau distillée.

6e. Le sel fixe de tartre, mêlé à l'eau minérale, a formé un précipité très-abondant, qui ne peut être que de la terre, puisque l'alkali prussien, dans l'essai n° 4, n'en a rien précipité. Cela prouve que l'eau contient un ou plusieurs sels à base terreuse.

7e. L'eau minérale mêlée au nitre lunaire, étendu dans l'eau distillée & filtrée, a précipité l'argent en caillots, & la li-

queur eſt reſtée laiteuſe ; elle s'eſt éclaircie après douze heures de repos ; le précipité a été taché en noir dans quelques endroits. Cela prouve que l'eau contient des ſels vitrioliques, des ſels marins, & une très-petite quantité de matiere inflammable minérale, telle que le ſoufre, ou le gas inflammable : on peut aſſurer que ce n'eſt pas du ſoufre, puiſqu'elle n'en a aucune odeur.

8e. L'eau minérale, mêlée avec l'eau de chaux, a été troublée ſur le champ ; il s'eſt formé, dans ce mélange, un précipité très-ſenſible : ce qui prouve que l'eau contient du ſel à baſe de magnéſie, ou d'argille.

L'eau de chaux, mêlée aux eaux minérales, ſert à faire reconnoître ſi elles contiennent des ſels à baſe d'argille & de magnéſie, parce que la terre calcaire a plus d'affinité avec les acides que n'en ont l'argille & la magnéſie, ou terre abſorbante.

9e. L'eau minérale, mêlée avec la ſolution de ſavon blanc dans l'eau diſtillée, a produit un précipité très-floconneux, l'eau s'eſt éclaircie ſur le champ. Cela prouve encore que l'eau contient des ſels à baſe terreuſe.

Le ſavon blanc ſert à démontrer la préſence des ſels terreux & métalliques dans

les eaux minérales, mais les sels neutres parfaits échappent à son action ; ensorte que cette expérience, qui est regardée comme la meilleure pour reconnoître la pureté de l'eau, n'a nullement l'étendue qu'on lui a donnée. L'eau récemment distillée se mêle parfaitement bien avec le savon, elle est cependant moins bonne à boire que l'eau de puits.

10°. Il résulte de tous ces essais, que l'eau minérale contient du sel marin ou de cuisine, du sel marin calcaire, des sels vitrioliques à base de terre calcaire, & à base de magnésie, de l'alkali libre, du fer dans l'état d'ochre, & un peu de gas inflammable.

Après avoir essayé les eaux minérales par les réactifs, il reste à déterminer la quantité des substances qui les composent, & presque toujours à y en développer d'autres qui échappent à l'action de presque tous les réactifs.

Voici de quelle maniere je procede.

1. L'eau minérale dont il est question, n'a laissé rien précipiter par le repos.

2. J'ai pris huit livres d'eau minérale, le 7 mai 1780, après environ cinq semaines de pluie très-abondante ; je l'ai mise dans une cornue très-forte en verre, de la contenance de dix livres ou cinq pintes, placée dans un bain de sable, j'ai adapté

au

au bec de cette cornue un ballon tubulé de la contenance de ſix livres; j'ai ajuſté à la tubulure du ballon, un tube coudé que j'ai conduit dans une machine hydro-pneumatique. Après que tout a été ainſi diſpoſé, j'ai fait le vuide dans la partie ſupérieure de la cornue & du ballon, à l'aide de la chaleur produite par deux réchauds pleins de charbons embraſés. J'en ai retiré trois pintes & demi d'air. Quand j'ai vu que, malgré la violence de la chaleur, il n'en eſt plus ſorti, j'ai bouché le bout du tube communiquant dans l'appareil hydro-pneumatique, avec de la cire très-molle, ſoutenue par un linge ficelé, pour empêcher que l'eau de la machine hydro-pneumatique ne remplaçât le vuide produit par la raréfaction, de maniere cependant qu'une impulſion un peu forte de dedans les vaiſſeaux au-dehors, pût chaſſer le tampon de cire, ſans faire éclater les vaiſſeaux, j'ai enſuite échauffé la cornue pour faire diſtiller l'eau, en ayant l'attention de rafraîchir le ballon avec de l'eau très-fraîche, pour condenſer l'eau réduite en vapeurs. Quand le ballon a été rempli d'eau à-peu-près aux $\frac{7}{6}^{mes}$, le tube s'eſt débouché. Il a paſſé tout-à-coup, dans un récipient cylindrique, environ demi-pinte d'air; j'ai continué la diſtillation juſqu'à ce que le récipient fût plein d'eau,

l'air continuoit à paſſer en petites bulles à meſure que le récipient ſe rempliſſoit. Les vaiſſeaux ont été enſuite délutés pour mettre à part chaque produit. J'ai obtenu $\frac{6}{10}$ mes de pinte d'air, duquel il faut ſouſtraire une demi-pinte ou $\frac{5}{10}$ mes qui étoient reſtés dans les vaiſſeaux. Reſte un dixieme de pinte d'air, qu'a produit l'eau minérale.

3e. Une portion de l'air qu'a produit l'eau minérale, & qui eſt mêlé à l'air athmoſphérique mis en contact avec la flamme d'une bougie, a fait une très-légere exploſion qu'on a entendu à la diſtance de ſix à huit pieds; ce qui démontre que l'eau minérale contient du gas inflammable. J'ai introduit dans l'air qui eſt reſté une très-légere lame d'argent aſſujettie ſur une plaque de liége, elle a été ſenſiblement noircie dans l'eſpace de douze heures; ce qui démontre encore dans cet air la préſence du gas inflammable.

4e. L'eau qui a paſſé dans le récipient ne differe en rien de l'eau diſtillée.

5e. Ce qui a reſté dans la cornue a été mis dans une capſule de verre; j'ai rincé à pluſieurs repriſes la cornue avec de l'eau diſtillée, que j'ai mêlée avec les autres matieres ſalines de la capſule; je l'ai miſe dans un bain-marie pour faire évaporer juſqu'à ſiccité. J'ai obtenu une once 64 grains de matieres ſalines ou terreuſes qui

attiroient prodigieuſement l'humidité de l'air.

6e. Quatre gros de la matiere ſaline ou terreuſe précédente, miſe avec huit onces d'eau diſtillée à froid, ont laiſſé un dépôt terreux qui a été verſé ſur un filtre qui auparavant avoit été lavé avec l'eau diſtillée, ſéché au bain-marie, & qui peſoit 50 grains $\frac{3}{8}$. Le dépôt & le filtre, après pluſieurs lotions & une deſſication parfaite au bain-marie, ont peſé 67 grains $\frac{3}{8}$; ce qui fait 17 grains de matiere inſoluble dans l'eau diſtillée: toutes les eaux des lotions, & celles qui tenoient les matieres ſolubles de ce dernier travail, ont été mêlées & miſes à part.

7e. Les 17 grains de matiere terreuſe, qui ſont reſtés ſur le filtre mis à digérer dans le vinaigre diſtillé, ont fait une vive efferveſcence. Il s'eſt combiné au vinaigre 14 grains $\frac{1}{2}$ de terre calcaire, & il eſt reſté ſur le filtre, après pluſieurs lotions, deux grains & demi de matiere inſoluble dans le vinaigre: les lotions & la diſſolution de la terre ont été mêlées & miſes à part.

8e. Les deux grains & demi de matiere inſoluble étant digérés avec de l'acide marin affoibli, pendant une demi-heure, l'acide décanté & mêlé avec de l'alkali pruſſien, a produit du bleu de Pruſſe

très-beau ; le sédiment versé sur un filtre bien lavé & séché au bain-marie, qui pesoit 9 grains $\frac{1}{2}$, a pesé avec la substance insoluble dans l'acide marin, après une exacte lotion & dessication au bain-marie, onze grains : ce qui démontre que le dépôt contenoit un grain d'ochre. Les autres liqueurs restantes ne contiennent pas un atôme de fer ; je les ai essayées, non pas les mêmes, mais d'autres produites avec deux gros du dépôt, restant des 8 livres d'eau desséchée : le grain $\frac{1}{2}$ de matiere qui est restée sur le filtre, est de la sélénite très-pure.

9e. Les 14 grains $\frac{1}{2}$ de la terre qui s'est dissoute avec le vinaigre distillé, ont été précipités avec le sel fixe de tartre ; cette terre bien lavée a été dissoute avec de l'acide vitriolique affoibli, cette combinaison a produit par l'évaporation & la cristallisation, une très-belle sélénite : ce qui prouve que cette terre est de nature calcaire.

10e. La liqueur restante du n° 6, ou l'eau qui contient toutes les matieres solubles des 4 gros de matiere saline, a été mise à évaporer, elle a produit dans le progrès de l'évaporation, en plusieurs reprises, 15 grains de sélénite, & un grain & demi qui est resté du dépôt n° 8, & qui avoit été traité avec l'acide

marin : en tout 16 grains $\frac{1}{2}$ de sélénite.

11e. La liqueur précédente, mise à évaporer dans une étuve chauffée au 45me degré de la division de *Réaumur*, a produit deux gros de très-beau sel marin, & quatre grains de sel cathartique amer, ou d'epsom.

12e. L'essai n° 5 a démontré dans l'eau minérale la présence d'un alkali libre ; pour savoir la quantité qu'elle en contient, j'ai pris 8 livres d'eau minérale, j'y ai versé du vinaigre distillé jusqu'à ce que l'eau changeât en rouge la teinture de tournesol, l'eau a été mise à évaporer à plusieurs reprises, j'ai obtenu à-peu-près tous les sels ci-dessus, & 14 grains de terre foliée cristallisée ; ce qui fait à-peu-près 8 grains d'alkali minéral sur 8 livres d'eau.

13e. La liqueur précédente épuisée des sels cristallisables, mise à évaporer à un degré de chaleur capable de volatiliser l'eau sans décomposer le sel terreux, a pesé un gros 32 grains & $\frac{1}{2}$.

14e. Ce sel terreux, précipité par le sel fixe de soude, a fourni de la craie, & la liqueur a produit, par l'évaporation & la cristallisation, du vrai sel marin ; ce qui démontre clairement que ce sel terreux est du sel marin calcaire tout pur, & que quatre livres d'eau en ont fourni un gros 28 grains & $\frac{1}{2}$.

RÉSUMÉ.

Il réſulte de cette analyſe que quatre livres d'eau contiennent :

1°. $\frac{1}{10}^{e}$ de pinte d'air qui eſt en partie du gas inflammable, & le reſte à coup sûr de l'air athmoſphérique.

	gros	grains	fract.
2°. Ochre, ou chaux de fer		1	
3°. Terre calcaire, ou craie		14	$\frac{1}{2}$
4°. Sélénite		16	$\frac{1}{2}$
5°. Sel marin, ou de cuiſine	2		
6°. Sel d'epſom		4	
7°. Sel fixe de ſoude ou natrum		4	
8°. Sel marin calcaire	1	32	$\frac{1}{2}$
TOTAL des produits	4	00	$\frac{1}{2}$
Il faut ſouſtraire de ces produits les 4 grains d'alkali		4	0
RESTE	3	68	$\frac{1}{2}$
PERTE ſur le total des 4 gros		3	$\frac{1}{2}$

On trouve dans l'hiſtoire de la ſociété royale de médecine, *page* 189, l'analyſe des mêmes eaux par m. *Betbeder*, correſpondant de cette ſociété à Bordeaux. Je vais la rapporter mot pour mot, afin qu'on puiſſe la comparer avec la mienne.

« Les eaux de puits ne ſont employées » en boiſſon. Il y en a deux dont les eaux » ſont purgatives; elles ſont connues ſous » le nom d'*eaux minérales de la Rouſ-*

» *ſelle*. Deux bouteilles bues par verrées
» à un quart d'heure de diſtance, purgent
» aſſez fortement l'homme le plus vigou-
» reux ; elles ſont ſalées & ſans odeur ;
» leur peſanteur ſpécifique eſt à celle des
» autres puits comme 15 à 16 : ſi on les
» fait évaporer à la chaleur du ſoleil, il
» ſe forme à la ſurface des trémies ou py-
» ramides cubiques, compoſées de cryſtaux
» de même forme, qu'il eſt aiſé de diſtin-
» guer ſans le ſecours de la loupe. Ces
» trémies different de celles que l'on voit
» ſe former à la ſurface de l'eau marine,
» en ce que les trémies de l'eau de la
» Rouſſelle ne conſervent pas aſſez leur
» agrégation pour ſe précipiter en entier ;
» ce qui vient, ſuivant m. *Bethéder*, de ce
» que quelques molécules de terre ſont in-
» terpoſées dans leur cryſtalliſation. Le
» ſel de ces eaux décrépite ſur les charbons
» ardens, ſi l'on en fait diſſoudre une cer-
» taine quantité dans de l'eau diſtillée, &
» qu'on y ajoute une diſſolution d'argent,
» il ſe fait un précipité blanc. Elles four-
» niſſent, avant l'évaporation, un préci-
» pité ſemblable au moyen de l'alkali fixe.
» Si l'on verſe de l'huile de vitriol ſur le
» ſel qu'on a obtenu par l'évaporation, &
» ſi on laiſſe la liqueur dans un lieu frais,
» il ſe forme des cryſtaux oblongs à plu-

» sieurs pans, qui ressemblent en tout au
» sel de *Glauber;* & on précipite de l'eau
» mere de la cryſtallisation par l'huile de
» tartre, une ſubſtance terreuſe qui ne
» cryſtalliſe plus, & qui paroît au premier
» coup-d'œil une ſorte de magnéſie, quoi-
» que le précipité ſoit un véritable ſélé-
» nite formé par l'acide vitriolique, & une
» ſubſtance calcaire très-fine; ce qui eſt
» prouvé par la décompoſition qu'en opere
» encore la diſſolution d'argent. Enfin ſi
» l'on verſe quelques gouttes d'acide vi-
» triolique ſur le ſel des eaux de la Rouſ-
» ſelle deſſéché, en faiſant cette expé-
» rience dans une cornue de verre tubulée
» garnie de ſon récipient, le produit qui
» en réſulte eſt un véritable eſprit de ſel,
» ou l'acide malin. Ces expériences ſont
» aſſez concluantes pour déterminer le vé-
» ritable caractere du ſel contenu dans
» les eaux de la Rouſſelle; & nous nous
» croyons fondés à aſſurer que ſur environ
» une demi-once de ſel que chaque pinte
» de ces eaux fournit, les quatre cinquie-
» mes ſont de véritable ſel marin, & le
» reſte un ſel ſéléniteux ».

Il réſulte de l'analyſe de m. *Betbeder*, que l'eau purgative des puits de la Rouſſelle ne contient que demi-once par pinte de ſels, dont les $\frac{4}{5}$ ſont, ſuivant lui, du ſel

marin & de la ſélénite, comme il le dit à la fin de ſon analyſe, *page* 190. Il lui reſtoit à rendre compte.

1°. Du gas inflammable.
2°. De l'ochre.
3°. De la terre calcaire.
4°. Du ſel d'epſom.
5°. Du ſel fixe de ſoude, ou natrum.
6°. Enfin du ſel marin calcaire.

OBSERVATIONS

Qui prouvent l'efficacité de l'application des ſangſues contre la manie même héréditaire, & l'épilepſie; par m. JAYMES, *ancien éleve des écoles de chirurgie de Paris, & maître en chirurgie du Mont-de-Marſan, à l'Encouac en Marſan.*

LE 27 ſeptembre 1778, je fus demandé à Barrere, lieu ſitué en cette paroiſſe de l'Encouac, pour voir une fille âgée de quatorze à quinze ans, d'un aſſez bon tempérament, & affectée d'une vraie manie non fébrile, depuis environ une quinzaine de jours. Sa mere avoit été pluſieurs fois attaquée de l'affection mélancolique, ſuivie de la ſtupidité, &c.; ce qui faiſoit

craindre que la folie ne devînt habituelle & incurable.

Je m'informai de ſes parens du commencement & du progrès de ſa maladie; j'appris que l'éruption des regles n'avoit pas encore eu lieu chez elle, & que les accidens actuels avoient été précédés par des douleurs de colique; que depuis, elle avoit perdu le bon ſens, couroit ſans ceſſe de côté & d'autre en marmotant, ne mangeoit que des fruits mal ſains, & d'autres choſes extraordinaires; enfin qu'ils ne pouvoient en aucune maniere obtenir d'elle le moindre raiſonnement quand ils la queſtionnoient. J'entrai dans ſa chambre, mais auſſi-tôt elle s'évada, s'enfuit dans un bois où l'on fut la chercher; &, lorſqu'on l'eut ramenée, il ne me fut pas poſſible d'obtenir d'elle aucune réponſe. Cependant, j'obſervai que ſes yeux étoient fixes & hagards, ſon front & ſes ſourcils relevés, ſes joues très-tendues, ainſi que ſes bras, ſes mains & les autres parties muſculaires. Cet état, joint à ce que j'ai dit ci-deſſus, me fit juger que la maladie étoit vraiment une manie héréditaire, déterminée par l'afflux du ſang menſtruel vers les parties de la génération. Pour produire la premiere évacuation, je preſcrivis la ſaignée du pied, mais il ne fut pas plus poſſible de la pratiquer, que de

lui faire prendre intérieurement aucun remede. Que réſoudre en pareille circonſtance ? En réfléchiſſant ſur les reſſources que l'art pouvoit m'offrir, l'application des ſangſues me parut devoir être d'une grande utilité. Je ne courois, en les appliquant malgré ſa volonté, aucun des riſques qui auroient pu réſulter de la piquure faite avec la lancette : en conſéquence j'en fis apporter une demi-douzaine bien dégorgées, que je mis dans un ſeau, en la ſollicitant toujours de ſe faire tremper les pieds dans l'eau. Moitié de force, moitié de gré, on parvint à les y plonger ; auſſi-tôt ces inſectes s'attachérent, & au bout d'un demi-quart d'heure, je coupai leurs queues avec des ciſeaux ſans que la malade s'en apperçût. A meſure que le ſang ſortoit, ſa tête ſe dégageoit : une ſaignée du pied qu'elle ſe laiſſa faire volontairement quatre jours après, acheva de rétablir ſa raiſon ; enſuite le flux menſtruel venant à ſe déclarer vers la fin d'octobre, fut ſuivi du ſuccès le plus complet. Depuis, cette fille a joui de la meilleure ſanté.

La nommée *Garrebos*, qui fait le ſujet de la ſeconde obſervation, étoit âgée de dix-neuf à vingt ans, d'un tempérament ſenſible & très-irritable. Etant à labourer dans un champ avec d'autres perſonnes

parmi lesquelles il s'en trouvoit une sujette à de fréquentes attaques d'épilepsie, elle fut témoin d'un accès des plus considérables, qui lui causa une très-grande peur, & la mit hors d'état de continuer son travail. En arrivant chez elle, un frisson violent la saisit : la fievre suivit accompagnée d'une chaleur excessive, de céphalagie, de pesanteurs de tête, de douleurs dans les reins & dans les membres, d'un bruit sourd dans les oreilles, de rêves très-incommodes, & à la fin desquels il survenoit quelques légers mouvemens convulsifs dans les tendons des poignets. Ces symptômes augmenterent constamment, ainsi que la fievre, pendant l'espace de douze jours. La malade, qui n'avoit pris que de l'oxicrat sans aucun aliment depuis le moment de l'accident, tomba dans l'assoupissement : cet état, joint à des mouvemens épileptiques très-fréquens, firent craindre une mort prochaine.

Alors, le 17 novembre 1778, on m'appella; la situation de la malade me parut d'autant plus grave, que non-seulement elle avoit perdu la parole, mais qu'encore lorsque les mouvemens convulsifs avec écume à la bouche avoient cessé, l'assoupissement continuoit; il n'étoit pas possible de lui faire prendre les anti-spasmodi-

ques & les anti-épileptiques intérieurement. La difficulté d'avaler, qui étoit extrême, venoit en grande partie de la contraction preſque continuelle des muſcles releveurs de l'os maxillaire inférieur : il me reſtoit, pour diſſiper l'aſſoupiſſement, à employer les véſicatoires aux gras des jambes, ou l'application des ſangſues vers les malléoles. L'efficacité de ces dernieres, dans la maladie qui fait le ſujet de l'obſervation précédente, me détermina à les préférer, & à les appliquer de la même maniere, & avec les précautions ci-deſſus expoſées. Mon attente ne fut point vaine; après que le ſang eut coulé un certain tems, la malade reprit l'uſage de la parole; le ſur-lendemain ces accidens furent beaucoup diminués, & enſuite totalement diſſipés au moyen d'une ſaignée pratiquée au pied : elle jouit actuellement d'une parfaite ſanté.

Si je rapporte ces obſervations, ce n'eſt pas que je prétende qu'elles fourniſſent un moyen nouveau pour guérir ces maladies, au contraire je ſais que les médecins & les chirurgiens, les plus anciens comme les modernes, s'en ſont ſervis avec ſuccès, & les recommandent dans une infinité de maladies (1) : auſſi je n'ai pas cru

(1) Il paroît vraiſemblable que l'invention de la ſaignée a été inſpirée par la piquure de ces inſectes hermaphrodites, vivipares & aquatiques.

néceſſaire d'expoſer les regles ſelon leſquelles on doit en faire uſage. Mon but principal a été de rappeller aux gens de l'art que ce moyen, tout ſimple qu'il eſt, peut être réellement d'une grande utilité, principalement dans le traitement des affections comateuſes, ſoporeuſes, carotiques & autres, où il ne ſeroit guere poſſible de tenter d'autres remedes, ni d'employer la ſaignée, comme je l'ai précédemment obſervé.

OBSERVATION

*SUR une fracture de l'*humerus ; *par m. FLEURS, maître en chirurgie, cidevant accoucheur de la ville à Venlo, préſentement chirurgien dans un régiment Suiſſe au ſervice de LL. HH. Puiſſances, à Maſtrick.*

Quum morbus ſit effectus à ſuâ causâ pendens, ens eſt ſingulare ab omni alio diſtinctum, ideòque in ſuâ propriâ ſingulari naturâ accuratè cognoſcendum, ut curari queat.

BOERHAAVE, *Inſtit. med.* §. 871.

JE fus demandé, le 19 novembre 1774, pour voir le nommé *Krans*, maître tailleur à Venlo, âgé d'environ quarante-trois ans. Il avoit le bras droit fort gros; une tumeur œdémateuſe s'étendoit depuis l'épaule juſqu'aux bouts des doigts, avec une

légere inflammation, & des douleurs tantôt ſourdes, tantôt aiguës, qui ſe faiſoient ſentir profondément tout le long de l'*humérus*. Le malade ignoroit abſolument la cauſe de ſon état, & diſoit que cela étoit ſurvenu ſpontanément dans l'eſpace de quelques jours. Sa phyſionomie dénotoit une conſtitution cacochyme; il étoit ſans appétit, foible & abbattu, avec peu de fievre, ce qui m'engagea à lui donner quelques gouttes d'un elixir fortifiant & ſtomachique, & à lui faire appliquer une fomentation réſolutive & anti-phlogiſtique ſur le bras malade : le lendemain & ſurlendemain l'œdême devint plus conſidérable, les douleurs & l'inflammation n'augmentant pas. Alors je me jugeai trop jeune dans la pratique pour me fier à mes ſeules conjectures ſur des accidens ſi graves, ſans cauſe manifeſte, qui menaçoient cet ouvrier de ſa ruine ou de ſa mort, & je fis appeller m. *Dommari*, médecin de l'hôpital militaire de la même ville. Ce praticien expérimenté, après avoir attentivement tout examiné, ne put pas ſe décider ſur la nature & l'origine du mal plus que moi; il ordonna cependant des ſcarifications ſur le dos de la main, pour diminuer l'œdême, trouva bon de continuer les fomentations réſolutives & fortifiantes, & régla les remedes internes

convenables à l'état du malade que les douleurs conſumoient de plus en plus.

Le 3 décembre j'apperçus une légere fluctuation à la partie antérieure du bras, au-deſſus de l'articulation, près du condyle externe de l'os *humerus*; j'y fis une inciſion qui donna jour à un peu de matiere purulente bien conditionnée, ſans mauvaiſe odeur. Le 11 du même mois il ſe forma encore une petite ſuppuration à côté de l'autre; elle fut de même ouverte: mais ni l'une ni l'autre n'apporta aucun changement. Le bras reſtoit également gros, les douleurs étoient très-vives, & il ſurvenoit tantôt une diarrhée, tantôt des ſueurs colliquatives: enfin la conſomption s'empara de plus en plus du malade, & pour ſurcroît, tous les remedes ne purent empêcher ni arrêter la gangrene & le ſphacele qui ſe montrerent à l'os ſacrum. Mais quelle fut ma ſurpriſe, quand je voulus panſer ce bras, le 2 janvier 1775 au matin, de trouver l'os *humerus* fracturé un peu au-deſſus de l'inſertion du muſcle deltoïde! Alors le malade ſe reſſouvint qu'il étoit tombé ſur ce même bras environ quatorze ans auparavant, en bas d'une muraille d'environ ſept à huit pieds de haut. Cet accident ne l'avoit pas forcé d'appliquer beaucoup de remedes, & il n'avoit rien reſſenti depuis, ſi ce n'eſt de

temps

temps en temps en levant le bras pour travailler, une eſpece de craquement dont il ne s'étoit point inquiété. Sa maladie n'étoit plus une énigme; je lui fis faire une machine de fer blanc, dans laquelle le bras fracturé fut placé le plus commodément poſſible, juſqu'au 14 du même mois qu'une mort, l'unique conſolation dans de ſemblables circonſtances, mit fin à ſes miſeres (1).

Après ſa mort j'ai découvert, en préſence de m. *Dommari*, l'os du bras fracturé; nous avons trouvé la fracture oblique, irréguliere, avec des eſquilles détachées en grand nombre; l'os, ſur-tout intérieurement, carié & vermoulu, ſa cavité contenoit une matiere ſanieuſe & fétide (2), les bouts fracturés étoient encore fendus dans quelques endroits.

Cette obſervation ne correſpond pas à ce que *Heiſter* dit: *Prætereà mox inflammationes graviores, ſuppurationes, fiſtu-*

(1) *Peſſima quidem mala talem fracturam ſequi poſſunt, quæ tunc docent illam adfuiſſe, ſed ſerò tamen.* Van Swieten, *commentar. in Boerhaavii*, aphoriſm. tom. 1, §. 345.

(2) *Simulque deſtructâ oleosâ tenacitate, diffluit in ſaniem tenuem, ſed putridiſſimam, patebit facilè, peſſima mala tunc neceſſariò ſequi debere.* Van Swieten, *commentar. in Boerhaavii*, aphor. tom. 1, §. 521.

las, *itemque caries ſupervenire* (1), puiſque ces ſymptômes ne ſont ſurvenus que tant d'années après, par une cauſe ſecondaire; & cependant il eſt clair que l'os a été fendu en plus d'un endroit, par la chûte, que ces fentes ont formé des angles, qu'elles n'ont pas été réunies à cauſe des mouvemens que le bleſſé n'a pas diſcontinué de faire à ſon ordinaire, & qui ont occaſionné les craquemens dont il s'eſt apperçu; qu'à la fin un mouvement forcé, ou quelqu'autre cauſe accidentelle, a produit de l'engorgement & des obſtructions (2) dans le périoſte interne, & de ſuite la corruption de la moëlle, la carie, &c. (3).

Qu'aurois-je pu faire dans ce cas où

---

(1) Vid. *inſtit. chirurg.* pag. 1, lib. 2, cap. 1, n° 5.

(2) *Cùm hæc membranula vaſculis conſtat, uti modo dictum fuit, poterunt obſtructio, inflammatio, omneſque ejus ſequelæ & hîc locum habere; undè & os contiguum malè afficietur, & proximè ſuppoſita medulla pariter vitium contrahere poterit.* Van Swieten, *comment. in Boerh.* aph. §. 523.

(3) *Quæcumque ergò cauſa liberum humorum per vaſa perioſtei, tranſitum in os, vel eorum reditum ex oſſe in perioſteum impediverit, poterit in ipſo oſſe morbos facere, licet cauſa horum morborum prima & efficiens non in ipsâ propriè dictâ oſſis ſubſtantiâ, ſed tantùm in perioſteo hæſerit.* Ibidem, §. 521.

l'on ignoroit au commencement abſolument la cauſe du mal ? Le virus vénérien, ni le ſcorbutique, ni l'arthritique, n'étoient pas à ſuppoſer ; les remedes, adminiſtrés ſelon les indications, ne produiſoient rien ; ce qui, joint à des ſymptômes funeſtes, fit alors aſſez connoître, il eſt vrai, que l'os étoit attaqué, qu'il y avoit réſorption d'une matiere putride : mais encore que faire ? une inciſion juſqu'à l'os, pour découvrir l'origine du mal, auroit pu être pratiquée ſi quelque choſe en avoit indiqué le lieu, & cette opération auroit été ſuivie peut-être de ſuccès, ſi l'intérieur de l'os n'avoit pas été ſi fort endommagé. Il falloit l'eſſayer, me dira-t-on peut-être, ſelon l'axiome (*melius eſt anceps experire remedium quàm nullum*). D'accord, ſi la carie eût commencé à la ſurface extérieure de l'os ; cet endroit auroit sûrement été indiqué. Dans le cas actuel où le mal étoit caché dans ſa cavité, les inciſions ne pouvoient rien : l'amputation auroit été l'unique moyen de ſauver la vie au malade, mais le maraſme y avoit mis obſtacle pour lors. Ce qui doit engager, en cas pareil, d'entreprendre ce remede extrême avant que le malade, par la réſorption, ſoit mis hors d'état de le ſupporter.

MÉMOIRE A CONSULTER;

Par le même.

Incrementum deinde dabat.... Ægrorum in triviis & in foro expoſitio, ut tranſeuntes de morbo compellarent, remedia, ſi nôrant, aperirent, atque ad uſum eorum exhortarentur, &c.

BOERH. *Inſtit. med.* §. 9.

Mon épouſe, âgée de quarante ans, d'un tempérament ſanguin, bilieux, vive & ſenſible, eſt accablée, depuis huit ans, d'une maladie ſinguliere & terrible dans ſes accidens; j'implore, pour elle, la pitié des gens de l'art: puiſſent leurs conſeils être plus fructueux que tous mes ſoins, & ceux de pluſieurs médecins éclairés qui n'ont pu, juſqu'à préſent, apporter aucun changement notable.

Vers le commencement de l'année 1770, étant encore fille, elle eut des fleurs blanches, le plus ſouvent de couleur jaunâtre, & très-fétides; l'uſage du kinkina, infuſé dans du vin de Mozelle, les fit diſparoître: mais elles furent immédiatement ſuivies de peſanteurs, gonflement & embarras à l'eſtomac. Cet état dura juſqu'au mois de juin 1772; alors, il eſt ſurvenu dans la région iliaque droite, un pouce à-peu-près au-deſſus de l'échancrure de l'os pubis, où ſe trouve le principe du muſcle

pectiné, une douleur interne, aiguë, qu'elle exprime par le mot de pincement. Cette douleur, qui eſt revenue périodiquement avec les regles qui ont toujours été abondantes & régulieres, n'a jamais duré que deux heures le premier jour de l'éruption, le reſte du temps la ſanté paroiſſoit entiere. Le 6 ou 7 novembre de la même année, elle éprouva un abattement conſidérable, avec laſſitude & peſanteur dans tous les membres; & deux jours après, elle eut une douleur très-vive dans l'hypochondre gauche, un doigt au-deſſous du thorax : c'étoit vers quatre heures après midi. La fievre s'y joignit, & dura juſqu'à deux heures après minuit : cette ſcene a continué huit jours avec le même période, & quelquefois la fievre l'a jettée dans le délire. Après ce temps la douleur a ceſſé tout-à-coup, ainſi que la fievre, pendant l'uſage de quelques remedes. Mais le pincement, dont j'ai parlé plus haut, n'en eſt pas moins revenu avec les regles, & il a conſervé ſon caractere & ſa durée exacte de deux heures pendant dix-huit mois. Alors tous les accidens qui marquent la paſſion hyſtérique au ſuprême degré ſe ſont montrés, les agitations, l'oppreſſion, la ſuffocation, & ſur-tout des mouvemens convulſifs généraux & particuliers, principalement dans la cuiſſe &

la jambe du côté malade. La douleur périodique n'eſt plus reſtée bornée dans ſa durée, ni réglée dans ſes retours; elle duroit ſix, dix & vingt-quatre heures; les autres accidens ne donnoient pas plus de relâche, & dans ces intervalles rares la foibleſſe étoit extrême, & portée ſouvent juſqu'à produire une défaillance complette avec perte de connoiſſance : il ſembloit auſſi que ce repos procurât de nouvelles forces aux accidens qui alloient recommencer. Cette douleur alors, tantôt paroiſſoit avec les regles, tantôt à la fin de l'évacuation : elle a continué juſqu'à treize jours de ſuite. Le ſang évacué a les qualités ordinaires, mais ſa quantité va quelquefois juſqu'à une véritable perte; & lorſque les regles ont ceſſé, elles ſont ſuivies aſſez ſouvent d'un flux jaunâtre, ſanguinolent, fétide, tel que celui que j'ai décrit au commencement de ce mémoire. Au reſte, le plus ou moins d'abondance des regles, leur ſuppreſſion entiere pendant quelques heures, n'ont jamais rien changé à l'état convulſif, ni aux douleurs. Depuis le 19 août 1778, juſqu'au mois d'avril 1779, elle fut tenue par la fievre quarte; pendant tout ce temps les regles coulerent peu, les accès de douleur furent imperceptibles : lorſque la fievre a ceſſé, les accidens ont repris leur énergie,

& n'ont pas discontinué jusqu'à présent.

J'eus occasion de la connoître au mois de février 1776, & le 12 janvier 1777 j'en ai fait mon épouse. J'espérois que les changemens qui suivent naturellement le mariage, mettroient un terme à toutes ses incommodités: *Sed in vanum laboro.* Elle m'apprit tout ce qui s'étoit passé, les remedes qui lui avoient été conseillés; c'étoit des emménagogues, & pendant les douleurs des saignées du pied: mais le tout sans succès. Depuis ce temps j'ai suivi scrupuleusement tous les symptômes & leurs variations; j'ai consulté des personnes très-versées dans l'art de guérir; ils ont regardé tous l'état spasmodique comme essentiel, tenant à la délicatesse, la sensibilité, l'irritabilité des nerfs; ils m'ont engagé à insister sur les remedes propres à corriger cet état pendant les accès qu'il produit, & dans les intervalles ils ont conseillé des toniques. Tous ces remedes, & les eaux de Spa, prises à la source sur les lieux, en avançant ses regles n'ont fait que rapprocher les scènes de douleur qu'elle éprouve.

Ce défaut de succès me confirmoit dans les idées que j'avois conçues & proposées, mais en vain, sur l'existence d'un mal local. Je redoublai d'attention pour m'en assurer, & en attendant j'administrai les

remedes que je crus les plus propres à calmer les douleurs. Le lieu de la douleur ſe marquoit quelquefois par une tumeur ſenſible au tact & brûlante ; alors je ſaignois du bras, ou j'appliquois des ſangſues ſur le lieu même. J'ai fait faire uſage des lavemens adouciſſans, carminatifs, purgatifs, des embrocations de tout genre ; j'ai employé différens emplâtres, des fomentations, l'eau froide & même la glace ſur le bas-ventre ; enfin on a eſſayé de toute ſorte d'attitude. De tous ces moyens j'ai retiré bien peu de ſuccès : l'opium à grande doſe peut ſeul aſſoupir le mal, mais les dérangemens que laiſſe ce remede dans l'économie animale, après ſon action, fait qu'elle ne veut s'en ſervir qu'à l'extrémité.

Cependant il exiſte une tumeur contiguë au corps de la matrice du côté droit ; je l'ai à la fin reconnue après pluſieurs tentatives, en poſant le matin, la malade étant à jeun, une main ſur l'endroit ſouffrant, & portant deux doigts de l'autre main juſqu'au col de la veſſie. La tumeur eſt de la groſſeur d'un œuf de poule ; peut-être appartient-elle au corps même de la matrice, engorgé & tuméfié dans cet endroit, car l'orifice en eſt tourné vers l'os ilium gauche, & lorſque je le pouſſe un peu fortement, j'occaſionne de la douleur

dans la tumeur. La position de cet orifice ne peut être telle, comme on le voit, que parce que le poids de la tumeur a entraîné la matrice, & lui a fait prendre une situation oblique dans le côté droit. J'ai réitéré bien des fois, & dans différens temps & différentes circonstances, le même examen; j'ai constamment reconnu la même chose.

J'ai, d'après ce résultat, tourné mes vues sur la ciguë tant recommandée dans des cas semblables, & ma femme a commencé à la prendre le cinq juillet; le onze les regles ont paru au période naturel, & depuis long-temps les douleurs n'avoient pas été si fortes : elle continue cependant le même remede. *Nunc si prognosis omnem fere spem sustulerit; dura hæc sententia, quæso, exprimatur latino idiomate, ne hanc legens ægra terrore afficiatur, & indè malum in pejus ruat.*

MÉMOIRE A CONSULTER;

Par m. PIERRE DUBB, docteur en médecine à Gottenbourg en Suede.

M. ***, âgé de quarante-quatre ans, d'une constitution forte & vigoureuse, affermie par l'exercice, né de parens sains, & qui, dès l'enfance, a joui de la

meilleure ſanté, fut attaqué dans le courant de l'année 1763, d'une ſciatique. Les douleurs étoient ſi fortes & ſi aiguës, que les médecins furent obligés de lui donner de l'opium pour les aſſoupir; il paſſa neuf jours ſans pouvoir ni manger, ni goûter aucun repos. Cette ſciatique, cauſée par un refroidiſſement, ne dérangea pas l'écoulement d'une gonorrhée qui tourmentoit alors le malade, & ſa convaleſcence fut rapide. Trois ans s'écoulerent ſans qu'il fût incommodé d'aucune maladie, ni d'aucun mal-aiſe; mais dans l'automne de l'année 1766, pendant l'écoulement d'une nouvelle gonorrhée, un refroidiſſement auſſi conſidérable que le premier, fut ſuivi des mêmes douleurs qui ſe ſont étendues ſur les articulations des cuiſſes, des genoux & des talons. La maladie a été plus longue, & la convaleſcence plus difficile; le malade a été obligé de garder la chambre pendant pluſieurs mois. Une fievre tierce lui eſt ſurvenue, & les premiers accidens ont diſparu, quoiqu'il ſoit reſté depuis des ſenſations douloureuſes dans les endroits auparavant affectés, au point même de gêner la marche, & d'empêcher de reſter debout. Pour détruire ce reſte de maladie, on conſeilla, en l'année 1770, les douches froides, & de faire appliquer ſur les parties ſenſibles les boues

ferrugineuſes que dépoſent certaines eaux minérales. Le ſuccès fut tel qu'il y avoit lieu de ſe flatter d'une guériſon parfaite : Mais c'eſt de ce temps-là qu'il faut compter le commencement d'une paralyſie des jambes d'un genre peu ou point du tout connu, quoiqu'elle reſſemble beaucoup, à cauſe de ſon origine, à cette demi-paralyſie de laquelle parle le docteur *Cotunni* de Naples, comme étant une ſuite de l'*iſchias nervoſa*.

On n'a aucune raiſon de croire qu'une dyſenterie épidémique, que le malade a eſſuyée dans l'automne de la même année, y ait contribué, puiſqu'il n'a exiſté aucune ſingularité ni dans la maladie, ni dans ſon traitement.

Ce n'eſt pas tout d'un coup que le malade a été frappé de cette paralyſie ; ſon commencement & ſon accroiſſement ont été ſi inſenſibles au contraire, qu'il ne peut fixer l'époque de ſon invaſion, ni même déterminer à préſent s'il trouve une plus grande difficulté à marcher & à ſe tenir debout, qu'il n'en reſſentoit il y a trois mois ; & c'eſt ſeulement en faiſant la comparaiſon de ce qu'étoit ſa maladie au commencement d'une année, à ce qu'elle eſt vers ſa fin qu'il apperçoit qu'elle s'accroît & augmente. Ainſi c'eſt peu à

peu, pendant dix ans, qu'il eſt parvenu à ce triſte état que je vas décrire.

Il lui eſt impoſſible, étant aſſis, de ſe lever avant qu'il ait, à l'aide de ſes mains, approché ſes jambes tout près de ſa chaiſe, & placé ſes pieds dans la ligne perpendiculaire qu'il faut conſerver en ſe dreſſant ſur le ſquelette; malgré cela il ne pourroit ſe lever s'il n'avoit pas un appui ferme, ou ſi le poids du corps n'étoit pas ſoulevé par un aide. Une fois debout, il peut reſter dans cette attitude pendant une heure ſans autre reſſource que ſa canne pour garder l'équilibre; mais pour marcher, il a beſoin d'un fort ſoutien ſur lequel puiſſe porter le poids du tronc pendant qu'il fait des efforts pour lever la cuiſſe; ce qu'il ne peut exécuter ſans la mettre auſſi en abduction. La cuiſſe levée avec bien de la peine à une élévation d'environ trois ou quatre pouces, & c'eſt la plus grande qu'il peut lui donner, il traîne ou plutôt jette la jambe en avant, en lui faiſant décrire un demi-cercle, & fait enfin un pas en quatre à ſix ſecondes. Il eſt à remarquer qu'il a beaucoup plus de facilité à fléchir ou élever les cuiſſes lorſqu'il eſt bien appuyé ſur les deux mains. Il exécute les mêmes mouvemens avec facilité quand il eſt couché horizontalement ſur

le dos. En l'examinant on trouve toutes les parties charnues fermes & ayant toute la ſenſibilité & la chaleur qui leur eſt naturelle. Depuis ſix à ſept ans il ne ſauroit non plus remuer & faire agir les doigts des mains avec autant de liberté qu'auparavant, ce qui l'a obligé de quitter le violon & la flûte traverſiere dont il avoit joué juſques-là : cette difficulté de ſe ſervir des mains a augmenté dans la même proportion que celle de mouvoir les jambes. Le toucher dans les extrémités des doigts n'eſt pas parfait, & même à préſent il s'en faut de beaucoup.

La ſanté d'ailleurs paroît bonne, le ſommeil & la digeſtion ſont les meilleurs qu'on puiſſe avoir ; toutes les facultés intellectuelles ſont libres & entieres, & l'on n'obſerve jamais d'altération dans le pouls. Le corps eſt ſouple & ferme, le coloris du viſage frais, & l'humeur gaie. J'obſerve enfin que depuis le commencement de la paralyſie le malade n'a jamais eu des douleurs, des formications, ni aucune ſenſation déſagréable dans les membres affoiblis.

Dans une maladie de cette nature, d'une ſi longue durée, & chez un homme aiſé, on peut croire qu'il ſeroit plus facile de dire ce qu'il n'a pas eſſayé pour recouvrer la ſanté, que d'être bien exact en ſpécifiant tout ce qu'il a tenté. En peu

de mots donc, quelques-uns ont regardé cette maladie comme ayant ſon ſiége dans la ſubſtance des nerfs, d'autres dans leurs tégumens. Pour les uns, c'eſt un racorniſſement; pour d'autres, une collection humorale : on a ſuppoſé une pareille collection entre les membranes ou gaînes de la moëlle épiniere; on a aſſigné comme la vraie cauſe une tendinoſité des fibres muſculaires; enfin il s'eſt trouvé des médecins qui ont imaginé que la cauſe de tous les accidens pouvoit être un exoſtoſe ſur la face intérieure du ſacrum. Mais les variations qui ſe trouvent dans la maladie ne s'accordent pas avec une pareille idée, puiſque le malade exécute quelquefois avec une aſſez grande facilité les mêmes mouvemens qui le plus ſouvent ſont très-difficiles, ou preſque impoſſibles. D'après toutes ces idées, & la variété des indications qu'elles fourniſſent, on a inſiſté ſur pluſieurs traitemens différens; on a employé les humectans, les apéritifs, les ſudorifiques & les infuſions nervines. Le malade a fait uſage des eaux & des bains d'Aix-la-Chapelle, des eaux de Spa où il a pris quarante bains froids à la maniere angloiſe, en s'y jettant à corps perdu; puis, tous les ans, il a pris les eaux de Seltz, de Pyrmont : le tout en vain. Il a eu la conſtance de ſouffrir les urtications peu-

dant trois mois ; &, pendant plus d'un an, l'on a eſſayé les ſecours électriques : premiérement les bains électriques (on appelle ainſi les momens que le malade eſt électriſé iſolé) poſitifs ou négatifs, d'une machine très-forte pendant deux, trois & même ſouvent quatre heures chaque jour, dans toutes les ſaiſons ; ſecondement, les étincelles de différentes grandeurs, tirées des parties affoiblies ; enfin les commotions qui jamais n'ont été plus fortes que d'une bouteille contenant environ une pinte, & cela même très-rarement. La méthode la plus uſitée a été de lui donner, en deſcendant de ſon iſoloir, deux ou trois cens légeres commotions d'une petite bouteille d'environ une once, avec l'attention de leur faire parcourir certains muſcles, certaines parties des membres paralyſés, & les directions des troncs des nerfs cruraux & ſciatiques. Toutes ces opérations pénibles n'ont pas été infructueuſes, mais les avantages qu'on avoit obtenus pendant les trois premiers mois de traitement, ont entiérement diſparu par la ſuite. On a depuis appliqué de grands véſicatoires ſur les reins & dans les cuiſſes ; ils paroiſſoient produire un grand effet les premiers jours : on les a fait ſuppurer long-temps, mais auſſi-tôt qu'on les eut laiſſé deſſécher, le ſuccès s'eſt évanoui.

Après ces remedes on a adminiſtré des préparations mercurielles à l'intérieur, & en même temps des frictions aromatiques ſéches. Le mercure doux rendoit le ventre trop libre, on lui a ſubſtitué le ſublimé corroſif, mais en vain : on s'eſt déterminé pour les grands remedes. Quatre bains tiédes ont été ſuivis de trente frictions, chacune de deux gros de la pommade faite avec parties égales de mercure & de ſain-doux. Après ces tentatives inutiles, on eſt revenu à des frictions nervines d'un onguent connu, en adminiſtrant intérieurement des remedes antimoniaux, ſur-tout une grande quantité des morſules de kunckel: même inutilité. On leur a ſubſtitué celles faites avec la teinture des cantharides; elles parurent au commencement ſuffire aux vœux du malade, mais leurs grands inconvéniens, les excoriations & la ſtrangurie en ont trop limité l'uſage. On a penſé enſuite que des bains tiédes & de vapeurs, conjointement avec des ſangſues pour provoquer les hémorrhoïdes, ſeroient avantageux; on s'eſt trompé, & préſentement on eſt revenu à la teinture des cantharides, de laquelle on eſpere augmenter les bons effets par l'infuſion d'arnica qu'on donne intérieurement. Aucun de tous ces traitemens & remedes n'a dérangé l'économie animale d'une

d'une maniere ſenſible. Ce bonheur, rare au milieu de tant de déſagrémens, conſole & engage à tenter encore quelques reſſources : c'eſt l'objet des demandes ſuivantes ſur leſquelles on conſulte. Seroit-il utile d'inoculer la galle ? d'appliquer des cauteres ſelon la méthode de m. *Percival Pott*, quoiqu'il n'y ait pas la moindre diſtorſion de la colonne vertébrale ? ou des exutoires d'écorce de garou ? ou de faire porter des cauteres ouverts ? &, afin que rien ne paroiſſe oublié, que penſe-t-on des poudres d'*Ailhaud* ?

On ſe flatte que les médecins, ſur-tout ceux qui ont été aſſez heureux pour avoir vu réuſſir les ſoins qu'ils ont donnés à des malades affligés de la même maladie, auront la bonté de communiquer, par la voie du journal de médecine, leurs obſervations & leurs conſeils. Ils doivent être aſſurés de la vive reconnoiſſance du malade, de celle de tous ceux qui ont été conſultés, & bien certainement de celle de l'auteur de ce mémoire.

A MONSIEUR OPOIX,

Apothicaire à Provins, correſpondant de l'académie des ſciences de Dijon.

JE viens, monſieur, de lire les obſervations que vous avez faites ſur mon æthiops martial produit par la décompoſition de l'acide nitreux, inſérées dans le journal de médecine pour le mois de ſeptembre dernier. Cet æthiops, comme je l'ai obſervé, eſt très-attirable & preſque indiſſoluble dans les acides même minéraux. Vous nous apprenez que cette inſolubilité vient de la ſurabondance de *phlogiſtique qui enveloppe les molécules du fer, leur ſert d'enduit ou d'une eſpece de vernis qui les garantit de l'action des acides;* & vous ajoutez que l'état où ſe trouve le métal, dans ma préparation, lui donne des propriétés communes avec le bleu de Pruſſe: 1°. *Tous les deux*, dites-vous, *ſont un fer ſurchargé de phlogiſtique;* 2°. *ils ſont l'un & l'autre inattaquables par les acides;* 3°. *la liqueur teignante du bleu de Pruſſe contient une ſubſtance animale, & on ſait que l'acide nitreux eſt le produit des ſubſtances animales & végétales.* Malgré cette aſſertion, je crois bien fermement, M^r, qu'aucun chymiſte n'eſt parvenu

à démontrer, dans l'acide nitreux, l'exiſtence du phlogiſtique animal & végétal; & je ſuis d'autant plus fondé à le croire, que m. *Macquer* vient de réimprimer, dans ſon dictionnaire de chymie, que l'acide nitreux enleve ou abſorbe le phlogiſtique du fer, & le réduit à l'état de terre indiſſoluble & inattirable à l'aimant. C'eſt particuliérement ſur cette erreur de fait qu'il a établi la baſe de ſa doctrine de la calcination des métaux par l'acide nitreux.

Lorſque je publierai les différentes combinaiſons que j'ai faites du fer avec l'acide phoſphorique, je reviendrai ſur l'æthiops; &, par occaſion, ſur mon mercure martial. Je démontrerai alors que l'union des deux derniers métaux eſt auſſi intime & auſſi durable que toutes celles que forme le mercure avec les ſubſtances métalliques. Aujourd'hui je me borne à vous prier de nous donner quelques exemples pratiques bien vrais, bien démontrés, de la déphlogiſtication de l'acide nitreux par les ſubſtances métalliques, & de nous dire:

1°. Quels ſont les caracteres & la maniere d'agir de l'acide nitreux ainſi déphlogiſtiqu.é

2°. Quelles ſont celles des ſubſtances métalliques capables de prendre le phlogiſtique par ſurabondance.

3°. A quels ſignes on reconnoît sûre-

ment cette ſurabondance de phlogiſtique.

4°. L'æthiops martial de *Lémery* étant, ainſi que le mien, indiſſoluble dans les acides, & parfaitement attirable : d'où lui vient la ſurabondance de phlogiſtique, puiſque, pour ſa production, on n'a point employé l'action d'aucun ſel acide, ni alkali, ni même celle du feu.

5°. La porphiriſation de la limaille de fer, produiſant un véritable æthiops, pourquoi cette diviſion méchanique lui fait-elle perdre la propriété qu'elle avoit avant d'être diſſoluble dans les acides, tandis qu'elle lui conſerve en entier celle d'être attirable à l'aimant.

6°. Pourquoi *le ſafran de mars apéritif*, qui n'eſt ni diſſoluble dans les acides, ni attirable par l'aimant, ſe convertit en véritable æthiops, ſans qu'il ſoit beſoin d'employer le concours d'aucun corps gras, ni celui de l'acide nitreux, ni même celui du feu. Il ſuffit ſeulement de couvrir cette terre martiale avec de l'eau, & de la laiſſer évaporer à l'air libre. Je ſais que vous répondrez que le phlogiſtique *identique* qui circule dans l'air, ou qui eſt charrié par ce mixte, ſuffit dans ce cas-ci pour opérer la converſion du ſafran en æthiops ; mais pourquoi cette converſion ne réuſſit-elle jamais qu'avec le concours de l'eau ? cela eſt cependant vrai, & quelque temps

que l'on expoſe ce ſafran à l'air, ſans le mouiller, jamais il ne ſe convertit en æthiops.

7°. Pourquoi le ſafran de mars, préparé avec le ſoufre, n'eſt ni diſſoluble dans les acides, ni attirable à l'aimant. Certainement il ne manque pas de phlogiſtique; car il n'a pas perdu celui qui lui eſt propre, & de plus il a celui du ſoufre. Hé bien! j'ai dit, *journal de médecine, octobre 1779*, que pour le convertir en æthiops bien noir, & parfaitement attirable, il ſuffiſoit de lui faire éprouver un degré de feu capable ſeulement de volatiliſer le ſoufre.

8°. D'après quel fait pratique vous comparez mon æthiops au bleu de Pruſſe. Eſt-ce que le bleu que vous auriez examiné ſeroit, comme les æthiops, attirable à l'aimant?

9°. Quoique vous citiez avec complaiſance le précipité de m. *Maret*, je ne lui trouve cependant d'autre reſſemblance avec les æthiops, que le nom que la prévention lui a fait donner. J'ai fait voir, dans l'expoſé de mon procédé, que le caractere qui diſtingue eſſentiellement les æthiops des autres préparations martiales, étoit non-ſeulement la couleur noire, mais la propriété qu'ils ont d'être attirables dans leur totalité; & j'ai fait remarquer (d'après

les célebres mm. *Rouelle*) que ce que l'on appelle en chymie un *précipité* ne devoit pas être confondu avec l'æthiops martial, attendu que l'expérience démontre dans les précipités trois ſubſtances bien diſtinctes, le diſſolvant, le corps diſſous, & le précipitant.

Il eſt probable que les fonctions multipliées & trop variées de ſecrétaire de l'académie, n'ont jamais permis à m. *Maret* de ſe livrer à la pratique de la chymie, avec la liberté & le temps néceſſaires pour ſe mettre en garde contre les opinions & les préjugés des auteurs. Il eſt bien certain auſſi, que s'il avoit examiné les précipités, ou qu'il eût eu connoiſſance de la théorie vraie & lumineuſe, enſeignée pendant quarante ans par mm. *Rouelle*, & que le premier a conſignée dans les mémoires de l'académie des ſciences de *Paris*, pour l'année 1755, m. *Maret* n'auroit pas donné le nom d'æthiops à un précipité formé par l'addition de l'alkali volatil ſur la diſſolution du fer par l'acide nitreux. Quoique depuis quelque temps on ait beaucoup écrit ſur les précipités, je penſe qu'il reſte encore beaucoup plus à faire. Notre *Lefebvre* (1) eſt un des premiers qui ait obſervé qu'un métal diſſous par un acide,

(1) Traité de la chymie, &c. par *Nicolas Lefebvre*, apothicaire ordinaire du roi, &c. *Paris*, 1660, *tome* 2.

& précipité par un alkali fixe ou volatil, quelque bien lavé qu'il ſoit, augmente d'environ un tiers de ſon poids. On retrouve la vérité & l'exactitude de cette obſervation juſques ſur les métaux les moins ſuſceptibles d'altération ou de décompoſition, tels que l'or, l'argent & le mercure.

Je crois, monſieur, que ce petit nombre de faits ſuffiſent pour vous convaincre que toutes les préparations martiales dont la médecine fait uſage, quelques nombreuſes que vous les ſuppoſiez, ſe réduiſent à trois; ſavoir, le ſafran de mars, le précipité & l'æthiops : mais comme vous avez aſſimilé l'æthiops au bleu de Pruſſe; j'ai conſulté les mémoires de l'*abbé Ménon*, & j'y ai fait deux découvertes aſſez plaiſantes. La premiere, c'eſt que cet auteur a fourni à m. *Maret* le procédé de l'æthiops martial, que ce dernier appelle *ſon* æthiops, & dont il a fait ſi grand bruit, *procédé qui lui avoit réuſſi dix fois en préſence de toute l'académie, & qui lui a manqué à l'onzieme* (1).

La deuxieme eſt que vous-même, monſieur, vous avez emprunté de l'*abbé Ménon* l'idée de la ſurabondance de phlogiſtique dans les ſubſtances métalliques; on doit le croire d'après les deux paſſages du

(1) Mémoires des ſavans étrangers, &c. *tome I. pag.* 572 & 574; du 20 décembre 1747.

mémoire que je tranſcris ici. *Page* 572, l'abbé dit: « Parmi les différentes matieres » ſur leſquelles j'ai fait des expériences de » couleurs, j'ai employé une eſpece de py- » rite qui ſe trouve abondamment à qua- » tre lieues d'Angers. Elle ſe diſſout preſ- » que toute entiere dans l'eau-forte. Quand » on verſe de la leſſive alkaline ſulfu- » reuſe (1) ſur cette diſſolution, la liqueur » ſe trouble & dépoſe un précipité blanc » qui eſt la couleur naturelle du fer, &c. ».

M. *Maret* a ſubſtitué l'alkali volatil phlogiſtiqué à l'alkali fixe que preſcrit l'*abbé Ménon*, & c'eſt à cette ſubſtitution qu'il doit les variétés de couleurs qu'il a obſervées dans ſon précipité.

Page 574 : « Le principe inflammable » qui ſature l'alkali s'attache aux molé- » cules du fer, leur ſert d'enduit ou d'une » eſpece de vernis capable de les garantir » contre les injures de l'air, &c. ».

Je ſuis, &c.

MONSIEUR,

CROHARÉ, apothic. de Monſeigneur le comte d'ARTOIS.

Paris, ce 15 octobre 1780.

---

(1) C'eſt l'alkali fixe ſaturé de la matiere phlogiſtique du ſang de bœuf, que quelques chymiſtes du premier ordre nomment *alkali pruſſien*, comme s'il étoit une production particuliere à ce royaume.

Extrait des prima menſis *de la faculté de médecine de Paris, tenus les* 1er *&* 15 *ſeptembre* 1780.

La chaleur a été moins grande depuis le milieu du mois d'août, le temps a été plus nuageux, plus pluvieux, & on a vu des rhumatiſmes, des dyſenteries bilieuſes; les fievres ont eu un caractere plus marqué de putridité, & moins d'inflammation. L'inconſtance de la température qui du matin à midi a ſouvent varié de ſept & même de neuf degrés, a rendu la marche des ſymptômes très-irréguliere. En général cependant, l'embarras du foie & l'âcreté de la bile ont fixé le traitement qui a conſiſté en peu de ſaignées, des délayans, des apéritifs doux & des purgatifs.

Les fievres intermittentes ont été quotidiennes, tierces & doubles-tierces; quelques ſujets ont eu à la fois des tierces & des doubles-tierces : comme elles participoient du caractere bilieux des fievres

continues qui avoient précédé, les moyens curatifs ont dû être les mêmes. On a donné avec ſuccès les vomitifs dès le début, lorſque l'inſpection de la langue, les maux de cœur, les peſanteurs & tournoiemens de tête avec un pouls mol & irrégulier, &c. annonçoient une abondance de ſabure bilieuſe ou glaireuſe dans les premieres voies. Nous diſons bilieuſes & glaireuſes, parce que la plûpart des malades ont rendu, dans le vomiſſement, des matieres de cette eſpece. Après ce préliminaire, qui a été indiſpenſable preſque pour tous, on a été obligé d'inſiſter ſur les apéritifs tirés de la claſſe des amers, juſqu'à ce que la bile ſortît d'elle-même : car ce n'eſt que dans ce cas que les purgatifs ont été vraiment avantageux, & ont procuré la guériſon. Ceux qui ſe ſont hâtés de purger, ont ſouvent rendu la fievre continue avec des redoublemens irréguliers, & dès-lors très-gênans. Le quinquina n'a pas produit les bons effets qui ſuivent ordinairement ſon uſage dans les intermittentes régulieres, mais on a eu

lieu de ſe louer d'y avoir ſubſtitué les infuſions ou décoctions ameres, avec la petite centaurée, le petit chêne & le ſel ammoniac.

Un ſymptôme qui a accompagné preſque toutes ces fievres, étoit une douleur vive dans la région épigaſtrique; les bons effets des vomitifs placés dès le commencement, pourvu qu'il n'y eût point de contre-indication, ou qu'on y eût ſatisfait avant, ont prouvé que la bile étoit la vraie cauſe de cette douleur : on a même été obligé d'employer ce moyen pluſieurs fois. Cependant on a obſervé que chez pluſieurs malades il avoit déterminé une diarrhée bilieuſe très-fatigante par la répétition des évacuations, mais point dangereuſe.

Les maux de tête ont été aſſez fréquens parmi les ouvriers qui travaillent au ſoleil, ainſi qu'il avoit été remarqué le mois précédent : leurs fievres ont eu d'abord toute la violence des fievres chaudes, mais bientôt le traitement antiphlogiſtique les a ramenées à la claſſe des fievres continues

régnantes. Quelques-unes de ces fievres ont été accompagnées d'éruptions à la peau.

On n'a rien ajouté à ce qui a été dit le mois dernier des petites-véroles.

Il s'eſt préſenté quelques *cholera morbus* qui ont été plus rebelles chez les hommes que chez les femmes.

M. *Thierry*, médecin conſultant du roi, a communiqué ſes obſervations ſur la conſtitution des ſix premiers mois de l'année préſente. Ces obſervations, conſtatées par la notoriété, forment un tableau qui juſtifie parfaitement ceux que nous a laiſſé le prince de la médecine.

M. *Doublet*, médecin de l'hoſpice fondé par madame *Necker*, a lu un précis hiſtorique des maladies qu'il a eu à traiter dans cet hôpital pendant les mois de mars, avril, mai, juin, juillet & août. Comme parmi les malades reçus à l'hoſpice il ſe trouve un grand nombre de ces hommes qui travaillent aux carrieres, m. *Doublet* a eu occaſion de reconnoître & de décrire l'eſpece de maladie à laquelle leur travail les expoſe.

MM. *de l'Epine*, *Gervaiſe*, *Macmahon*, *Philip*, *Defraſne*, *Hallot*, *Rouſſel*, ont rendu compte des maladies particulieres qui ont été confiées à leurs ſoins, & dont les détails leur ont paru mériter l'attention de la compagnie.

M. *Defraſne* a lu un premier mémoire ſur l'abus des narcotiques, & un ſecond ſur la cauſe de la multiplité des affections hyſtériques.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
SEPTEMBRE 1780.

Jo. du M.	THERMOMETRE. Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	BAROMETRE. Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	15, 3	26, 0	17, 2	28 0, 0	27 11, 8	27 11, 6
2	15, 0	21, 2	16, 4	27 11, 2	27 11, 2	27 11, 0
3	12, 4	20, 5	15, 0	27 11, 0	27 11, 0	27 11, 0
4	11, 5	18, 2	15, 0	27 11, 9	28 0, 0	28 0, 6
5	9, 7	19, 3	14, 0	28 1, 4	28 1, 3	28 0, 8
6	9, 2	19, 0	15, 0	28 0, 0	27 11, 0	27 10, 2
7	11, 0	17, 5	15, 2	27 9, 4	27 9, 0	27 8, 3
8	13, 0	18, 5	14, 0	27 7,10	27 7, 8	27 8, 0
9	12, 2	17, 2	15, 0	27 8,10	27 9, 3	27 10, 6
10	11, 2	19, 6	15, 6	27 10, 6	27 10, 0	27 9, 8
11	12, 5	17, 0	12, 0	27 9, 7	27 10, 4	27 11, 0
12	10, 0	17, 0	12, 9	27 11, 4	27 11, 7	28 0, 3
13	9, 7	17, 5	14, 0	28 0, 4	28 0, 0	28 0, 0
14	10, 6	15, 7	12, 3	27 10,10	27 10,10	27 11, 2
15	10, 0	18, 2	14, 0	27 11, 2	27 11, 3	27 11, 0
16	11, 0	20, 8	15, 0	27 10, 6	27 10, 0	27 9, 0
17	14, 2	17, 8	14, 0	27 7, 5	27 7, 5	27 8, 0
18	11, 4	15, 0	12, 3	27 8, 0	27 7, 4	27 7, 6
19	10, 0	14, 5	11, 0	27 8, 0	27 8, 7	27 9, 4
20	9, 6	12, 0	13, 0	27 9, 2	27 7,10	27 5, 2
21	10, 6	15, 8	12, 0	27 10, 2	27 10,10	27 11, 2
22	10, 5	16, 0	12, 7	27 11, 9	28 0, 5	28 1, 1
23	9, 8	17, 6	13, 0	28 0, 8	28 0, 0	27 11, 2
24	9, 8	16, 5	13, 5	27 10, 8	27 11, 6	28 0, 2
25	10, 6	16, 1	13, 0	28 1, 0	28 1, 4	28 1, 2
26	9, 8	16, 4	13, 2	28 0, 8	28 0, 0	27 11 7
27	12, 0	15, 7	12, 0	27 11, 2	27 11, 8	27 11,11
28	10, 0	14, 0	12, 6	27 11, 4	27 11, 0	27 10,11
29	11, 2	13, 6	9, 2	27 9, 2	27 7, 6	27 8, 2
30	9, 0	9, 7	8, 0	27 7, 0	27 4, 6	27 1,10

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

J. du mois.	La Matinée.	L'Après-midi.	Le Soir à 9 h.
1	N-E. bea. chaud.	S-O. c. pl. *ton él.*	E. be. *éclairs.*
2	N-O. & S-O. nu. *ton. la nuit.*	N. nuages.	N. beau.
3	N. beau, brouill.	N-E. beau.	N-E. *idem.*
4	N-E. beau.	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*
5	N-E. *idem.* froid.	E. *idem.*	E. *idem.*
6	E. *idem.*	E. *idem.*	E. *idem.*
7	E. c. *ton. au loin.*	E. & S. c. pl. *t. él.*	S. couv. pluie.
8	S. couv. brouill.	N-O. & S. c. pl.	E. couvert.
9	N-O. & O. c. pl.	N-O. beau.	N-O. beau.
10	E. & N-E. beau.	S. couvert, pluie.	E. & S-E. couv.
11	N-O. nua. pluie.	O. *id. él. t. au l.*	O. nuages.
12	N-O. nuages.	N. & O. n. pl. *él.*	N. beau.
13	N. beau, brouill.	S-O. beau.	E. & S. *idem.*
14	E. & S. nuages.	N-O. nua. pet. pl.	S-O. *idem.*
15	E. be. br. dans la vallée.	S. beau.	S. *idem.*
16	E. nuag. chaud.	S. nuages.	E. *idem.*
17	E. couv. pluie.	S-O. & S. *id.* v. pl.	S. nuages.
18	S. *idem.*	S-O. couv. pluie.	S-O. couv. pluie.
19	O. nuag. froid.	S-O. nuages.	S-O. *idem.*
20	S-E. & S. c. pl. fr	S-E. couv. gr. pl.	S-O. *id. tempête.*
21	N-O. nua. vent.	S-O. couv. pluie.	S-O. couvert.
22	N-O. beau.	N-O. & O. b. doux	N-E. be. *aur. bor.*
23	N-E. nuages.	E. & S-E. nuages.	E. nuages.
24	E. *idem.*	N-O. & O. beau.	S-O. beau.
25	O. c. *vendanges.*	S-O. *idem.*	N-O. *idem.*
26	S. & S-E. beau.	S-O. *id.* chaud.	O. *idem.*
27	O. cou. pl. *bande lum. à 2 h. mat.*	S-O. nuages.	O. *idem.*
28	S-O. couv. v. fr.	S-O. c. vent fr.	S-O. c. v. froid.
29	S-O. *idem.*	S-O. *id.* pl. *temp. tonnerre.*	S-O. couv. froid.
30	S-O. *idem.* pluie.	S. c. pl. abond.	S-O. be. gr. v. fr.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur . . . . 26, 0 deg. le 1er
Moindre degré de chaleur . . . . . 8, 0 le 30

Chaleur moyenne . . . . . 13, 7 deg.

	pou. lig.
Plus grande élévation du Mercure	28, 1, 4 les 5 & 25
Moindre élévat. du Mercure . .	27, 1, 10 le 30

Elévation moyenne . . . . 27 p. 10, 4

Nombre de jours de Beau	12
de Couvert	9
de Nuages	9
de Vent	5
de Tonnerre . . .	1
de Brouillard. . .	4
de Pluie	17
d'Aur. boréale . .	2
Quantité de Pluie	31, 9 lignes.
D'Evaporation	40, 0
Différence	8, 3
Le vent a soufflé du N.	2 fois.
N.-E.	3
N.-O.	4
S.	5
S.-E.	2
S.-O.	8
E.	6
O.	3

TEMPÉRATURE: Chaude & séche jusqu'au 15; ensuite froide & humide. Les pluies ont bien préparé la terre pour les semailles. La vendange a commencé le 25. La récolte surpassera celle de l'année moyenne.

MALADIES : La rougeole a cessé, les dévoiemens ont été assez communs.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 1er octobre 1780.

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois de septembre 1780, par m. BOUCHER, médecin.

IL n'y a pas eu de chaleur ce mois, si l'on excepte les deux premiers jours : le premier, la liqueur du thermometre s'est élevée à la hauteur de 21 ½ degrés. Dans tout le reste du mois elle ne s'est point porté plus haut que le terme de 17 degrés.

Le temps a été, une grande partie du mois, orageux & pluvieux. Nos champs avoient le plus grand besoin de ces pluies pour les préparer aux nouvelles semailles.

Le mercure, dans le barometre, a été observé presque constamment au-dessous du terme de 28 pouces : le 30, il est descendu à 27 pouces 1 ½ lign.

Les vents ont été *sud* après le 6.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 21 ½ degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 8 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 13 ½ deg.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces ½ ligne, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 1 ½ ligne. La différence entre ces deux termes est de 11 lign.

Le vent a soufflé 1 fois du nord.	8 fois du sud.
2 fois du nord vers l'est.	12 fois du sud vers l'ouest.
2 fois de l'est.	3 fois de l'ouest.
5 fois du sud vers l'est.	3 fois du nord vers l'ouest.

Il y a eu 20 jours de temps couvert ou nuageux.

16 jours de pluie.	2 jours d'éclairs.
2 jours de tonn.	

Les hygrometres ont marqué de la séchereſſe au commencement du mois, & de l'humidité à la fin.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de ſeptembre 1780.

LA fievre continue-putride, qui avoit régné dans les mois de juillet & d'août, a perſiſté ce mois. Une autre eſpece de fievre lui a ſuccédé vers le quinze ; ſavoir, la double-tierce-continue, bien caractériſée par l'alternative d'un jour d'accès plus accablant que l'autre : dès le cinquieme, les malades couroient les plus grands riſques par la violence de l'accès, pluſieurs tombant alors dans un état apoplectique décidé. Le quinquina à grande doſe, après quelques ſaignées pratiquées bruſquement, a été le ſeul moyen efficace de prévenir ce ſymptôme fâcheux, & d'en empêcher le retour, ſi l'on n'y avoit pas obvié d'abord. Dans quelques perſonnes la maladie a dégénéré en fievre abſolument continue, ou preſque continue, un jour étant auſſi fâcheux que l'autre par la continuation des principaux ſymptômes, auxquels ſe joignoit un état comateux continuel, ou bien un délire obſcur, dont il étoit aſſez difficile de les tirer. Les véſicatoires aux jambes ont fait ſouvent un bon effet en pareil cas. Cette fievre a été plus répandue que ne l'avoit été la fievre continue-putride.

Nombre de perſonnes ont encore éprouvé ce mois, des diarrhées coliquatives provenant d'embarras phlogiſtiques ſourds dans les vaiſſeaux qui ſe diſtribuent aux inteſtins.

Les fievres intermittentes de toute eſpece, quotidiennes, tierces, doubles-tierces, & quartes, devenoient communes : elles étoient opiniâtres, & de plus ſujettes à récidive, lorſqu'on n'avoit pas aſſez évacué les premieres voies, & inſiſté aſſez long-temps ſur l'emploi des remedes fondans, avant d'en venir au quinquina.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Avis aux citoyens ſur les cauſes, les divers caracteres & les vrais remedes de l'aveuglement, de la ſurdité & des principaux accidens vénériens, maladies très-fréquentes & rarement bien guéries, où l'on a joint des obſervations intéreſſantes ſur tous ces objets, & ſur la propriété peu connue de quelques ſecours également prompts, ſimples & efficaces, &c. Par m. ANDRIEU, docteur en médecine & en chirurgie de l'univerſité de Montpellier. A Paris, chez l'auteur, &c. 1780, avec approbation & permiſſion.

Nous ne connoiſſons point m. *Andrieu;* nous avons demandé à pluſieurs confreres qui il étoit, perſonne n'a pu nous en inſtruire, & nous ſommes fondés à penſer que c'eſt pour ſe faire connoître du public, ſur l'aveugle crédulité duquel il compte ſans doute, qu'il a mis au jour cette brochure qui contient 70 pages petit *in*-8°, & annonce des merveilles inconnues aux autres médecins, ſi l'on veut l'en croire.

Pour nous, nous aſſurons nos lecteurs que cette affiche de m. *Andrieu* ne préſente rien de neuf, rien qui mérite la plus petite attention; que les moyens avec leſquels il ſe vante d'avoir guéri une multitude de malades, ſont entre les mains de tout le monde, & employés par tout le monde; qu'ils ſont mal préſentés, ou au moins d'une ma-

niere ſi générale qu'il n'eſt pas poſſible de tirer de leur expoſé la moindre notion pour la cure. Ce qu'il dit de l'aveuglement, de la ſurdité & des principaux accidens vénériens, n'eſt exactement qu'une compilation des tables des matieres, miſes à la fin des ouvrages où il eſt traité de ces maladies.

Quant aux *obſervations intéreſſantes ſur la propriété peu connue de quelques ſecours également prompts, ſimples & efficaces*, nous croyons, pour mieux faire connoître ce que l'on doit en penſer, devoir dévoiler les ſecrets de cet auteur.

1°. *Pour ramener à la vie les enfans nouveau-nés*.... irritez les nerfs de ſon nez avec la barbe d'une plume.

Pour ramener à la vie les perſonnes noyées... irritez les nerfs de leur nez avec la barbe d'une plume.

Pour rappeller à la vie les perſonnes ſuffoquées par la vapeur du charbon, par les exhalaiſons méphitiques, &c.... irritez les nerfs de leur nez avec la barbe d'une plume.

2°. *Pour guérir l'hydropiſie dans des cas même les plus déſeſpérés*.... frottez le ventre du malade avec de l'huile d'olive.

3°. *Pour guérir les trop vives douleurs de l'enfantement*... donnez de l'opium à la femme en travail.

Pour calmer & rendre ſupportables les accès de goutte.... donnez de l'opium.

Pour calmer les coliques... donnez de l'opium.

Pour calmer les douleurs du rhumatiſme... de l'opium.

Pour calmer les atrocités du cancer... donnez de l'opium.

Enfin, & nous finirons par ce trait ingénieux: M. *Andrieu* craignant que l'eau avec laquelle on baptiſe les enfans nouveau-nés ne les tue, parce

qu'elle eſt froide, conſeille *de les ondoyer ſeulement en hiver, & de ſuppléer enſuite la cérémonie à l'égliſe dans la belle ſaiſon, à certains jours marqués.*

Les gens de l'art, qui connoiſſent les dangers de l'opium adminiſtré dans les cas où m. *Andrieu* le recommande comme le remede le plus sûr, le plus efficace, ne peuvent s'empêcher de gémir que l'on donne de la publicité à des conſeils auſſi meurtriers. Un certain *Lefebure de Saint-Ildephonſe* avoit, il y a quelques années, fait imprimer & annoncer une brochure dans laquelle il propoſoit également l'opium pour modérer les trop vives douleurs de l'enfantement. La faculté de médecine de Paris dénonça cette doctrine perfide au magiſtrat, & il fut fait défenſe de diſtribuer l'ouvrage.

Gymnaſtique médicinale & chirurgicale, ou *Eſſai ſur l'utilité du mouvement ou des différens exercices du corps, & du repos dans la cure des maladies; par m.* TISSOT, *docteur en médecine, & chirurgien-major du quatrieme régiment des chevaux-légers. A Paris, chez* Baſtien, *libraire, rue du Petit-lion, près de la nouvelle Comédie françoiſe, quartier du Luxembourg*, 1780, *avec approbation & privilege du roi.* 1 *vol.* in-12 *de* 406 *pages.*

L'auteur a dédié ſon ouvrage à m. *Le Preux*, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, ancien profeſſeur de pharmacie, &c. Il l'appelle ſon ami & ſon maître, & l'on reconnoît effectivement dans la maniere de faire de m. *Tiſſot*, ſes efforts pour imiter l'art heureux avec lequel m. *Le*

Preux fait encadrer des citations brillantes qui montrent la richeſſe de ſa mémoire, la vivacité de ſon eſprit, & la pureté de ſon goût.

L'hiſtoire abrégée de l'origine & des progrès de la gymnaſtique médicinale *juſqu'à nos jours*, ſert d'introduction à deux parties qui forment la diviſion de tout l'ouvrage. Dans la premiere, on traite du mouvement & du repos en général : elle nous a paru bien plus ſoignée que la ſeconde, où l'on établit les indications ſuivant leſquelles on doit preſcrire l'uſage du mouvement & du repos dans la cure des maladies.

L'envie a cherché à décourager m. *Tiſſot* ; l'on a publié une petite brochure remplie de bonnes plaiſanteries : par exemple, on a cru faire bien rire les lecteurs en appellant m. *Tiſſot*, m. *P'tiſſot*, &c.... Il eût été peut-être mieux de faire une critique de ſon ouvrage qui n'eſt pas néanmoins ſans mérite, à beaucoup près ; l'art au moins y eût gagné. Au ſurplus, m. *Tiſſot* eſt jeune, & promet par un eſſai tel que celui que nous annonçons, d'enrichir par la ſuite la ſcience à l'étude de laquelle il s'eſt conſacré.

EXTRAIT DE L'ANTOLOGIE ROMAINE *.

CHIRURGIE.

NOUS croyons faire une choſe agréable en publiant la récompenſe honorable accordée par les magiſtrats prépoſés pour veiller ſur la ſanté des citoyens de Veniſe, à m. *Albert Pieropan* de Vicence, profeſſeur de philoſophie, à cauſe de la machine auſſi utile qu'ingénieuſe qu'il a inventée pour faciliter la guériſon des fractures de la jambe.

Il y a deux ans que m. *Pieropan* fit connoître

* N°. III. *juillet* 1780.

cette machine qui, adaptée à la jambe fracturée, l'étend doucement jusqu'à ce que l'os reprenne sa place naturelle, au moyen d'une vis fixée au talon de la piece qui tient lieu de soulier, & des attaches qui l'affermissent au-dessus du genou. Dès que le replacement est fait, rien ne peut le déranger, & cependant la jambe du blessé reste isolée; il peut la mouvoir & la transporter avec la machine qui la contient, sans aucun inconvénient. Lorsque la fracture est compliquée avec plaie, cette machine laisse toute la facilité possible pour les panſemens.

Elle est faite de lames de cuivre avec des boucles & des courroies de cuir, applicable à toutes sortes de jambes, parce qu'elle peut être raccourcie & alongée à volonté. D'abord elle a été employée dans le grand hôpital de Vicence plusieurs fois, avec un succès constant; d'après ces expériences multipliées & toujours heureuses, certifiées par m. *Stella*, premier chirurgien de cet hôpital, litotomiste célebre dans toute l'Italie, & par plusieurs autres chirurgiens du même hôpital & de la ville, m. *Pieropan* a cru devoir présenter sa machine au conseil de santé de Venise. Elle a été reçue avec reconnoissance, le magistrat a donné à son auteur des témoignages de satisfaction & d'estime, & l'a chargé d'en faire construire un certain nombre pour les faire distribuer dans les différens hôpitaux de la république. Cela fait, vers les premiers jours de juin, il a envoyé au gouverneur de Vicence une médaille d'or de la valeur de trente sequins, & six d'argent du poids de trois onces chaque, avec l'ordre de faire venir chez lui m. *Pieropan*, & de lui en faire don en présence du conseil de santé de Vicence, en lui recommandant de s'occuper de plus en plus du bien public, & de le féliciter sur ses talens & sa vertu.

La médaille représente la machine, autour de

laquelle on lit : *Humanitatis levamen.* Au revers eſt cette inſcription : *Alberto Pieropan. Proviſores ſalutis.* Venet. M. DCC. LXXX. Le gouverneur, de concert avec le conſeil de ſanté de Vicence, pour donner à m. *Pieropan* une marque particuliere de leur affection, ont fait faire à leurs frais un baſſin d'argent de la valeur de ſeize ſequins, ſur lequel ils lui préſenterent les médailles, & qui porte cette inſcription gravée : *Alberto Pieropan. Prætoris. et. Proviſorum. Salutis. Vicentiæ. Privatum. munus.* M. DCC. LXXX.

On eſſaie actuellement deux autres machines, l'une pour la cuiſſe, & l'autre pour le bras : elles réuſſiſſent également bien. Enfin celle imaginée pour les luxations de l'os *humerus*, a donné toute la facilité poſſible de replacer cet os ſans aucune douleur, après qu'on eut en vain tenté toutes les anciennes méthodes avec des douleurs inexprimables pour le patient.

M. *Achard* a lu, dans la ſéance publique de l'académie royale des ſciences de Berlin, du premier juin dernier, un mémoire très-important « ſur la découverte d'un nouveau moyen d'exciter, » avec une petite quantité de charbons, ou d'autres » matieres combuſtibles, un degré de chaleur beaucoup plus conſidérable que tous ceux qu'on a pu » affecter juſqu'à préſent ; avec la deſcription d'une » machine propre à déphlogiſtiquer l'air des appartemens, & à le rendre par conſéquent beaucoup plus favorable à la reſpiration ». Cette lecture fut ſuivie des expériences propres à en confirmer les aſſertions.

PRIX.

L'ACADÉMIE des sciences, belles-lettres & arts de Lyon, propose pour les prix d'histoire naturelle, fondés par m. *Adamoli*, le sujet qui suit :

Quels ont été & quels sont les alimens & les boissons des grands peuples, dans les différens climats ? Quels en ont été & quels en sont les effets relativement à la santé, à la force, à la durée de la vie, & à la population ?

Les prix consistent en deux médailles, l'une d'or de la valeur de 300 livres, l'autre d'argent de la valeur de 25.

Toutes personnes peuvent concourir, excepté les académiciens titulaires & les vétérans : les associés y seront admis. Les auteurs ne se feront connoître directement ni indirectement ; ils mettront une devise à la tête de leur ouvrage, & y joindront un billet cacheté qui contiendra la même devise, leurs noms & les lieux de leur résidence. Les paquets seront adressés, francs de port, à Lyon,

A m. LA TOURRETTE, ancien conseiller à la cour des monnoies, secrétaire perpétuel pour la classe des sciences, rue Boissac ;

Ou à m. DE BORY, ancien commandant de Pierre-Scize, secrétaire perpétuel pour la classe des belles-lettres, rue Boissac ;

Ou chez AIMÉ DE LA ROCHE, imprimeur-libraire de l'académie, maison des halles de la Grenette.

Les mémoires seront écrits en latin ou en françois, & ne seront reçus au concours que jusqu'au premier avril 1782. La proclamation du prix se fera dans la séance publique qui suivra la fête de Saint-Louis.

COURS.

M. *d'Eſtremeau*, membre du college & de l'académie royale de chirurgie, & de S. A. R. MADAME-COMTESSE D'ARTOIS, commencera ſon cours *théorique & pratique* ſur les accouchemens, lundi 6 de ce mois, à quatre heures après midi, dans ſa maiſon rue Neuve Saint-Euſtache, près la rue Montmartre.

Ce cours ſera terminé par des leçons ſur l'allaitement des enfans, leurs maladies, & la meilleure maniere de les ſevrer.

Sur la ligature des polypes utérins, ſuivant le dernier procédé de feu m. *Levret* ſon beau-pere; & enfin ſur la méthode de placer, ſuivant la variété des cas qui les néceſſitent, les différens peſſaires de l'invention de ce célebre accoucheur.

Annonce de Livres.

On trouve chez le ſieur *Vincent*, ſecrétaire de l'univerſité de médecine de Montpellier, une collection très-étendue de diſſertations de médecine, ſoutenues en diverſes facultés du royaume & des pays étrangers.

On trouve chez *Didot*, libraire, le mémoire analytique *ſur les eaux minérales de Contrexeville*, publié en 1774. Le mémoire *ſur le méchaniſme & les produits de la ſanguification*, couronné à Pétersbourg en 1777. Le mémoire *ſur les ſubſtances médicamenteuſes tirées du regne animal*, couronné à Bordeaux en 1778. Et le mémoire *ſur la nature, les uſages & les effets de l'air, & des airs, des alimens & des médicamens relativement à l'économie animale*, couronné à Toulouſe. On trouvera inceſſamment chez le même libraire trois autres mémoires de chymie relatifs à la médecine, couronnés par diverſes académies : tous

ces mémoires ont un grand rapport entr'eux, & ils ſont faits pour former un ouvrage complet de chymie médicale. Pour en rendre un compte plus exact, nous attendrons qu'ils ſoient tous imprimés. M. *Thouvenel* ne ſauroit les faire paroître trop tôt pour ſatisfaire l'empreſſement du public.

AVIS.

Barométrographe & autres machines météorographiques.

Les machines que nous offrons au public devant être fabriquées d'après le principe qui a ſervi à la conſtruction du *barométrographe*, nous parlerons principalement de celui-ci ; & c'eſt d'après ſon inventeur (m. *Changeux*) que nous allons en donner une notice.

Le *barométrographe* non-ſeulement meſure, comme le *barometre*, les changemens qui arrivent dans la peſanteur de l'air, mais encore il les trace & en tient compte pour l'obſervateur abſent : delà, le nom par lequel on a cru devoir le déſigner.

Sa révolution eſt d'une ſemaine entiere, au bout de laquelle on efface les traces, pour qu'elles ne ſe confondent point : on peut rendre le temps de la révolution du *barométrographe* beaucoup plus long.

Les défauts du barometre feront ſentir aiſément l'utilité de l'inſtrument dont il eſt queſtion. Nous montrerons qu'il remédie à tous ; nous en donnerons enſuite une légere idée, ainſi que des autres inſtrumens dont il eſt queſtion.

I. Les changemens qui arrivent dans la peſanteur de l'atmoſphere, ſont déſignés dans le barometre par les élévations & les abaiſſemens ſucceſſifs de la colonne du mercure ; mais pour les connoître tous, & pour aſſigner leur durée, il ne faudroit jamais quitter cet inſtrument.

Les phyſiciens qui ſe dévouent aux obſervations météorologiques, conſultent le barometre, une, deux, ou tout au plus trois fois par jour; ils ne ſavent donc autre choſe, ſi ce n'eſt que la peſanteur de l'air, dans un, deux, ou trois inſtans, en vingt-quatre heures, a répondu à une colonne de mercure de telle ou telle hauteur.

Ces expériences ſont certainement trop incompletes pour en déduire la peſanteur de l'air dans un lieu, & pendant un temps donné. Ces mêmes expériences, faites en différens temps & en différens lieux, ne peuvent conduire à des comparaiſons un peu exactes entre les lieux, les climats, les ſaiſons; enfin, les rapports entre les variations de l'atmoſphere & les révolutions des aſtres ſont auſſi peu aſſignables.

Ce n'eſt pas tout. Les expériences que l'on fait avec le barometre & les autres machines météorométriques, ſont toujours incertaines & très-ſouvent fauſſes. Les machines dont je parle, tant qu'elles ne ſeront pas rendues météorographiques, ne ſeront jamais comparables, & ne mériteront point le nom de véritables meſures.

Comment peut-on appeller du nom de meſures, des inſtrumens qui, dans l'inſtant qu'on les emploie, laiſſent ignorer ce que l'on cherche à connoître?

Prenons toujours pour exemple le barometre: l'obſervateur qui l'interroge veut ſavoir ſi le barometre a varié, & combien il a varié. Or, lorſqu'il jette les yeux ſur cet inſtrument, il ne peut trouver le mercure que dans l'une des trois poſitions ſuivantes: 1°. Ou il voit le mercure au même point où il étoit lorſqu'il l'a quitté; 2°. ou il le voit au-deſſus de ce point; 3°. ou enfin au-deſſous. Dans le premier cas, le phyſicien ignorera abſolument ſi le mercure a varié; car il a pu être ou n'être pas ſtationnaire pendant ſon ab-

ſence ; il a pu monter ou deſcendre, ou même faire l'un & l'autre mouvement. Dans le ſecond & troiſieme cas, le phyſicien voit une variation, mais il n'en voit qu'une, & cependant il a pu s'en faire pluſieurs. Il ne ſait donc point combien le mercure a varié. Ajoutez que, dans tous les cas, le temps de la ſtation & des variations du barometre, ou leur viteſſe, leur commencement, leur milieu, leur fin & leur durée totale, ſont inconnus. Telles ſont les prétendues meſures que l'on emploie dans les calculs météorologiques.

II. L'imperfection du barometre & de toutes les inventions météorométriques, eſt corrigée dans le barométrographe & dans les autres inſtrumens météorographiques.

Les différens degrés de peſanteur de l'air ſont marqués dans le barométrographe par des traces ou lignes, leſquelles s'y décrivent ſans aucune interruption. C'eſt un obſervateur automate qui veille & agit ſans ceſſe pour le phyſicien. Lorſque celui-ci vient conſulter ſon inſtrument, il trouve une table météorologique toute faite, & qu'il lui ſuffit de copier. Cette table eſt auſſi complette qu'exacte : il y voit, par le moyen des lignes tracées, quels ont été les degrés de peſanteur de l'air pour chaque inſtant du jour & de la nuit. Il eſt clair qu'une ſuite de pareilles expériences fournira des ſommes entieres de cette peſanteur pour quelque période de temps qu'on le deſirera ; que, faites en divers lieux, ces mêmes expériences apprendront quelle eſt la conſtitution de l'air dans ces lieux ; que rien n'empêchera de comparer entr'eux les pays & les climats, comme les temps & les ſaiſons ; qu'enfin la promptitude, la lenteur & la durée totale de chaque variation du mercure ſeront connues.

Le barométrographe & les autres inſtrumens météorographiques ſont donc les ſeules vraies me-

sures en météorologie, puisqu'ils peuvent seuls donner une idée totale des choses que l'on veut mesurer dans cette science; seuls ils sont comparables, puisqu'ils fournissent seuls des observations isochrones, exactes & complettes, & par conséquent d'un usage universel.

III. Pour obtenir les machines météorographiques, il s'agissoit de combiner les instrumens connus en météorologie, lesquels mesurent les différentes qualités de l'atmosphere, avec l'instrument qui mesure le temps, c'est-à-dire, avec la pendule. Le succès, & même la possibilité de ces machines dépendoient, comme on va le voir, de la solution d'une seule difficulté.

Il est assez facile d'imaginer certains moyens méchaniques pour faire concourir à un effet composé ou commun, deux machines, telles, par exemple, que le barometre & la pendule; mais dans toutes les combinaisons possibles de ce genre, il faut faire tracer un crayon sans aucun frottement, ou du moins sans un frottement qui influe sur les effets que l'on se propose d'obtenir. Quelque léger que fût ce frottement, il rendroit la machine infidelle. Dans aucune de celles qui ont été tentées jusqu'à ce jour, on n'a évité cet inconvénient; on croyoit même la chose impossible.

Dans le barométrographe, le crayon fait sa trace par un méchanisme qui rend désormais la construction de toutes les machines météorographiques d'une extrême facilité; il consiste dans un jeu de bascule adapté à la pendule, lequel fait frapper, d'instant en instant, un ressort sur le crayon. Par ce stratagême, le crayon reste toujours libre, comme il sera aisé de le sentir par l'inspection de la machine.

IV. On peut varier cette invention, & lui donner différentes formes, mais elle sera toujours la même au fond; c'est pour cela que toutes les

nouvelles machines que nous ſommes prêts à conſtruire pour les perſonnes qui voudront s'en procurer, leur ſeront offertes ſeulement en deſſin, & qu'il nous a paru qu'il leur ſuffiroit de voir le barométrographe qui eſt exécuté, pour ne point douter de la réuſſite des autres inſtrumens météorographiques.

Le barométrographe a été préſenté l'année derniere à l'académie des ſciences, & vient de nous être confié par ſon auteur : nous en avons conſtruit un ſecond qui differe par la forme, & que l'on verra auſſi chez nous. Les eſquiſſes ou deſſins que nous communiquerons aux curieux, ſont ceux du *thermométrographe*, de l'*hygrométrographe*, de l'*anémométrographe*, de l'*udométrographe*, &c. On trouvera auſſi le modele d'un *météorographe univerſel* qui repréſente toutes ces différentes machines réunies ſur une ſeule pendule.

N. B. Ces machines ne ſont point diſpendieuſes, & n'ajoutent que peu au prix ordinaire des pendules : on pourra d'ailleurs ſe diſpenſer de les faire conſtruire à neuf, & en enrichir toutes ſortes de pendules anciennes, au moyen de quelques additions qui n'engageront leurs propriétaires que dans des frais très-médiocres.

Les artiſtes chez leſquels ſe trouvent les objets ci-deſſus annoncés, ſont les ſieurs ADAMSON & MILLENET, *horlogers à l'abbaye de Saint-Germain, cour des religieux.*

TABLE
DU MOIS DE NOVEMBRE 1780.

EXTRAIT. *Syſtême de la nature ſur le virus écrouelleux, &c. par* m. CHAPPOT. Page 385
Obſervation ſur une tympanite hyſtérique, &c ; par m. ARCENS, *méd.* 402
Obſervation ſur une maladie nerveuſe ; par m. CAZAUBIEL, *méd.* 407
Analyſe de l'eau minérale du puits de m. Covy, à la Rouſſele ; par m CAZALET, *&c.* 410
Obſervations qui prouvent l'efficacité de l'application des ſangſues, &c.; par m. JAYMES, *chirurgien.* 425
*Obſervation ſur une fracture de l'*humerus ; *par* m. FLEURS, *chir.* 430
Mémoire à conſulter ; par le même. 436
Mémoire à conſulter ; par m. PIERRE DUBB, *méd.* 441
M. CROHARÉ *à* m. OPOIX, *apothic.* 450
Extrait des prima menſis *de la faculté de méd. de Paris, tenus les* 1er *&* 15 *ſeptemb.* 1780. 457
Obſervations météor. faites à Montmorenci. 462
Obſervations météor. faites à Lille. 465
Maladies qui ont régné à Lille. 466

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Livres nouveaux. 467
Prix de l'académie de Lyon. 473
Cours. 474
Annonce de Livres. ibid.
Avis. 475

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde-des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois de novembre 1780. A Paris, ce 24 octobre 1780.

POISSONNIER DESPERRIERE.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

DÉCEMBRE 1780.

EXTRAIT.

EXPÉRIENCES sur les végétaux, spécialement sur la propriété qu'ils posſedent à un haut degré, soit d'améliorer l'air lorsqu'ils sont au soleil, soit de le corrompre la nuit, ou lorsqu'ils sont à l'ombre; auxquelles on a joint une méthode nouvelle de juger du degré de salubrité de l'atmosphère. Par JEAN INGEN-HOUSZ, *conseiller aulique & médecin du corps de leurs majestés impériales & royales, membre de la société royale de Londres, &c.; traduit de l'anglois par l'auteur. A Paris, chez*

P. Fr. Didot le jeune, *libr. imprim. de* MONSIEUR, *quai des Auguſtins*, 1780. *avec approbation & privilege du roi.* 1 *vol.* in-8°. *de* 78 *pag. d'introduction, table des ſections, &c.* 333. *diſcours & table des matieres.*

M. *Ingen-Houſz* nous apprend dans ſa préface quels motifs l'engagerent à travailler à cet ouvrage qui fera époque dans l'hiſtoire naturelle, & qu'on peut regarder comme une ſuite des travaux & des idées de m. *Prieſtley* ſur l'air & tous les fluides aériformes, aujourd'hui aſſez connus des ſavans pour que nous ne nous arrêtions pas à les décrire. M. *Prieſtley* avoit remarqué que les plantes végétent mieux dans un air impur, & qu'elles corrigent cet air ; cependant des expériences réitérées, pour appuyer cette découverte, en 1778, lui parurent peu favorables à ſon hypothèſe, quoique nombre de faits dépoſaſſent pour elle. M. *Schéele* prétendoit dans le même temps que la végétation avoit ſur l'air le même effet que la reſpiration ; & m. *Prieſtley* étoit prêt à abandonner le plus beau fruit de ſes recherches & de ſes travaux, lorſque m. *Ingen-Houſz*, commença à s'en occuper vers le mois de juin 1779. Les premieres expériences qu'il tenta lui parurent ſi déciſives

qu'il ſoupçonna que quelques circonſtances particulieres avoient fait varier les réſultats, lorſqu'ils avoient paru contrarier les premieres obtenues par m. *Prieſtley;* il rechercha comment cette opération ſe faiſoit : « Si les plantes corrigent l'air en abſorbant le principe inflammable comme » leur nourriture, & en laiſſant le reſte » dans un état de pureté » ; opinion à laquelle inclinoit m. *Prieſtley* : ou « ſi les » plantes poſſedent quelque vertu inconnue juſqu'à préſent, par laquelle elles » changent de l'air mauvais en air bon, » & rendent l'air bon encore meilleur «. Il faut ici copier l'auteur même, les pages ſuivantes ſont le meilleur extrait de ſon ouvrage.

« A peine, nous dit-il, fus-je engagé » dans ces recherches, que la ſcène la plus » intéreſſante s'ouvrit à mes yeux; j'obſervai que les plantes n'avoient pas ſeulement la faculté de corriger l'air impur » dans l'eſpace de ſix jours au plus, comme » les expériences de m. *Prieſtley* ſemblent l'indiquer, mais qu'elles s'acquittent de ce devoir important en peu » d'heures, de la maniere la plus complette. — Que cette opération merveilleuſe n'eſt aucunement dûe à la végétation, mais à l'influence de la lumiere » du ſoleil ſur les plantes. — Je trouvai

» que les plantes poſſedent en outre l'é-
» tonnante faculté de purifier l'air qu'elles
» contiennent dans leur ſubſtance, &
» qu'elles ont ſans doute abſorbé de l'at-
» moſphère, & de le changer en un air
» des plus purs, & véritablement déphlo-
» giſtiqué. — Qu'elles verſent une eſpece
» de pluie abondante (s'il eſt permis de
» s'exprimer ainſi) de cet air vital & dé-
» puré, qui, en ſe répandant dans la
» maſſe de l'atmoſphère, contribue réelle-
» ment à en entretenir la ſalubrité, & à
» la rendre plus capable d'entretenir la vie
» des animaux. — Qu'il s'en faut beaucoup
» que cette opération ſoit continuelle,
» mais qu'elle commence ſeulement quel-
» que temps après que le ſoleil s'eſt élevé
» ſur l'horizon ; après qu'il a, par l'in-
» fluence de ſa lumiere, éveillé les plantes
» engourdies pendant la nuit, & après
» qu'il les a préparées & rendues capables
» de reprendre leur opération ſalutaire
» ſur l'air, & ainſi ſur le regne animal :
» opération ſuſpendue entiérement pen-
» dant l'obſcurité de la nuit. — Que cette
» opération des plantes eſt plus ou moins
» vigoureuſe, en raiſon de la clarté du
» jour, & de la ſituation de la plante plus
» ou moins à portée de recevoir l'in-
» fluence directe de cet aſtre. — Que les
» plantes ombragées par des bâtimens éle-

» vés ou par d'autres plantes ne s'acquit-
» tent pas de ce devoir ; c'eſt-à-dire,
» n'améliorent pas l'air, mais au contraire
» exhalent un air mal faiſant, & nuiſible
» aux animaux qui le reſpirent, & répan-
» dent un vrai poiſon dans l'air qui les
» environne. — Que la production du bon
» air commence à languir vers la fin du
» jour, & ceſſe entiérement au coucher
» du ſoleil ; mais qu'il faut en excepter
» un petit nombre de plantes qui conti-
» nuent leur action ſalutaire un peu plus
» long-temps que le reſte. — Que toutes
» les parties de la plante ne s'occupent
» pas de cet ouvrage, mais ſeulement les
» feuilles, & les tiges & rameaux verds
» qui les ſupportent. — Que les plantes
» âcres, puantes, & même les vénéneuſes,
» s'acquittent de ce devoir comme celles
» qui répandent l'odeur la plus ſuave, &
» qui ſont les plus ſalutaires. — Que la
» plûpart des feuilles, ſur-tout celles des
» arbres, verſent cet air déphlogiſtiqué en
» plus grande abondance de leur ſurface
» inférieure. — Que les feuilles nouvelles,
» & celles qui n'ont pas encore acquis
» tout leur accroiſſement, ne répandent
» point autant d'air déphlogiſtiqué, ni
» d'auſſi bonne qualité, que celles qui ſont
» parvenues à leur grandeur naturelle, ou
» déjà vieillies. — Que quelques plantes

» préparent un air déphlogiſtiqué d'une
» meilleure qualité que d'autres. — Que
» quelques plantes, ſur-tout parmi les aqua-
» tiques, excellent dans cette opération.
» — Que toutes en général corrompent
» l'air environnant pendant la nuit, &
» même au milieu du jour, dans l'ombre.
» — Que quelques plantes cependant, qui
» ne cédent à aucune autre dans leur opé-
» ration diurne à préparer l'air déphlogiſ-
» tiqué, ſurpaſſent néanmoins les autres
» dans leur pouvoir d'infecter l'air com-
» mun pendant la nuit & dans l'ombre,
» juſqu'au point même de rendre en peu
» d'heures une grande maſſe d'air telle-
» ment corrompue, qu'un animal plongé
» dans cet air y périt en quelques ſecon-
» des. — Que toutes les fleurs exhalent
» conſtamment un air mortel, & gâtent
» l'air environnant pendant le jour & pen-
» dant la nuit, à la lumiere & à l'ombre;
» & qu'elles répandent un poiſon réel &
» des plus terribles dans une maſſe conſi-
» dérable d'air où elles ſe trouvent enfer-
» mées. — Que les racines récemment ti-
» rées de la terre ont la même influence
» malfaiſante ſur l'air qui les environne,
» que les fleurs, à l'exception cependant
» de quelques racines. — Que les fruits en
» général conſervent cette influence per-
» nicieuſe en tout temps, ſur-tout dans

» l'obſcurité, & que cette qualité véné-
» neuſe des fruits eſt ſi grande, que quel-
» ques-uns, même les plus délicieux, tels
» que les pêches, peuvent, dans une ſeule
» nuit, rendre l'air tellement empoiſonné,
» que nous ſerions en danger de périr ſi
» nous étions enfermés dans une petite
» chambre où ſe trouveroit une grande
» quantité de ce fruit. — Que le ſoleil, qui
» ſemble n'avoir pas le pouvoir d'arrêter
» l'influence pernicieuſe des fleurs, eſt ce-
» pendant capable de modérer les exha-
» laiſons nuiſibles de quelques-uns des
» fruits. — Que le ſoleil lui-même n'a pas
» le pouvoir de rendre l'air commun d'une
» meilleure qualité, ſans la concurrence
» des plantes, mais qu'au contraire il eſt
» plutôt capable de le corrompre s'il agit
» ſeul ».

Nous venons de rapporter quelques-unes des opérations ſecrettes des plantes, découvertes par m. *Ingen-Houſz*, en trois mois, par un travail continuel & plus de cinq cens expériences dont il rend compte dans le cours de ſon ouvrage; la méthode qu'il a ſuivie pour juger des différens degrés de pureté de l'air, eſt celle de m. l'abbé *Fontana*, où la préciſion eſt portée au point « qu'on peut juger du degré de pu-
» reté de l'air atmoſphérique avec autant
» d'exactitude, que l'on juge du degré de

» chaleur & de froid par le thermometre ». M. *Ingen-Houſz*, pour la ſatisfaction de ceux qui voudroient répéter ſes expériences, publie cette méthode, de l'aveu de ſon auteur, qui ne l'a pas encore rendue publique.

Une premiere utilité bien ſimple à retirer du travail de m. *Ingen-Houſz*, ſera, à ce qu'il eſpere, « d'éviter le danger qu'il » y a de ſe tenir ou de coucher avec une » grande quantité de plantes, de fleurs & » de fruits dans les chambres fermées ». Une ſeconde, qu'on reviendra de l'erreur qui nous porte à regarder comme nuiſibles ou inutiles tant de plantes qui « pouſ- » ſant en abondance, purifient d'une ma- » niere inviſible l'air qui nous environne ».

L'ouvrage eſt diviſé en deux parties : la premiere eſt le développement de toutes les propoſitions que nous venons de préſenter. Après avoir parlé de quelques uſages reconnus des feuilles, relatifs à la nutrition de la plante, & à la fructification, m. *I. H.* conſidere attentivement ce qui a été écrit ſur les bulles d'air dont elles ſe couvrent lorſqu'on les plonge dans de l'eau, & rapporte enſuite ce que lui ont appris ſes propres obſervations. La plûpart des feuilles ſe couvrent de ces bulles lorſqu'on les plonge dans une eau quelconque au ſoleil, ou en plein jour ; elles

en fourniſſent infiniment plus ſous une eau de ſource fraîchement tirée ; dans l'eau de riviere, elles ſortent lentement & en petit nombre ; il en paroît encore moins dans une eau de pluie, ſtagnante, bouillie ou diſtillée. Elles ne ſont pas produites par la chaleur, puiſqu'elles ſortent à l'inſtant en plongeant les feuilles dans l'eau la plus froide. L'auteur examine toutes les circonſtances qui accompagnent l'émiſſion de ces bulles d'air avec une ſagacité & une exactitude peu commune ; il en déduit qu'elles ſont dûes à l'action de la lumiere ſur les feuilles. Il recherche enſuite, avec le même ſcrupule, la nature de l'air qui les formoit, & trouve qu'il eſt un air véritablement déphlogiſtiqué. « Un animal y vit beaucoup plus » long-temps que dans l'air commun le plus » pur ; il augmente conſidérablement le » volume de la flamme d'une bougie, elle » y acquiert un éclat qui éblouit les yeux ; » & une bougie éteinte y reprend la » flamme, s'il lui reſte la moindre parti- » cule de feu ».

Pour obtenir cet air bienfaiſant, il faut que le ſoleil éclaire déjà l'horizon depuis quelques heures ; alors « on plonge un » bocal de verre blanc & tranſparent dans » une cuve d'eau de ſource fraîchement » tirée, de façon que l'orifice du bocal ſoit

» en haut & deſſous la ſurface de l'eau ; » on met dans ce bocal une plante, ou » des feuilles vertes, &c... ; on les ſecoue » un peu ſous l'eau pour en ſéparer l'air » atmoſphérique adhérent, après quoi on » tourne le bocal ſous l'eau, & on fait re- » poſer ſon orifice ſur une aſſiette » qui puiſſe contenir aſſez d'eau pour empêcher l'air commun d'y pénétrer ; on expoſe le bocal aux rayons du ſoleil, bientôt les feuilles ſe couvrent de bulles d'air qui croiſſent continuellement, ſe détachent enfin des feuilles, & ſe raſſemblent au fond renverſé du bocal, &c....

Il n'étoit pas difficile à un obſervateur comme m. *I. H.* de démontrer que cette pluie d'air n'eſt pas dûe à la chaleur, mais principalement à l'influence de la lumiere ſur les feuilles. Les preuves qu'il expoſe à cet égard ſont, que ces bulles une fois formées ne diſparoiſſent pas à la fraîcheur de la nuit ; que les feuilles les fourniſſent auſſi-tôt qu'elles ſont plongées dans une eau très-froide, & avant que celle-ci ait pu être échauffée par le ſoleil ; qu'expoſées à l'ombre un jour très-chaud, ou même approchées du feu, à peine fourniſſent-elles quelque peu d'air qui conſtamment alors eſt un air méphitique & mortel.

En entrant dans tous les détails qui peuvent différencier l'air que donnent les

feuilles, les fleurs, les racines, les fruits, m. *I. H.* eſt naturellement amené à conſidérer les propriétés de l'air commun atmoſphérique, & principalement ſes différens degrés de pureté ou de bonté pour ſervir à la reſpiration.

« L'invention d'un eudiometre ou d'un » inſtrument par lequel on peut juger du » degré de pureté ou de bonté de l'atmoſ- » phère, eu égard à la reſpiration, avec » autant de préciſion qu'on juge de ſon » poids, du degré de ſon froid ou de ſa » chaleur, eſt peut-être une des décou- » vertes les plus ſurprenantes qu'on ait » jamais faites ». Elle eſt dûe au docteur *Prieſtley* qui a remarqué le premier cette ſinguliere propriété qu'a l'air nitreux d'être abſorbé par l'air commun, ou d'en être abſorbé en raiſon de ſa bonté; & m. l'abbbé *Fontana*, en perfectionnant l'eudiometre, lui a donné une préciſion étonnante.

M. *I. H.* donne dans le plus grand détail la deſcription & la méthode la meilleure de ſe ſervir de cet inſtrument; il a fait graver une planche qui le repréſente entier, & avec les piéces qui entrent dans ſa compoſition. Il obſerve qu'il ne peut indiquer toutes les mauvaiſes qualités de l'atmoſphère, & donne, d'après l'abbé *Fontana*, l'énumération des erreurs qu'on peut commettre en l'employant: on voit

par-là quelle eſt la rare exactitude de m. *I. H.* dans ſa maniere d'opérer, & de quelle difficulté en général doivent être les expériences faites avec l'eudiometre, puiſque d'une obſervation bien faite à une fautive ſur le même air, la différence des réſultats peut être de deux cens ſoixante ſubdiviſions. Au ſurplus, m. *I. H.* annonce un ouvrage de m. *Fontana* même, dans lequel on trouvera d'excellentes recherches ſur l'air nitreux, ſes propriétés & principalement « celle qu'il a de détruire » l'air reſpirable ».

Si les expériences nouvelles que nous préſente m. *I. H.* ſont extrêmement curieuſes, les réflexions & les conſéquences auxquelles elles ſervent de baſe & d'appui très-intéreſſantes, les vues pratiques, que finalement il en déduit, ſont d'une toute autre importance, & méritent d'être mûrement peſées & méditées. Par-tout l'auteur parle avec une ſimplicité noble & confiante, qui eſt le gage de la vérité des faits qu'il énonce, & de la ſageſſe de ſon raiſonnement. Il eſt peint dans ſon ouvrage, on trouve toujours un philoſophe religieux, ſenſible, déſintéreſſé, & reconnoiſſant, prêt à revenir ſur chacune de ſes opinions. Ecoutons-le parler de lui-même :

« Comme je n'ai point un attachement

» opiniâtre ni aveugle à mes opinions, » je les changerai dès que je verrai claire- » ment que je me ſuis trompé. On ſe per- » ſuadera avec facilité que mes recherches » ne peuvent avoir d'autre vue que le pro- » grès des connoiſſances & le bien général » de l'humanité. Les recherches de la na- » ture n'enrichiſſent pas l'obſervateur : ſi » j'avois été avide de gain, je les aurois » abandonnées pour ſuivre le chemin de » la fortune que le hazard m'a ouvert. » Ceux qui me connoiſſent ſavent que peu » de gens ont eu de plus heureuſes occa- » ſions pour acquérir tout ce qui tente le » plus les hommes ; mais ne les ayant pas » cherchées, je n'y ai pas fait beaucoup » d'attention, je n'en ai pas tiré tous les » avantages qu'elles m'offroient ; je n'ai » été occupé qu'à remplir mon devoir dans » les ſituations où je me ſuis trouvé, au- » tant que ma conſtitution d'eſprit & de » corps me le permettoit. Accoutumé dès » mon enfance à l'étude qui fait les dé- » lices de ma vie, & content de mon ſort, » &c.....». L'homme qui a le droit de parler ainſi de lui-même, & m. *Ingen-Houſz* eſt réellement dans ce cas, a bien raiſon d'être content. Parmi nous, en France, on ne peut guere en rencontrer de tels, & preſque tous les écrits ſont plutôt faits pour éblouir que pour éclairer.

OBSERVATION
SUR UNE MALADIE CHRONIQUE ;

Par m. HOUDRY, *docteur en médecine de l'université de Montpellier, agrégé au college de médecine de Moulins en Bourbonnois.*

SOUVENT une obſervation ſur une maladie dont la fin n'a pas été couronnée par le ſuccès, eſt plus utile aux progrès de l'art de guérir, que pluſieurs obſervations ſur des maladies dont la terminaiſon a été heureuſe. Mais notre amour propre mal entendu nous permet rarement de mettre au grand jour les événemens qui ne le flattent pas. Je n'aurai point cette foibleſſe ; pourquoi héſiterois-je ? les plus grands hommes de l'art ne ſe ſont jamais mieux montrés qu'en avouant de bonne foi leurs erreurs.

M. *de Lavenier*, âgé de quarante-neuf ans, avoit ſervi depuis l'âge de ſeize ans dans l'infanterie, où il eſt parvenu au grade de capitaine de grenadiers ; ſon tempérament tenoit du ſanguin & du phlegmatique. Il avoit toujours joui d'une bonne ſanté juſqu'à l'âge de trente-cinq ans qu'il éprouva un dérangement cauſé par un vif chagrin de la mort de ſa premiere

femme ; il eut alors des vapeurs, & le genre nerveux fort affecté : cet état dura plusieurs mois. Quelques remedes, du régime & la dissipation de son métier, lui rendirent la santé. Il se remaria, il y a dix ans, eut de ce second mariage trois enfans bien sains. Sa bonne santé se soutint toujours jusqu'à une maladie aiguë qu'il éprouva il y a trois ou quatre ans au Havre où il étoit en garnison : on qualifia cette maladie de fievre putride. Il paroissoit bien rétabli, & ce n'est que de l'été dernier qu'il a éprouvé une altération marquée & suivie dans sa santé ; il l'attribuoit aux exercices fréquens qu'il avoit été obligé de faire à Besançon pendant les plus grandes chaleurs de l'été dernier, d'autant plus incommodes pour lui, qu'il étoit d'un embonpoint considérable.

Il vint à Moulins en semestre au mois d'octobre dernier. Toutes les personnes de la ville remarquerent avec surprise le changement qu'il avoit éprouvé dans sa santé ; on espéroit que le calme & la vie tranquille dont il alloit jouir la rétabliroient, mais au contraire son état empira au point qu'il étoit à tout moment prêt à tomber en défaillance ; ce qui lui est arrivé plusieurs fois avec perte de connoissance. C'est à cette époque, & au retour de la campagne, où on l'avoit con-

duit pour y respirer un air plus pur, que j'ai été appellé pour le voir.

M. *L*.... me parut presqu'autant affecté au moral qu'au physique ; il ne parloit que du peu d'espérance de voir jamais sa santé se rétablir, & étoit rempli d'idées sinistres. Je n'oubliois rien pour le rassurer sur ses craintes ; &, d'après tous les renseignemens pris sur le passé, plusieurs jours de réflexion & un mur examen, j'ai cru pouvoir caractériser sa maladie de nerveuse ; tout m'a paru cadrer à cette idée : les défaillances fréquentes, le desir du repos & de l'inaction, la répugnance à toute espece d'exercices, le pouls petit & concentré, la paresse du ventre, enfin la tristesse profonde, me persuaderent que le genre nerveux étoit dans une espece d'atonie. J'ai cru conséquemment que les remedes capables de rétablir le ton des nerfs étoient indiqués ; j'ai mis le malade à l'usage des pilules composées de myrrhe, de galbanum, de cachou, & de syrop d'écorces d'oranges en doses proportionnées ; je lui faisois boire par-dessus un petit verre d'une décoction de quinquina, d'écorce de caprier, de canelle & de limaille de fer. Il a fait usage de ces remedes pendant trois semaines, usant d'un régime convenable, & ne mangeant que de la volaille rôtie froide : l'effet de ce régime &

de

de ces remedes a été le rétabliſſement du ton des ſolides, le pouls s'eſt développé, eſt devenu plus fort, les digeſtions bonnes & point laborieuſes : il n'y a plus eu de défaillances.

Je commençois à m'applaudir lorſque la ſcène a changé en un état plus ſouffrant ; le malade s'eſt plaint de douleurs très-vives qu'il rapportoit à la région des vertebres lombaires intérieurement, rien n'étoit ſenſible à l'extérieur lorſqu'on le touchoit, toute la région abdominale étoit maniable & ſans douleur. La continuité de ces douleurs, plus ou moins vives, me déterminerent à faire ceſſer l'uſage des remedes toniques, pour paſſer à des remedes propres à calmer les douleurs, que je penſai avoir pour cauſe une humeur de rhumatiſme que les premiers remedes avoient développée. Ce qui me confirma dans cette idée, c'eſt que le malade convenoit en avoir reſſenti des atteintes, en différens temps & en différentes parties extérieures. Je conſeillai le petit-lait & les bains domeſtiques qui ont paru d'abord ſoulager le malade, mais qu'il a rejettés après en avoir pris ſix ſeulement. Dans les maladies longues nous manquons de conſtance, lorſque le ſuccès des remedes eſt lent, & ne répond pas à notre impatience. Comme les douleurs étoient plus aiguës

pendant la nuit, & privoient le malade du ſommeil, il m'a fallu recourir aux narcotiques dont j'ai ménagé les doſes, parce que je ne perdois pas de vue le premier état du malade, & je craignois de l'y voir retomber.

Tous les remedes n'apporterent aucun ſoulagement, & l'opiniâtreté du mal me fit ſoupçonner quelques cauſes extraordinaires. Meſſieurs les officiers, dans les narniſons, vivent à l'auberge où l'on a peu de ſoin des uſtenſiles de cuiſine qui ſont par-tout de cuivre, quoique ce métal dût être proſcrit & réprouvé. Je me déterminai à faire prendre à mon malade une diſſolution d'*hepar ſulphuris*, comme antidote du poiſon auquel il pouvoit avoir été long-temps expoſé (1).

Il n'a pu ſoutenir cette boiſſon que trois jours, & n'en a éprouvé aucun ſoulagement. Enfin revenant à la premiere idée d'une humeur de rhumatiſme, je le déterminai à conſentir à l'application des véſicatoires ſur la partie des lombes où étoit le ſiége de la douleur : ces emplâtres produiſirent tout l'effet qu'on pouvoit en attendre, en excitant une très-abondante ſuppuration. Le malade parut oublier la douleur ancienne pour ne s'occuper que

(1) *Voyez*, ſur la valeur de ce remede, le vol. 50 du journal de médecine, *pag.* 97 *& ſuiv.*

de celle que lui cauſoit la plaie des véſicatoires ; & ſon impatience m'a forcé de laiſſer guérir cette plaie que j'aurois voulu entretenir plus long-temps. A cette époque les fonctions de l'eſtomac ſe ſont dérangées, les vents ſe ſont mis de la partie ; comme ils occupoient la région épigaſtrique, ils cauſoient au malade de l'oppreſſion & des anxiétés qui lui étoient auſſi inſupportables que ſes douleurs, cependant point de météoriſme dans l'abdomen. Le malade enſuite a vomi des matieres d'un noir brun que ſes parens effrayés ont priſes d'abord pour des excrémens ; mais qu'après les avoir bien examinées j'ai regardé comme des alimens qui avoient dégénéré preſque ſpontanément. Avant l'époque des véſicatoires, le malade avoit été purgé deux fois, à quinze jours d'intervalle, avec un minoratif en deux verres. La premiere fois le remede paſſa ſans fatiguer le malade ; la ſeconde fois il le rejetta, & deux jours après commencerent les vomiſſemens.

Dans les maladies longues & opiniâtres où le médecin apportant tous ſes ſoins & ſon application n'eſt pas aſſez heureux pour guérir, il n'eſt que trop ordinaire de voir la confiance s'affoiblir ; on écoute tous ceux qui, ſans miſſion, ſe plaiſent à propoſer leur avis & leur recette. On per-

ſuade au malade & à ſes proches, que l'unique remede à cette maladie étoit les bains; on m'en parla, je fis connoître que je ne comptois plus ſur leur efficacité. La maladie, ſa cauſe & ſon incurabilité n'étoient plus des énigmes pour moi; mais on étoit ſi prévenu qu'on paſſa outre: on commença par un ſeul chaque jour, pendant les trois premiers jours; on crut mieux faire en doublant la doſe, le quatrieme jour on en donna deux, mais le malade ne put ſoutenir le ſecond; on fut obligé de l'en retirer précipitamment: il étoit agoniſant, & mourut effectivement quelques minutes après.

Je demandai & j'obtins des parens l'ouverture du corps: j'étois perſuadé, quoiqu'un peu tard, qu'on trouveroit un abſcès dans le méſentère. Quand je l'aurois ſoupçonné plutôt, la maladie eût-elle été ſuſceptible de guériſon? je ne le crois pas: au reſte c'eſt aux gens de l'art à en juger.

Le procès-verbal d'ouverture, fait en préſence de mm. *Simard* & *Bodin* mes confreres, par mm. *Bouchet* & *Prieur*, maîtres en chirurgie, juſtifia mon jugement: je le joins ici. Son peu d'étendue vient du peu de temps que nous avons eu pour y procéder, qui ne nous a pas permis de faire l'ouverture de toutes les cavités, ni même d'examiner à fond celle

qui a été ouverte. Il me paroît cependant démontré que la véritable cauſe de la mort s'eſt trouvée dans le méſentère comme je l'avois aſſuré à pluſieurs perſonnes, & notamment à celles qui ont aſſiſté & coopéré à l'ouverture. Voici l'hiſtorique de l'ouverture, qui m'a été remis par m. *Prieur*, un des deux chirurgiens :

« La graiſſe nous a paru plus jaune que » dans l'état naturel, & dans une fonte » générale, ainſi que l'épiploon. Un épan- » chement de matiere ſanieuſe de cou- » leur rouſſe occupoit le côté droit; *il y* » *avoit* * un ſecond épanchement à la par- » tie ſupérieure du côté gauche, ſous la » rate, mais véritablement purulent (1) ».

« Le méſentère nous a paru être la ſource » de tous ces déſordres, il étoit très-gros, » entiérement ſquirrheux, renfermant un » foyer purulent à ſa partie ſupérieure,

---

* Mots ſuppléés au texte.

(1) Pourquoi l'humeur épanchée dans l'abdomen n'eſt-elle pas par-tout homogène; que dans la partie droite c'eſt une ſanie de couleur rouſſe, & dans la partie gauche une humeur purulente? Je penſe que la rupture de la poche purulente, faite ſubitement, a cauſé la mort ſoudaine; qu'alors le mouvement de la vie ceſſant, les liqueurs différentes ſont reſtées ſans action, & qu'ainſi le mélange n'a pu s'en faire dans le cadavre qui, juſqu'à l'ouverture, eſt reſté dans la même ſituation couché ſur le dos.

» qui ſe propageoit juſqu'à l'inférieure, où
» il avoit dégénéré, étant ſanieux, ayant
» une iſſue dans le ventre par une ouver-
» ture ronde qui pouvoit admettre l'extré-
» mité d'un doigt; c'eſt de-là que l'épan-
» chement tiroit ſa ſource : les inteſtins
» étoient dans un état de phlogoſe, ſuite
» de leur macération dans cette ſanie; le
» foie étoit un peu gros, de couleur natu-
» relle; la veſſicule très-remplie de bile,
» les reins en bon état ».

Depuis la mort de m. *Lavenier*, ſes parens m'ont dit qu'il avoit fait une chûte violente au ſiége de Caſſel; que cette chûte avoit été ſuivie de douleurs vives, dans la région lombaire, qui s'affoiblirent avec le temps, mais dont il eut quelques foibles reſſentimens de temps en temps, à compter de cette époque. Ne ſeroit-on pas fondé à croire que c'eſt de cet accident, comme cauſe éloignée, qu'ont dérivé tous les ſymptômes qui ont précédé la mort. Mais comment, me dira-t-on, une cauſe dont l'effet funeſte a été ſi long-temps à ſe manifeſter, a-t-elle pu demeurer tant de temps dans l'inaction? Je réponds à cela que l'expérience journaliere nous apprend que les obſtructions qui ſe forment dans les glandes en général, & ſur-tout dans celle du méſentère, ont une marche ſi ſourde & ſi lente, que le ſujet

qui en eſt affecté peut vivre très-long-temps avant que l'humeur, qui forme les obſtructions, ait dégénéré au point d'acquérir un caractere délétère qui donne lieu à l'inflammation & à la ſuppuration.

Combien n'avons-nous pas vu de cadavres ouverts de ſujets morts dans un âge très-avancé & d'une maladie connue, dans leſquels nous avons trouvé des obſtructions ſquirrheuſes & anciennes, & qui n'avoient, pendant la vie du ſujet, donné aucuns ſignes qui puſſent faire ſoupçonner leur exiſtence.

On peut donc vivre très-long-temps avec des obſtructions, & peut-être m. *de Lavenier* auroit-il pouſſé très-loin ſa carriere, ſi aux obſtructions anciennes qu'il portoit dans le méſentère ne s'étoient jointes d'autres cauſes, telles que les violens exercices auxquels il a été ſoumis pendant les plus grandes chaleurs de l'été dernier, qui en ſollicitant des tranſpirations abondantes ont dépouillé ſon ſang de ſa ſéroſité, l'ont enflammé, l'ont rendu âcre; la lymphe elle-même, devenue acrimonieuſe, a mis en mouvement les humeurs ſtagnantes des glandes qui ſont devenues carcinomateuſes, d'où ont ſuivi tous les déſordres que nous avons découverts par l'ouvetture du cadavre.

OBSERVATION

SUR une pleuréſie rhumatiſante ; par m. POTHONIER, docteur en médecine à Cotignac en Provence.

DEPUIS que je reçois le *journal de médecine*, je profite des découvertes & des obſervations de mes confreres ; l'envie de concourir avec eux au bien & à la conſervation de l'eſpece humaine, m'engage à publier une de mes obſervations que je crois intéreſſante à cauſe du ſuccès étonnant qu'a eu une ſeule ſaignée pour calmer des ſymptômes qui annonçoient la perte prochaine du malade.

Sans m'arrêter aux différentes théories des diverſes eſpeces de pleuréſie, je ne parlerai que du fait pratique que je veux décrire.

Je fus mandé le 22 mai dernier 1780, chez un laboureur que je trouvai couché. Il ſentoit au côté gauche de la poitrine une douleur poignante aſſez aiguë ; le pouls dur, l'oppreſſion & la ſuffocation de poitrine me déciderent à le faire ſaigner. Cette opération calma pour quelque temps les ſymptômes décrits ; la toux, jointe aux autres ſymptômes, fut adoucie par une eau miellée, & par une tiſane

béchique bue assez abondamment. Les crachats s'établirent, & la maladie ne me paroissoit point trop redoutable ; cependant le troisieme jour de cet accident, tous les symptômes s'aggraverent, la douleur devint extrême, l'oppression & la suffocation de poitrine alarmoient tous les assistans : le mal, en parcourant ses diverses périodes, augmenta ses fureurs. Je trouvai le malade dans les angoisses, ayant une respiration fort courte & très-coupée ; la douleur qui auparavant ne se faisoit sentir qu'au côté gauche de la poitrine, & sur le devant, étoit encore plus insupportable depuis la nuque & tout le long de l'épine du dos, jusqu'à l'os sacrum. Les parens du malade, en proie aux plus vives sollicitudes, & sans me consulter à cet égard, ne trouverent plus de ressource que dans les secours spirituels les plus pressans. Dans ces conjonctures fâcheuses je flottois dans l'incertitude la plus cruelle ; la crainte d'arrêter une expectoration assez bien établie, & une sueur abondante qui pouvoit être salutaire, m'empêchoient de rien entreprendre. D'ailleurs, à la moindre tentative je craignois les injustes reproches d'un public ignorant ; je surmontai pourtant tous ces obstacles : j'ordonnai une saignée, on appella un chi-

rurgien qui ouvrit la veine. Le ſang reçu dans la palette offrit à l'œil une altération ſubite en prenant une couleur livide, bleuâtre & noire. Avant cette ſeconde ſaignée je trouvai le pouls du malade petit, fréquent, ſerré, concentré, & comme tremblottant; il fut bientôt après la ſaignée développé, il s'amollit & devint plus plein : cette vive douleur ceſſa, & les ſignes les plus funeſtes s'amenderent. Mon plaiſir fut d'autant plus vif, que le danger du malade avoit été plus éminent, & je ſentis dans mon cœur la douce ſatisfaction de reſſuſciter, pour ainſi dire, le chef d'une famille éplorée. Je ne cite ce fait que par le prompt ſecours que mon malade éprouva de la ſaignée; & c'eſt ſans doute dans des circonſtances pareilles que m. *Lieutaud* l'a regardée comme un puiſſant calmant.

MÉMOIRE

SUR un préjugé régnant en Suisse, qui établit pour principe que toute maladie inflammatoire des poumons des bestiaux est la pulmonie ; par m. SCHUELER, docteur en médeciue à Fribourg en Suisse.

LE 24 décembre 1778, il se manifesta, dans une étable de ce canton, une maladie inflammatoire de poitrine : une geniſſe de dix-huit mois en fut la premiere attaquée. On attendit, pour l'assommer, jusqu'à ce qu'elle fût prête à périr ; après elle, vingt-trois tant vaches que geniſſes & le taureau qui composoient ce troupeau, furent censés être atteints de la même maladie que l'on crut être la pulmonie regardée comme pestilentielle. Tous ces animaux furent ouverts & examinés par deux empiriques qui les avoient fait assommer, & dont le rapport fut que toutes ces bêtes avoient la pulmonie. L'histoire qu'ils me firent de la maladie n'a guere été plus exacte que leur inspection des cadavres. J'ennuierois mes lecteurs si je la rapportois ; je me contenterai de détailler plus bas ce que j'ai observé moi-même : on y

trouvera tous les ſymptômes caractériſtiques de la péripneumonie.

Ayant appris de ces deux vétérinaires, qu'ils faiſoient aſſommer toutes les bêtes, qu'ils ne prenoient aucune précaution pour empêcher la maladie de ſe communiquer, & qu'ils adminiſtroient des remedes incendiaires (1), je m'élevai contre cette pratique, j'en fis appercevoir les défauts, & fus enfin écouté. Le mal s'étant répandu dans une troiſieme étable ſéparée par une ſimple parois toute à jour, de celle où il s'étoit fait appercevoir depuis que la premiere avoit été dévaſtée; celle-ci l'ayant été de même; je reçus ordre de mon Souverain de m'y tranſporter: elle ne contenoit que deux vaches & une geniſſe. J'y trouvai la vache, qui étoit placée au milieu des deux autres bêtes, malade. L'un de ces experts qui m'avoit accompagné, & moi, la viſitâmes avec toute l'exactitude poſſible: ſes cornes étoient chaudes, la tête & les oreilles baſſes, la reſpiration difficile, ſans râlement & ſans excrétion purulente; elle touſſoit ſouvent, les naſeaux étoient tuméfiés & douloureux, couverts d'un peu de morve, la bouche chaude

(1) Ces remedes étoient le poivre d'Eſpagne, celui des Alpes, le calamus, l'angélique, &c. auxquels ils ajoutoient de l'alun.

& ſéche, l'haleine peu puante, mais la fiente l'étoit beaucoup. Les urines claires cauſoient cependant des épreintes qui duroient long-temps après qu'elle avoit piſſé, ce que l'on remarquoit par les mouvemens ſpaſmodiques de l'orifice de l'urethre & de la vulve. Son poil étoit hériſſé & ſes yeux pâles, le pouls fort & fréquent. La rumination ne ſe faiſoit que par intervalles & ſans bave; la bête ſouffroit lorſque les alimens remontoient dans la bouche, & que l'œſophage ſe dilatoit, & nous nous apperçûmes qu'elle tâchoit d'empêcher cette dilatation. Il fallut uſer de force pour lui faire quitter ſa place; en la tirant de hors de l'étable, chaque pas qu'elle faiſoit lui cauſoit de la douleur qu'elle tâchoit d'adoucir en poſant les pieds à terre auſſi doucement qu'elle le pouvoit, & elle touſſoit plus ſouvent; mais tous ces ſymptômes augmentoient lorſqu'on la faiſoit marcher en deſcendant. Enfin nous obſervâmes un léger battement de flancs. Cet animal ne mangeoit plus depuis deux jours, & étoit, à ce que l'on m'a aſſuré, malade depuis huit : elle fut aſſommée.

Nous en fîmes l'ouverture : ſon ſang étoit rouge & nullement diſſous, le lobe droit des poumons abſolument enflammé; le gauche ne l'étoit qu'à ſa partie ſupérieure, mais l'inférieure commen-

çoit à participer à l'état de phlogoſe; le tiſſu cellulaire fondu, avoit dépoſé, ſur la ſurface des poumons, une graiſſe figée. Ce viſcere étoit adjacent à la plevre & au médiaſtin dans toute l'étendue où il étoit enflammé. Je fis découper ces poumons en pluſieurs ſens, ſans qu'il ait été poſſible d'y découvrir le plus petit ulcere: tous les viſceres de l'abdomen étoient parfaitement ſains.

Cela fait, je fis aſſommer la geniſſe qui étoit placée près de la porte de l'étable; ſa maigreur & ſa mauvaiſe figure, & peut-être encore plus l'illuſion cauſée par l'idée de la contagion dont je n'étois pas abſolument exempt, me l'avoient fait croire bien plus malade qu'elle ne l'étoit. Nous n'y découvrîmes abſolument aucun autre mal qu'une légere phlogoſe à la ſurface de la partie ſupérieure du lobe droit des poumons; leur ſubſtance ne préſentoit aucun indice d'inflammation: en les faiſant découper, je reconnus l'ignorance des deux vétérinaires qui prirent les glandes bronchiales pour un commencement de la maladie. Les notables de l'endroit, qui aſſiſterent à toutes ces opérations, m'aſſurerent qu'on avoit déclaré atteintes de cette maladie des vaches dont les poumons étoient bien plus ſains que ceux-là; je leur fis ſentir, & ſur-tout au vétérinaire,

combien il falloit être peu verſé en anatomie pour ſe méprendre auſſi lourdement : il convint de ſon ignorance.

On auroit infailliblement aſſommé la troiſieme vache, ſi je n'avois repréſenté au Juge du lieu que la ſeconde qui avoit été aſſommée ſe trouvoit ſi peu malade que je l'euſſe facilement guérie ſi j'avois connu ſon état, & que cette troiſieme étant moins malade que l'autre, je ne doutois pas de la conſerver en ſanté ſi elle étoit épargnée ; que j'avois des moyens victorieux de combattre le préjugé populaire d'incurabilité & de virus peſtilentiel, de même que l'uſage de démolir les crêches, de brûler les licous & la pâture qui a eu quelque contact avec celle des malades, &c.

Ces raiſons déterminerent le Juge, qui s'étoit rendu avec moi ſur les lieux, à déférer à ma demande. Je fis ſaigner cette troiſieme vache, j'ordonnai de lui retrancher la pâture, & de lui faire boire de l'eau de ſon pendant quelques jours. Cette vache, qui étant placée entre la malade & l'étable où la maladie avoit régné précédemment, fit un beau veau qu'elle portoit alors : elle vécut paſſé quinze mois, & ſon veau ſe porte très-bien.

Tout ce que je viens de rapporter prouve, 1°. que la maladie dont il s'agit

eſt la péripneumonie, & non la pulmonie; 2°. qu'elle n'a point été maligne ni contagieuſe; 3°. que la démolition des étables, & toutes les précautions ruineuſes qu'on prend pour empêcher la maladie de ſe communiquer, ſont en pure perte; 4°. qu'on auroit préſervé de la mort une bonne partie du bétail qui a été aſſommé, ſi on avoit pris les précautions convenables, & adminiſtré des remedes appropriés.

Mais l'eſſentiel eſt de connoître la maladie dès le commencement, & pour y réuſſir, il eſt néceſſaire que le vacher faſſe tous les jours une inſpection exacte de toutes les bêtes confiées à ſes ſoins; qu'il porte ſon attention ſur toutes les parties qui ſont le ſiége des ſymptômes que j'ai détaillés; qu'il ſache diſtinguer l'état de ſanté de celui de maladie; & que dès qu'il appercevra la moindre choſe qui ne ſera pas dans l'ordre de la nature, & qui puiſſe lui faire croire qu'il exiſte une maladie, il en avertiſſe le prépoſé de ſon diſtrict.

Ayant fait ce rapport à mon Souverain, il m'ordonna de le communiquer à m. *Vitet*, & de le prier de me dire ſon ſentiment & de m'indiquer les moyens tant préſervatifs que curatifs.

M. *Vitet* m'envoya ſa conſultation, dont je joins ici l'extrait, qu'il m'a permis de faire entrer dans ce mémoire.

Après

Après avoir détaillé dans ſa réponſe les ſymptômes pathognomoniques de l'inflammation de poitrine & de la pulmonie, avec la même préciſion qui regne dans ſon traité des maladies, entre leſquels l'excrétion purulente par les naſeaux, qui arrive ſur-tout lorſque le malade touſſe, eſt le plus caractériſtique, il juge que ce ſymptôme ne s'étant pas rencontré dans la maladie pour laquelle je l'ai conſulté, cette maladie n'étoit point la pulmonie, mais une inflammation de poitrine bien caractériſée. Il indique enſuite les précautions qu'il convient de prendre pour s'aſſurer du caractere de toute épizootie : elles me paroiſſent trop lumineuſes pour ne pas les tranſcrire tout au long.

M. *Vitet* dit « qu'il ſeroit néceſſaire d'inviter les médecins inſtruits, 1°. à ſuivre la marche de la maladie ; 2°. à faire l'ouverture des bêtes malades dans les différens périodes de la maladie ; 3°. de ne pas attendre la mort de l'animal pour juger de la partie qui eſt eſſentiellement affectée ; 4°. à eſſayer les remedes analogues à l'eſpece de maladie ; 5°. à préférer les remedes les plus ſimples ; 6°. à les adminiſtrer auſſi-tôt que la maladie commence à paroître : car, ajoute-t-il, chez les bœufs les maladies inflammatoires, quelques légeres qu'elles ſoient, ſi elles

ne ſont pas combattues auſſi-tôt qu'elles commencent à s'annoncer, elles deviennent toutes mortelles ».

Les remedes qu'il conſeille dans celle-ci ſont, 1°. la ſaignée, la diette la plus ſévère, comme ceux qui aident le plus ſalutairement les efforts de la nature; il faut par conſéquent retrancher toute eſpece de nourriture, & ne donner juſqu'au ſeptieme jour, que l'eau de ſon édulcorée avec le miel. 2°. Les lavemens réitérés juſqu'à quatre fois par jour avec la décoction de pariétaire tenant en diſſolution une once de nitre. 3°. Un onguent de ſcarabées placé ſur les deux côtés de la poitrine: on doit avoir ſoin d'entretenir les ulceres cauſés par cet onguent, par le même onguent de ſcarabées. 4°. Le troiſieme jour une once de nitre, quinze grains de camphre diſſous dans une livre d'eau, dans laquelle on délayera encore deux jaunes d'œufs: il faut répéter ce remede de douze en douze heures; mais ſi le troiſieme jour la toux n'étoit pas fréquente, & ſi le battement des flancs diſparoiſſoit, on s'abſtiendroit du camphre. « Que le vacher ne s'inquiéte point, pourſuit m. *Vitet*, de voir les beſtiaux condamnés à ne prendre aucune eſpece de nourriture, ils ne mourront point de faim: ce n'eſt qu'après le ſeptieme jour, que je permettrois une pe-

tite quantité de bon ſoin, même ſans avoir fait précéder aucune eſpece de purgatif, ſoit en breuvage, ſoit en lavement ». 5°. Si la diarrhée ſurvient, on favoriſera cette évacuation par l'uſage des lavemens continués ; encore, ſi elle étoit trop copieuſe, il ne faudroit les compoſer que d'une légere décoction de guimauve. 6°. La maladie ſe termine-t-elle le cinq ou le ſept par les ſueurs, on ſupprimera les lavemens, on couvrira le corps de l'animal d'une légere couverture, on lui fera ſur la peau de légeres frictions avec l'étrille, mais on éloignera tout médicament ſudorifique, parce que ſouvent on augmente l'inflammation des poumons en voulant rendre la ſueur plus abondante.

Quant aux remedes préſervatifs, m. *Vitet* conſeille ſur-tout la ſaignée & la diette, de faire parquer le bétail depuis le lever juſqu'au coucher du ſoleil, & de le tenir pendant la nuit dans une étable extrêmement propre, ou ſous un hangard où l'on auroit eu la précaution d'établir des courans d'air très-rapides, que l'on interromproit dès que l'animal y ſeroit ; il veut que l'air que l'animal reſpire pendant la nuit ſoit ſouvent renouvellé ; il recommande même la propreté comme un des plus excellens préſervatifs.

Il eſtime que, lorſqu'une maladie eſt

contagieuſe, il faut ſéparer les bêtes ſaines d'avec les malades, & circonſcrire les étables; mais il regarde comme abuſives & ruineuſes les précautions que l'on prend d'enterrer le bétail mort & le malade ſans l'écorcher, &c. « Dans l'épidémie la plus terrible, ajoute-t-il, ne ſuffiroit-il pas de laver les planchers & les crêches, d'enlever un pied du ſol des étables, d'y faire un feu clair pendant deux ou trois heures le jour; enſuite d'y faire jouer l'air de maniere qu'il ſe renouvelle continuellement, de poſer pendant douze à quinze jours les licols à l'action de l'air libre? Mais l'épidémie en queſtion, qui ne préſente qu'une maladie ſimple & facile à guérir, ſi l'art ſeconde à propos les efforts de la nature, ne demande d'autre précaution que celle que la propreté exige, toutes les fois qu'il y a une bête malade dans une étable; je veux dire, de laver la crêche, d'enlever tout le fumier, d'en laver le pavé ou le plancher, & de les laver avec de l'eau pure, d'établir jour & nuit des courans d'air en pratiquant une ouverture vis-à-vis la porte. Les cuirs de bœufs morts l'année derniere dans la Guienne, n'ont point communiqué la peſte lorſqu'ils ont été ſéchés & expoſés à un degré de chaleur approchant de l'eau bouillante, enſuite tannés. Les hommes qui les

écorcherent ne furent atteints d'aucune maladie ; ainſi je ſuis perſuadé que les bœufs morts d'inflammation de poitrine ne doivent préſenter aucune crainte de communication pour les bœufs ſains, & de maladie particuliere pour ceux qui les écorcheroient ».

Quelque temps après avoir reçu la lettre de m. *Vitet*, il me tomba entre les mains une diſſertation écrite en allemand par feu le célebre m. *de Haller*. Cette diſſertation étant regardée dans le canton de Berne comme une regle dont il ſeroit très-dangereux de s'éloigner, & ayant été imprimée par ordre de cet état, j'ai cru devoir la réfuter par le mémoire ſuivant.

Le traité ſur la pulmonie des beſtiaux, de feu m. le baron *de Haller*, contient des aſſertions que les auteurs les plus célebres & ma propre expérience ne juſtifieroient pas.

Perſuadé que mes réflexions méritent l'attention des perſonnes de l'art, je les propoſe, non pour me donner un nom, en renverſant le ſyſtême de ce grand homme, mais par le zele qui doit animer tout patriote à rechercher la vérité dans un fait qui intéreſſe eſſentiellement un pays, dont le bétail fait la plus grande richeſſe.

J'oſe me flatter que ceux qui ſavent

apprécier les ouvrages de m. *de Haller* me ſauront gré de ne m'être pas laiſſé éblouir par ſa célébrité en adoptant, ſans examen, ſes opinions : la vérité ayant toujours été l'objet de ſes recherches, il me loueroit, ſi nous le poſſédions encore, d'avoir le courage de m'éloigner de ſes principes, d'autant plus qu'ils peuvent établir des préjugés pernicieux. C'eſt ſon ſyſtême qui a fixé la conduite de la république de Berne dans tous les cas où les maladies de la poitrine ſe manifeſtent dans ſon reſſort. Les états voiſins ſe confiant aux lumieres de ce gouvernement, ſe laiſſent entraîner par ſon exemple, & les maux qui en réſultent ſont ſouvent plus fâcheux que la maladie même.

Les aſſertions de cet illuſtre ſavant, qu'il me paroît néceſſaire de relever, ſont :

1°. *Que cette maladie eſt la pulmonie, parce qu'elle affecte les poumons.*

2°. *Que l'on ne doit pas eſpérer de guérir cette maladie, quand même dès le commencement on y apporteroit les remedes convenables.*

3°. *Qu'il conſte par des faits authentiques, que les bêtes qui reſpirent les miaſmes d'une autre bête atteinte de cette maladie, la contractent dans peu d'heures.*

4°. *Que cette maladie reſte long-temps dans le corps ſans ſe déclarer ; que les*

vaches bondiſſent, mangent, donnent du lait comme dans l'état de ſanté; que le bœuf travaille ſous le joug avec ſes forces ordinaires, portant en même temps le germe de cette maladie, & la mort dans ſes entrailles.

5°. *Qu'on a vu périr du bétail deux mois après avoir été ſépare des malades.*

6°. *Que le vulgaire raiſonne mieux ſur cette maladie que l'homme inſtruit qui ſe plaît à frayer de nouvelles routes, & à inventer ſans ſuccès de nouvelles méthodes de guérir.*

7°. *Qu'il n'y a point d'autre moyen d'arrêter les progrès de la contagion, que de circonſcrire les étables & les pâturages, & de fermer toute communication avec les endroits voiſins exempts de cette maladie, & d'aſſommer les troupeaux entiers parmi leſquels elle regne.*

Je reprends ces aſſertions, & j'en fais l'examen.

1°. *Cette maladie eſt la pulmonie parce qu'elle affecte les poumons.*

A la vérité le vulgaire, en matiere vétérinaire, nomme pulmonie toute maladie des poumons; mais cette dénomination ne répond pas à la définition que les auteurs donnent de la pulmonie. M. le baron de *Haller*, en nommant cette maladie comme le vulgaire, ne s'eſt pas ſouvenu

qu'il eſt très-important, en médecine, d'être d'accord ſur le nom des maladies, & que la moindre erreur, ſur ce point, peut avoir des ſuites funeſtes. Selon mm. *Vitet*, *Bourgelat*, &c. la pulmonie eſt caractériſée par l'excrétion du pus par les naſeaux, par l'excoriation de leurs parois internes, &c. &c. (1). Dans la maladie que m. *de Haller* décrit, on ne trouve aucun de ces ſymptômes; elle n'eſt donc pas la pulmonie, ou ces auteurs claſſiques ont tort: ce qui ne peut pas être, d'autant qu'en fait de termes ils ſont juges en dernier reſſort.

D'ailleurs, ſoutenir qu'une maladie eſt la pulmonie parce qu'elle affecte les poumons, c'eſt dire que toute maladie qui affecte les poumons eſt la pulmonie. Suivant ce ſyſtême un rhume léger de poitrine, la plus petite toux ſeroit la pulmonie: ce qu'il ſeroit ridicule d'avancer.

Mais ce qui eſt d'une plus grande conſéquence encore, c'eſt qu'on peut inférer du raiſonnement de m. *de Haller*, que toute fievre dont les poumons ſont le ſiége eſt maligne, contagieuſe, peſtilentielle, & qu'elle eſt la même qui a ravagé l'Italie, le Danemarck, le duché de Holſtein, & ſur-tout la Flandre (2). C'eſt préciſé-

(1) *Voyez* ces auteurs.

(2) M. *de Haller* ſoutient que c'eſt la même maladie.

ment de cette opinion dont il importe le plus de découvrir l'erreur en démontrant que la fievre qui affecte les poumons n'eſt ſouvent qu'inflammatoire proprement dite; car c'eſt cette erreur qui dicte aux Souverains les ordonnances, ſouvent, mais inutilement trop rigoureuſes, contre le bétail, & ruineuſes pour les propriétaires.

Or il eſt facile de démontrer que cette maladie n'eſt abſolument point contagieuſe, & c'eſt par des faits que je le démontrerai.

Ce que j'ai obſervé ſur la troiſieme vache de l'étable où je fus envoyé, eſt une preuve que l'inflammation de poitrine, que j'ai rapportée, n'a pas été contagieuſe, & que par conſéquent elle n'étoit pas la pulmonie qui ſe communique en effet. Mais voici des preuves d'une autre nature, des faits bien différens de celui que j'ai obſervé, & que j'oppoſe au ſyſtême de m. *de Haller*.

M. *Claret*, docteur en médecine à Martigny dans le pays de Valais, m'aſſure, dans une lettre du 10 février de l'année courante, que ſur la fin de l'avant-derniere il régnoit à la Baſtia, village dépendant de Martigny, une maladie inflammatoire qui avoit enlevé environ quarante vaches; que voulant reconnoître sû-

rement ſi cette maladie étoit contagieuſe, il fit, 1°. tremper des feuilles de choux dans la ſanie tirée des poumons d'une geniſſe crevée, la veille, & qu'en préſence de la Juſtice du lieu, il fit avaler ces feuilles de choux à une autre geniſſe qui lui appartenoit, & qu'il vouloit ſacrifier à l'intérêt public; 2°. qu'il lui fit encore avaler un morceau de poumons abſcédés de la même bête; 3°. qu'il plaça cette geniſſe vis-à-vis une vache malade qui périt le lendemain, & ſi près que les deux mufles ſe touchoient; enſorte que cette geniſſe étoit obligée de reſpirer l'air qui ſortoit des poumons de la vache malade; 4°. qu'il fit faire au fanon de cette geniſſe une inciſion qu'il baſſina avec la ſanie dans laquelle avoient trempé les feuilles de choux; 5°. que pour mieux faire réuſſir l'inoculation qu'il avoit entrepris de faire, il couſit ſur la plaie un morceau du même poumon abſcédé, & qu'enſuite il le couvrit d'un linge trempé dans la même ſanie; 6°. qu'il fit attacher la geniſſe dans une étable, où peu de temps auparavant trois vaches étoient mortes, & à côté de celle qui étoit aux abois; 7°. qu'il ordonna de ne nourrir cette geniſſe qu'avec le reſte du foin qu'avoient laiſſé les vaches mortes; 8°. que vingt-quatre heures après il enleva l'appareil, ſans lui rien ſubſtituer,

remettant le tout à la nature ; 9°. qu'au bout de quinze jour le chef du village vint l'avertir qu'il s'étoit formé dans le fanon une tumeur qui pouvoit contenir une pinte & demie, à laquelle il ne voulut pas toucher, & ſur laquelle il n'appliqua aucun remede ; 10°. que le trentieme jour, depuis qu'il eut fait toutes ces expériences & tenté l'inoculation, la tumeur s'eſt réſout ſans aucun ſecours, & qu'enfin cette geniſſe s'eſt, pendant tout l'hiver & l'été ſuivant, très-bien portée, & qu'il la vendit bien portante vers la Saint Martin.

Il n'eſt pas poſſible de faire des expériences qui répandent plus de jour ſur le caractere non contagieux de l'inflammation de poitrine, ni que les partiſans du ſyſtême de feu m. *de Haller* puiſſent réſiſter à des démonſtrations auſſi évidentes.

M. *de Haller* dit, dans le même traité, que les médecins qui ont regardé cette maladie comme inflammatoire, conſeilloient la ſaignée & les rafraîchiſſans ; que ceux qui l'ont crue maligne, avoient recours aux alexiteres & aux échauffans, & que ceux qui l'ont priſe pour une fievre putride, mettoient en uſage les acides, les pommes ſauvages, &c. Ce langage prouve moins l'uniformité que la variété du caractere des épidémies que ces médecins ont vu régner ſur le bétail. Il n'eſt pas

douteux que ces médecins, qui ont été employés dans ces différentes épidémies, n'aient été gens du plus grand mérite, à qui leur ſcience & leurs ſuccès ont valu la confiance des Souverains, qui les ont choiſis pour combattre ces redoutables fléaux.

Or, peut-on croire que des médecins d'une capacité diſtinguée n'aient pas ſçu faire la différence d'une fievre ſimplement inflammatoire d'avec une putride, maligne ou peſtilentielle ? En ſuppoſant, ce que l'on ne doit pas leur conteſter, qu'ils aient ſçu faire cette diſtinction, on doit auſſi néceſſairement ſuppoſer que les fievres qu'ils ont obſervées n'ont pas été les mêmes, & que chacune des épidémies pour leſquelles ils ont ordonné différens remedes, étoit différente, & avoit réellement le caractere qu'ils lui ont aſſigné.

Si donc les épidémies qui ont régné dans les pays que nomme m. *de Haller*, n'ont pas toujours été du même caractere, pourquoi celles qui ont régné en Suiſſe auroient-elles toujours été malignes ou peſtilentielles ?

2°. *L'on doit déſeſpérer de guérir cette maladie, même lorſque dès le commencement on y apporte des remedes appropriés.*

Si cette aſſertion eſt vraie, ce ne peut être que dans les fievres peſtilentielles ; &

encore, pour qu'elle fût abſolument vraie, il faudroit qu'il fût impoſſible de jamais trouver le moyen de guérir la peſte. Cependant m. *Baris*, médecin à Conſtantinople, en a découvert diverſes eſpeces qui n'avoient encore été obſervées par aucun médecin : n'eſt-ce pas-là un pas fait vers une méthode de la guérir ? Il n'y a pas ſi long-temps qu'on traitoit mal les fievres malignes qui déſoloient l'Europe. Vraiſemblablement, dans les ſiécles plus reculés, on les prenoit pour la peſte ; mais, depuis qu'on leur oppoſe les anti-ſeptiques, leurs ravages n'ont jamais été conſidérables, & on ne les a guere vues ſe manifeſter dans les maiſons où regnent l'aiſance & la propreté. Les carcinomes qui ont été guéris par les pilules de m. *Storck*, étoient-ils réputés curables avant qu'on eût adminiſtré intérieurement la ciguë ? &c. &c. (1). Ces lumieres s'étendent & ſe multiplient tous les jours, pourquoi donc faut-il déſeſpérer de guérir cette maladie ?

3°. *Des faits authentiques conſtatent que le bétail qui aſpire l'halène d'un autre atteint de cette maladie, la contracte dans peu d'heures.*

---

(1) Il s'en faut de beaucoup que l'efficacité de la ciguë ſoit reconnue en ce cas par les médecins François. *Note des éditeurs du journal.*

Je ne m'aviſerai pas de nier des faits, je ne doute point de ce que dit m. *de H.*, de la promptitude avec laquelle la pulmonie s'eſt communiquée d'un animal à l'autre; mais m. *de H.* a-t-il pu aſſurer que ceux qui l'ont contractée ſi promptement n'avoient pas des diſpoſitions à cette maladie; que ces diſpoſitions n'avoient pas été produites par les mêmes cauſes qui avoient produit la maladie chez ceux qui ont paru la communiquer? Mais les adhérens au ſyſtême de m. *de H.* peuvent-ils rejetter les expériences de m. *Claret* & mon obſervation, & n'eſt-il pas dès lors prouvé qu'il y a une fievre inflammatoire des poumons qui ne ſe communique pas? Peuvent-ils conteſter que l'air, la nourriture & l'eau des pays où il dit qu'eſt arrivée cette communication, ne ſoient différens de ceux de la Suiſſe, & que les différentes cauſes produiſent des effets différens.

4°. *Cette maladie reſte long-temps cachée dans le corps des animaux ſans ſe déclarer; les vaches bondiſſent, mangent, donnent du lait comme lorſqu'elles ſont en ſanté; les bœufs travaillent ſous le joug avec leurs forces ordinaires, portant tout le germe de la maladie, & la mort dans les entrailles.*

M. *de H.* auroit eu raiſon d'aſſurer que

l'animal qui a reſpiré un air mal ſain, qui a été nourri de fourrage mauvais ou gâté, qui a bu de l'eau croupie & chargée d'inſectes, doit tôt ou tard contracter la même maladie que les animaux en qui les mêmes cauſes l'ont produite; mais je ne conçois pas ſur quel fondement il a avancé que la maladie fût déjà commencée dans le temps que les animaux donnoient des preuves de la meilleure ſanté. Il eſt probable que ſi avant qu'un tel animal tombât malade, on lui avoit fait reſpirer un air ſalubre, ſi en le nourriſſant de bons alimens on l'eût abreuvé de bonne eau, les diſpoſitions qu'il avoit à la maladie auroient diſparu par ce régime. Pour que ce que dit m. *de Haller* ne fût ſuſceptible d'aucun doute, il faudroit qu'on eût trouvé dans des animaux qui paroiſſoient très-ſains, des vices des ſolides & des fluides qui devoient rendre la maladie & la mort inévitables: mais de tels vices ſont incompatibles avec la ſanté; & à ſuppoſer que les fievres malignes, peſtilentielles puſſent ſi long-temps ſe cacher, il n'en ſeroit jamais de même des fievres inflammatoires eſſentielles.

5°. *Qu'on a vu périr des animaux deux mois après avoir été ſéparés d'avec les malades.*

Si c'eſt-là la raiſon qui a fait penſer

m. *de Haller* que ces animaux portent le germe de la maladie & même la mort dans leurs entrailles, tandis qu'ils paroiſſent être en ſanté, je ne la trouve pas aſſez convaincante pour l'adopter. Les bêtes qui ont contracté la maladie deux mois après avoir été ſéparées des bêtes malades, devoient éprouver la même maladie, parce qu'elles avoient été expoſées aux mêmes cauſes ; ſi ces cauſes ſe ſont développées plus tard dans les unes que dans les autres, c'eſt parce que ces animaux étoient d'une conſtitution différente, & on auroit pu garantir ceux qui ſont tombés malades les derniers, s'ils n'avoient continué à reſpirer le même air, à boire la même eau & à uſer de la même nourriture : mais encore une fois, le bétail eſt à l'abri de cette contagion dans les fievres inflammatoires eſſentielles. Les faits que j'ai rapportés le prouvent invinciblement.

6°. *Le vulgaire raiſonne mieux ſur cette maladie que l'homme inſtruit, &c.*

Quoique je ſois bien éloigné de penſer que m. *de Haller* ait cherché à offenſer les médecins bien inſtruits, ils ne ſe ſentiront pas fort flattés par cette déciſion ; & tout citoyen éclairé, porté à rechercher la vérité dans de tels faits, ne pourra, de ſang-froid, s'entendre dire qu'il eſt un ignorant en comparaiſon d'un payſan qui

ne

ne connoît d'autre regle que le préjugé.

Sans doute qu'un homme inſtruit qui, dans une épidémie, ne ſuivroit que ſon ſyſtême appuyé de trop peu ou d'aucune expérience, & tenteroit la guériſon de cette maladie, ſans prendre les précautions néceſſaires pour empêcher une fievre contagieuſe de ſe répandre, raiſonneroit plus mal qu'un payſan qui, dès qu'il en verroit une partie de ſon bétail attaquée, le feroit tout aſſommer pour tirer du profit de la viande & du cuir des bêtes qui auroient été trouvées ſaines. Mais un médecin qui ſauroit diſcerner une fievre ſimplement inflammatoire d'une fievre eſſentielle, qui dans celle-là empêcheroit le maſſacre inutile, & prendroit dans celle-ci des précautions convenables pour s'oppoſer à la propagation du venin contagieux, en même temps qu'il chercheroit à découvrir les moyens de guériſon, raiſonneroit bien & sûrement mieux que m. *de Haller* ne l'a fait dans l'aſſertion qui précede.

7°. *Il n'y a point d'autre moyen pour arrêter les progrès de la contagion, que de circonſcrire les étables & les pâturages où elle regne, de fermer toute communication & d'aſſommer les troupeaux entiers, &c.*

Avant de prendre les précautions que conſeille m. *de Haller*, il eſt néceſſaire de ſavoir ſi une maladie eſt contagieuſe ou

non ; mais m. *de Haller* assure que toutes celles qui affectent la poitrine le sont, & de plus qu'elles sont incurables. A-t-il dû déclarer une maladie contagieuse avant d'en avoir des preuves ? pourquoi m. *de Haller* n'en veut-il point ?

Mais une maladie ne doit point être réputée incurable parce qu'on ne sait pas la guérir ; il faut qu'il existe une impossibilité physique de remettre dans leur état naturel les solides & les fluides viciés, n'y eût-il pas de moyen d'en arrêter les progrès. Les fievres même qui ont ravagé la Prusse & les pays voisins, ont-elles toujours été malignes ou pestilentielles ? Les guérisons fortuites rapportées par le rédacteur des œuvres économiques de Berlin, me persuadent qu'il s'en opéreroit un plus grand nombre si on s'appliquoit mieux à l'étude de la nature, & que ce n'est que par ce défaut qu'elles sont si rares. La vache malade, de la guérison de laquelle on avoit désespéré, & qui fut à toute aventure mise dans un verger, son propre instinct l'ayant conduite près du four chauffé par hazard, & dont la chaleur lui procura une sueur critique, ne prouve-t-elle pas la nécessité d'aider la nature à opérer les crises par les couvertures, les frictions, les étuves, &c. ? Le bœuf que l'on comptoit traîner le lendemain à la voierie, qué

l'on a mis hors de l'étable pour le laiſſer expirer en plein air, & qui cependant a été guéri par une pluie abondante ? Les vaches que les nouvelles publiques ont annoncé avoir été guéries par le bain d'une riviere où, de leur propre mouvement, elles allerent ſe jetter : ces faits laiſſent-ils douter qu'on ne ſoit redevables de ces guériſons à la détrempe générale produite par l'eau qui s'eſt inſinuée dans le corps par les pores de la peau, la boiſſon n'ayant pas été ſuffiſante pour rendre au ſang la fluidité néceſſaire, & relâcher les ſolides trop tendus ? Cependant on ne guériſſoit pas, & on regardoit comme malignes les fievres qui régnoient, & il n'eſt pas vraiſemblable qu'elles l'aient été, la maniere dont ces animaux ſe ſont guéris ne l'annonce pas.

M. *de Haller* propoſe d'aſſommer les troupeaux entiers pour empêcher l'extenſion du virus peſtilentiel : mais, s'il y en a, il faut abſolument qu'il provienne d'une cauſe générale ; & alors, en faiſant aſſommer, garantira-t-on les pâturages & les étables voiſines ? comment défendra-t-on aux inſectes de ſe tranſporter de l'un dans l'autre :

Mais ſi une fievre quelconque étoit produite par les trop grandes chaleurs, par la diſette ou la mauvaiſe qualité des eaux,

par des pâturages de mauvaiſe qualité, il ne ſeroit guere poſſible qu'il n'y eût qu'une étable, qu'un pâturage qui fuſſent expoſés à cette maladie ; la même cauſe agiroit en même temps ſur tous les animaux qui y auroient été expoſés : & ſi, dans un ſemblable cas, on aſſommoit tous les troupeaux parmi leſquels cette maladie ſe ſeroit introduite, comment dédommageroit-on les propriétaires ? Par le moyen d'une quête que m. *de Haller* propoſe pour indemnité. Où trouveroit-on dans un canton, dans une province des charités proportionnées à la perte, ſi une grande partie de ces contrées ſe trouvoit affligée du même fléau ? Comment cela auroit-il pu s'effectuer en 1771, ſi j'avois complettement fait aſſommer tous les troupeaux qui étoient attaqués d'une maladie inflammatoire de la rate, répandue dans le val de Charmey (1) ? Au moyen des précautions que je pris, il ne périt qu'environ vingt vaches ſur quelques mille qui ſe trouvoient dans ce diſtrict.

En un mot, tout atteſte l'importance de connoître ſi une fievre eſt contagieuſe ou non, avant de prendre le parti d'aſſommer.

Je n'ai jamais penſé qu'il ne fût pas né-

(1) Dans ce canton.

ceſſaire de prendre toutes les précautions que la prudence & les circonſtances peuvent ſuggérer, pour ſe garantir de la propagation d'une maladie; mais comme toutes les précautions ſuperflues entraînent une perte réelle, il n'en faut uſer qu'à propos. C'eſt au médecin éclairé de déterminer les cas où l'on doit employer les plus ſévères; & je conclus contre tous les jugemens que pourroient porter, dans ces occaſions, des empiriques qui ne connoiſſent pas même ſi les poumons ſont affectés de maladie, ou s'ils ſont ſains.

Les moyens que propoſe le rédacteur de Berlin pour diſtinguer ſi une fievre eſt contagieuſe ou non, ſont de s'aſſurer, par l'ouverture des bêtes malades, ſi la maladie s'étend ſur pluſieurs viſceres, ſi la véſicule du fiel eſt diſtendue au-delà de ſon volume naturel, ſi la bile a ſa conſiſtance naturelle. A ces marques on pourroit en ajouter deux autres : ſi le ſang eſt diſſous, & ſi la couleur des chairs eſt vermeille ou livide.

OBSERVATION (1)

Sur une rupture de matrice qui a permis le paſſage de l'enfant dans la capacité du ventre; par m. IMBERT, chirurgien interne de l'hôtel-dieu.

LA nommée *Gabrielle-Agathe Marais*, âgée de vingt-ſix ans, qui comptoit ſa groſſeſſe depuis le commencement de juin 1779, fut, dans les premiers jours de janvier 1780, renverſée & ſerrée contre un mur par une voiture. Elle éprouva dans l'inſtant des douleurs horribles dans toutes les régions abdominales. On la ſaigna le même jour, & après la ſaignée il ſurvint une perte qui dura ſix ſemaines. La ceſſation de cet accident n'apporta pas de mieux dans ſon état qui fut toujours celui de la ſouffrance, de la foibleſſe & du dépériſſement, quoiqu'elle ait été très-bien réglée à compter du jour de la ceſſation de la perte. En effet, jour pour jour, un mois après les regles parurent & continuerent de même, au moins pour les époques; car la quantité étoit peu abondante. Pendant tout le temps qui s'eſt écoulé depuis l'accident, elle a été touchée à diverſes repriſes, dans différens temps & par

(1) Cette obſervation a été annoncée dans le journal d'août 1780, article des *prima menſis*.

différentes perſonnes de l'art qui avoient jugé que la matrice étoit dans un état de plénitude. Peu de jours avant qu'elle vînt à l'hôtel-dieu c'étoit encore là ce qu'on penſoit ; enfin elle y arriva le premier juin dernier au matin, ayant des vomiſſemens depuis environ dix jours, & qui ne l'ont quittée qu'à la mort. La maîtreſſe ſage-femme de cette maiſon la toucha, & dit qu'elle croyoit que la matrice étoit vuide. On lui porta quelques ſecours infructueux, & la malade mourut le même jour à trois heures après midi.

Nous fîmes l'examen du cadavre, le ventre étoit élevé, mais d'une étendue & d'une forme égale, les ſeins étoient petits & molaſſes, &c. &c.

A l'ouverture de l'abdomen on ſentit une odeur cadavéreuſe infecte ; on trouva une ſuppuration très-putride, & d'un rouge brun. L'épiploon étoit fondu, toutes les parties, qui avoiſinent le foie, avoient ſubi inflammation, ſuppuration, & avoient contracté des adhérences entr'elles.

Dans ce foyer on trouva un enfant tombé en pourriture, que ſon volume & la proportion des os firent juger du terme de ſept mois : âge qu'au rapport de la femme il devoit avoir au temps de l'accident. Nous ne trouvâmes aucun veſtige de placenta ni de cordon.

Nous examinâmes la matrice ; elle étoit, quant à ſa couleur, ſon volume & ſa conſiſtance, dans l'état naturel ; mais nous remarquâmes à ſa face poſtérieure, vers la partie qui répond au rectum, une crevaſſe qui ne s'étoit jamais réunie.

Toute obſervation doit avoir pour but les progrès de l'art, & celle-ci, conſidérée ſous ce point de vue, m'a paru mériter quelque attention ; d'abord l'indication préciſe & inconteſtable après un tel accident, c'eſt l'extraction de l'enfant de l'abdomen par l'opération céſarienne : cela eſt bien clair. Mais ce qui ne l'eſt pas également, c'eſt l'exiſtence réelle du cas : le ſeul rapport des femmes ne peut pas toujours nous certifier la vérité d'une groſſeſſe. Le toucher, dans le cas actuel, avoit déçu & trompera peut-être toujours les plus habiles : qui nous guidera donc ? quel eſt le ſigne certain en pareille circonſtance ? je le crois conſigné dans cette obſervation. C'eſt le retour périodique des regles, après tous les ſignes de groſſeſſe, comme l'abſence des regles, &c..., & une chûte ou toute autre cauſe qui ait été capable de produire une rupture.

Je n'aſſurerois pourtant pas que ce retour s'annonceroit dans tous les cas ; j'ai même quelques raiſons pour en douter. C'eſt avec des faits que nous pouvons

nous éclaircir, & s'il s'en rencontre quelqu'un, je ne connoîtrai pas de devoir plus preſſé que celui d'en faire part.

EXPOSITION

Des ſuites de la maladie opiniâtre du genou de mademoiſelle BERTH.... *dont il eſt queſtion au journal d'avril de cette année, & de ſa guériſon ; par m.* DESGRANGES, *gradué, membre du college royal de chirurgie de Lyon.*

LA maladie de m^lle *B...* me parut aſſez ſérieuſe pour mériter l'attention des praticiens les plus habiles ; l'inutilité des ſecours ſans nombre que j'avois employés, me faiſoit deſirer leur avis, & je les ſollicitois de me faire part de leurs lumières pour rectifier mon diagnoſtic s'il s'éloignoit du vrai point de vue ſous lequel devoit être enviſagée cette indiſpoſition, ſoit pour m'indiquer la route que j'avois à tenir pour parvenir plus sûrement a mon but (celui de la guériſon de ma malade), dans un mémoire à conſulter que je dreſſai en conſéquence, & que j'envoyai en décembre 1779, à meſſieurs les rédacteurs du *journal de médecine*. La multiplicité des matieres antérieures à mon mémoire

ne leur a pas permis, ſans doute, de l'inférer auſſi-tôt que je le ſouhaitois, & il n'a été publié que quatre mois après : je ne leur en dois pas moins de la reconnoiſſance, & les prie de vouloir en agréer ici les témoignages. Qu'il me ſoit auſſi permis de remercier mm. *de Langavan* & *Enue de la Vallée*, médecins, pour les nouveaux moyens qu'ils m'ont offerts dans leurs réponſes conſignées au journal du mois de juillet ſuivant, *pag.* 32. Les ſecours, quoique tardifs pour ma malade, ne ſeront point perdus pour l'humanité ; ils ſerviront avantageuſement à combattre de pareilles affections, & préſenteront à d'autres praticiens des reſſources ſalutaires dont j'ai été privé.

Je me hâte de préſenter le réſultat de la maladie de m^lle *B*... On ſe rappelle ſon état, tel que je le dépeignis le 24 décembre 1779, *id.* p. 331. Dans la ſuite, il me parut s'aggraver, je ne crus pas devoir reſter oiſif, & je me déterminai à recourir aux moyens ſur leſquels je demandois avis. La malade reçut donc ſeize fumigations humides, locales : c'étoit une décoction de mauve & de ſureau, dont la vapeur étoit dirigée au moyen d'une machine à ſoufflet dans des tuyaux terminés en arroſoir, & ſous un arceau couvert où étoient les deux genoux. A la fin de cha-

cune qui duroit une heure & demie, & quelquefois deux, on portoit la malade dans ſon lit baſſiné & fumigé avec du genievre & du karabé. Je lui adminiſtrois enſuite des frictions mercurielles (toujours localement), juſqu'à la concurrence de trois onces de pommade faite à partie égale; buvant pendant ce temps du petit-lait & de l'eau de poulet alternativement, & j'avois ſoin de tenir le ventre libre; delà je lui ai fait prendre des ſucs dépurés de chiendent & de creſſon, puis une opiate avec l'æthiops minéral, l'extrait de ciguë, & les pillules de Cynogloſſe; enfin j'ai eſſayé de doucher ce genou avec une leſſive alkaline & ſulfureuſe, &c.

Tous ces moyens ſucceſſivement mis en uſage furent toujours infructueux, & mes efforts conſtamment inutiles; j'eus la douleur de n'avoir pas pu même borner les progrès de cette maladie. En effet, pendant le courant de l'hyver, les élancemens intérieurs, les douleurs déchirantes, les picotemens rongeans ont augmenté, ainſi que la crépitation qui eſt devenue plus forte & plus bruyante. La cuiſſe & la jambe, de ce côté, me parurent avoir moins de volume que celles du côté gauche, recevoir moins de nourriture, & dépérir; le corps ſe deſſéchoit, les forces diminuoient, les digeſtions ſe déran-

geoient, & le ſommeil n'étoit pas bon ; ce qui me fit négliger les exutoires, de peur de précipiter la malade dans le maraſme. Le genou gauche commença à participer à cet état malheureux, il devint douloureux, quelquefois crépitant, & la malade croyoit y reſſentir déjà des *lancées* (ce ſont ſes termes), qu'elle regardoit comme un avant-coureur ſiniſtre des mêmes maux que ceux qui affligeoient depuis ſi long-temps ſon genou droit. Par fois il y avoit un peu de fievre ſur la fin du jour, & ſouvent une irritation bien grande dans toute la machine ; l'eau de poulet avec les ſemences froides, quelques priſes de poudre tempérante, l'eau de ris amandée, les avénats, les hordeacés ont été mis en uſage, & divers autres calmans internes. Les regles ſe montroient aſſez réguliéremeut quoiqu'en petite quantité. Je continuai à faire prendre des bains domeſtiques & du petit-lait de temps à autre, ainſi que des émulſions cuites pour la nuit ; enfin je me déterminai à l'envoyer aux eaux de Bourbon-l'Archambaud, où elle eſt arrivée vers les derniers jours d'avril.

Le ſoulagement qu'elle a retiré de ces eaux n'eſt pas équivoque ; &, il faut l'avouer, elle doit le bon effet qu'elle en a obtenu aux lumieres & aux connoiſſances

du ſavant médecin (m. *Faye*) qui a préſidé à leur adminiſtration. Elle a d'abord pris les eaux de Jonas intérieurement, puis vingt-trois bains dans les eaux thermales, & quinze douches par-tout le corps, ſans aucun ſuccès.... La douleur, les élancemens continuerent, le genou parut plus chaud, plus ſenſible, ſur-tout les ſoirs, les glandes inguinales s'engorgerent de nouveau, le genou gauche ſouffroit auſſi; il y eut quelque peu de fievre, la gorge fut priſe, les amygdales tuméfiées, & la tête douloureuſe : une ſaignée du pied, des boiſſons & des évacuans anti-phlogiſtiques diſſiperent cet orage. On appliqua enſuite ſur les deux genoux des eſpeces de petites ventouſes, au nombre de douze, que l'on ſcarifia par ſix coups de lancettes chacune, & qui fournirent environ ſix onces de ſang, ſans que la malade en fût ſoulagée, & l'affection locale ſubſiſtoit toujours à-peu-près la même. Enfin au mois d'août on revint aux eaux thermales; m^lle *B*... prit neuf bains & douze douches ſur toutes les parties du corps, principalement ſur les genoux & les aînes. Cette fois-ci, ce ne fut pas en vain ; car les articulations ſe déroidirent, les ligamens devinrent plus ſouples, la malade put marcher avec une ſeule canne, les élancemens internes, les douleurs oſſeuſes ont

diſparu, le gonflement du genou eſt moindre, les os n'étant pas encore revenus à leur premier volume, les tégumens ſont très-ſains, la cuiſſe & la jambe ont repris de la nourriture.... Cette demoiſelle eſt arrivée ici le onze ſeptembre : je dirai, volontiers, bien guérie. Elle eſt deſcendue de voiture & montée à ſon appartement avec une aiſance qui nous a ſurpris ; mais elle deſcend les degrés avec moins de facilité, & dans de certains mouvemens on entend encore une crépitation au genou droit : le corps a repris de l'embonpoint, toutes les fonctions s'exécutent parfaitement, & elle eſt aujourd'hui dans ſa campagne au milieu d'une famille qui la chérit, qui ne ceſſe d'admirer l'effet miraculeux des eaux de Bourbon, & de bénir la main inſtruite qui en a dirigé l'emploi.

Par mon conſeil elle s'eſt purgée, porte un grand calleçon de flanelle d'Angleterre, fait des frictions douces & ménagées ſur la cuiſſe & la jambe, peu d'exercice à pied, beaucoup ſur un charriot d'enfant, & prend du petit-lait.

On ne me ſoupçonnera pas, je penſe, d'avoir groſſi la ſomme des maux qu'enduroit cette malade ; & d'après ſa guériſon, tout-à-l'heure radicale, on ne m'accuſera pas d'exagération ; on n'y ſeroit pas au moins fondé, ſi l'on obſerve que les

élancemens intérieurs, la chaleur & la douleur du genou obligerent l'habile médecin des eaux d'avoir recours aux ventouſes ſcarifiées, & lorſqu'on ſaura qu'il héſitoit beaucoup à ſoumettre les parties à l'activité des douches, craignant une carie interne des os qui les conſtituent.... C'eſt ce dont m'aſſure la malade.

Je ne donte pas qu'un ſecond voyage à la ſaiſon prochaine n'acheve ou ne confirme une guériſon ſi heureuſement obtenue (1).

Lyon, ce 16 ſeptembre 1780.

OBSERVATION

Sur une grenouillette qui renfermoit une pierre chatonnée en partie; par le R. P. EPIPHANE TAILLARDANT, *Prieur de l'hôpital de Niort.*

LA grenouillette n'eſt point une maladie rare chez les enfans; elle l'eſt beaucoup chez les adultes : mais à peine un chirurgien peut-il rencontrer dans le

(1) *Note des éditeurs.* Nous deſirons que le diagnoſtic & le pronoſtic de m. *Deſgranges* ſe confirment entiérement, mais le craquement qui ſubſiſte nous fait appréhender qu'ils ne ſoient prématurés.

cours de ſa vie une de ces tumeurs qui contienne un calcul. Je n'entrerai en aucun détail ſur la définition, les différences de cette maladie, & le traitement qu'elle exige. *Heiſter*, & m. *Louis* ſur-tout, ont écrit de maniere à ne laiſſer rien à deſirer ; j'obſerverai ſeulement que le traitement indiqué par m. *Soulier*, tom. X du *journal de médecine*, pag. 241, qui rejette l'opération & conſeille les purgatifs phlegmagogues, ſera conſtamment infructueux, lorſqu'on aura vraiment une grenouillette à guérir, quoiqu'il lui ait réuſſi, mais dans des cas qui me paroiſſent abſolument différens, puiſqu'il définit la grenouillette *un amas de ſalive dans les glandes ſublinguales, quelquefois compliquée avec la tuméfaction des glandes qui les avoiſinent.* Les faits qu'il rapporte conviennent à l'idée qu'il a donnée de cette maladie. Je laiſſe aux maîtres de l'art à décider ſur l'exactitude de ſa définition : pour moi, j'ai eu occaſion de voir bien des grenouillettes dans nos différens hôpitaux, & d'en traiter pluſieurs, parce que j'ai été deſtiné ſpécialement à l'étude & à la pratique de la chirurgie. J'ai toujours pris le caractere de cette ſorte de tumeur dans l'eſpece de kiſte ou poche pleine ordinairement d'une lymphe épaiſſe, ſemblable en tout à un blanc d'œuf qui occupoit

poit la partie inférieure de la langue (1); l'état des glandes ne m'a jamais paru altéré juſqu'à préſent, quoique je croie que cela puiſſe arriver en conſéquence de la preſſion occaſionnée par le volume de la grenouillette, par la difficulté que la ſalive doit enfin éprouver pour s'écouler, & par la viſcoſité qui eſt la cauſe prédiſpoſante du mal.

Quoi qu'il en ſoit, il ſe préſenta le 16 décembre 1779, à l'hôpital militaire de Saint-Martin de l'iſle de Ré, une pauvre femme nommée *Lagarance*, âgée de quarante-trois ans, native d'Arc, bourg ſitué dans la même iſle. Depuis près de ſix ans elle portoit ſous la langue une tumeur qui, depuis un mois, ayant occaſionné le gonflement de toutes les parties voiſines, & de la langue même, permettoit à peine le paſſage d'un morceau de pain de la largeur du doigt, & extrêmement mince : la malade, pour parvenir à l'avaler, étoit obligée de le laiſſer humecter dans la bouche, ce qui étoit très-long & n'empêchoit pas que la déglutition ne fût très-pénible.

J'examinai la partie, je reconnus une grenouillette, & j'apperçus le conduit de *Warton* dilaté. J'y introduiſis d'abord un

(1) Dictionnaire raiſonné des ſciences & des arts, mot GRENOUILLETTE.

ſtilet très-fin, par le moyen duquel je rencontrai un corps dur ; je dilatai enſuite l'ouverture de maniere à pouvoir y introduire un ſtilet à panaris, ſur la crenelure duquel je portai un biſtouri droit avec lequel je fendis la tumeur de la longueur d'environ un demi-pouce. Je vis alors l'extrémité antérieure du corps étranger, qui étoit arrondie & de la groſſeur du petit doigt ; je la ſaiſis avec des pinces, mais je ne pus en faire l'extraction après l'avoir ébranlée par différens mouvemens réitérés. En conſéquence je gliſſai ſur la pierre une ſonde crenelée, & je prolongeai l'inciſion de toute ſa longueur ; je détachai auſſi-tôt la pierre avec aſſez de facilité. La réſiſtance que j'avois éprouvée étoit dûe à une éminence réunie au corps de la pierre par une eſpece de col ou d'étranglement, & engagée dans la partie poſtérieure du ſac formant la tumeur. L'opération fut ſuivie d'une légere hémorrhagie que j'arrêtai en touchant les bords de la plaie avec l'eau de *Rabel*, & la malade a guéri en quatre ou cinq jours au moyen de quelques injections déterſives. Elle jouit actuellement d'une ſanté parfaite.

Note des éditeurs du journal.

On nous a envoyé cette pierre qui reſſemble aſſez bien à une amande douce dans ſa coque ; l'é-

minence eſt conſervée, la ſubſtance en eſt blanchâtre : on la prendroit pour une pierre de veſſie murale & de moyenne conſiſtance. Nous nous propoſons de la joindre à quelque autre objet intéreſſant pour fournir à la gravure d'une planche.

EXTRAIT des prima menſis *de la faculté de médecine de Paris, tenus les* 1er *& 16 octobre* 1780.

LES fievres intermittentes forment le caractere dominant des maladies régnantes ; elles ſe ſont préſentées ſous toutes les formes, & avec les différens périodes de quartes, tierces, doubles-quartes, doubles-tierces, quotidiennes, &, comme m. *Majault* en a déſigné quelques-unes, doubles doubles-tierces, remarquables en ce que les malades en eſſuyoient deux accès dans le jour, chacun marqué par ſon friſſon, & très-différens d'intenſité. Dans toutes ces fievres on obſervoit aiſément que les viſceres producteurs de la bile étoient principalement affectés ; que la bile avoit un degré d'acrimonie ou de putridité marqué : le tact offroit preſque conſtamment la rate engorgée, ſouvent

très-volumineuſe; le foie étoit quelquefois lui-même empâté, élevé, douloureux. Preſque tous les malades ont eu la peau plus ou moins teinte de bile; pluſieurs avoient une jauniſſe véritable. Chez beaucoup, un flux hémorrhoïdal a fait concevoir les eſpérances d'une criſe ſalutaire, ſans que cependant on ait vu alors la fievre s'adoucir; au contraire, le caractere opiniâtre de la fievre a attiré la cachexie & ſes ſuites, des diarrhées ou dyſenteries incoercibles, des obſtructions du méſentere, accompagnées d'aſcite douloureux, d'anaſarque, de vomiſſement habituel, ont mis fin à une continuité d'accidens malheureux que les lumieres acquiſes par une longue expérience & la prudence la mieux mûrie par l'âge n'ont pu ſurmonter. Le quinquïna n'a dû ſervir que de moyen auxiliaire dans de pareilles fievres, & pour parer à des ſymptômes preſſans, lorſqu'il a été adminiſtré par des mains mal-habiles (& les malades entrés dans les hôpitaux, après en avoir fait uſage, en ont offert bien des exemples) il en eſt réſulté des déſordres très-difficiles à réparer. En gé-

néral on a employé avec ſuccès les apéritifs amers, ſavonneux, la terre foliée long-temps continués; on y joignoit les purgations réitérées; on adminiſtroit avantageuſement, avant le friſſon, des calmans doux, tels que ſyrop de nymphea uni aux eaux diſtillées de tilleul, de muguet, & à la liqueur minérale anodyne d'*Hoffman*. L'opium & ſes préparations réuſſiſſoient moins, & laiſſoient une ſtupeur & un engourdiſſement inquiétant pendant la durée du paroxyſme. Quelques malades ont exigé des ſaignées même répétées, & qu'on évacuât les premieres voies par des émético-cathartiques; en général, les amers fébrifuges indigènes, tels que la germandrée, la petite centaurée, l'abſynthe, la camomille, ont ſervi à combattre victorieuſement toutes ces fievres. On y a remarqué au nombre des ſymptômes irréguliers & frappans, chez divers malades, des hoquets dans le paroxyſme, des douleurs oſtéocopes, des convulſions vives, de la paralyſie, des hémorrhagies conſidérables; enfin quelques-unes des fievres ont préſenté, pendant l'accès, tout

l'appareil d'une fievre maligne, & les malades ſont morts, du quatrieme au cinquieme paroxyſme, dans le délire, le coma, & les convulſions.

Preſque toutes les fievres qui ſe montroient dans le même temps avoient des rémittances plus ou moins ſenſibles; de ce nombre ont été beaucoup de fievres putrides, malignes, miliaires, pourprées & pétéchiales. Les perſonnes affectées de ces diverſes fievres ont éprouvé, pour la plûpart, une diarrhée ou même une dyſenterie ſymptomatique qui les épuiſoit; la diſſolution étoit au dernier degré: l'emploi des acides minéraux à peine a ſuffi à la corriger, & pluſieurs ont ſuccombé dans des hémorrhagies d'entrailles ou du nez. Parmi ceux qui ont réſiſté, il a fallu employer les anti-ſcorbutiques pour détruire les échymoſes reſtées pendant les premiers temps d'une convaleſcence difficile.

Il a encore régné des petites-véroles en apparence bénignes, & qui néanmoins ont exigé des ſoins ſuivis pendant toute la durée de la maladie; l'éruption diſparoiſſoit facilement, & le danger alors étoit

preſſant ; les véſicatoires ont pluſieurs fois, dans ce cas, rappellé la ſuppuration à la peau.

On a auſſi obſervé des fievres ſcarlatines & des rougeolles : une de ces premieres fievres éruptives a préſenté un phénomène aſſez ſingulier, les plaques rouges ſervoient de baſe à des puſtules ſemblables à des grains de raiſin, & qui ſe ſont affaiſſées ſans ſuppuration, & ſans laiſſer aucune trace. Les rougeoles ont été accompagnées d'une plus vive cuiſſon aux yeux, & d'une toux férine plus opiniâtre que de coutume ; les délayans, les légers narcotiques, après deux ou trois ſaignées faites dans le temps de la deſquamation, ont heureuſement mis fin à ces ſymptômes alarmans.

Enfin il y a eu des rhumatiſmes, des ophtalmies, des maux de gorge, des diarrhées & des dyſenteries bilieuſes qui n'ont offert aucune particularité, qui ne pût être rapportée à la conſtitution générale, & qui ont cédé à la méthode ordinaire.

Dans toutes les maladies, quelque fût

leur eſpece particuliere, pluſieurs malades ont rejetté par le vomiſſement ou rendu par les oreilles des vers lombrics ; ces inſectes n'offroient qu'une indication momentanée, & n'ont occaſionné aucun ſymptôme fâcheux : la ſortie de quelques-uns étoit la premiere annonce de leur exiſtence.

Goneſſe, qui eſt un lieu aſſez conſidérable près Paris, étoit pendant ce temps le théatre des ravages d'une maladie plus cruelle que celles que nous venons de décrire ; une fievre maligne accompagnée d'*antrax* qui groſſiſſoient à vue d'œil & détruiſoient la vie dans les chairs voiſines avec la même rapidité, s'y eſt répandue, & l'on a vu quelques malades dans le même état à l'hôpital Saint-Louis & à celui de la Charité : c'étoit vers le ſept de l'invaſion de la fievre, que cette éruption ſe faiſoit, & de ce moment le mal a été au-deſſus des reſſources de l'art ; quelques malades ont dû leur ſalut à leur excellente conſtitution.

Les faits d'obſervation particuliere dont on a rendu compte dans ces ſéances de la

faculté, ſont une gangrene ſpontanée, mortelle, à la ſuite d'une ſuppreſſion de fleurs blanches dans une femme âgée; par m. *Boſquillon.* Un paquet de larves, connues ſous le nom de vers de farine, rejetté par le vomiſſement au milieu d'une matiere d'une conſiſtance de pâte, & d'une odeur de fromage. Le médecin, en les préſentant à la compagnie qui en reconnut ſur le champ l'eſpece, ajouta tout ce qui pouvoit détruire les ſoupçons de fraude : c'étoit dans des accidens vaporeux, convulſifs, qu'une femme au-deſſus du commun les avoit rendus. Enfin m. *Bajet* préſenta un ver cucurbitin expulſé vivant & entier à la garderobe, par une perſonne qui avoit mangé du raiſin avec excès à la campagne; l'animal vécut plus d'une heure, & ne mourut que parce qu'on verſa alors dans le vaſe une grande quantité d'eau bouillante.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
OCTOBRE 1780.

Jo. du M.	THERMOMETRE. Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	BAROMETRE. Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	7, 0	12, 6	13, 0	27 5, 0	27 4, 3	27 2, 2
2	10, 5	14, 2	10, 7	27 3,10	27 5, 3	27 6, 8
3	8, 5	13, 0	10, 6	27 8, 2	27 9, 2	27 9, 8
4	5, 7	10, 5	9, 5	27 10, 2	27 10, 4	27 11, 2
5	6, 0	11, 7	8, 0	28 0, 4	28 1, 1	28 2, 0
6	5, 0	13, 0	9, 0	28 1, 4	28 0, 4	27 11, 2
7	7, 5	11, 5	9, 8	27 9, 0	27 8,11	27 8, 8
8	5, 8	12, 0	10, 0	27 8, 8	27 7, 0	27 2, 6
9	11, 5	14, 0	10, 5	27 0, 6	27 2, 5	27 2, 9
10	10, 0	11, 8	9, 5	27 1, 7	27 2, 4	27 4, 4
11	8, 5	12, 5	9, 0	27 7, 4	27 9, 0	27 9, 5
12	7, 7	11, 1	8, 0	27 9, 1	27 10, 0	28 0, 4
13	5, 0	13, 0	9, 0	28 1, 6	28 1, 1	28 0, 3
14	7, 2	13, 6	13, 0	27 10,10	27 10, 0	27 10, 0
15	11, 0	18, 2	13, 5	27 9, 6	27 9, 2	27 8,10
16	9, 4	14, 3	12, 0	27 11, 2	27 11,10	27 11,10
17	9, 5	17, 0	15, 0	27 11,10	27 11,10	27 11,10
18	12, 0	17, 8	15, 5	28 0, 0	28 0, 3	28 0, 3
19	12, 4	15, 0	12, 2	28 0, 0	27 10, 6	27 9, 4
20	8, 8	11, 8	4, 9	27 8, 4	27 7, 0	27 6, 7
21	4, 5	9, 5	6, 2	27 6, 6	27 7, 3	27 8,10
22	6, 0	10, 2	8, 3	27 10, 0	27 10, 0	27 10, 0
23	8, 7	12, 8	9, 0	27 10, 0	27 10, 5	27 10,10
24	5, 4	11, 0	9, 5	27 10, 6	27 9, 6	27 8, 8
25	7, 5	10, 6	6, 0	27 9, 2	27 9, 6	27 10, 8
26	3, 7	10, 0	5, 9	28 0, 0	28 0, 2	28 1, 2
27	3, 7	7, 8	7, 0	28 1, 2	28 0, 8	28 0, 2
28	7, 8	10, 0	8, 0	27 11, 5	27 10, 7	27 10, 5
29	7, 6	10, 7	8, 0	27 9, 6	27 9, 6	27 9, 9
30	7, 8	8, 2	8, 0	27 9, 4	27 9, 4	27 9, 5
31	7, 8	8, 7	6, 0	27 9, 7	27 9, 8	27 10, 0

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

J. du mois.	*La Matinée.*	*L'Après-midi.*	*Le Soir à 9 h.*
1	S-O. couv. v. fr.	O. couv. doux.	S-O. c. pl. *temp.*
2	S-O. be. gr. vent.	O. nu. gr. v. pl.	S-O. beau, vent.
3	S-O. beau.	S-O. n. gout. de pl.	S-O. beau.
4	S. *idem.* froid.	N-O. n. pl. *to n. él.*	N-O. *idem.*
5	N-O. n. pl. *élect.*	N. beau.	N. *idem.* froid.
6	N. nuag. brouil.	S. couv. froid.	S-E. couv. froid.
7	S. & S-E. couv. *iris*, pluie.	O. couvert.	S. couvert.
8	O. nu. brouil. fr.	S. *idem.* gr. pl.	S-E. *id.* gr. pl.
9	O. c. gr. v. doux.	S-O. c. gr. v. pl.	S-O. couv. gr. v.
10	S-O. *dem.*	S-O. *idem.*	S-O. *idem.*
11	O. nuages, vent.	O. couvert.	S-O. couvert.
12	S. couv. pluie.	N-O. nuages.	N-O. beau, froid.
13	S-E. & E. n. bro.	S. nuages.	S. beau.
14	S-E. beau, doux.	S. beau, doux.	S. *idem.* doux.
15	S-E. nu. eh. pl.	S. *idem.* chaud.	S-E. *id. éclair*, au S-O. pl. *grêle* & *t. au l.* la nuit.
16	S-O. be. v. doux.	S-O. *idem.*	S-E. *idem.*
17	S-E. b. brouil. ch.	O. *id.* humide.	S. *idem.* brouill.
18	E. *idem.*	S. *idem.*	S. *idem.* brouill.
19	S-O. c. brou. br.	S-O. c. gr. vent.	S-O. couv. gr. v.
20	S-O. c. gr. v. pl.	S-O. *idem.* pluie.	O. nuages, vent.
21	O. n. v. fr. *grêle.*	N. nuages, pluie.	N. nuages.
22	N-O. couvert.	S-O. cou. bruine.	S-O. couvert.
23	E. nu. brouil. pl.	E. & S. couv. pl.	S. beau.
24	N-E. n. br. v. fr.	S. *idem.*	S. *idem.* pluie.
25	O. nuages.	N-O. couvert.	N-O. beau, froid.
26	N-O. be. *gel. bl.*	N-O nuages, pl.	N. beau.
27	N. nuages, froid.	N. couv. pl. & v.	N. c. vent froid.
28	N. couvert.	N-E. couvert.	N. couvert.
29	N. beau.	N-O. *id.* bruine.	N-O. *idem.*
30	S-O. *id.* brouil. pl.	N-O. couvert, pl.	O. *idem.*
31	N-O. couvert.	N-O. couvert.	N. beau.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur . . . 18, 2 deg. le 15
Moindre degré de chaleur . . . . . 3, 7 les 26 & 27

Chaleur moyenne . . . . . 10, 0 deg.

Plus grande élévation du Mercure . . . . . *pou. lig.* 28, 2, 0 le 5
Moindre élévat. du Mercure . . 27, 2, 6 le 9

Elévation moyenne . . . . 27 p. 9, 2

Nombre de jours de Beau 6
de Couvert . . . 18
de Nuages 7
de Vent 11
de Tonnerre . . . 2
de Brouillard. . . 9
de Pluie 17
de Grêle 3

Quantité de Pluie . . . . . 22, 5 lignes.
D'Evaporation 26, 0
Différence 3, 5

Le vent a soufflé du N. . . . . 4 fois.
N.-E. 1
N.-O. 5
S. 7
S.-E. 3
S.-O. 8
E. 1
O. 3

TEMPÉRATURE : Douce & humide.

MALADIES : Aucune.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 1er novembre 1780.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois d'octobre 1780, par m. BOUCHER, médecin.

Le temps, contre ce qui eſt ordinaire ici dans cette ſaiſon, a été nuageux, pluvieux & froid. Le mercure, dans le barometre, a preſque toujours été obſervé au-deſſous du terme de 28 pouces : le premier & le 9 du mois, il eſt deſcendu au terme de 27 pouces 1 ½ ligne.

Le 26 & le 27, la liqueur du thermometre a été obſervée, le matin, au terme de 3 ½ degrés au-deſſus de celui de la congélation.

Les vents ont été *ſud* juſqu'au 20, après quoi ils ont été le plus ſouvent *nord*. La nuit du 15 au 16, il y eut un orage avec éclairs, tonnerre, & une groſſe pluie.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 15 degrés au-deſſus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 3 ½ degrés au-deſſus de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 11 ½ deg.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 1 ligne, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 1 ½ ligne. La différence entre ces deux termes eſt de 11 ½ lign.

Le vent a ſoufflé 4 fois du nord.	10 fois du ſud vers l'oueſt.
4 fois du nord vers l'eſt.	6 fois de l'oueſt.
3 fois du ſud vers l'eſt.	4 fois du nord vers l'oueſt.
8 fois du ſud.	

Il y a eu 24 jours de temps couvert ou nuageux.

18 jours de pluie.	2 jours d'éclairs.
1 jours de tonn.	5 jours de brouill.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'octobre 1780.

LA fievre continue-rémittente a perſiſté ce mois avec des circonſtances non moins fâcheuſes que dans le mois précédent : elle a été même plus répandue. Dans nombre de perſonnes elle a été abſolument continue & ſans rémiſſion conſidérable. La tête & la poitrine ſe trouvoient également intéreſſés : dans pluſieurs, l'embarras phlogiſtique de la tête a paru être dépendant de l'engorgement des poumons ; ce qui a été vérifié par l'ouverture de quelques cadavres. On ne pouvoit cependant pas pouſſer les ſaignées comme dans une inflammation franche, le ſang ne ſe trouvant guere couenneux ni maſſif. Les apozêmes laxatifs antiphlogiſtiques étoient très-indiqués après les ſaignées ; &, dans le cas de l'opiniâtreté des ſymptômes, on a quelquefois réuſſi à détourner les dépôts dont les malades étoient menacés dans la tête ou dans la poitrine, par l'application des véſicatoires aux jambes. Nombre de perſonnes ont été les victimes de cette maladie, quoique traitée, en apparence, convenablement : il leur arrivoit, deux à trois jours avant la mort, un étranglement au goſier, qui ne leur permettoit preſque plus de rien avaler.

Les rhumes ont été très-communs ce mois ; ils dégénéroient aiſément en fluxions de poitrine, qui exigeoient le traitement le plus circonſpect.

Les fievres intermittentes, & ſur-tout la fievre quarte, ont continué à régner, & même plus que dans le mois précédent : la violence des accès a obligé ſouvent de recourir à bonne heure au quinquina.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Œuvres de m. Bosc d'Antic, docteur en médecine, médecin du roi par quartier, ancien correspondant de l'académie royale des sciences, membre de l'académie de Dijon, de la société littéraire de Clermont-Ferrand, & de la société des arts de Londres, contenant plusieurs mémoires sur l'art de la verrerie, sur la fayancerie, la poterie, l'art des forges, la minéralogie, l'électricité, & sur la médecine. A Paris, rue & hôtel Serpente 1780, *avec approbation & privilege du roi. 2 vol.* in-12 *de* 785 *pages ensemble; sans le discours préliminaire: avec figures. Prix 6 livres relié.*

L'auteur dans le premier volume, presque entiérement rempli d'objets relatifs à l'art de la verrerie, présente des connoissances très-étendues. Il y a encore dans le second volume plusieurs chapitres qui auroient dû naturellement entrer dans le premier, les autres traitent d'objets entiérement différens; la plupart concernent la pratique de la médecine: on est surpris d'y trouver l'éloge de la méthode du sieur *Maget* pour guérir radicalement les hernies, méthode que son défaut de succès a fait oublier.

Voyage minéralogique, fait en Hongrie & en Transilvanie; par m. de Born, *traduit de l'allemand, avec quelques*

notes; par m. MONNET, *inſpecteur général des mines de France, des académies roy. des ſciences de Stockholm, de Turin, &c. &c. A Paris, rue & hôtel Serpente*, 1780, *avec approbation & permiſſion*, 1 *vol.* in-12 *de* 405 *pages. Prix* 3 *liv. relié.*

M. *Monnet* nous prévient dans ſon avertiſſement, que « ceux qui, par goût ou par état, s'occupent de l'exploitation des mines, y trouveront » des détails qui pourront leur faire plaiſir, & les » intéreſſer infiniment. En général tous les naturaliſtes y verront un grand nombre de mines & » de minéraux qui leur étoient inconnus, ou dont » ils n'avoient que des idées ſuperficielles, &c. » *pag.* ix.» Preſque toutes les notes ſont critiques, & montrent un peu d'humeur. Par exemple, en parlant de l'uſage en Allemagne d'avoir des médecins inſpecteurs des pharmacies & des hôpitaux, m. *Monnet* ajoute: « Ces places ſont ſouvent données à la faveur, & ce ſont quelquefois des ignorans qui vont faire le procès à d'habiles gens ». On reproche, dans ces notes, à *Margraf* de ſe faire illuſion, *pag.* 49. Aux naturalaiſtes de travailler ſans réflexion, *pag.* 52. A m. *Born* de s'être mal aſſuré de ce qu'il avance, *pag.* 132. Plus loin au même, de n'avoir pas aſſez circonſtancié un récit qui méritoit de l'être, *pag.* 202, &c. Quoi qu'il en ſoit l'ouvrage eſt réellement intéreſſant, & le traducteur très-inſtruit.

Nouveau ſyſtême de minéralogie, ou *Eſſai d'une nouvelle expoſition du regne minéral, auquel on a joint un ſupplément*

au

au traité de la dissolution des métaux, avec des observations relatives au dictionnaire de chymie ; par m. MONNET, *inspecteur-général des mines de France, des académies royales des sciences de Stockolm & de Turin, &c... A Bouillon, à la société typographique, & se trouve à Paris chez* Jombert fils aîné, *libraire, rue Dauphine,* 1779. 1 *vol.* in-12 *de* 597 *pages.*

M. *Monnet*, dans un avant-propos où il se plaint amèrement de m. *Macquer* & de ses critiques, qu'il appelle des satyres, promet de ne répondre dorénavant à aucune critique ultérieure. Pourquoi m. *M...* présume-t-il qu'on le critiquera encore ? Seroit-ce parce que lui-même affecte un ton de supériorité, & juge d'une maniere tranchante les auteurs qui courent la carriere où il est entré ?

*Mémoire à consulter sur les fonctions & les droits respectifs des trois classes d'*instituteurs *établis en France pour les trois ordres de l'état ; par m. VERDIER,* instituteur *à Paris.*

Parve nec invideo sine me liber ibis in urbem.
OVID.

De l'imprimerie de Demonville, *rue Saint-Séverin, 1 volume* in-12 *de* 504 *pages.*

Beaucoup de recherches & de connoissances, encore plus d'emphase & de singularités, font reconnoître dans l'auteur un de ces hommes at-

dens, auxquels il faut répéter l'adage. *Il n'eſt point de plus grand ennemi du bien que le mieux.* M. *Verdier*, dans ce mémoire, nous préſente cependant beaucoup de préceptes ſages, & de réflexions utiles; il y montre, ſur la gymnaſtique & l'hygiène, des lumieres peu communes, & fait de ces deux ſciences une application bien motivée à l'éducation des enfans.

Correſpondance des propriétaires & entrepreneurs de la manufacture de Mgr. le comte d'Artois, pour les acides & ſels minéraux, établie à Javel, près Paris, ſur la fabrication de l'alun factice. Brochure in-8°. *de* 61 *pages.*

Les travaux de cette manufacture paroiſſent devoir influer ſur pluſieurs branches de commerce très-importantes : quant aux plaintes des entrepreneurs, qui ſont ſpécialement dirigées contre m. *Baumé*, elles tiennent à l'ordre ſocial, & nous ne pouvons en être juges.

Abrégé & examen de l'art des accouchemens, par demandes & par réponſes, avec des obſervations particulieres tirées des meilleurs auteurs, à l'uſage des ſages-femmes & des éleves en chirurgie: diviſé en deux parties. Par CHARLES GODECHARLES, *ancien chirurgien-major, maître en chirurgie & accoucheur dans la ville de Bruxelles. A Bruxelles, de l'imprimerie de* J. L. de Boubers ; *& ſe vend chez* Hubert des Jardins,

libraire, montagne de la cour 1780. *avec approbation, vol.* in-12 *de* 160 *pages, avec figures.*

Ce petit ouvrage eſt écrit d'un ton ſimple & convenable à ceux & celles pour leſquels on l'a compoſé ; les préceptes y ſont clairs, & « diſpoſe-» ront, comme le dit l'auteur, les jeunes ſages-» femmes & les éleves, à recevoir les inſtructions » qu'on leur donnera dans les cours d'accouche-» mens ; car il y a des préceptes qui ne peuvent » s'acquérir ni par la lecture, ni même par la mé-» ditation : il faut les démontrer pour qu'on puiſſe » les ſentir, & cette démonſtration ne peut ſe faire » que dans des cours réglés ».

Mémoire ſur l'uſage des narcotiques dans les fievres intermittentes, ou nouvelle méthode de traiter les fievres d'accès ; par m. DU CHANOY, *docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, de l'académie royale des ſciences, arts & belles-lettres de Dijon. A Paris, chez* Méquignon l'aîné, *libraire, rue des Cordeliers,* 1780. *in-*12. *brochure de* 35 *pages.*

Le deſſein de l'auteur eſt de prouver que « quand » on peut s'oppoſer au friſſon, on ſauve l'accès, & » que le remede qu'*il* propoſe, ayant cette pro-» priété, eſt un des meilleurs moyens que l'on » puiſſe employer dans le traitement des intermit-» tentes ». Nous obſervons que la méthode n'eſt point nouvelle & très-douteuſe, & qu'on ne doit regarder l'emploi des narcotiques & des autres calmans & anti-ſpaſmodiques, que comme des

palliatifs propres à modérer l'intenſité de l'accès ; ce qui ne ſe fait pas ſans expoſer les malades à tous les maux qui ſuivent l'engorgement des viſceres.

Lettre à m. GUÉRIN, *gradué, membre du college royal de chirurgie de Lyon, ancien chirurgien gagnant maîtriſe à l'hotel-dieu de la méme ville, de la ſociété royale des ſciences de Montpellier, démonſtrateur, lieutenant de m. le premier chirurgien du roi, &e... ſur un mémoire qu'il a inſéré dans ſon eſſai ſur les maladies des yeux ; par M. A.* FIGUET, *gradué, membre & ancien conſeiller du college royal de chirurgie de Lyon, ancien éleve à l'école pratique de Paris, chirurgien ordinaire des hôpitaux de la Charité & du grand hôtel-dieu de Lyon. A Geneve ſur le lac, à l'enſeigne de la Torpille.* 1780. *in*-12 *brochure de* 35 *pages.*

Nous ne connoiſſons aucun de ces deux meſſieurs, encore moins les motifs particuliers qui ont pu engager m. *Figuet* à écrire du ſtyle dont il s'eſt ſervi. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que quand bien même il auroit raiſon ſur tous les points qu'il releve, & il s'en faut de beaucoup, ſa lettre n'en ſeroit pas moins deshonorante pour les ſciences : rien ne peut autoriſer le ton mépriſant dont elle eſt écrite.

Nouvelles remarques ſur le parallele des eaux de Sedlitz & de Pouillon, de

m. RAULIN ; ou justification des premieres remarques faites sur ce parallele, où l'on réfute les objections & les imputations contenues dans la réponse de m. RAULIN, & où l'on tâche de repousser les traits satyriques publiés par m. MASSIE dans sa prétendue réponse.

Ridiculum acri melius plerumque secat res.

Par m. DUFAU, docteur en médecine, 1779. Brochure in-12 *de 46 pages.*

M. *Dufau*, dans cet ouvrage polémique, écrit d'un ton honnête & modéré, nous semble avoir ajouté de nouvelles preuves à toutes celles que l'on avoit déjà du peu d'étendue des connoissances chymiques de l'adversaire avec lequel il entre en lice. Les exemplaires se vendent chez *Bastien*, rue du Petit-lion.

Réflexions sur l'état actuel de l'agriculture ; ou exposition du véritable plan pour cultiver ses terres avec le plus grand avantage, & pour se passer des engrais.

Hoc opus, hoc studium, parvi properemus & ampli,
Si patriæ volumus, si nobis vivere cari.
HORAT. *Ep.* II, *liv.* I.

A Paris, chez Nyon l'aîné, *libraire, rue du Jardinet, quartier S. André-des-arts, près de l'imprimeur du Parlement*, 1780, *avec approbation & pri-*

vilege du roi. 1 *vol.* in-12 *de* 294 *pag.* *Prix broché*, 2 *liv.*

L'auteur, qui s'eſt déſigné en ſouſcrivant des deux lettres *G. F.* l'offrande de ſon ouvrage à mylord *Cowper*, cherche à détruire quantité de préjugés qui juſqu'à préſent ſe ſont oppoſés aux progrès de la bonne agriculture. Son principe eſt que la meilleure maniere de cultiver eſt de couvrir la terre, autant qu'il eſt poſſible, de végétaux de toute eſpece, depuis la plante la plus baſſe juſqu'aux arbres fruitiers de la plus belle hauteur; en un mot, de mélanger toutes les cultures, de multiplier le bétail, & de diminuer en même proportion le nombre des chevaux.

AVIS.

UN établiſſement intéreſſant pour les progrès de la médecine, & qui mérite d'être connu, c'eſt la Bibliotheque publique établie & fondée dans l'hôtel-dieu de Montpellier, par feu m. *Haguenot*, maître des comptes & profeſſeur en médecine dans la même ville. Ce patriote a laiſſé en même temps un fonds de 200 ℔ de rente annuelle pour augmenter tous les ans cette Bibliotheque, & autant pour les honoraires d'un médecin bibliothécaire, obligé de veiller à la conſervation de la Bibliotheque, & de s'y trouver les jours où elle doit être ouverte, pour donner à ceux qui ſe préſenteront les livres qu'ils demandent. Tout cela ſe fait ſous la direction des adminiſtrateurs de cet hôtel-dieu, toujours choiſis parmi les premiers magiſtrats, & les citoyens les plus notables. Ils ont épuiſé, de concert avec m. *Haguenot*, tout ce qu'on peut attendre de la prudence humaine, de l'autorité des loix, & de la protection des tribunaux ſupérieurs,

pour donner la plus grande solidité à cet établissement, & pour que les intentions du fondateur soient toujours remplies avec la plus grande exactitude. Leurs soins sont récompensés, & quoique cet établissement ne soit fait que depuis une douzaine d'années, l'emploi du fonds annuel d'augmentation, les dons particuliers de livres que plusieurs médecins lui ont déjà fait, & ceux que plusieurs auteurs ont fait aussi de leurs ouvrages à mesure qu'ils ont paru, ont déja porté à trois mille volumes cette Bibliotheque qui n'étoit composée que de sept cens à la fondation. Les administrateurs chargés de ce dépôt qui leur est cher, croient pouvoir se permettre d'inviter ici messieurs les auteurs d'ouvrages concernant la médecine ou les parties qui y sont relatives, à enrichir cette Bibliothèque d'un exemplaire de leurs ouvrages, ainsi que plusieurs l'ont déjà fait. On a soin de marquer sur chaque livre le nom de celui qui l'a donné. Ceux de messieurs les auteurs qui voudront déférer à cette invitation, pourront faire remettre l'exemplaire qu'ils voudront donner, chez m. DE JOUBERT, trésorier des états de Languedoc, place Vendôme, avec une note qui en exprime la destination.

LE second volume de l'*histoire de la chirurgie*, par m. PEYRILHE, de l'académie royale de chirurgie, &c.... de l'imprimerie royale, *in*-4°, se trouve chez l'auteur, rue Saint-Benoît, près celle des Deux-Anges, fauxbourg Saint-Germain; & chez *Mérigot pere*, libraire, quai des Augustins. Nous rendrons incessamment compte de cet ouvrage.

TABLE

DU MOIS DE DÉCEMBRE 1780.

EXTRAIT. *Expériences sur les végétaux, &c. par* JEAN INGEN-HOUSZ, *méd.* page 481
Observation sur une maladie chronique; par m. HOUDRY, *méd.* 494
Observation sur une pleuréſie rhumatiſmale; par m. POTHONIER, *méd.* 504
Mémoire sur un préjugé régnant en Suiſſe, &c. par m. SCHUELER, *méd.* 507
Observation sur une rupture de matrice, &c. par m. IMBERT, *chir.* 534
Expoſition des ſuites de la maladie opiniâtre du genou de mademoiſelle Berth...; *par* m. DESGRANCES, *chir.* 537
Observation sur une grenouillette, &c.; par le R. P. EPIPHANE TAILLARDANT, *prieur de l'hôpital de Niort.* 543
Extrait des prima menſis *de la faculté de méd. de Paris, tenus les* 1er *&* 16 *octobre* 1780. 547
Observations météor. faites à Montmorenci. 554
Observations météor. faites à Lille. 557
Maladies qui ont régné à Lille. 558

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Livres nouveaux. 559
Avis. 566

TABLE
GÉNÉRALE
DES MATIERES

Contenues dans les six derniers mois du journal de médecine de l'année 1780, formant le *tome* 54e.

LIVRES ANNONCÉS *

1°. Hygiène.

Gymnastique médicinale & chirurgicale ; par m. TISSOT, D. M. *chirurgien-major du quatrieme régiment des chevaux-légers.* page 469
Mémoire à consulter sur les fonctions des instituteurs ; par m. VERDIER. 561

2°. Médecine.

Mémoire sur les moyens à employer pour s'opposer aux ravages de la variole ; par m. MARET, D. M. 93

---

* Tous le sont avec notice.

Observations rares de médecine, &c. traduites du latin de VAN DER VIEL *; par* m. PLANQUE, D. M. *avec figures.* 94
Dissertation sur le charbon malin de la Bourgogne, ou la pustule maligne, &c.; par m. THOMASSIN, *chir.* 95
Précis d'une nouvelle théorie sur les maladies chroniques, particuliérement les purulentes, scorbutiques, &c.... ; par m. DE LA BASTAYS, D. M. 183
Détail des succès de l'établissement que la ville de Paris a fait en faveur des personnes noyées; par m. PIA, *ancien échevin, &c.* 185
Avis aux citoyens sur les causes, les divers caracteres & les vrais remedes de l'aveuglement, la surdité, les maladies vénériennes, &c.... ; par m. ANDRIEU, D. M. 467
Mémoire sur l'usage des narcotiques dans les fievres intermittentes ; par m. DU CHANOY, *méd.* 563

3°. Chirurgie.

Abrégé & examen de l'art des accouchemens, par demandes & par réponses, &c. ; par CHARLES GODECHARLES, *chirur.* 562
Lettre à m. GUÉRIN, *chir. ; par* m. FIGUET, *chir.* 564

4°. Hist. nat. physique, botaniq. matiere médicale, pharmacie & chymie.

Analyse des eaux alkalino-martiales de Trie-le-Château, publiée par m. PELVILAIN. 94
Traité de la composition des vernis en général, employés dans la peinture, la dorure, &c. 186

Lettres du docteur DEMESTE *au docteur* BERNARD, *sur la chymie, la dominasie, &c.* 283
Expériences & observations sur les différentes especes d'air, &c. traduites de l'anglois de PRIESTLEY, *par* m. GIBELIN, D. M. 286
Météorologie appliquée à la médecine & à l'agriculture; par m. RETZ, D. M. 287
Œuvres de m. BOSC D'ANTIC, D. M. *sur l'art de la verrerie, &c.* 559
Voyage minéralogique, fait en Hongrie, &c.; par m. DE BORN, *traduit par* m. MONNET, *&c.* 559
Nouveau syſtême de minéralogie, &c.; par m. MONNET, *&c.* 560
Correſpondance des propriétaires de la manufacture des ſels, &c. établie à Javel, près Paris. 562
Nouvelles remarques ſur le parallele des eaux de Sedlitz & de Pouillon, de m. RAULIN; *par* m. MASSIE. 765
Réflexions ſur l'état actuel de l'agriculture, &c.; par m. G. F. 565

EXTRAITS
OU ANALYSE DE LIVRES.

JOS. QUARIN, S. C. R. M. Med. methodus medend. febrium, & tentamina de cicutâ. 3
JOS. QUARIN, Sacræ, Cæſ. Reg. apoſt. maj. deput. aulic. &c. method. medend. inflamm. 97
Obſervations ſur le magnétiſme animal; par m. DESLON, *médecin.* 193
Suite *ou ſecond extrait du même ouvrage.* 289
Syſtême de la nature ſur le virus écrouelleux, &c. par le docteur CHAPPOT. 385
Expériences ſur les végétaux, &c.; par JEAN INGEN-HOUSZ, D. M. 481

MÉMOIRES ET DISSERTATIONS.

1°. Hiſtoire critique & littéraire de la médecine.

Lettre de m. MARET, *méd. aux auteurs du journal de médecine.* 144

2°. Hygiène.

Réglement concernant la propreté des vaiſſeaux. 72

3°. Médecine.

Réflexions ſur l'emploi de la ſaignée ; par m. BAUMES, *méd.* 42
Obſervation ſur une maladie vermineuſe ; par m. MAUREL, *chir.* 60
Précis de la maladie de m. DUCROS-DUBOSCQ, *& ouverture de ſon corps ; par* m. GRATELOUP, *méd.* 111
Obſervation ſur les mauvais effets des corgnouls ; par m. ARCENS, *méd.* 132
Obſervation ſur les effets des demi-bains domeſtiques, &c, ; par m. MARTIN, *chir.* 137
Obſervations & Réflexions ſur l'électricité médicale. 161
Obſervations ſur la goutte ; par m. SMALL, *chirurgien.* 224
Obſervations ſur l'incertitude du prognoſtic ; par m. BAUMES, *méd.* 237
Obſervation ſur un dépôt laiteux chronique. 317
Epizootie catarrhale de 1776 ; par m. HUZARD, *vétérinaire.* 333
Obſervation ſur une tympanite hyſtérique, &c ; par m. ARCENS, *méd.* 402

Observation sur une maladie nerveuse ; par m. CAZAUBIEL, *méd.* 407
Mémoire à consulter ; par m. FLEURS, *chir.* 436
Mémoire à consulter ; par m. PIERRE DUBB, *méd.* 441
Observation sur une maladie chronique ; par m. HOUDRY, D. M. 494
Observation sur une pleuréſie rhumatiſante ; par m. POTHONIER, D. M. 504
Mémoire sur un préjugé régnant en Suiſſe, &c. ; par m. SCHELER, D. M. 507

Extraits des prima mensis *de la faculté de médecine de Paris, où ſont rapportées les maladies qui régnerent dans cette ville durant les mois de*

Mai 1780 · page 83 Août 1780 · · · pag. 369
Juin 1780 · · · 167 Septemb. 1780 · · · · 437
Juillet 1780 · · · 269 Octobre 1780 · · · · 547

Maladies obſervées à Lille, par m. BOUCHER, médecin, durant les mois de

Mai 1780 · · page 92 Août 1780 · page 378
Juin 1780 · · · · · 182 Septemb. 1780 · · 466
Juillet 1780 · · · · 282 Octobre 1780 · · 558

4°. Anatomie & chirurgie.

Réponſe en forme de lettre, au mémoire à conſulter de m. DESGRANGES. 32

Extrait de la réponſe au même mémoire ; par m. ESNUE DELAVALLÉE, *méd.* 39
Obſervation ſur un accouchement des plus laborieux ; par m. JUPPIN, *chir.* 65
Méthode nouvelle de redreſſer les dents inciſives & canines ; par m. ABEL, *chir.* 141
Obſervation ſur une luxation particuliere des cartilages des côtes ; par m. MARTIN, *chir.* 328
Obſervations qui prouvent l'efficacité de l'application des ſangſues, &c. ; par m. JAYMES, *chirurgien.* 425
*Obſervation ſur une fracture de l'*humerus ; *par* m. FLEURS, *chir.* 430
Obſervation ſur une rupture de matrice, &c. ; par m. IMBERT, *chir.* 534
Expoſition des ſuites de la maladie opiniâtre du genou de mademoiſelle Berth.... ; *par* m. DESGRANGES, *chir.* 537
Obſervation ſur une grenouillette, &c. ; par le R. P. EPIPHANE TAILLARDANT. *prieur de l'hôpital de Niort.* 543

5°. Hiſt. nat. phyſiq. botaniq. mat. médic. pharmacie & chymie.

Lettre de m. CRAISME, *méd.* 128
Obſervat. ſur l'æthiops martial ; par m. OPOIX, *apothicaire.* 244
Eſſai analytique ſur les eaux minérales de la fontaine du Saulchoir, près Tournay ; par m. PLANCHON, *méd.* 253
Suite & fin *de l'eſſai analytique ſur les eaux minérales de la fontaine du Saulchoir ; par m.* PLANCHON, *méd.* 338
Analyſe de l'eau minérale du puits de m. Covy, à la Rouſſele ; par m. CAZALET, *&c.* 410

Lettre de m. CROHARÉ *à* m. OPOIX, *apothicaire.* 450

Observations météorologiques faites à Montmorenci, près Paris, par le Pere COTTE, *durant les mois de*

Mai 1780 . . page 88
Juin 1780 178
Juillet 1780 278
Août 1780 . . pag. 366
Septemb. 1780 . . 462
Octobre 1780 . . . 554

Observations météorologiques faites à Lille par m. BOUCHER, *médecin, durant les mois de*

Mai 1780 . . . pag. 91
Juin 1780 181
Juillet 1780 281
Août 1780 . . pag. 377
Septemb. 1780 . . . 465
Octobre 1780 . . . 557

AVIS & ANNONCES.

Annonces de Livres, fonds acquis par des Libraires, 186
Idem. 382
Idem. 474
Prix proposé par l'académie royale des sciences de Copenhague. 187
— *par la société des amis, scrutateurs de la nature, à Berlin.* 188
— *par l'académie de Batavia.* 189
— *par l'académie royale de Bordeaux.* 379
— *par l'académie des sciences, belles-lettres & arts de Lyon.* 473
Etablissement d'une Bibliotheque publique à l'hôtel-dieu de Montpellier. 566

*Médaille frappée à Veniſe à l'honneur d'*ALBERT PIEROPAN. 470
Cours d'accouchement de m. d'ESTREMEAU. 474
Note relative à m. PLANCHON, *D. M.* 95
M. ACHARD. 472
Sondes flexibles pour les rétentions d'urine ; par le ſieur BERNARD. 190
Barométrographe & autres machines météorographiques ; par les ſieurs ADAMSON & MILLENET. 495

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde-des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois de décembre 1780. A Paris, ce 24 novemb. 1780.

POISSONNIER DESPERIERRE.

ERRATA

Pour les journaux de ſeptembre, octobre & novembre 1780.

Page 255, *ligne* 25, Merimont, *liſez* Marimont.
Page 256, *lign.* 15, Herognel, *liſ.* Heroguelle.
Page 257, *lign.* 3, Herognel, *liſ.* Heroguelle.
Idem. ligne 29, tous, *liſ.* mes
Page 364, *lign.* 29, Miremont, *liſ.* Marimont.
Page 456 *lign.* 10, précipité blanc, *liſ.* précipité bleu.